

ŒUVRES

décembre 1936

à

février 1937

Léon Trotsky
ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre BROUÉ

décembre 1936
à
février 1937

Introduction et notes de Pierre BROUÉ

Publication de l'institut Léon Trotsky

Paris EDI 1982

ÉTUDES ET DOCUMENTATION INTERNATIONALES

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT, l'institut Léon Trotsky	13
UNE COLLABORATION INTERNATIONALE, l'équipe de présentation	15
LISTE DES SIGLES	17
REPÈRES CHRONOLOGIQUES	19
INTRODUCTION, Pierre BROUE	21

Certains textes, lettres ou autres, n'ont pas de titre d'origine. Pour faciliter la lecture, nous avons pensé qu'il était utile de leur en donner. Dans ce cas, dans le sommaire et dans l'ouvrage, ces titres sont entre crochets [...].

Sur l'Atlantique (28 décembre 1936)	25
Episode significatif (30 décembre 1936)	30
Zinoviev et Kamenev (31 décembre 1936)	37
Pourquoi ils ont avoué des crimes qu'ils n'avaient pas commis (1 ^{er} janvier 1937)	46
La « Soif du Pouvoir » (3 janvier 1937)	56
« La haine de Staline » (4 janvier 1937)	60
La prétendue liaison avec la Gestapo (5 janvier 1937)	67
L'envoi de terroristes en U.R.S.S. (6 janvier 1937)	70
Au Mexique	75
Déclaration à Tampico (9 janvier 1937)	82
A la presse mexicaine (9 janvier 1937)	85
[Pour la vérité sur le procès des seize] (11 janvier 1937)	90
La bureaucratie soviétique et la révolution espagnole (12 janvier 1937)	92
Réponses pour le public américain (16 janvier 1937)	93
[Le point de la situation] (16 janvier 1937)	101
[Sur Litvinov] (16 janvier 1937)	106
La question juive (18 janvier 1937)	H1

Lettre au <i>Daily Herald</i> (18 janvier 1937)	114
Les procès : La bureaucratie et l'antisémitisme (18 janvier 1937)	116
[L'installation au Mexique] (20 janvier 1937)	123
[Remerciements] (20 janvier 1937)	126
[Premières nouvelles du nouveau monde] (20 janvier 1937)	127
Dix-sept nouvelles victimes du G.P.U. (20 janvier 1937)	130
Un nouvel amalgame à Moscou, trois procès (22 janvier 1937)	135
Le nouveau procès : Un signe infaillible d'une crise politique aiguë en U.R.S.S. (22 janvier 1937)	150
La vérité derrière les « aveux volontaires » (23 janvier 1937)	153
Pourquoi ce procès a été jugé nécessaire (23 janvier 1937)	156
Une déclaration à la presse mexicaine (23 janvier 1937)	159
[C'est Staline le conspirateur] (24 janvier 1937)	161
Romm (24 janvier 1937)	163
[La signification du procès] (24 janvier 1937)	165
[Les dépositions et les premiers témoignages des accusés] (24 janvier 1937)	168
[Le G.P.U. à l'oeuvre sur le front international] (25 janvier 1937)	171
Rakovsky (25 janvier 1937)	172
Pendant le procès de Moscou (25 janvier 1937)	173
Mdivani (25 janvier 1937)	180
Les « aveux volontaires » des accusés (26 janvier 1937)	182
Les ressources financières de la conspiration (26 janvier 1937)	184
Mouralov (26 janvier 1937)	186
Le sabotage industriel (26 janvier 1937)	187
Le vol fantôme de Piatakov à Oslo (27 janvier 1937)	188
L'arrestation de Sergei Sedov (27 janvier 1937)	192
Combattant pour la justice (27 janvier 1937)	194
Les trotskystes préparaient la guerre contre l'U.R.S.S. (28 janvier 1937)	195

Comment et pourquoi des citoyens soviétiques s'accusent de crimes qu'ils n'ont pas commis <29 janvier 1937>	199
L'Histoire de Piatakov est vague sur le temps et le lieu <29 janvier 1937>	206
Les accusés seront-ils exécutés ? (29 janvier 1937)	209
Le procureur Vychinsky <29 janvier 1937>	210
Staline bat en retraite (29 janvier 1937)	211
La construction du procès (30 janvier 1937)	214
Les dernières paroles des accusés (30 janvier 1937)	219
Pratiques antisémites (30 janvier 1937)	221
[Pour une bande d'actualités] (30 janvier 1937)	222
Pourquoi le G.P.U. a-t-il choisi décembre ? (31 janvier 1937)	224
[Une amitié conclue] (31 janvier 1937)	227
[Le livre en préparation] (31 janvier 1937)	228
[Un vieux lien solide] (31 janvier 1937)	230
Kaganovitch anticipe ma fin (31 janvier 1937)	232
Le « peuple » réclame le châtement (31 janvier 1937)	234
« Sauvés » (31 janvier 1937)	235
Treize hommes doivent mourir (31 janvier 1937)	237
Pourquoi les procès ? (31 janvier 1937)	238
La fin ? (1 ^{er} février 1937)	239
J'accuse D.N. Pritt et R. Rosenmark (1 ^{er} février 1937)	242
[Malentendu Littéraire] (1 ^{er} février 1937)	244
[Prise de contact] (1 ^{er} février 1937)	245
[Démenti] (1 ^{er} février 1937)	246
[Informations et questions] (1 ^{er} février 1937)	247
[Sur l'édition américaine] (2 février 1937)	250
[Pas de pessimisme !] (3 février 1937)	252
[Questions financières]	

[Aucune ingérence dans la vie politique au Mexique] (4 février 1937)	258
Une incompréhensible sortie politique de M. Troianovsky (4 février 1937)	260
[Retour sur la Norvège] (4 février 1937)	263
[Que veut dire Solow ?] (6 février 1937)	265
[Discours pour le meeting de New York] (9 février 1937)	267
[Le procès de Prague] (9 février 1937)	286
[La non-transmission du discours] (10 février 1937)	287
[Rupture] (10 février 1937)	289
[Le point sur quelques questions] (10 février 1937)	290
[Les éditions aux E.-U.] (10 février 1937)	292
Interview avec madame Titayna (11 février 1937)	293
Télégramme au meeting de Chicago (11 février 1937)	298
[Le livre sur les procès] (12 février 1937)	301
[Encore les éditions] (12 février 1937)	303
[Pour collaborer avec Molinier] (15 février 1937)	305
[Un comportement révoltant] (15 février 1937)	306
Romm fréquentait les allées sombres de Paris (15 février 1937)'	309
[Il faut des témoignages] (16 février 1937)	313
[Des témoignages sur la Norvège] (17 février 1937)	315
[Mission de confiance] (17 février 1937)	316
[Ce qu'il faut faire] <18 février 1937)	319
[Garder le sens des proportions] (18 février 1937)	320
[Discussion publique seulement] (18 février 1937)	322
[Pour l'ajournement des procès] (18 février 1937)	324
[Merci pour les nouvelles] (18 février 1937)	325
[La révolution espagnole peut sauver l'Europe] (19 février 1937)	326
[Faire traîner le procès de Prague] (19 février 1937)	329

[Le	procès	en	Suisse]
(19 février 1937)			332
[Le contre-procès de New York est au centre]			
(19 février 1937)			333
[Remerciements]			
(19 février 1937)			335
[Instructions impératives]			
(20 février 1937)			336
[La traduction]			
(20 février 1937)			337
[De l'initiative]			
(20 février 1937)			338
[Le nouveau livre]			
(20 février 1937)			341
Thermidor et l'antisémitisme			
(22 février 1937)			342
[La lutte contre les procès]			
(23 février 1937)			352
Max Eastman en tant qu'interprète			
(23 février 1937)			354
[La bataille des procès]			
(24 février 1937)			355
[Profond désaccord]			
(24 février 1937)			359
[Merci pour le travail]			
(25 février 1937)			361
[Pour démontrer que Romm est un faux témoin]			
(25 février 1937)			362
Deux avertissements			
(25 février 1937)			364
Où est Sosnovsky ?			
(25 février 1937)			366
[Remarques sur l'Espagne]			
(25 février 1937)			368
[A toute vapeur]			
(25 février 1937)			370
[Le travail de défense]			
(26 février 1937)			371
Déclaration sur Sénine et Well			
(27 février 1937)			374
ANNEXES			379
Ouvrages cités ou consultés			381
Index des journaux et périodiques			385
Index des noms de personnes			387
Index des organisations, institutions, instances			395
Index des thèmes et sujets			405

LISTE DES DOCUMENTS DES PAPIERS D'EXIL DE CETTE PÉRIODE NON RETENUS POUR CE VOLUME

- 12 janvier 1937 : télégramme en allemand à Sedov annonçant l'arrivée au Mexique et demandant de faire attendre Frankel. (10194).
- 20 janvier : télégramme en anglais à M. Lieber proposant des articles quotidiens pour la presse. (8890).
- 22 janvier : lettre en allemand à Aaron Glanz accompagnant l'envoi du texte d'une interview. (8247).
- 30 janvier : lettre de remerciements en anglais à Merrill Goddard qui a envoyé 500 dollars. (8281).
- février : télégramme à Erwin Prescliff en anglais : Trotsky est d'accord si son fils est d'accord. (9751).
- février : télégramme à Isaacs pour que les camarades soutiennent les propositions de Solow à Novack pour que LaFollette soit dans la commission d'enquête. (8550).
- 2 février : télégramme en allemand donnant pleins pouvoirs à Held pour le représenter. (8508).
- 2 février : télégramme en allemand donnant pouvoirs à l'avocat norvégien StOylen. (10534).
- 3 février : lettre en anglais de remerciements à Richard B. Whitten. (10869).
- 3, 4, 5, 7 février : télégrammes en anglais à Shachtman sur les aspects techniques du discours à prononcer au meeting du 9. (10324 à 10327).
- 4 février : lettre en anglais de remerciements à B.J. Widick.
- 6 février : télégramme en anglais de proposition aux éditions Harpers. (8446).
- 12 février : lettre en anglais à Sara Weber concernant Doubleday 'Doran et M. Lieber. (10815).
- 14 février : lettre en anglais de remerciements à H. Milton. (9130).
- 17 février : lettre à Harper annonçant la révision du premier chapitre. (8448).
- 23 février : télégramme en anglais à S. Weber annonçant la vente « du livre » à Faber & Faber. (10816).
- 24 février : lettre de remerciements au *Crapouillot* pour l'envoi du numéro spécial « De Lénine à Staline ».

AVERTISSEMENT

Depuis le volume 8, les *Œuvres* reposent essentiellement sur la documentation des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard, ouverts aux chercheurs depuis le 2 janvier 1980. Nous donnons la référence et la teneur générale des textes que nous croyons pouvoir ne pas retenir sans altérer le caractère complet du travail.

Les textes de ce volume qui ont été dictés ou écrits en russe ont été traduits ou revus par Isabelle Lombard et Michel Kehmon, les textes en allemand par Alain Calvié, les textes en anglais par Pierre Broué, qui a également dactylographié le manuscrit.

L'introduction et les notes sont de Pierre Broué avec l'aide de la documentation réunie à Harvard par Alain Calvié, Michel Dreyfus, Jean-Paul Joubert, Isabelle Lombard et Gérard Roche, et des contributions de Roland Lewin et Gérard Roche.

Les index sont préparés sous la direction de Dominique Gérardin, sauf l'index des noms confié à Pierre Broué.

L'Institut Léon Trotsky.

UNE COLLABORATION INTERNATIONALE

Les personnes dont les noms suivent, qui ont toutes été actives de son vivant dans le mouvement suscité par Trotsky, ont été interrogées oralement ou par écrit par les chercheurs de l'institut et ne nous ont pas ménagé leur aide. Ce sont :

M. Fulvio Abramo (Sao Paulo), Erwin H. Ackerknecht (Zurich), Manuel Alvarado (Mexico), John Archer (Londres), Fritz Belleville (Bâle), Yvan Craipeau (Nice), Margaret Dewar (Lindfield), Octavio Fernandez (Mexico), Pierre Frank (Paris), Albert Glotzer (New York), Plinio Gomes de Mello (Sao Paulo), Oskar Hippe (Berlin), Siegfried Kissin (Londres), George Kopp (Lima), Stefan Lamed (Montréal), Katia Landau de Balboa (Cuernavaca), Alfonso Leonetti (Rome), Ernest Mandel (Bruxelles), Karliaftis Loukas (Athènes), Raymond Molinier (Paris), Félix Morrow (New York), Pierre Naville (Paris), Walter Nelz (Zurich), Jean Rous (Perpignan-Paris), Georges Scheuer (Paris), Michel Raptis (Athènes-Paris), Herminio Saccheta (Sao Paulo), Jean van Heijenoort (Mexico-Cambridge), Oscar Weiss (Francfort/Main), Adolfo et Francisco Zamora (Mexico).

On nous permettra de donner une place à part à Hugo Dewar, Lola Estrine, Joseph Hansen, Mario Pedrosa, John Poulos et Georges Vereeken, disparus depuis le début de notre entreprise.

Pour la documentation générale, nous avons une dette vis-à-vis des institutions et personnes suivantes :

— la Houghton Library et particulièrement M. Rodney Dennis, a curator » du département des manuscrits à la Houghton Library,

— la Bibliothèque d'histoire sociale de New York (archives James P. Cannon),

— l'institut international d'Histoire sociale d'Amsterdam,

— la Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine (B.D.I.C.) de Nanterre (Archives de la Ligue communiste. Fonds Lefevre),

— l'institut Feltrinelli de Milan,

— la Bibliothèque communale de Follonica,

— le Centre d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale de Bruxelles,

— le Centre de Documentation internationale (C.E.S.-E.D.I.) de Paris,

— le Centre d'Etudes et de Recherches sur les mouvements trotskystes et révolutionnaires internationaux — C.E.R.M.T.R.I. (Fonds O.C.I.),

— le Centre de Documentation Benjamin-Franklin à Paris,

— la Bibliothèque Medem à Paris,

— les Archives du Labour Party,

— le Musée social de Paris,

— l'Arbeiderbevegelsen Arkiv d'Oslo,

— l'Arbetarrörelsens Arkiv de Stockholm,

— l'équipe des Editions ouvrières, Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier, avec MM. Jean Maitron, J.-M. Brabant, Sammy Ketz et Claude Pennetier,

— les archives privées Georges Vereeken à Bruxelles et Albert Glotzer à New York.

Nous avons également des dettes vis-à-vis du regretté Dr Boris Goldenberg, du professeur Hermann Weber, de Mannheim, du professeur Pelai Pagès, de Barcelone, du professeur Luis Vitale, actuellement à Caracas, d'Alan Wald, professeur à l'Université de Michigan et de chercheurs et aides bénévoles de tous pays : Wolfgang Ailes, Willy Buschak, Attilio Chitarin, Olivia Gall, Vilem Kahan, Fritz Keller, Karel Kostal, Victor Leonardi, Roland Lewin, Rodolphe Prager, Pierre Saccoman, Hans Schafranek, Rudolf Segall, Maurice Stobnicer, Nicos Syringas, Antoine Thivel, David Vogelsanger, sans oublier M. Javier Wimer qui nous a ouvert tant de portes au Mexique. Enfin, bien des problèmes relatifs au séjour de Trotsky en Norvège n'auraient pu être éclairés sans le dé-

LISTE DES SIGLES

A.C.D.L.T.		: American Committee for the Defence of Leon Trotsky
B.L. ou b.l.		: Bolchevik-léniniste
B.O.		: <i>Biulleten Oppositsii</i>
B.P.		: Bureau politique
B.	S.I.	: Bureau socialiste international
C.	A.	: Commission administrative
C.C.		: Comité central
CE.		: Commission exécutive ou Comité exécutif
C.G.T.		: Confédération générale du travail
C.I.O.		: Committee for Industrial Organization
C.N.T.		: Confederación Nacional del Trabajo
C.P.A.		: Communist Party of America
C.R.O.M.		: Confederación regional obrera mexicana
C.	T.M	: Confederación de Trabajadores de Mexico
.		
D.N.A.		: Det Norske Arbeiderparti
F.A.I.		: Fereración anarquista ibérica
F.S.I.		: Fédération syndicale internationale
G.B.L.		: Groupe bolchevik-léniniste
G.P.U.		: Gosoudarstvennoïe Polititcheskoïe Oupravlénie
I.C.		: Internationale communiste
I.K.D.		: Internationale Kommunisten Deutschlands
I.L.P.		: Independent Labour Party
I.S.R.		: Internationale syndicale rouge
I.W.W.		: Industrial Workers of the World
J.C.		: Jeunesses communistes
K.A.P.D.		: Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands
K.P.D.		: Kommunistische Partei Deutschlands
K.	P.O.	: Kommunistische Partei (Opposition)
L.C.I.		: Ligue communiste internationaliste
M.	A.S.	: Marxistische Aktion der Schweiz
N.K.V.D.		: Narodny Kommissariat Vnoutrennikh Del
N.O.I.		: Nuova Opposizione italiana

P.C.	:	Parti communiste
P.C.E.	:	Partido comunista de Espana
P.C.I.	:	Parti communiste internationaliste
P.C.I.	:	Partito comunista italiano
P.C.M.	:	Partido Comunista de Mexico
P.C.T.	:	Parti communiste tchécoslovaque
P.C.U.S.	:	Parti communiste d'Union soviétique
P.O.B.	:	Parti ouvrier belge
P.O.I.	:	Parti ouvrier internationaliste
P.O.U.M.	:	Partido obrero de Unificaciôn marxista
PS.	:	Parti socialiste
P.S.I.	:	Partito socialista italiano
P.S.O.E.	:	Partido Socialista Obrero Espanol
P.S.R.	:	Parti socialiste révolutionnaire
R.S.A.P.	:	Revolutionair socialistische Arbeiders Parti]
R.S.P.	:	Revolutionair socialistische Partij
S.A.	:	Sturmabteilung
S.A.P.	:	Sozialistische Arbeiterpartei
S.D.N.	:	Société des nations
S.F.I.O.	:	Section française de l'internationale ouvrière (Parti socialiste)
5.1.		
5.1.	P	: Secrétariat international
.		: <i>Service d'information et de presse</i>
S.S.		: Schutzstaffel
U.G.T.		: Union general de los Trabajadores
U.S.P.D.		: Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutsch- lands

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

(Janvier-février 1937)

JANVIER

- 1^{er} — Le C.I.O. de John L. Lewis appuie la grève sur le tas commencée à l'usine Fisher Body de la General Motors de Cleveland le 28 décembre 1936.
- 5 — L. Sedov écrit à la Ligue française des Droits de l'Homme.
- 9 — Arrivée des Trotsky à 8 h 30 à l'hôtel Inglaterra de Tampico.
— Départ des Trotsky par train à 22 heures.
- 10 — Ouverture d'un procès contre des trotskystes (Kissin, Jakubovic) à Danzig.
- 11 — Les Trotsky descendent du train à Lecheria et arrivent à 12 h 30 à la maison bleue de Coyoacán.
- 12 — Censure d'une « tribune libre » de Marceau Pivert dans *Le Populaire*.
— 14 blessés par balle dans l'assaut de l'usine Fisher Body occupée par les grévistes de la G.M.
- 12-13 — Réunion à Amsterdam du Bureau élargi du Mouvement pour la IV^e Internationale : vif débat sur l'Espagne et la politique du P. O. U. M.
— Boukharine et Rykov arrêtés.
- 19 — Tass annonce le procès de « saboteurs et trotskystes assassins » (Piatakov, Sérébriakov, Radek, Sokolnikov).
- 21 — L. Sedov ne va pas à son rendez-vous de Mulhouse où le G.P.U. lui avait tendu un guet-apens.

- Interdiction des engagements volontaires pour l'Espagne.
- 23 — Ouverture à Moscou du deuxième procès : 17 accusés qui vont tous « avouer ».
- 27 — Lettre de démission de M. Hallgren du comité de défense de Trotsky.
- 28 — Le Labour Party dissout la Socialist League.
- 30 — Verdict à Moscou. Quinze* condamnations à mort dont Piatakov. Radek et Sokolnikov ont des peines de prison.

FÉVRIER

- 1^{er} — Les grévistes de la G.M. occupent l'usine Chevrolet 4.
- 6 — L'éditorial de *The Nation* conclut à la « suspension du jugement » sur les procès de Moscou.
- 8 — Les troupes franquistes entrent dans Malaga.
- 9 — Meeting du comité de défense à l'Hippodrome de New York. Trotsky ne peut s'adresser par téléphone aux participants.
- 11 — La General Motors signe un accord. Début de la vague des « grèves sur le tas » dans tous les E.U.
— Meeting du comité de défense à Chicago.
- 13 — Léon Blum annonce « la pause » en France.
- 14 — Manifestation à Valence contre la chute de Malaga et le général Asensio : c'est le début de la campagne du P.C. pour renverser Largo Caballero.
- 18 — Suicide d'Ordjonikidzé.
- 19 — Arrivée de Jan Frankel à Coyoacán.
- 20-22 — Conférence à Chicago de l'Appeal Institute.
- 25 — Début de la session du C.C. du P.C.U.S. Boukharine et Rykov extraits de prison, vont comparaître.
— Intervention de Postychev contre la politique de « terreur ».
- 28 — Fin de la bataille de Jarama en Espagne.

INTRODUCTION

Embarqué par le gouvernement norvégien sur le pétrolier Ruth qui doit le conduire au Mexique avec sa compagne Natalia, Léon Trotsky, que surveille toujours un policier nazi norvégien, n'est pas encore réellement sorti de cette prison où l'avait jeté et muselé un gouvernement socialiste sans courage. Pourtant, sur le bateau, il retrouve, avec la perspective de la liberté prochaine, le goût du travail et du combat : bien que privé de documentation, il se remet au travail, c'est-à-dire à la lutte contre le procès de Moscou, décortiquant les accusations lancées contre lui-même et contre les seize, évoquant au passage, dans des « pages de journal » à la rédaction très soignée, de nombreux épisodes de l'histoire de la révolution russe et de l'U.R.S.S.

Leur arrivée dans le Nouveau Monde constitue une surprise agréable pour les deux exilés dont on se souvient avec quelles appréhensions ils s'étaient embarqués. Les égards manifestés par le gouvernement mexicain du président Cardenas, l'empressement amical et enthousiaste des trotskystes mexicains, l'accueil fraternel et chaleureux des Mexicains, semblent leur annoncer qu'ils sont arrivés dans un monde nouveau et à bien des égards surprenant — comme l'est l'extraordinaire « maison bleue » de Diego et Frida Rivera qui leur offrent hospitalité et amitié à Coyoacán. Les premières lettres de Trotsky — à Cannon, devenu un voisin, à Knudsen, au-delà de l'Océan, à Léon Sedov, bien sûr —, expriment ce profond dépaysement et l'espérance de pouvoir enfin reprendre un travail régulier dans un calme relatif.

Mais la trêve ne dure pas. Les Trotsky ne sont que depuis une semaine sur le sol mexicain que déjà tombent les dépêches de l'agence Tass qui annoncent un nouveau procès à Moscou.

Et le cauchemar recommence. Sur le banc des accusés, encore un vieil ami et camarade qui n'avait pas capitulé, N.I. Mouralov. Mais il « avoue ». A ses côtés, comme au procès des seize, d'anciens compagnons de combat qui ont depuis longtemps capitulé et dont certains sont devenus d'irréductibles adversaires. Tous avouent pêle-mêle qu'ils ont obéi aux « directives terroristes » qu'ils sont allés demander à leur « chef ». Le correspondant des Izvestija, Vladimir Romm, explique comment il a rencontré Trotsky dans le Bois de Boulogne en juillet 1933. Iouri Piatakov fait le récit du voyage-éclair qu'il a fait de Berlin en Norvège en décembre 1935 pour aller chercher les ordres, et un autre journaliste, Boukhartsev, l'aide à préciser que son voyage n'a été possible qu'avec l'aide technique et l'assistance de la Gestapo. Le montage est aussi mal fait qu'en août 1936. Cette fois, Trotsky a les mains libres pour répondre, là possibilité de s'adresser directement à la presse, mexicaine et nord-américaine. Mais il faut faire vite et ce n'est pas facile à cette distance de l'Europe et des sources d'information sur Moscou. Il faudrait battre de vitesse les metteurs en scène de l'imposture, leur poser publiquement les réponses auxquelles ils ne peuvent répondre, les mettre au pied du mur, les confondre en les prenant la main dans le sac. Les premières dépêches pourtant qui rendent compte du procès tombent le 24 janvier et six jours après les principaux accusés auront été exécutés : Trotsky n'a pas pu gagner la course de vitesse. Tout de même, les conditions sont infiniment meilleures et la presse britannique, à son tour, lui a ouvert ses colonnes. L'activité fébrile de Trotsky en ce mois de janvier est en tout cas suffisante pour nourrir le contre-courant de méfiance et de rejet face aux procès, alimenter la volonté de résistance du petit noyau de ceux qui sont déjà décidés à combattre pour la vérité.

A Coyoacán, Trotsky examine les témoignages à la loupe, relève contradictions et invraisemblances dans cet échafaudage incontestablement construit d'une main toujours négligente. La critique qu'il fait des « aveux » de Piatakov concernant son « vol fantôme » ne laisse pas à ce dernier plus de réalité que n'en eut l'année précédente l'hôtel Bristol, détruit en 1917. Mais il comprend aussi l'ampleur des témoignages, attestations, preuves matérielles, qu'il doit accumuler pour ne pas laisser de l'édifice stalinien pierre sur pierre. Aussi, tout en ferraillant au jour le jour, commence-t-il à s'employer à mettre sur pied la contre-offensive générale qu'il estime indispensable, la commission d'enquête qui doit conduire, selon l'expression très heureuse de Thomas R. Poole qui l'a étudié, à un t contre-procès ». Loin

d'Europe, il se décide maintenant pour une collaboration entière et la concentration de tous les efforts sur l'entreprise du comité américain de défense dont il attend qu'il prenne l'initiative de la création de la commission en question.

Déjà apparaissent les premières difficultés internes. Les Américains sont d'un dévouement à toute épreuve, mais ils multiplient les concessions aux milieux « libéraux », croient que la « neutralité * peut être garantie d'honnêteté, cherchent à convaincre ceux qui se refusent à être convaincus. Quand The Nation — dont la directrice Freda Kirchwey vient de démissionner du comité — déclare que pour l'essentiel, après le second procès, il faut « suspendre son jugement », il envoie à l'hebdomadaire une lettre sèche de rupture, méprisante, que ses amis de New York, Herbert Solow en particulier, critiquent parce qu'elle complique leur tâche. Il leur répond par cette formule magnifique : « Je ne suis pas membre du comité de défense de Trotsky. Je suis Trotsky. » En tout cas, le souci de voir les Américains manifester une tendance excessive à la conciliation et tourner le dos aux milieux ouvriers, qui exigent des réponses nettes, ne le quitte plus désormais.

Avec la France, les soucis sont d'un autre ordre. Les dépositions demandées depuis des mois sur le séjour de Copenhague ne sont pas arrivées. Léon Sedov refuse de prendre contact, pour le travail de défense, avec Henri Molinier, comme son père le lui a demandé. Trotsky enrage, parle de négligence criminelle et d'irresponsabilité, cherche des gens de confiance, des hommes capables de tenir leurs engagements et sollicite Held et Wolf — le seul qui, de lui-même, à la nouvelle du procès, ait pensé à témoigner personnellement à la presse de ce qu'il savait sur l'impossibilité des accusations de Moscou. Mais, avec la tension et la passion de ces jours douloureux mûrissent déjà de nouveaux conflits non moins pénibles.

Autour de lui, Trotsky reconstitue son état-major, un état-major de crise, qu'il veut le plus efficace possible. Les trotskystes américains lui ont laissé le jeune Bernard Wolfe, un brillant intellectuel. Van Heijenoort est arrivé dès le premier jour et, une fois de plus, accourt l'autre fidèle entre les fidèles, Jan Frankel, celui qui connaît le mieux l'histoire du mouvement et surtout ses archives.

Avec l'arrivée de Frankel et la rencontre qu'il a faite en Méditerranée d'un des frères Sobolevicius, A. Sénine, commence à s'éclairer le rôle de cet homme et de son frère, Roman Well, qui ont été des dirigeants de l'Opposition de gauche allemande et du S.I., ont rompu pour rejoindre le stalinisme, mais sem-

blent bien n'avoir jamais été que des agents du G.P.U. infiltrés au compte de Staline. La même hypothèse s'impose pour l'agent littéraire de Trotsky à New York, ce Maxim Lieber qui fait le mort et refuse de lâcher le moindre document qui pourrait être utile à Trotsky dans sa défense. Pour aucun il n'existe alors de preuve véritable, mais les présomptions sont lourdes. Trotsky prend acte.

Il semble que, dans les deux premiers mois passés au Mexique, rien d'autre que les procès de Moscou, l'histoire révolutionnaire récente, les crimes du G.P.U., n'ait occupé son cerveau. Une exception toutefois: la guerre d'Espagne, à laquelle il fait une ou deux allusions. En fait, l'urgence des tâches imposées par le deuxième procès de Moscou l'a entièrement accaparé au moment où il comptait se remettre à jour de son travail, et ce n'est toujours pas le Lénine promis depuis longtemps à Doubleday Doran qu'il a entrepris de rédiger, mais un deuxième volume sur l'U.R.S.S., Les Crimes de Staline.

Après l'exécution des malheureuses victimes, Trotsky va pouvoir cependant disposer de quelques semaines de répit, indispensables pour reprendre le cours de son travail si fâcheusement interrompu pendant des mois cruciaux pour l'histoire du monde.

SUR L'ATLANTIQUE^{1 2}

(28 décembre 1936)

J'écris ces lignes à bord du pétrolier norvégien *Ruth* qui se dirige d'Oslo vers un port du Mexique, encore indéterminé. Nous avons dépassé hier les Açores. La mer, houleuse les premiers jours, ne me permettait pas d'écrire. Je lisais avidement des ouvrages sur le Mexique. Notre planète est si petite et nous la connaissons si mal ! Depuis que le *Ruth*, sorti des détroits, avait obliqué vers le sud-ouest, l'Océan était devenu de plus en plus calme. Je pouvais commencer la mise à jour de mes notes sur mon séjour en Norvège. Les premiers jours se sont écoulés ainsi, abrégés par un travail soutenu et par les conjectures sur le Mexique. Nous avons encore devant nous une douzaine de jours de navigation. Un officier de police norvégien nous accompagne, M. Jonas Lie, qui passa quelque temps dans la Sarre, à la disposition de la Société des Nations ³. Nous sommes quatre à table : le capitaine, l'officier de police, ma femme, et moi. Pas d'autres passagers. La mer, à cette époque de l'année, est tout à fait calme. Derrière nous, quatre mois de captivité, devant nous l'Océan et l'inconnu. Nous demeurons à bord de ce bâtiment sous la protection du pavillon norvégien, c'est-à-dire prisonniers. Nous n'avons pas le droit d'user de la T.S.F. Nos revolvers sont chez le policier. Les conditions de notre débarquement au Mexique sont discutées par radio sans que nous en soyons informés. Le gouvernement socialiste ne badine pas avec les principes..., de l'internement.

1. Pages de journal, traduites du -russe par Victor Serge, *Les Crimes de Staline*, pp. 77-82.

2. Jonas LIE (1899-1945), commissaire de police depuis 1930, était commandant adjoint de la police nationale depuis 1932 et membre du Rassemblement national, le parti nazi de Quisling, depuis 1934. De 1934 à 1935, il avait commandé la police internationale à Sarrebruck. Ce futur ministre de la police sous l'occupation allemande et chef de la S.S. germanique, était le geôlier tout trouvé pour Trotsky.

Aux élections, qui ont précédé de peu notre départ, le parti ouvrier norvégien a vu s'accroître considérablement le nombre de ses suffrages. Konrad Knudsen ³, contre lequel tous les partis bourgeois faisaient bloc en affectant de voir en lui mon « complice », et que son parti ne défendait guère, a été élu avec une forte majorité. Vote indirect de confiance pour moi... Le gouvernement, appuyé par la population qui votait contre les attentats réactionnaires au droit d'asile, résolut naturellement d'en finir avec ce droit pour satisfaire la réaction. La mécanique parlementaire est tout entière fondée sur de semblables quiproquos entre les électeurs et les élus !

Les Norvégiens sont à juste titre fiers d'Ibsen, leur poète national^{3 4}. Ibsen fut, il y a trente-cinq ans, ma grande admiration. Je lui consacrai l'un de mes premiers articles. Au pays du poète, dans une prison démocratique, j'ai relu ses drames. Bien des choses m'y paraissent naïves et vieilles. Mais combien de poètes d'avant-guerre subissent victorieusement l'épreuve du temps ? Toute l'histoire antérieure à 1914 nous paraît aujourd'hui un peu simple et provinciale. Ibsen pourtant me sembla plein de fraîcheur nordique et, dès lors, attirant. Je relus avec plaisir *L'Ennemi du Peuple*⁵. La haine d'Ibsen pour la bigoterie protestante, la stupide médiocrité, l'hypocrisie rassise, me fut plus compréhensible depuis que je connaissais le premier gouvernement socialiste de la patrie du poète. Le ministre de la Justice⁶, m'ayant fait à Sundby une visite inattendue, me répliqua : « Ibsen, on peut l'interpréter de bien des façons ! — De quelque façon qu'on l'interprète, il sera toujours contre vous ! Souvenez-vous du bourgmestre de *L'Ennemi du Peuple*... — Vous pensez que c'est moi ? — En mettant les choses au mieux, monsieur le ministre, votre gouvernement a tous les défauts des gouvernements bourgeois sans en avoir les qualités. » En dépit d'une certaine tonalité littéraire, nos entretiens n'étaient pas très amicaux. Quand le docteur Stockman, le frère

3. Konrad KNUDSEN (1890-1959) avait travaillé aux Etats-Unis de 1909 à 1920 comme ouvrier agricole, ouvrier d'usine, puis journaliste socialiste. Depuis 1923 il était rédacteur du *Fremtiden*, petit journal socialiste de Drammen. Il avait été l'hôte de Trotsky et leurs deux familles étaient amies. Il venait d'être élu député au Storting, le parlement norvégien.

4. Henrik IBSEN (1828-1906) est le grand dramaturge de Norvège. Les révolutionnaires de la génération de Trotsky l'ont souvent admiré.

5. *L'Ennemi du Peuple*, pièce écrite en 1882, relate l'histoire du Docteur Stockman, médecin qui dénonce le scandale des eaux minérales nocives qui font par ailleurs la fortune de la ville que dirige en qualité de bourgmestre son propre frère.

6. Ce ministre de la justice était le socialiste Trygve Lie (Cf. n. 2 p. 46).

ville natale reposait sur l'exploitation d'eaux minérales empoisonnées, le bourgmestre le chassa de son emploi, les journaux se fermèrent devant lui, ses concitoyens le dénoncèrent comme l'ennemi du peuple, a Nous verrons encore, s'exclama le docteur Stockman, si la bassesse et la lâcheté sont assez fortes pour fermer la bouche à l'honnête homme, à l'homme libre ! » J'avais mes raisons de citer ces paroles à mes geôliers socialistes.

« Nous avons fait une sottise en vous accordant un visa », me dit sans façon le ministre de la justice vers la mi-décembre — « Et cette sottise, vous vous préparez à la réparer en commettant un crime ? Franchise pour franchise. Vous agissez à mon égard comme Noske et Scheidemann à l'égard de Liebknecht et de Rosa Luxemburg⁷. Vous frayez la voie au fascisme. Si les ouvriers de France et d'Espagne ne vous sauvent pas, vous serez, vous et vos collègues, des émigrés, dans quelques années, tout comme vos prédécesseurs social-démocrates. » C'était fort juste, mais les clefs de notre prison demeuraient entre les mains du bourgmestre Stockman.

Je n'avais plus d'espoir de trouver asile dans un autre pays. Les pays démocratiques croient se prémunir contre la dictature en s'assimilant certains des usages les pires des dictatures. Pour le révolutionnaire, le droit d'asile s'est depuis longtemps transformé en une sorte de grâce. Le procès de Moscou et l'internement en Norvège aggravaient ma situation. On conçoit quelle bonne nouvelle nous apporta le télégramme du nouveau monde qui nous annonçait que le lointain Mexique se déclarait prêt à nous offrir l'hospitalité. Nous allions sortir de l'impasse, sortir de Norvège. Au retour du tribunal, je dis à l'officier de police qui m'accompagnait : « Faites savoir au gouvernement que nous sommes prêts, ma femme et moi, à quitter la Norvège dès que possible. Toutefois, je tiens, avant de demander les visas mexicains, à m'assurer des conditions de sécurité du voyage. U est indispensable de consulter à ce sujet mes amis : le député

7. Gustav NOSKE (1868-1946), ancien bûcheron, député social-démocrate de droite, lié à l'état-major depuis l'avant-guerre, était devenu ministre de la guerre en décembre 1918 dans le gouvernement Ebert. Philip SCHEIDEMANN (1865-1939), chef de file des social-patriotes pendant la guerre, avait été membre du même gouvernement. C'est en janvier 1919, sous les ordres du gouvernement Ebert, que des « corps-francs » organisés par Noske avaient assassiné les deux dirigeants du parti communiste qui venaient d'être arrêtés. Karl LIEBKNECHT (1871-1919), fils d'un des fondateurs du parti dirigeant de la jeunesse et animateur de la lutte antimilitariste, député et protecteur des réfugiés de l'Est, et Rosa LUXEMBURG (1871-1919), Juive polonaise, dirigeante du parti social-démocrate polonais, puis leader de la « gauche » allemande en lutte contre le révisionnisme, avaient constitué ensemble en 1914 le « groupe Spartakus » et venaient de participer à la fondation du P.C. allemand (K.P.D. (S)).

Konrad Knudsen, le directeur du théâtre populaire Håkon Meyer et l'émigré allemand Walter Held⁸. Je trouverai avec leur concours des compagnons de voyage et pourrai assurer la conservation de mes archives. » Le ministre de la justice, venu le lendemain à Sundby en Compagnie de trois hauts fonctionnaires de la police, fut manifestement stupéfait -de mes exigences. « Même dans les prisons du tsar, lui dis-je, on donnait aux déportés la possibilité de voir leurs proches ou leurs amis pour régler avant de partir leurs affaires personnelles... » — « Oui, oui, répondit le ministre sur un ton détaché, mais les temps ont changé... » Il s'abstint de préciser en quoi.

Il revint le 18 décembre pour me dire que les entrevues demandées étaient refusées, que l'on avait reçu, sans que je les aie demandés, les visas mexicains (je ne sais pas encore comment) et que nous serions embarqués, ma femme et moi, sur un bateau-marchand, le *Ruth*, où la cabine-lazaret nous était réservée. J'avoue que je refusai de serrer la main de ce ministre en prenant congé de lui... Il serait injuste de ne pas noter que le gouvernement ne réussissait à agir de la sorte qu'en faisant violence à la pensée et à la conscience du parti. Il entraînait en conflit avec les fonctionnaires et les magistrats libéraux ou simplement consciencieux et se voyait obligé de faire appel aux plus réactionnaires. L'énergie policière de M. Nygårdsvold^{9 10 11} ne suscitait aucun enthousiasme parmi les ouvriers. Je me souviens avec respect et reconnaissance des efforts tentés par des militants ouvriers aussi remarquables que Scheflo “, Konrad Knudsen, Håkon Meyer, pour obtenir un changement d'attitude du gouvernement à mon endroit. Et je dois nommer ici Helge Krog ^u, qui trouva des accents d'une indignation profonde pour flétrir les procédés des autorités norvégiennes.

8. Håkon MEYER (né en 1896), militant du D.N.A. en 1915, avait été suppléant à son comité central, s'était occupé des affaires étrangères, puis culturelles et dirigeait le théâtre national populaire. Il s'était lié à Trotsky pendant son séjour et faisait partie du comité pour son droit d'asile. Heinz EPE, dit Walter HELD (1910-1941), jeune militant allemand, condamné à mort par un tribunal hitlérien, s'était réfugié successivement à Prague, Amsterdam et enfin Oslo. Il avait secondé Trotsky pendant son séjour.

9. Johann NYGARDSVOLD (1879-1952), député du D.N.A., était chef du gouvernement depuis 1935. •

10. Olav SCHEFLO (1883-1959), dirigeant de l'aile gauche du D.N.A. avant guerre, avait connu Trotsky dans les congrès de l'internationale à Moscou. Il avait dirigé le P.C. après la rupture du D.N.A. avec l'I. C. puis était revenu à ce dernier, et était journaliste à Kristiansand. Il était personnellement lié à Trotsky.

11. Helge KROG (1889-1962), agrégé de sciences économiques, écrivain et journaliste, était l'auteur notamment de pièces de théâtre qui avaient connu un réel succès et avait traduit *Ma vie*. Il avait été l'un des plus actifs membres du comité pour la défense du droit d'asile de Trotsky.

Il ne nous restait, abstraction faite d'une nuit troublée, que quelques heures pour emballer nos affaires et nos papiers. Jamais encore aucun de nos départs n'avait été si hâtif, jamais encore nous n'avions connu pareil isolement, éprouvé pareille indignation, été devant tant d'inconnu. Nous nous regardions par moments, pleins de doute, nous demandant ce que cela signifiait, quelle était la cause de tout cela ; puis nous nous précipitions, chacun de son côté, avec un paquet de linge ou une liasse de papiers. « Ne serait-ce pas un piège ? » interrogeait ma femme. — « Je ne le pense pas », répondais-je sans en être bien convaincu. Sous la véranda, des policiers, la pipe à la bouche, clouaient des caisses. Le brouillard s'effilochait au-dessus du fjord.

Notre départ fut entouré du plus grand secret. Les journaux reçurent un communiqué sur notre prochain transfèrement, afin de tromper leur vigilance. Le gouvernement ne craignit pas de ma part un refus de partir, il craignait que, le G.P.U. ne réussisse à placer sur le bateau une machine infernale. Nous ne pouvions pas considérer ces craintes comme chimériques. Notre sécurité coïncidait en l'occurrence avec celle d'un bâtiment norvégien et de son équipage. Nous fûmes reçus, à bord du *Ruth*, avec curiosité, mais sans la moindre hostilité. L'armateur arriva, un vieil homme. Il mit aimablement à notre disposition sa cabine personnelle, située à côté de celle du capitaine, ce qui nous évita de voyager dans le lazaret du bord, pièce obscure, pourvue de trois couchettes, sans table, que l'attention du gouvernement nous réservait. J'eus ainsi la possibilité de travailler en route... Nous emportons malgré tout d'attachants souvenirs du beau pays des forêts et des fjords, des neiges ensoleillées de janvier, du ski, des traîneaux, des enfants aux cheveux dorés et aux yeux bleus, d'un peuple un peu fermé et lourd, mais honnête et sérieux. Adieu, Norvège !

EPISODE SIGNIFICATIF¹

(30 décembre 1936)

Nous avons fait plus de la moitié de la traversée. Le capitaine est d'avis que nous serons à Vera-Cruz le 8 janvier si l'océan ne nous prive pas de sa bienveillance. Le 8 ou le 10, que nous importe ? Le calme règne à bord. Pas de dépêches de Moscou, l'air nous semble purifié. Nous ne sommes pas pressés. Il est temps néanmoins de revenir au procès.

On est confondu de voir avec quelle persévérance Zinoviev, entraînant après lui Kamenev², a préparé pendant des années sa propre perte — combien tragique ! Staline ne fût probablement jamais devenu le secrétaire général du parti si Zinoviev ne l'avait proposé pour cette fonction. Il voulait tirer parti de la discussion sur les syndicats de l'hiver 1920-1921³ pour conti-

1. < Pages de journal ». Traduction française par Victor Serge dans *Les Crimes de Staline*, pp. 82-88.

2. Grigori E. Radomylsky, dit ZINOVIEV (1883-1936), avait été le principal collaborateur de Lénine dans l'émigration, et, malgré son hostilité à l'insurrection d'Octobre, un des principaux dirigeants du parti de son vivant, président du soviet de Pétrograd, de l'internationale communiste, membre du C.C. et du bureau politique. Allié avec Staline contre Trotsky dans la lutte pour la « succession », il avait constitué l'opposition de Léninegrad, ou « nouvelle opposition », battue en 1925, et rallié ensuite « l'Opposition unifiée ». Après sa défaite, convaincu qu'il fallait rester « à tout prix » dans le parti, il avait capitulé et renié les idées de l'Opposition. Lev B. Rosenfeld, dit KAMENEV (1883-1936), beau-frère de Trotsky, était en 1914 un des principaux dirigeants bolcheviques de Russie avant d'être condamné et déporté. A partir d'octobre 1917, son destin politique se confond avec celui de Zinoviev, qui était l'élément moteur dans leur association. Rappelons que Zinoviev et Kamenev, condamnés à mort, en août 1936, à l'issue du premier procès de Moscou, où ils avaient fait les « aveux » demandés par le procureur, avaient été exécutés.

3. Au cours de l'hiver 1920-1921, pour faire face à la crise économique très grave et aux tâches de reconstruction, Trotsky avait proposé la « militarisation des syndicats » et l'utilisation d'« armées du travail ». Lénine, soutenu par Zinoviev, l'avait combattu. La plateforme de Trotsky et Boukharine avait été largement battue au 10^e congrès.

nuer la lutte contre moi. Staline lui parut, à bon escient, l'homme qu'il fallait pour une action cachée. C'est alors que, déconseillant cette nomination, Lénine prononça la phrase mémorable : « Je ne vous le recommande pas, ce cuisinier-là ne nous fera que des plats épicés. » Paroles prophétiques ! La délégation de Pétrograd, dirigée par Zinoviev, l'emporta au congrès, d'autant plus facilement que Lénine refusa de se battre *. Il ne voulait pas attribuer trop d'importance à sa propre antipathie : tant que le vieux bureau politique serait au pouvoir, le secrétaire général ne pourrait être qu'un personnage subalterne ⁴⁵.

Quand Lénine tomba malade, Zinoviev prit l'initiative de la lutte contre moi. Il pensait que l'épais Staline resterait son chef d'état-major. Le secrétaire général ne s'avancait à cette époque que très prudemment. Les masses l'ignoraient complètement. Il n'avait d'autorité que chez certains fonctionnaires du parti, et encore n'était-il pas aimé de ceux-là même. Il fut très hésitant en 1924. Zinoviev le poussait. Staline avait besoin de Zinoviev et de Kamenev pour couvrir son activité cachée ; tel fut l'agencement du triumvirat. Zinoviev se montrait le plus actif ; il remorquait son futur bourreau.

En 1926, quand Zinoviev et Kamenev, après avoir, pendant trois ans et demi, tramé des complots avec Staline contre moi, entrèrent en opposition aux bureaux du parti, ils m'apprirent des choses fort édifiantes et me donnèrent des avertissements précieux :

« Vous pensez, disait Kamenev, que Staline réfléchit maintenant à la façon de répondre à vos critiques ? Vous vous trompez. Il se demande comment vous détruire... D'abord moralement, ensuite physiquement si c'est possible. Vous calomnier, monter une provocation, fabriquer un complot militaire, organiser un attentat. Croyez-moi, ce n'est pas une hypothèse : il nous arriva, au triumvirat, de parler en toute franchise, bien que les relations personnelles fussent quelquefois tendues à se rompre. Staline combat sur un tout autre terrain que nous. Vous ne connaissez pas cet Asiatique... »

Kamenev le connaissait bien, lui. Ils avaient commencé ensemble leur action révolutionnaire, au début du siècle, dans les organisations du Caucase, été déportés ensemble ; revenus en-

4. Il semble que Lénine avait préconisé la désignation comme secrétaire général d'Ivan N. Smimov (l'un des condamnés d'août 1936 également), mais qu'il avait dû céder devant les protestations de la délégation sibérienne qui exigeait son maintien à la tête de la < soviétisation > de la Sibérie reconquise.

5. Le texte est ambigu : en fait, c'est en 1922 que Staline devint secrétaire général, une désignation qui ne fut critiquée que par le seul Préobrajensky.

semble à Pétrograd en mars 1917, ils avaient donné à l'organe central du parti, la *Pravda*, l'orientation opportuniste qui fut la sienne jusqu'au retour de Lénine.

« Rappelez-vous, continuait Kamenev, l'arrestation de Sultan-Galiev *, l'ancien président du conseil des commissaires du peuple de la république Tatar en 1923. Ce fut la première arrestation d'un membre influent du parti, et Staline en prit l'initiative. Nous y consentîmes par malheur, Zinoviev et moi. Staline parut dès lors avoir senti le goût du sang... Sitôt que nous eûmes rompu avec lui, nous rédigeâmes une sorte de testament contenant cet avertissement : en cas de mort " accidentelle ", considérer Staline comme le coupable. Ce document est déposé en lieu sûr. Je vous conseille d'en faire autant. On peut s'attendre à tout de la part de cet Asiatique... »

Zinoviev me disait dans les premières semaines de notre brève collaboration politique (1926-1927) :

« Vous croyez que Staline n'a pas réfléchi à votre suppression physique ? Il y a pensé maintes fois. Il n'a été arrêté que par cette considération que les jeunes eussent rendu le triumvirat responsable, l'eussent peut-être accusé lui-même, eussent pu recourir aux attentats. Il tenait pour nécessaire de détruire d'abord les cadres de la jeunesse d'opposition. On verrait ensuite. La haine qu'il nous porte, surtout à Kamenev, s'explique du fait que nous savons trop de choses sur lui... »

Laissons s'écouler cinq années... Le 31 octobre 1931, la *Rote Fahne*, l'organe du parti communiste d'Allemagne, publie que le général Turkul^{6 7}, de l'armée blanche, prépare l'assassinat de Trotsky en Turquie. Ces renseignements ne pouvaient lui parvenir que du G.P.U. Comme j'avais été expulsé en Turquie par Staline, cette information semblait préparer à Staline une sorte d'alibi moral pour le cas où l'entreprise du général Turkul serait couronnée de succès. J'écrivis le 4 janvier 1932 au bureau politique que Staline ne réussirait pas si facilement à éluder ses responsabilités. Le G.P.U. était fort capable de pousser les Blancs, par le truchement de ses agents provocateurs, à commettre un attentat qu'il dévoilerait par ailleurs dans ses organes de l'I.C. J'écrivais : « Staline a fini par conclure que

6. Mirza SULTAN-GALIEV (1892-1939), collaborateur de Staline au commissariat du peuple aux nationalités, fut arrêté en 1923 comme « nationaliste bourgeois » à l'initiative de Staline ; libéré, il fut de nouveau arrêté en 1929 et disparut ensuite.

7. Anton V. TURKUL (1892-1957), officier dans l'armée tsariste, puis dans l'armée de Wrangel pendant la guerre civile, avait émigré en Yougoslavie notamment et semble avoir pendant quelque temps médité d'assassiner Trotsky à Prinkipo. Depuis 1935, il était président de l'Union nationale des anciens combattants et résidait à Paris.

le bannissement de Trotsky a été une faute. Il pensait que, privé d'un secrétariat et privé de ressources, Trotsky serait l'impuissante victime de la calomnie bureaucratique organisée à l'échelle internationale. Le bureaucrate s'est trompé. Il est apparu, contrairement à son attente, que les idées ont leur propre force, sans appareil et sans ressources... Staline comprend parfaitement l'immense danger que constituent pour lui personnellement, pour son autorité artificielle, pour sa puissance bonapartiste, l'irréductible fermeté idéologique et la croissance obstinée de l'Opposition de gauche. Staline estime qu'il faut réparer la faute commise... Non certes par des moyens ressortissant à l'idéologie : c'est sur un tout autre terrain qu'il combat. Il ne vise pas les idées de l'adversaire, il vise sa nuque... Dès 1924, il pesait le pour et le contre de ma suppression. » a Je l'appris, écrivais-je, par Zinoviev et Kamenev, quand ils passèrent à l'Opposition de gauche ; je l'appris avec des détails tels, en de telles circonstances, que le doute n'était pas permis... Si Staline obligeait Zinoviev et Kamenev à démentir leurs déclarations sur ce sujet, personne ne pourrait les croire. » Le système des déclarations fausses et des faux démentis fonctionnait déjà à Moscou.

Dix jours après que j'eus envoyé cette lettre de Turquie à Moscou, mes amis politiques français firent remettre par une délégation conduite par Naville et Frank⁸ un message à l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Paris, Dovgalevsky '. « La *Rote Fahne*, y était-il dit, a publié qu'un attentat se préparait contre Trotsky. Le gouvernement soviétique s'est donc reconnu informé. » Comme, d'après l'entrefilet publié, les plans du général Turkul reposaient sur la la mauvaise organisation des mesures de sécurité prises par les autorités turques », le message de Naville et Frank rendait d'avance responsable le gouvernement soviétique et exigeait qu'il intervînt pratiquement.

Moscou s'émut de ces démarches. Le 2 mars, le comité central du parti communiste français envoya à ses militants les plus responsables un document confidentiel reproduisant la réponse du C.C. du P.C. de l'U.R.S.S. Staline, loin de nier que le communiqué de la *Rote Fahne* émanât de ses bureaux, s'en ^{*9}

⁂⁂⁂ geant des Pærrre NAVILLE (né en 1904), ancien animateur des surréalistes étudiants communistes, avait été un des fondateurs et dirigeants de la section française de l'Opposition de gauche ; il était en 1936 dirigeant du P .O.I. Pierre FRANK (né en 1905), ingénieur communiste, avait été l'un des fondateurs de l'Opposition en France, et du P C I Molinier l'adversaire de Naville. Il était en 1936 dirigeant

9. Valerian S. DOVGALOVSKY (1884-1934). bolchevik depuis 1908. avait longtemps vécu en émigration en France.

faisait un mérite et m'accusait... d'ingratitude. Sans toucher à la question de ma sécurité, le message affirmait que mes attaques contre le C.C. préparaient mon rapprochement avec les « social-fascistes ». La réponse de Staline était suivie d'un démenti de Kamenev et Zinoviev, daté du 13 février 1932 et écrit, comme il l'était maladroitement avoué, sur l'exigence de Iaroslavsky et Chkiriatoï », membres de la commission centrale de contrôle et grands inquisiteurs chargés de réprimer l'Opposition. Zinoviev et Kamenev déclaraient dans le style habituel de ces sortes de documents que mon information n'était que a mensonge infâme, à seule fin de compromettre notre parti... Il va de soi que pareille chose ne pût être envisagée... et que nous n'avons jamais rien dit de semblable à Trotsky ». Le démenti se terminait sur une note plus élevée : « En affirmant qu'on pourrait, dans le parti bolchevique, nous obliger à faire des déclarations mensongères, Trotsky use manifestement d'un procédé de maître chanteur ».

Tout cet épisode, assez éloigné à première vue, présente, si on le considère avec attention, un intérêt considérable. D'après l'acte d'accusation du procès Zinoviev, j'aurais, en mai 1931, puis en 1932, transmis à Smimov, par mon fils Léon Sedov et par Iouri Gaven^u, la recommandation de passer à

10. Minei E. Gubelman, dit Emelian IAROSLAVSKY (1878-1943), vieux-, bolchevik lié à Staline, fut longtemps l'exécuteur de ses basses œuvres sur le terrain des idées et de F «histoire». Matvéï F. CHKIRIATOV (1883-1954), également vieux-bolchevik, membre de la commission de contrôle depuis 1922, était un des hommes de main de Staline.

11. Ivan N. SMIRNOV (1881-1936), ouvrier mécanicien, était membre du parti depuis 1899, bolchevik depuis 1903, surnommé « la conscience du parti » et avait dirigé la soviétisation de la Sibérie. Membre de l'Opposition à partir de 1923 et l'un de ses dirigeants en 1923, il avait capitulé en octobre 1929 de façon moins déshonorante que d'autres. Directeur de l'usine d'automobiles de Nijni-Novgorod (devenue Gorky en 1932), il avait rencontré Sedov à Berlin en 1931 et accepté le principe d'un contact; Le petit groupe de « trotskystes capitulards » qu'il animait fut à l'origine de la formation en 1932 du « Bloc des oppositions » (Cf. P. Broué. « Trotsky et le Bloc des Oppositions », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5). Il avait été arrêté à la fin de l'année, peu après avoir confié à son collaborateur Holzman un message pour Sedov et des informations pour le *Bulleten Oppositsii*. L'un des objectifs de l'accusation au procès de Moscou était de faire apparaître comme « terroriste » l'alliance qui s'était nouée en 1932 en U.R.S.S. contre Staline. Iouri P. GAVEN (1884-1937), vieux bolchevik letton qui avait purgé nombre d'années de prison et de bagne sous le tsar, avait été membre de la commission centrale de contrôle, puis appartenu à l'Opposition unifiée. Lors du procès des seize, l'accusation l'avait présenté comme l'agent de liaison entre Trotsky et les « terroristes » en U.R.S.S. Son cas fut pourtant « disjoint » au procès d'août et son nom ne fut jamais plus mentionné. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il se refusa aux aveux et fut exécuté ou mourut sous la torture. Quant à l'hypothèse, plausible, suivant laquelle il aurait joué le rôle d'intermédiaire pour l'échange d'idées — elle est absolument invérifiable dans l'état actuel des moyens de la recherche historique sur l'histoire de l'U.R.S.S.

l'action terroriste et de faire bloc sur cette base avec le groupe Zinoviev. Toutes mes recommandations, nous le verrons maintes fois, étaient immédiatement exécutées par les capitulards, c'est-à-dire par des hommes qui avaient rompu avec moi et me combattaient depuis longtemps. Selon la version, officielle, la capitulation de Zinoviev, Kamenev et autres n'était qu'une ruse de guerre employée afin de s'introduire dans les sanctuaires de la bureaucratie. Si l'on accepte un instant cette version, réfutée, nous le verrons bientôt, par des centaines de faits, ma lettre du 4 janvier 1932 au bureau politique devient une énigme tout à fait indéchiffrable. Si en effet j'avais en 1931-1932, dirigé l'organisation d'un « bloc » terroriste avec Kamenev et Zinoviev, je ne me serais pas efforcé de compromettre aussi irrémédiablement mes alliés aux yeux de la bureaucratie. Leur grossier démenti, destiné aux profanes, ne pouvait naturellement pas tromper Staline, qui savait bien, lui, que ses anciens alliés m'avaient livré toute la vérité ! Cela seul suffisait à priver à jamais Kamenev et Zinoviev de la confiance du cercle dirigeant. Que fût-il demeuré de leur « ruse de guerre » ? J'eusse dû être tout à fait privé de raison pour torpiller ainsi le « centre terroriste ».

De son côté, le démenti de Kamenev et Zinoviev, par son ton comme son contenu, atteste tout ce que l'on voudra, sauf une collaboration avec moi. Et ce n'est pas un document isolé. Nous verrons encore, surtout par l'exemple de Radek que la fonction principale des capitulards^{12 13} consistait à me noircir d'année en année, de mois en mois, devant l'opinion publique soviétique et étrangère. Comment eussent-ils pu espérer vaincre sous la direction de celui qu'ils discréditaient sans relâche ? Voilà ce que l'on ne saurait comprendre. Ici, la « ruse de guerre » se retourne complètement contre elle-même. En réalité, le démenti Zinoviev-Kamenev du 13 février 1932, communiqué à toutes les

12. Karl B. SOBELSOHN, dit RADEK (1885-1939), ancien militant social-démocrate en Pologne, avait ensuite milité en Allemagne et avait été exclu des partis social-démocrates de ces deux pays. Membre de la gauche zimmerwaldienne pendant la guerre, il s'était rallié aux bolcheviks qu'il avait représentés à Stockholm en 1917. Envoyé en mission pendant la révolution allemande en fin 1918, il avait été arrêté en 1919 et avait passé de longs mois en prison, avant d'être quelque temps secrétaire de l'internationale communiste. Il avait été membre de l'Opposition unifiée mais s'était bruyamment rallié à la politique stalinienne en juillet 1929 et était devenu une sorte de porte-parole officieux.

13. Depuis la mise hors-la-loi de l'Opposition de gauche à la fin de 1927, Trotsky appelait « capitulards » tous ceux qui acceptaient pour rester dans le parti ou pour y être réintégrés, de renier leurs idées présentes et passées. (Cf. Pierre Broué, « Les trotskystes en U.R.S.S. », *Cahiers Léon Trotsky* n° 6).

sections de l'internationale communiste, n'est qu'une des minutes de leurs futures dépositions d'août 1936 : mêmes injures contre moi, qu'ils traitent d'ennemi du bolchevisme, et surtout d'« ennemi du camarade Staline » ; même affirmation de mon désir de servir la « contre-révolution » ; même affirmation enfin qu'ils font cette déclaration de leur plein gré, en dehors de toute contrainte... Et pourrait-il en être autrement ? Ne faut-il pas être un « maître-chanteur » pour admettre l'hypothèse même d'une contrainte dans la démocratie de Staline ? Les intempérances de style, pourtant, révèlent assez l'inspiration de ce document, précieux en vérité. Il réfute d'avance l'invention du « centre trotskyste-zinoviéviste » de 1932 et nous offre l'occasion de jeter en passant un coup d'œil dans le laboratoire où se préparaient les aveux sur commande des futurs procès.

ZINOVIEV ET KAMENEV¹

(31 décembre 1936)

L'année qui se termine sera dans l'Histoire celle de Caïn. Les avertissements de Zinoviev et Kamenev sur les calculs et les desseins secrets de Staline permettent de se demander s'ils ne formèrent pas eux-mêmes des desseins semblables à l'égard de Staline quand toutes les autres possibilités de lutte leur furent ôtées.

Tous deux avaient fait bien des volte-face dans la dernière période de leur vie et perdu en cours de route bien des principes. Pourquoi ne pas admettre que, les conséquences de leurs propres abjurations les amenant au désespoir, ils avaient à un certain moment réellement penché pour le terrorisme ?

Ils auraient ensuite, dernière capitulation, consenti à aller au-devant des suggestions du G.P.U. et à m'impliquer dans leur complot pour rendre service au régime avec lequel ils se seraient de nouveau décidés à tenter une réconciliation ? Certains de mes amis ont fait cette hypothèse. Je l'ai pesée maintes fois sans le moindre parti pris, sans passion personnelle. Et je suis toujours arrivé à conclure à son inconsistance totale.

Zinoviev et Kamenev étaient deux natures profondément différentes. Zinoviev agitateur et Kamenev propagandiste. Zinoviev se laissait principalement guider par son flair politique. Kamenev réfléchissait et analysait. Zinoviev, toujours enclin à s'emballer. Kamenev au contraire péchant par excès de circonspection. Zinoviev, tout entier absorbé par la politique, sans goût ni intérêt pour le reste. Kamenev, doublé d'un jouisseur et d'un esthète. Zinoviev vindicatif. Kamenev débonnaire. Je ne sais pas quels furent leurs rapports dans l'émigration. En 1917, leur

1. « Pages de Journal. » Traduction en français de Victor Sereev
• dans *Les Crimes de Staline*, pp. 88-98. oerge

opposition à la révolution d'Octobre les rapprocha. Dans les premières années qui suivirent la victoire, Kamenev eut plutôt à l'égard de Zinoviev une attitude ironique. L'opposition contre moi les rapprocha par la suite, puis l'opposition contre Staline. Ils devaient vivre côte à côte, sans cesse nommés ensemble, les treize dernières années de leur vie. En dépit de leurs dissemblances, ils avaient, outre une expérience commune acquise dans l'émigration, sous la direction personnelle de Lénine, à peu près le même diapason de pensée et de volonté. L'analyse de Kamenev complétait le flair de Zinoviev. Ils trouvaient en tâtonnant la solution commune. Plus prudent, Kamenev se laissait parfois entraîner par Zinoviev plus loin qu'il n'eût souhaité aller, mais ils se retrouvaient toujours à la fin sur la même ligne de retraite. Proches l'un de l'autre par leurs valeurs personnelles, ils se complétaient par leurs différences. Tous les deux étaient profondément et jusqu'au bout dévoués au socialisme. Telle est l'explication de leur tragique alliance.

Je n'ai pas de raison d'assumer pour eux une responsabilité morale ou politique, quelle qu'elle soit. A l'exclusion d'une courte période (1926-1927), ils furent toujours pour moi des adversaires acharnés. Je n'avais pas grande confiance en eux. Intellectuellement, ils étaient, il est vrai, l'un et l'autre supérieurs à Staline. Mais ils manquaient de caractère. C'est justement ce qu'a en vue Lénine dans son Testament, lorsqu'il écrit que Zinoviev et Kamenev ne furent « pas par hasard », en 1917, des adversaires de l'insurrection : ils ne résistaient pas à la pression de l'opinion publique de la bourgeoisie. Ce n'est pas par hasard non plus qu'ils se laissèrent tous deux entraîner parmi les thermidoriens quand se précisèrent en U.R.S.S. de profonds changements sociaux connexes à la formation d'une bureaucratie privilégiée (1922-1926). Leur pénétration théorique de l'évolution en cours dépassait de beaucoup celle de leurs alliés de l'époque, y compris Staline. Ainsi s'explique leur tentative de se détacher de la bureaucratie et de la combattre. En juillet 1926, Zinoviev déclarait à une assemblée plénière du comité central : « Trotsky a eu raison contre nous sur la question de la contrainte bureaucratique. » Il reconnut même alors que la faute qu'il avait commise en me combattant était « plus grave » que celle de 1917 ! La pression des privilégiés acquerrait cependant une puissance irrésistible. Ce n'est « pas par hasard » que Zinoviev et Kamenev capitulèrent en 1927, entraînant avec eux nombre de militants plus jeunes et d'une moindre autorité. Ils s'employèrent ensuite avec zèle à noircir l'Opposition. Mais en 1931-1932, quand le pays entier se trouva

bouleversé par les terribles conséquences de la collectivisation forcée, Zinoviev et Kamenev, de même que beaucoup d'autres capitulards, troublés, se redressèrent un peu et murmurèrent entre eux que la nouvelle politique gouvernementale était pleine de dangers. Ils se firent prendre, furent convaincus d'avoir eu connaissance d'un document d'esprit critique émanant de l'opposition de droite², furent exclus pour ce crime — aucune autre accusation n'ayant été formulée contre eux — et, par surcroît, déportés. En 1933, Zinoviev et Kamenev se repentirent une fois de plus et s'avilirent à jamais devant Staline. Pas d'outrages qu'ils ne jetèrent à l'Opposition, et, singulièrement, qu'ils ne me jetèrent à moi... S'étant désarmés de la sorte, ils se trouvèrent à la merci de la bureaucratie qui put, dès lors, exiger d'eux n'importe quels aveux. Leur sort ultérieur ne devait être que la conséquence de leurs capitulations et de leurs humiliations successives.

Ils ont certes manqué de caractère. Il ne faudrait pourtant pas trop simplifier cette constatation. La résistance des matériaux se mesure à l'action des forces destructrices. J'ai pu entendre de paisibles petits-bourgeois s'exclamer au début du procès : « Impossible de comprendre Zinoviev !... Quel manque de caractère ! » « Avez-vous, répondais-je, mesuré la pression qu'il a subie pendant des années ? » La comparaison, si fréquente

2. Trotsky s'en tient ici aux explications officiellement données de la nouvelle exclusion de Zinoviev et Kamenev survenue en 1932. Au cours de cette année-là, un certain nombre de responsables de K^o et des^o nentés par la capitulation et la passivité de leurs cnet^s de file, créèrent un nouveau groupe d'opposition dont les chefs connus étaient sans doute Rioutine et Slepkov qui tous deux étaient connus pour la façon dont ils avaient combattu l'Opposition de gauche. Us mirent en circulation une plate-forme (appelée par erreur dans la presse menchevique la « lettre des 18 bolcheviks ») qui appelait à un regroupement des anciens opposants, ceux de droite ayant eu raison sur la politique économique et ceux de gauche sur la démocratie dans le parti. La « plate-forme » Rioutine proposait d'écarter Staline de la direction. Zinoviev et Kamenev furent exclus pour avoir eu connaissance de ce texte clandestin mis en circulation par « une organisation bourgeoise-koulak pour la restauration du capitalisme » et ne¹ avoir pas dénoncé aux autorités. En réalité, on sait depuis peu (cf P. Broué « Trotsky et le Bloc des Oppositions de 1932 » *Cahiers Léon Trotsky* n° 5, pp. 5-37) que Zinoviev, Kamenev et leurs camarades, convaincus, semble-t-il, de l'erreur qu'ils avaient faite en capitulant étaient entrés dans un bloc dont l'élément moteur était le groupe dit des « trotskystes capitulards » d'I.N. Smirnov et oui comprenait également le groupe des ex-jeunes staliniens de Jan St/n et Vasso Lominadzé et les « bolcheviks-léninistes » avec raccord de Trotsky pour un échange d'information et son refus de s'engager avec Rioutine dans une lutte pour « chasser Staline ». Zinovæv² et Kamenev allaient capituler de nouveau en 1933. Notons que Trotsky 2^{ioi}es^o p^oces^o de Moscou, ne mentionne jamais ce « bloc » politique de 1932 et se contente toujours de mer l'existence d'un « bloc teSS nste ». Nous avons tenté d'expliquer cette attitude dans l'article Sté ci-dessus, pp. 29-30. ^{ur}le Cite

sous la plume des intellectuels avec Danton, Robespierre³ et d'autres personnages de la Révolution française est fort inintelligente. Les tribuns de la révolution française tombaient sous le couteau de la justice en sortant du combat, dans la force de l'âge, les nerfs presque intacts et n'ayant plus le moindre espoir de salut. La comparaison avec l'attitude de Dimitrov⁴ ⁵ au procès de Leipzig est plus déplacée encore. A côté de Torgler⁵, Dimitrov, par contraste, faisait preuve de résolution et de courage. Mais les révolutionnaires de tous les pays et plus particulièrement les Russes, sous l'ancien régime, firent maintes fois preuve d'une fermeté égale, en des circonstances infiniment plus difficiles. Dimitrov se trouvait face à face avec l'ennemi de classe le plus exécré. Il y avait et il ne pouvait y avoir contre lui aucune preuve. L'Etat nazi, se constituant à peine, n'était pas encore à même de recourir à des impostures totalitaires. Dimitrov se sentait soutenu par l'immense appareil de l'Etat soviétique et de l'internationale communiste. De toutes parts, la sympathie des masses populaires allait à lui. Il avait des amis parmi les assistants. Un courage moyen dans ces conditions lui suffisait pour se comporter en « héros ». Quoi de semblable avec la situation de Kamenev et Zinoviev devant le tribunal et le G.P.U. ? Depuis dix ans, ils avaient vécu au milieu des lourdes nuées de la calomnie stipendiée. Depuis dix ans, ils avaient oscillé entre la vie et la mort, d'abord au sens politique du mot, puis au sens moral, puis enfin au sens physique. Trouverait-on, dans l'Histoire entière, beaucoup d'exemples d'une destruction aussi raffinée, aussi systématique, des facultés de résistance, des nerfs, de toutes les fibres de l'âme ?

3. Georges DANTON (1759-1794), substitut du procureur de la Commune en 1791, ministre de la justice en 1792, fut en France l'un des chefs du parti des Montagnards avant de devenir celui des Indulgents qui voulaient mettre un terme à la terreur. Il fut condamné à mort et exécuté en même temps que les Hébertistes partisans de la terreur — un des premiers « amalgames » de l'histoire contemporaine. Il avait été abattu par Maximilien ROBESPIERRE (1758-1794), député à la Constituante, animateur du club des Jacobins, dirigeant des Montagnards à la Convention et véritable chef du gouvernement révolutionnaire que fut le comité de salut public, abattu au 9 Thermidor.

4. Georgi DIMITROV (1882-1949), ouvrier imprimeur, dirigeant avant la guerre du parti « tesnjak » en Bulgarie et des syndicats révolutionnaires était devenu un des dirigeants du P.C., puis un haut responsable de l'I.C. Principal accusé au procès de l'incendie du Reichstag en 1933, il s'était transformé en accusateur et avait été acquitté.

5. Ernst TORGLER (1893-1963), employé, était socialiste à 17 ans, membre du K.P.D. en 1920, député au Reichstag en 1924, chef de la fraction parlementaire communiste à partir de 1929. Il s'était rendu de lui-même aux autorités, avait accepté d'être défendu par un avocat nazi et avait donné au procès l'impression de ne chercher qu'à sauver sa peau. Il avait été exclu du K.P.D.

Du caractère, Zinoviev et Kamenev en eussent eu à revendre en temps de paix. Mais l'époque des vastes bouleversements sociaux et politiques exigea de ces hommes, assurés par leurs dons de jouer un rôle dirigeant dans la révolution, une fermeté tout à fait extraordinaire. La disproportion entre leurs capacités et leur force de volonté eut de tragiques résultats.

On peut suivre sans peine, par les documents, les articles, les livres, mes relations avec Zinoviev et Kamenev. Le *Biulleten Oppositsii* pour 1929-1937 suffit à montrer quel abîme nous sépara depuis leur capitulation. Nous n'eûmes plus ni relations, ni correspondance, ni tentatives de contact d'aucune sorte, et il ne pouvait pas en être autrement. Je ne cessais pas de recommander aux opposants, dans mes lettres et mes articles, de rompre impitoyablement avec les capitulards, par souci de défense morale et politique. Ce que je puis dire des opinions et des desseins de Zinoviev et Kamenev dans les huit dernières années de leur vie n'est donc pas un témoignage direct. Je dispose cependant d'un nombre suffisant de documents et de faits vérifiables ; et je connais si bien les participants de ces affaires, leur caractère, leurs relations mutuelles, l'ensemble des circonstances, qu'il m'est permis de le dire en toute assurance : l'accusation de terrorisme formulée contre Kamenev et Zinoviev est, du commencement à la fin, une abominable imposture policière ; elle ne renferme pas le moindre grain de vérité.

La seule lecture du compte rendu du procès invite tout ■lecteur sensé à se demander ce que peuvent être en définitive ces extraordinaires accusés ? De vieux politiques expérimentés luttant pour un programme défini et capables d'user de moyens appropriés à leurs fins — ou des victimes de l'inquisition, dont le comportement est dicté non par leur propre raison et leur propre volonté, mais par les intérêts des inquisiteurs ? Avons-nous affaire à des hommes normaux dont la mentalité présente une certaine unité exprimée par des actes et des paroles — ou à des détraqués faisant choix des moyens les moins rationnels et motivant leur attitude à l'aide des arguments les moins adéquats ? Ces questions se rapportent avant tout à Kamenev et à Zinoviev. Quels furent les mobiles — et il en fallait d'une grande puissance — de leur prétendue action terroriste ? Au premier procès — celui de janvier 1935 — Zinoviev et Kamenev nient toute participation à l'assassinat de Kirov⁶ ; recon-

6. Sergei M. Kostrikov, dit KIROV (1886-1934), bolchevik en 1905 avait été dirigeant du parti en Azerbaïdjan et avait été transféré à Leningrad en 1926 après l'élimination de Zinoviev et des siens. Il était secrétaire du parti et considéré comme le dauphin de Staline.

naissent, à titre de compensation, leur « responsabilité morale » pour les tendances terroristes et, interrogés sur les raisons de leur opposition, parlent de leur désir de... « restaurer le capitalisme ». N'y eût-il rien de plus que cet « aveu » contre nature, le mensonge de la justice stalinienne serait déjà démasqué. Qui croira en effet, que Kamenev et Zinoviev aient eu un si grand désir de restaurer le capitalisme, par eux renversé, qu'ils fussent disposés à sacrifier à cette fin leurs têtes et bien d'autres ? La confession des accusés, en janvier 1935, révèle si grossièrement la commande de Staline qu'elle afflige les moins exigeants des « amis de l'U.R.S.S. ».

Au procès des seize, en août 1936, il n'est plus question du tout de « restauration du capitalisme ». Le mobile du terrorisme est uniquement dans la « soif du pouvoir ». L'accusation substitue une version à une autre, comme s'il s'agissait de solutions successives apportées à un problème d'échecs ; et ces versions se succèdent au milieu du silence, sans même être commentées. Les accusés répètent maintenant, à la suite du procureur, qu'il ne leur restait aucun programme, mais que l'insurmontable désir de conquérir à tout prix le pouvoir les possédait. On se demande comment l'assassinat des chefs eût pu porter au pouvoir des hommes qui, par leurs abjurations répétées, avaient réussi à se discréditer, à se couvrir de boue, à s'avilir et à perdre ainsi à tout jamais la possibilité de jouer encore un rôle politique dirigeant ?

Si la fin poursuivie par Zinoviev et Kamenev est invraisemblable, leurs moyens sont encore plus dénués de sens. Les dépositions les plus réfléchies, celles de Kamenev, soulignent que l'Opposition s'était complètement détachée des masses, avait perdu ses principes, s'était ainsi privée de toute espérance de rayonnement futur et en était arrivée, *pour ces raisons*, à penser au terrorisme. On voit sans peine combien ce tableau est avantageux à Staline qui le commanda de toute évidence. Seulement, si les dépositions de Kamenev sont susceptibles de rabaisser l'Opposition, elles sont tout à fait insuffisantes pour

dans les années trente. Il semble qu'il avait réussi dans les années cruciales à empêcher une répression trop sévère et il était considéré comme le chef de file d'un courant « conciliateur » et en tout cas un candidat plausible à la succession de Staline. Il avait été assassiné devant son bureau à Leningrad le 1^{er} décembre 1934 par Léonid V. Nikolaïev. Sa mort fut le signal de la répression de masse contre des centaines de milliers d'« assassins de Kirov », et on considère généralement aujourd'hui qu'il fut bel et bien abattu à l'instigation de Staline, cherchant à faire d'une pierre deux coups, en se débarrassant d'un ■ concurrent et en se donnant une raison de réprimer.

justifier le terrorisme. Car une fraction révolutionnaire qui se sent isolée au sens politique du mot se voue au bûcher en engageant l'action terroriste. Nous le savons trop bien, nous, Russes, par l'expérience de la *Narodnaja Volja* (1879-1893) et celles des socialistes révolutionnaires dans les années de réaction (1907-1909). Zinoviev et Kamenev s'étaient formés à travers ces expériences qu'ils avaient maintes fois commentées dans la presse du parti. Ces vieux bolcheviks pouvaient-ils oublier et répudier les vérités premières du mouvement révolutionnaire russe, pour la seule raison qu'ils avaient grande envie du pouvoir ? Voilà ce qu'il est vraiment impossible d'admettre.

Envisageons pourtant un instant l'hypothèse que Zinoviev et Kamenev aient réellement nourri l'espoir d'arriver au pouvoir en se traînant au grand jour dans la boue et en recourant anonymement au terrorisme (ce serait en somme les considérer comme des psychopathes !). Quels pouvaient être en pareil cas les mobiles des terroristes exécutants, non des leaders dissimulés dans les coulisses, mais des combattants du rang appelés à payer inévitablement de leur sang le sang d'autrui ? On ne conçoit sans idéal et sans foi que le sicaire payé, assuré à l'avance de l'impunité. Le sacrifice du terroriste est impossible dans ces conditions. L'assassinat de Kirov fut représenté au procès des seize comme une petite partie du plan comportant l'élimination de tous les dirigeants. Entreprise terroriste systématique de grande envergure dont l'exécution eût exigé des dizaines ou des centaines de combattants trempés, dévoués, fanatiques. De tels hommes ne tombent pas du ciel. Il faut les sélectionner, les éduquer, les organiser. Il faut les pénétrer profondément de la conviction qu'il n'y a pas de salut en dehors du terrorisme. Outre les terroristes actifs, il faut des réserves sur lesquelles on ne peut compter que si des milieux étendus de la jeune génération ont de réelles sympathies pour le terrorisme. Sympathies qui ne pourraient être créées que par une propagande d'autant plus passionnée et soutenue que toute la tradition du marxisme russe lui est contraire. Tradition qu'il eût été nécessaire de vaincre en lui opposant une doctrine nouvelle. Zinoviev et Kamenev, qui ne pouvaient renoncer en silence à tout leur passé anti-terroriste, pouvaient moins encore envoyer leurs partisans au calvaire sans critique, sans polémiques, sans conflits, sans scissions... et sans dénonciations. Une transformation aussi radicale de l'idéologie, embrassant des centaines et des milliers de révolutionnaires, n'eût pu se faire sans laisser de nombreuses traces matérielles (documents, lettres, etc.). Où sont-elles ? Où est la propagande ? Où sont les

publications ? Que reste-t-il des débats et des luttes intestines ? Les matériaux du procès n'y font pas la moindre allusion.

Pour Vychinsky⁷ comme pour Staline, les accusés n'existent pas en tant que personnes humaines. Les problèmes de leur psychologie politique disparaissent dès lors. Un des accusés ayant tenté d'expliquer que l'« émotion » l'empêcha de tirer — paraît-il — sur Staline, Vychinsky répond aussitôt en invoquant de prétendus obstacles matériels : « Telle est la cause évidente, objective, le reste est psychologie » — « Psychologie » ! Quel mépris sans bornes ! Les accusés n'ont pas de psychologie ; en d'autres termes, ils n'en peuvent avoir. Leurs aveux ne sont pas commandés par des mobiles humains normaux. La psychologie de la clique dirigeante se soumet sans partage, par le truchement mécanique de l'inquisition, la mentalité des accusés. Le procès évoque un tragique guignol. Les accusés sont tirés par des fils ou par des cordes qu'ils ont autour du cou. Pas de place pour la psychologie ! Mais sans psychologie terroriste, l'action terroriste est inconcevable.

Admettons cependant sans réserves l'absurde version de l'accusation. Poussés par la « soif du pouvoir », les chefs capitulaires deviennent des terroristes. Des centaines d'hommes, subjugués à leur tour par la « soif du pouvoir » de Zinoviev et Kamenev, portent docilement leur tête sur le billot. Et c'est... après alliance avec Hitler ! L'œuvre criminelle, invisible, il est vrai, à l'œil nu, acquiert des proportions colossales : organisation d'attentats contre tous les « chefs », sabotage partout, espionnage. Cela ne dure pas un jour ou un mois, mais près de cinq ans ! Tout se passe sous le masque du dévouement au parti ! Impossible de se représenter criminels plus froids, plus cruels, plus endurcis. Et quoi ? A la fin de 1936, ces scélérats se renient tout d'un coup, faisant piteusement amende honorable, les uns après les autres ! Pas un ne défend ses idées ou ses méthodes de combat. Ils surenchérisent les uns sur les autres pour se noircir mutuellement. L'accusation n'a pas la moindre preuve en dehors de leurs aveux. Les terroristes, les saboteurs et les fascistes d'hier se prosternent devant Staline en lui jurant un brûlant amour. Que sont-ils donc, à la fin des fins, ces accusés fantastiques ? Des criminels ? Des psychopathes ? L'un et l'autre ? Non. Ce sont des clients de Vychinsky-

7. Andréï I. VYCHINSKY (1883-1955), avocat, avait été menchevik et avait servi dans un gouvernement blanc pendant la guerre civile. Rallié aux bolcheviks en 1920, professeur à l'université de Moscou, il était entré dans la procureure en 1930. En sa qualité de procureur général de l'U.R.S.S., c'est lui qui avait requis contre les vieux-bolcheviks.

lagoda'. Les hommes ont ce visage-là quand ils sont passés par les laboratoires du G.P.U. Les récits que Zinoviev et Kamenév font de leurs crimes contiennent exactement autant de vérité que les affirmations de leur amour pour Staline. Victimes d'un système totalitaire qui ne mérite que la malédiction.

8. Henrikh. G. IAGODA (1891-1938), membre du parti en 1907 avait occupé à partir de 1920 des responsabilités dans la Tcheka et avait été sous-directeur de l'O.G.P.U. à partir de 1924. Commit/ A A A''
P'e ^{du*} affaires intérieures (N.K.V D.) en 1934 à U sSurité d'Eta?^
1935, il avait été remplacé en septembre 1936 par N I Eiov et
commissaire du peuple aux communications^p Trotsky le mentio/e
ici comme organisateur ou plutôt comme co-organisa^{eur} du nr^Sc
des seize. Il allait être arrêté le 3 mars 1937 du procès

POURQUOI ILS ONT AVOUÉ DES CRIMES QU'ILS N'AVAIENT PAS COMMIS¹

(1^{er} janvier 1937)

Les deux sirènes du pétrolier ont tout à coup retenti cette nuit : le canon d'alarme a tiré deux fois, le *Ruth* saluait la nouvelle année. Personne ne nous a répondu. Au cours de toute la traversée, nous n'avons rencontré, je crois, que deux bateaux. Nous suivons, il est vrai, une route inaccoutumée. Mais l'officier de police fasciste qui nous accompagne a reçu de son ministre socialiste Trygve Lie² un télégramme de félicitations. Il ne lui manque que les félicitations de lagoda et de Vychinsky !

Ma plus simple défense contre les accusations de Moscou devrait être la suivante : « Voilà déjà presque dix ans que, loin de porter la moindre responsabilité pour Kamenev et Zinoviev, je les dénonce comme des traîtres. Ces capitulards, déçus et perdus dans leurs intrigues, en sont-ils réellement arrivés au terrorisme ? Je ne peux pas le savoir. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont voulu acheter leur grâce en me compromettant. » Cette explication serait entièrement véridique, ne contiendrait pas un mot de mensonge ; mais, ne donnant que la moitié de la vérité, elle serait fausse. En dépit de ma rupture déjà ancienne avec les accusés, je n'en puis douter un seul instant : les vieux bolcheviks que j'ai connus de si longues années dans le passé (Zinoviev, Kamenev, Smimov³) n'ont ni commis ni pu commettre

1. Pages de journal traduites du russe par Victor Serge. *Les Crimes de Staline*, pp. 98-108.

2. Trygve LIE (1896-1968) avait été avocat et conseiller juridique du parti travailliste norvégien (D.N.A.). Il était devenu ministre de la justice en 1935. Trotsky eut avec lui de nombreux heurts très sérieux.

3. Trotsky ne fut jamais personnellement proche de Zinoviev, mais Ivan N. Smimov fut sans aucun doute de ses proches amis et Kamenev, mari de sa sœur Olga, était son beau-frère. De toute façon, il connaissait bien ces trois hommes, principales victimes du procès des seize.

les « crimes » qu'ils ont « avoués ». Les profanes trouveront cette affirmation paradoxale ou tout au moins superflue. « Pour-quoi, demanderont-ils, compliquer sa propre défense en défendant contre eux-mêmes des ennemis mortels ? N'est-ce pas du don-quichottisme ? » Nullement. Il faut, pour mettre un terme à la suite ininterrompue des impostures de Moscou, démontrer le mécanisme des « aveux volontaires ».

En 1931 se joua à Moscou un procès des mencheviks tout entier fondé sur les aveux des accusés ⁴. Je connaissais personnellement deux d'entre eux, l'historien Soukhanov et l'économiste Groman ⁵ ; le premier, d'assez près. Bien que l'acte d'accusation semblât par endroits fantaisiste, il ne me fut pas possible d'admettre que de vieux hommes politiques que je considérais, malgré l'irréductible divergence de nos idées, comme honnêtes et sérieux, pussent tant mentir sur eux-mêmes et sur autrui. Sans doute, me disais-je, le G.P.U. a-t-il arrangé le dossier, ajouté pas mal de choses, beaucoup inventé, mais au fond il doit y avoir des faits réels. Je me souviens que mon fils, qui habitait alors Berlin, me dit plus tard, au cours d'une entrevue en France⁶ : « Le procès des mencheviks paraît être une falsification totale — Mais que penser des dépositions de Soukhanov et de Groman ? », répondis-je, « ce ne sont tout de même ni des arrivistes à vendre, ni des gredins ! » A titre d'explication, sinon d'excuse, j'ajoute que depuis longtemps je

4. Le procès auquel Trotsky fait ici allusion se déroula en mars 1931. La plupart des accusés étaient d'anciens mencheviks qui avaient rompu avec leur parti entre 1920 et 1922 et occupé ultérieurement d'importantes responsabilités dans l'appareil de l'économie et notamment les organismes de planification pour lesquels ils étaient qualifiés (V.G. Groman, membre du présidium du Gosplan, V.V. Cher, membre du bureau de la banque d'Etat, l'économiste Ginzburg, M.L. lakoubovitch, du secrétariat au commerce, l'écrivain Ikov, le professeur LL Rubine et sept autres). Tous « avouaient » avoir rejoint à la fin des années vingt un « bureau d'union du comité central du parti menchevique » qui se spécialisait dans le sabotage économique. L'historien Roy Medvedev, dans *Let History Judge*, a reproduit là-dessus la déposition de lakoubovitch, faite au retour du camp datée du 5 mai 1967.

5. Vladimir G. GROMAN (1875-193?), socialiste en 1900, menchevik en 1905, puis « liquidateur » et « défenseur » en 1914, avait rompu avec les mencheviks et travaillé pour le Gosplan à partir de 1923. Il avait été démissionné en 1928 pour avoir refusé de réviser les objectifs du Plan dans la direction indiquée par Staline. Il avait été arrêté en 1930, jugé en 1931. Nikolai N. Himmer dit SOUKHANOV (1882-193?), économiste et historien était menchevik au moment de la révolution de 1917, mais sa femme était bolchevique et les bolcheviks avaient tenu chez eux bien des réunions de direction clandestine. Il avait également été arrêté en 1930.

6. La seule rencontre qui eu lieu avant le séjour de Trotsky en France de 1933 à 1935, fut celle du retour du voyage de Copenhague la traversée de la France en train. Sedov, qui n'oubliait pas qu'il avait eu raison sur ce point, était intervenu en 1936 auprès de Trotsky pour que le *Bulleten Oppositsii* reconnaisse qu'il s'était trompé en croyant à l'authenticité des aveux des mencheviks

ne suivais plus les publications des mencheviks ; que, depuis 1927, j'avais vécu hors de tout milieu politique (en Asie centrale et en Turquie) ; je manquais tout à fait de contacts vivants. L'erreur que je commis dans mon jugement sur le procès des mencheviks ne résultait pas, en tout cas, de ma confiance dans le G.P.U. (car je savais déjà en 1931 que cette institution dégénérée n'était plus qu'une bande de misérables), mais de la confiance que je portais à certains des accusés. Je sous-estimais les progrès réalisés par la technique de la démoralisation et de la corruption ; et je surestimaient la capacité de résistance morale de certaines victimes du G.P.U.

Les révélations postérieures et les procès qui suivirent avec leurs confessions rituelles levèrent le voile, au moins pour les hommes capables de pensée, sur les secrets de l'inquisition, bien avant le procès Zinoviev-Kamenev. J'écrivais en mai 1936 dans le *Biulleten Opozitsii* : « Une longue série de procès politiques a montré avec quel zèle les accusés se chargent de crimes qu'ils n'ont point commis. Ces accusés qui semblent tenir un rôle s'en tirent avec des peines fort légères, souvent fictives. Et c'est précisément contre cette " justice " indulgente qu'ils font des aveux. Pourquoi le pouvoir a-t-il besoin de ces aveux mensongers ? Parfois pour atteindre un tiers manifestement étranger à l'affaire ; parfois pour couvrir ses propres crimes, actes de répression sanglante que rien ne justifie ; enfin pour créer une atmosphère propice à la dictature bonapartiste... Obtenir d'un autre inculpé des aveux fantaisistes pour atteindre une autre personne par ricochet, c'est depuis longtemps le système du G.P.U., c'est-à-dire de Staline. » Ces lignes parurent trois mois avant le procès Zinoviev-Kamenev (qui eut lieu en août 1936), où je fus pour la première fois désigné comme l'organisateur d'un complot terroriste.

Tous les accusés dont les noms me sont connus ont appartenu autrefois à l'Opposition, puis, effrayés à l'idée d'une scission ou intimidés par les persécutions, ont tenté de se faire à tout prix réintégrer dans le parti. La clique dirigeante exigeait d'eux qu'ils proclamassent erroné leur programme. Pas un ne le croyait tel : au contraire, ils étaient tous convaincus que les événements avaient démontré la justesse des vues de l'Opposition. Ils signèrent pourtant à la fin de 1927 une déclaration dans laquelle ils s'accusaient faussement de « déviations » et d'« erreurs », péchés graves contre le parti ; ils faisaient en même temps l'éloge des nouveaux chefs pour lesquels ils n'avaient pas la moindre estime. Nous avions déjà là en germe les confes-

La première capitulation ne devait être qu'un commencement. Le régime devenait de plus en plus totalitaire, la lutte contre l'Opposition se faisait acharnée, les accusations de plus en plus monstrueuses. La bureaucratie ne pouvait pas admettre de discussions politiques, car il s'agissait de ses privilèges. Pour mettre ses adversaires en prison, les déporter ou les fusiller, il ne lui suffisait plus de les accuser de « déviations » politiques. Il fallait à l'Opposition le désir de scinder le parti, de désorganiser l'armée, de renverser le pouvoir des soviets, de restaurer le capitalisme. Pour donner quelque force à ces accusations devant le peuple, la bureaucratie exhiba sans cesse d'ex-opposants présentés à la fois comme des accusés et des témoins. Les capitulards devenaient peu à peu des faux témoins professionnels contre l'Opposition et contre eux-mêmes. Mon nom figurait invariablement dans toutes les abjurations comme celui de l'ennemi principal » de l'U.R.S.S., c'est-à-dire de la bureaucratie soviétique ; sans cette mention, l'abjuration n'était pas recevable. Il fut d'abord question de mes déviations social-démocrates ; puis on parla des conséquences contre-révolutionnaires de ma politique ; puis de mon alliance de fait, sinon en droit, avec la bourgeoisie contre l'U.R.S.S., etc. Le capitulard qui tentait de résister à ces exigences s'entendait répondre : « Ainsi vos précédentes déclarations n'étaient pas sincères ; vous êtes donc, en secret, notre ennemi. » Les abjurations successives devenaient un boulet rivé aux pieds du capitulard et ce boulet allait le noyer...

A l'approche des difficultés politiques, on arrêta et on déportait les ex-opposants sous des prétextes insignifiants ou fictifs : il s'agissait d'user leurs nerfs, de tuer en eux le sentiment de la dignité, de briser leur volonté. Après chaque peine, on ne pouvait se faire amnistier qu'au prix d'une humiliation accrue. Il fallait publier : « Je reconnais avoir trompé le parti, avoir été malhonnête envers le pouvoir, avoir été en réalité un agent de la bourgeoisie ; je romps définitivement avec les contre-révolutionnaires trotskystes... », etc. Pas à pas se faisait ainsi l'« éducation », s'accomplissait la démoralisation de dizaines de milliers de membres du parti — et aussi celle du parti tout entier, des accusateurs autant que des accusés.

L'assassinat de Kirov en décembre 1934 porta la décomposition de la conscience du parti au degré le plus grave. Après plusieurs communiqués officiels contradictoires et mensongers, la bureaucratie dut se contenter d'une demi-mesure, à savoir de l'aveu consenti par Zinoviev et Kamenev qu'une « responsabilité morale » leur incombait dans cet acte terroriste. Cet aveu

fut obtenu à l'aide du simple argument suivant : « En ne nous aidant pas à imputer à l'opposition tout au moins la responsabilité morale des attentats terroristes, vous révéleriez votre sympathie pour le terrorisme et nous vous traiterions en conséquence. » A chaque nouvelle étape de la capitulation, les victimes se retrouvaient devant la même alternative d'avoir à renoncer à toutes les abjurations précédentes et engager contre la bureaucratie une lutte sans espoir, sans drapeau, sans organisation, sans autorité personnelle — ou de descendre encore un échelon en s'accusant et en accusant autrui des nouvelles infamies. Telle fut la progression dans cette bassesse ! On pouvait, en déterminant son coefficient approximatif, prévoir à coup sûr les abjurations de l'étape suivante. Je l'ai maintes fois fait dans la presse.

Le G.P.U. a bien des ressources complémentaires pour atteindre ses fins. Les révolutionnaires ne faisaient pas toujours preuve d'une égale fermeté dans les prisons du tsar ; il y en avait qui se repentaient ; d'autres trahissaient ; des troisièmes sollicitaient des grâces. Les archives d'autrefois ont été étudiées et classées. Les dossiers les plus importants sont conservés au secrétariat de Staline⁷. Il suffirait parfois d'en tirer un papier pour que tel haut fonctionnaire plongeât aux abîmes...

D'autres bureaucrates — ceux-là se comptent par centaines — se trouvaient parmi les Blancs au temps de la révolution d'Octobre et de la guerre civile. La fleur de la diplomatie soviétique est dans ce cas : Troianovsky, Maisky, Khintchouk, Souritz⁸. La fleur du journalisme aussi, Koltsov, Zaslavsky Le

7. A cette époque, le secrétariat de Staline était dirigé par Aleksandr N. POSKREBYCHEV (1891-1965) et l'un de ses principaux collaborateurs était Georgi V. MALENKOV (né en 1902).

8. Aleksandr A. TROIANOVSKY (1882-1955), qui, en 1917, dénonçait les bolcheviks comme agents de l'Allemagne, était alors ambassadeur à Washington depuis 1934. Ivan M. Liakhovetsky, dit MAISKY (1884-1975), ancien ministre du gouvernement blanc de Koltchak, était ambassadeur à Londres. Lev M. KHINTCHOUK (1869-1944), ancien « liquidateur », membre du C.C. menchevique de 1917 à 1920, s'était rallié à cette date et avait été ambassadeur à Londres et Paris. Jakov Z. SOURITZ (1882-1952), après des études à Berlin, avait rejoint le Bund, puis le parti menchevique ; il avait été ambassadeur à Berlin, puis Paris.

9. David I. ZASLAVSKY (1880-1965), menchevik puis membre du Bund, était devenu journaliste professionnel et s'était distingué notamment en 1917 par la violence de ses attaques calomnieuses contre Lénine. Il avait écrit en 1924 une lettre de « repentir », avait été de nouveau employé comme journaliste en 1925 collaborant à la *Pravda* en 1928. En 1934, il avait été admis au parti bolchevique sur la recommandation de Staline. C'est lui qui donnait le ton en parlant des « rats visqueux » et « vipères lubriques » et en hurlant à mort contre ses adversaires de toujours, les vieux-bolcheviks. Mikhail E. Fridlyand, dit KOLTSOV (1898-1942), semble avoir été moins « voyant » dans sa période « blanche » ; il collaborait régulièrement à la *Pravda* depuis

redoutable accusateur Vychinsky, bras droit de Staline, est dans ce cas. La jeune génération n'en sait rien, la vieille fait semblant de l'avoir oublié. Il suffirait d'évoquer à haute voix le passé d'un Troianovsky pour que la réputation du diplomate s'effondre. Staline peut dès lors exiger de Troianovsky toutes les déclarations, tous les témoignages dont il a besoin : les Troianovsky n'ont rien à lui refuser.

L'abjuration d'une personnalité marquante est d'ordinaire précédée des faux témoignages de dizaines de personnes appartenant à son entourage. Le G.P.U. commence par arrêter les secrétaires, les sténographes, les dactylos, de celui qu'il vise, et leur promet la liberté, voire des faveurs, contre des dépositions permettant de compromettre leur patron de la veille. Dès 1924, le G.P.U. réduisit mon secrétaire Glazman au suicide*¹⁰. En 1928, le chef de mon secrétariat, l'ingénieur Boutov^{11 12} répondit par la grève de la faim aux efforts que l'on faisait pour lui imposer des témoignages mensongers contre moi : il mourut en prison, au cinquantième jour de son jeûne. Sermuks et Poznansky¹³, deux de mes autres collaborateurs, n'ont pas quitté prison et déportation depuis 1929. J'ignore ce qu'ils sont devenus. Tous les secrétaires sont loin d'avoir leur courage. La plupart se sont laissés démoraliser par les capitulations de leurs patrons et par l'atmosphère corruptrice du régime. Pour arra-

1923.. On avait beaucoup parlé à une époque de la gifle que lui avait administrée Olga D. Sosnovskaia, la femme du vieux-bolchevik L.D. Sosnovsky. Il s'était rendu en Espagne à l'été 1936 comme correspondant de la *Pravda*, avec vraisemblablement une mission particulière de Staline. Dans son *Journal d'Espagne*, il a décrit une partie de ses activités non-journalistiques en les attribuant au personnage fictif de « Miguel Martinez ».

10. Mikhail S. GLAZMAN (-1924), sténographe, avait rejoint le parti bolchevique en 1918 et fut affecté à Trotsky comme secrétaire. Il se suicida après avoir été exclu du parti et pour échapper à un chantage du G.P.U. Trotsky lui a consacré un hommage « À la mémoire de M.S. Glazman », rédigé le 6 septembre 1924. reproduit dans *Portraits Political & Personal* (pp. 64-68).

11. Georgi V. BOUTOV (-1928), ingénieur, avait été pendant la guerre chef de cabinet du conseil supérieur de la guerre et à ce titre proche collaborateur de Trotsky. Il avait vainement tenté de rejoindre ce dernier à Alma-Ata. Arrêté, transféré à la prison moscovite de Boutyrki, il mourut des suites d'une grève de la faim entreprise pour protester contre la violation par le G.P.U. — qui voulait le faire chanter — de ses droits de citoyen soviétique.

12. Nikolai I. SERMUKS était également secrétaire-sténographe et il commanda le train blindé et le secrétariat de Trotsky qu'il essaya également en vain de suivre à Alma-Ata. Arrêté et déporté il a disparu très tôt. Igor M. POZNANSKY (-1938) était étudiant quand il avait rejoint le parti bolchevique en 1917 et s'était attaché à la protection de Trotsky. Il avait organisé les premiers détachements de cavalerie de l'Armée rouge. Il avait été arrêté également à Alma-Ata en 1928. Déporté, il correspondit avec Sedov. Il était à Verkhneouralsk dans le début des années trente et on le retrouve à Vorkouta dans les années 1936-1937. Il a été fusillé en 1938.

cher à un Smimov, à un Mratchkovsky^{13 14} des confessions mensongères, on s'est prévalu des dénonciations — fausses — de leurs collaborateurs proches et éloignés, de leurs anciens amis, de leurs proches. La victime désignée se trouve à la fin tellement empêtrée dans un réseau de faux témoignages que toute résistance lui paraît vaine.

Le G.P.U. surveille avec attention la vie privée des hauts fonctionnaires. On arrête souvent les femmes avant de s'en prendre aux maris, futurs accusés. Elles ne figurent généralement pas aux procès, mais elles aident, à l'instruction, les magistrats instructeurs à briser la résistance de leurs époux. Il arrive souvent qu'un emprisonné entre dans la voie des « aveux » par crainte de révélations intimes qui le compromettraient aux yeux de sa femme et de ses enfants. On retrouve jusque dans les comptes rendus officiels les traces de ces jeux de coulisses !

Le matériel humain le plus abondant est fourni aux amalgames judiciaires par la nombreuse catégorie des mauvais administrateurs, responsables vrais ou faux des échecs économiques, imprudents dans le maniement des fonds de l'Etat. La frontière entre le licite et l'illicite est fort indistincte en U.R.S.S. Outre leur traitement officiel, les administrateurs reçoivent des primes non officielles et à demi légales. En temps normal, on ne songe pas à le leur reprocher. Mais le G.P.U. a la possibilité de mettre à tout moment sa victime devant l'alternative de périr sous l'inculpation de dilapidation ou de vol, ou de tenter une dernière chance de salut en jouant à l'opposant entraîné par Trotsky dans la voie de la trahison.

Le Dr Tiliga^M, communiste yougoslave qui a passé cinq années dans les prisons de Staline, raconte que des résistants étaient amenés plusieurs fois par jour dans la cour où avaient lieu les exécutions, puis reconduits dans leurs cellules. Le procédé agit. On n'use pas du fer rouge.. On n'use probablement pas des médicaments spécifiques. L'action « morale » des promenades de ce genre est suffisante.

13. Sur I.N. Smimov, cf. n. 11, p. 34. Sergei V. MRATCHKOVSKY (1888-1936), vieux-bolchevik qui avait eu de hautes responsabilités dans l'Armée rouge et était très attaché à Trotsky était dans l'opposition depuis 1923 et avait capitulé en 1929 avec Smimov. Au procès de 1936, Smimov fut accablé notamment par la déposition de son ancienne femme Safonova.

14. Ante CILIGA (né en 1896), dirigeant du P.C. yougoslave, était professeur d'université à Moscou en 1930 quand il fut arrêté et déporté ; il fut libéré en décembre 1935 et collabora pendant plusieurs mois au *Biulleten Oppositsii*.

de voir ses victimes dénoncer le faux à l'audience ? Le risque est tout à fait insignifiant. La plupart des accusés tremblent non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour leurs proches. Il n'est pas si simple de se décider à un effet d'audience quand on a une femme, un fils, une fille entre les mains du G.P.U. D'ailleurs, comment dénoncer l'imposture ? Il n'y a pas eu de tortures physiques. Les aveux « passés de leur plein gré » par chaque accusé ne font que continuer ses abjurations précédentes. Comment faire croire à l'assistance et à l'humanité entière que l'on n'a fait depuis dix ans que se calomnier soi-même ?

Smimov a tenté à l'audience de démentir les « aveux- » qu'il avait consentis à l'instruction¹⁴. On lui a aussitôt opposé le témoignage de sa femme, ses propres dépositions, les affirmations de tous les autres accusés. Tenons compte aussi de l'hostilité de la salle. Les télégrammes et les relations des journalistes complaisants donnent l'impression d'un « débat public ». En réalité, la salle est bondée d'agents du G.P.U. qui se mettent à rire aux instants les plus dramatiques et applaudissent aux sorties les plus grossières du procureur. Les étrangers ? Ce sont des diplomates indifférents, ignorant le russe, ou des journalistes du genre Duranty¹⁵, venus là avec une opinion toute faite. Un correspondant français nous a montré Zinoviev jetant un regard avide sur l'auditoire, et, n'y voyant pas un visage sympathique, baissant la tête avec résignation^{15 16 17}. Ajoutez que les sténos sont du G.P.U., que le président peut interrompre l'audience à tout moment, que les agents qui forment l'assistance poussent des clameurs. Tout a été prévu. Les rôles sont étudiés. L'accusé qui, à l'instruction, s'est résigné à sa tâche déshonorante ne voit pas de raison de changer d'attitude à l'audience : ce ne serait que pour perdre sa dernière chance de salut.

Le salut ? Zinoviev et Kamenev, de l'avis de MM. Pritt et Rosenmark¹⁸, ne pouvaient espérer sauver leur vie en avouant

15. Smirnov nie l'existence d'un centre « terroriste » et ironise sur l'accusation. Il introduit également dans sa dernière déclaration l'idée que Trotsky qualifiait l'U.R.S.S. de « fasciste », une affirmation qui détruisait l'accusation, laquelle cherchait à identifier « trotskyste » et « fasciste ». Cependant Trotsky n'avait pas remarqué cet ^{à tort} ^{inutile} ^{qui lui fut} ^{indiqué} plus tard par Suzanne Uifonette.

16. Walter DURANTY (1884-1957) était correspondant du *New York Times* à Moscou et Trotsky l'accusait d'un excès de complaisance vis-à-vis des versions fournies par les autorités. ^{• P. Isance}

17. Nous n'avons pas retrouvé cette description (1887-1973), avocat, député du Labour Party en réalité « compagnon de route », s'était trouvé en l'ipement du procès des seize, et il avait aussitôt adressé à l'ê T'o' britannique les articles dans lesquels il lui donnait <sa « ?aiP'eSSe de juriste. Hermann dit Raymond ROSENMARK (1885-1950) avocat pari-

des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Et pourquoi pas ? Les accusés de plusieurs procès précédents avaient obtenu la vie en s'accusant mensongèrement. La plupart de ceux qui, dans tous les pays du monde, suivaient le procès de Moscou, espéraient la grâce des condamnés. De même en U.R.S.S. Le *Daily Herald*, organe du parti dont le groupe parlementaire est honoré de la présence de M. Pritt, donne sur ce point un témoignage des plus intéressants. Dès le lendemain de l'exécution des seize, ce journal écrivait : « Les seize fusillés d'aujourd'hui ont compté sur leur grâce jusqu'au dernier moment... On pensait généralement que le décret promulgué cinq jours auparavant et qui leur donnait le droit de signer leur recours en grâce, avait pour but de les épargner, i Ainsi, même à Moscou, on espéra jusqu'au dernier moment. Les dirigeants entretenaient et nourrissaient ces espérances. Les assistants relatent que les condamnés accueillirent la sentence de mort avec calme, comme si elle allait de soi : ils comprenaient qu'elle seule pouvait donner du poids à leurs confessions théâtrales. Ils ne comprenaient pas, ils s'évertuaient plutôt à ne pas comprendre que l'exécution seule pouvait donner du poids à la sentence de mort. Kamenev, le plus calme d'entre eux, semble avoir eu des doutes profonds quant à l'issue de tout ce marchandage inégal. Lui aussi dut se demander cent fois : Staline osera-t-il ? Staline osa.

Dans les premiers mois de 1923, Lénine, malade, pensait à engager contre Staline une lutte décisive. Il craignait que je ne fusse enclin à céder et m'avertit le 5 mars : « Staline conclura un compromis pourri et trahira ensuite. » Cette formule définit à merveille la méthodologie politique de Staline, notamment à l'égard des seize. Le compromis, il le conclut avec eux par le truchement des juges d'instruction, puis il les trahit — avec l'aide du bourreau.

Les accusés connaissaient ces méthodes. Au début de 1926, quand Zinoviev et Kamenev rompirent publiquement avec Staline, on se demanda dans l'Opposition de gauche avec lequel des deux groupes on pourrait faire un bloc. Mratchkovsky, un des héros de la guerre civile, dit : « Ni avec l'un ni avec l'autre : Zinoviev prendra la fuite, Staline trahira. » Phrase ailée ! Zinoviev devint notre allié et prit bientôt la fuite, en effet. Mratchkovsky en fit autant, comme beaucoup d'autres. Ces « fuyards » tentèrent de se rallier à Staline qui consentit avec

sien, avait été chargé par la commission spéciale de la Ligue des Droits de l'Homme, du rapport sur les procès de Moscou et s'était déclaré satisfait de la procédure, s'en prenant avec une ironie très lourde à ceux qui mettaient en doute les « aveux ».

eux à un a compromis pourri » et les trahit ensuite. Les accusés burent jusqu'à la lie la coupe des humiliations. Puis on les abattit.

Rien de compliqué, on le voit, dans cette machination. Elle n'exige qu'un régime totalitaire, c'est-à-dire la suppression de toute liberté de critique ; la subordination militaire des accusés, des magistrats instructeurs, des experts, du procureur, des juges, à une seule personne ; le monolithisme de la presse dont les clameurs terrorisent les accusés et hypnotisent l'opinion publique.

LA « SOIF DU POUVOIR »

(3 janvier 1937)

A en croire Vychinsky (août 1936), le « centre unifié » n'avait aucun programme. Il n'était mû que par la « seule soif du pouvoir ». Cette soif, je l'éprouvais bien entendu plus que d'autres. Les stipendiés de l'I.C. et certains journalistes bourgeois ont maintes fois développé le thème de mon ambition. Ces messieurs ont cherché dans mon impatient désir de m'emparer du gouvernail de l'Etat l'explication de mon activité — inattendue — de terroriste. L'explication par la « soif du pouvoir » se case assez bien dans la tête étroite du philistin moyen.

Quand, au début de 1926, la « nouvelle Opposition » (Zinoviev-Kamenev)^{1 2} engagea des pourparlers avec mes amis et moi sur une action commune, Kamenev me dit au cours du premier tête-à-tête que nous eûmes : « Le bloc n'est réalisable, cela va de soi, que si vous avez l'intention de lutter pour le pouvoir. Nous nous sommes plusieurs fois demandé si vous n'étiez pas fatigué et décidé à vous borner désormais à la critique par l'écrit sans engager cette lutte ? » En ce temps-là, Zinoviev, le grand agitateur, et Kamenev, le « politique avisé », selon le mot de Lénine, étaient encore complètement sous l'emprise de l'illusion qu'il leur serait facile de recouvrer le pouvoir. « Dès que l'on vous verra à la tribune à côté de Zinoviev », me disait Kamenev, « le parti s'exclamera : le voilà le comité central ! Le voilà le gouvernement ! Le tout est de savoir si vous êtes prêt à former un gouvernement ? » Sortant de trois années de lutte dans l'opposition (1923-1926), je ne partageais à aucun degré ces espérances optimistes. Notre groupe (« trots-

1. « Pages de Journal », traduction française de Victor Serge dans *Les Crimes de Staline*, pp. 108-112.

2. La « nouvelle opposition » s'appuyait essentiellement sur l'organisation du parti à Leningrad, dont Zinoviev était le patron.

kyste s) s'était déjà fait une idée assez achevée du deuxième chapitre de la révolution — Thermidor — et du désaccord croissant entre la bureaucratie et le peuple, de la dégénérescence nationale-conservatrice des dirigeants en passe de devenir des nationaux-conservateurs, de la profonde répercussion des défaites du prolétariat mondial sur les destinées de l'U.R.S.S. La question du pouvoir ne se posait pas à moi de façon isolée, c'est-à-dire en-dehors de ces processus essentiels. Le rôle de l'Opposition dans les temps à venir devenait nécessairement un rôle préparatoire. Il fallait former de nouveaux cadres et attendre les événements. C'est ce que je répondis à Kamenev : « Je ne me sens nullement " fatigué ", mais je suis d'avis que nous devons nous armer de patience pour un temps assez long, pour toute une période historique. Il n'est pas question aujourd'hui de lutter pour le pouvoir, mais de préparer les instruments idéologiques et l'organisation de la lutte pour le pouvoir en vue d'un nouvel essor de la révolution. Quand surviendra cet essor, je n'en sais rien. » Les lecteurs de mon autobiographie, de mon *Histoire de la Révolution Russe*, de ma critique de l'internationale communiste ³, de la *Révolution trahie*, n'apprendront rien de ce dialogue avec Kamenev. Je ne le mentionne ici que parce qu'il jette une lumière suffisante sur la bêtise et l'absurdité de l'« intention » que nous prêtent les faux-monnayeurs moscovites : faire rétrograder la révolution vers son point de départ d'octobre 1917 — au moyen de quelques coups de revolver !

Dix-huit mois de combats au sein du parti firent justice des illusions de Zinoviev et Kamenev. Mais, de cette expérience, ils tirèrent une conclusion diamétralement opposée à la mienne. « S'il n'est pas possible », déclare Kamenev, « d'arracher le pouvoir au groupe dirigeant, il ne nous reste qu'à nous soumettre. » Zinoviev arrivait à la même conclusion, après de grandes hésitations. C'est à la veille du XV^e congrès^{3 4}, où fut prononcée l'exclusion de l'Opposition ⁵, peut-être même pendant ce congrès en décembre 1927, que j'eus ma dernière conversation avec Zinoviev et Kamenev. Nous avions tous à fixer notre destinée pour de longues années ou pour le restant de notre vie. A la fin du débat qui se déroula en termes réservés, mais en réalité profondément pathétiques, Zinoviev me dit : « Vladimir Illitch

3. *L'Internationale communiste après Lénine*.

4. Le XV^e congrès eut lieu du 2 au 19 décembre 1927.

5. Trotsky, Zinoviev, Kamenev avaient été exclus du parti le 15 octobre 1927. Au congrès, Rakovsky fut arraché de la tribune, tandis que Kamenev lançait un appel à la capitulation.

nous a prévenus dans son Testament⁶ ⁷ que le conflit Trotsky-Staline pourrait aboutir à la scission du parti. Songez à la responsabilité que vous assumez ! — Mais notre plate-forme est-elle juste ou non ? — Plus juste que jamais à cette heure (Zinoviev et Kamenev allaient quelques jours après la désavouer publiquement) — S'il en est ainsi, dis-je, l'âpreté même de la lutte des bureaux contre nous atteste qu'il ne s'agit pas de désaccords momentanés, mais bien de contradictions sociales. Lénine écrivait aussi dans son Testament que si les divergences de vue au sein du parti coïncidaient avec les différends de classes, aucune force ne nous épargnerait la scission — et la capitulation moins que toute autre chose. » Je me souviens qu'après un échange de répliques je revins de nouveau sur le Testament dans lequel Lénine rappelait qu'en 1917 Zinoviev et Kamenev avaient reculé devant l'insurrection « pour des raisons qui n'étaient pas fortuites ». « L'heure est aussi grave aujourd'hui en un certain sens, et vous vous préparez à commettre une faute du même genre, la plus grande peut-être de votre vie ! » Cet entretien fut le dernier. Nous ne devions plus échanger une seule lettre, un seul message, ni directement, ni indirectement. Je ne cessai pendant les dix années suivantes de flétrir la capitulation de Zinoviev et de Kamenev qui, ayant été un coup terrible pour l'Opposition, devait avoir pour Zinoviev et Kamenev eux-mêmes des conséquences infiniment plus graves que je ne pouvais le prévoir à la fin de 1927.

Le 26 mai 1928, j'écrivais d'Alma-Ata à mes amis : « Le parti aura encore besoin de nous et grandement. Ne nous énermons pas en nous disant que " tout se fera sans nous ", ne nous tourmentons pas et ne tourmentons pas autrui en vain, mais apprenons, attendons, veillons avec vigilance, ne laissons pas la rouille des ressentiments personnels contre les calomnieurs et les canailles recouvrir notre politique — voilà quelle doit être notre attitude. »⁷

Il ne sera pas exagéré de dire que les idées exprimées dans ces lignes constituent le motif essentiel de mon activité. Dès ma jeunesse, j'appris du marxisme le dédain de ce subjectivisme superficiel qui s'évertue à stimuler l'Histoire avec un petit aiguillon. J'ai toujours vu dans la fausse impatience révolutionnaire la source de l'opportunisme et du penchant aux aventures. J'ai écrit des centaines d'articles contre ceux qui

6. Il s'agit de la « Lettre au congrès » connue sous le nom de « testament »

7. Lettre à Loudine sur la capitulation de Safarov (Houghton T 1613).

« présentent la note à l'Histoire avant l'échéance » (mai 1909). En mars 1931, je citais avec sympathie le mot de feu mon compagnon de lutte Koté Tsintsadzé⁸, mort en déportation : « Malheur à ceux qui ne savent pas attendre ! » Je repousse l'accusation d'impatience comme beaucoup d'autres accusations... Je sais attendre. Que signifie d'ailleurs en l'occurrence le mot « attendre » ? Préparer l'avenir. Toute l'activité révolutionnaire ne se réduit-elle pas à cela ?

Pour le parti du prolétariat, le pouvoir est le moyen de la transformation sociale. Le révolutionnaire qui n'aspirerait pas à mettre au service de son programme l'appareil de contrainte de l'Etat ne serait bon à rien. Sous ce rapport, la lutte pour le pouvoir n'est pas une fin en soi, mais correspond à toute l'action révolutionnaire : éducation et rassemblement des masses laborieuses. La conquête du pouvoir, découlant tout naturellement de cette action et devant à son tour la servir, peut procurer une satisfaction personnelle. Mais il faut une stupidité et une vulgarité tout à fait exceptionnelles pour aspirer au pouvoir pour le pouvoir. N'en sont capables que les hommes qui ne sauraient servir à rien de meilleur.

8. Alipi dit Koté M. TSINTSADZE (1887-1930), vieux bolchevik, organisateur clandestin, avait été chef de la Tcheka en Transcaucasie et l'un des communistes géorgiens qui avaient protesté contre Staline et ses méthodes en 1923. Membre de l'Opposition de gauche, il fut déporté en 1928. Tuberculeux, il ne survécut pas aux conditions qui lui furent faites.

« LA HAINE DE STALINE »¹

(4 janvier 1937)

Il me reste à parler de ma prétendue haine pour Staline. Il en a beaucoup été question au procès de Moscou, comme de l'un des mobiles de ma politique. Sur les lèvres d'un Vy-chinsky, dans les éditoriaux de la *Pravda* ou des organes de l'I.C., les digressions sur ma haine de Staline font pendant aux panégyriques du « chef ». Staline est le créateur de la « vie heureuse ». Ses adversaires déchus ne peuvent que l'envier et le « haïr ». Profonde psychanalyse des larbins !

Vis-à-vis de la caste de parvenus avides qui oppriment le peuple au nom du « socialisme », je n'éprouve qu'hostilité irréductible, haine, si l'on veut. Mais ce sentiment n'a vraiment rien de personnel. J'ai suivi de trop près toutes les phases de la dégénérescence de la révolution et de l'usurpation presque automatique de ses conquêtes, j'ai cherché trop opiniâtrement et minutieusement l'explication de ces phénomènes dans les conditions objectives pour concentrer ma pensée et mon sentiment sur une personne déterminée. Mon poste d'observation ne me permettait pas d'identifier la stature réelle de l'homme avec l'ombre géante qu'elle projetait sur l'écran de la bureaucratie. Je me crois donc en droit de dire que je n'ai jamais placé Staline assez haut en mon for intérieur pour pouvoir le haïr.

Si l'on ne tient pas compte d'une rencontre fortuite et sans entretien, à Vienne, en 1911, chez Skobélev² qui devait devenir plus tard ministre du gouvernement provisoire, ie ne connus

1. « Pages de Journal », traduction en français de Victor Serge, *Les Crimes de Staline*, pp. 113-119.

2. Matvei I. SKOBELEV (1885-1939), menchevik depuis 1903, fut ministre du travail dans le gouvernement provisoire en 1917. Après la victoire des bolcheviks, il travailla au commissariat au commerce extérieur qui l'envoya notamment en France.

Staline qu'après mon arrivée à Pétrograd, au sortir d'un camp de concentration canadien, en mai 1917. Ce n'était alors pour moi qu'un militant de l'état-major bolchevique, moins marquant que d'autres. Il n'est pas orateur. Son écriture est terne. Sa polémique grossière et vulgaire. A l'époque des grands meetings, des manifestations imposantes, des luttes, il n'existait guère au sens politique du mot. Aux conférences des dirigeants bolcheviques, il demeurait dans l'ombre. Sa pensée, lente, ne parvenait pas à suivre les événements. Zinoviev et Kamenev, le jeune Sverdlov, Sokolnikov même ^{3 4} prenaient plus de part aux débats que Staline, qui passa toute l'année 1917 dans l'expectative. Les historiens qui, depuis, ont tenté de lui attribuer en 1917 un rôle quasi dirigeant (qu'il aurait rempli à travers un « comité insurrectionnel » qui n'exista jamais ⁵) ne sont que d'impudents faussaires.

Après la prise du pouvoir, Staline acquit quelque assurance, tout en restant au second plan. Je remarquai bientôt que Lénine le poussait. Je pensai, sans m'en préoccuper, que Lénine s'inspirait de considérations pratiques et non d'une sympathie personnelle. Je connus peu à peu ces considérations. Lénine appréciait en Staline la fermeté du caractère, l'opiniâtreté, la ruse même, dans une certaine mesure, comme une qualité indispensable au militant. Il n'attendait de lui ni des idées, ni de l'initiative politique, ni des facultés créatrices. Il m'arriva pendant la guerre civile d'interroger Sérébriakov ⁵, membre du comité central, délégué avec Staline au conseil révolutionnaire du front sud, sur le point de savoir si leur présence simultanée à tous deux à cet endroit était bien utile ? Sérébriakov ne se fût-il pas tiré d'affaire tout seul, afin d'économiser nos forces ? Sérébriakov réfléchit un moment et me répondit : « Non, je ne sais pas me montrer aussi exigeant que Staline, ce n'est pas mon genre. » Lénine appréciait hautement chez Staline cette capacité d'« impérieuse exigence ». Staline se sentit d'autant plus d'assurance que l'appareil de l'Etat — fait pour « exiger » _____

3. Iakov M SVERDLOV (1885-1919), vieux bolchevik malgré son âge
 a secrétaire du C.C. et président de l'exécutif des soviets de 1917 à sa
 En des "grands" du parti à cette époque. Grigori I
 Brillant, dit SOKOLNIKOV (1888-1939), était bolchevik depuis 1905 et se
 rangea ensuite dans les «conciliateurs» contre Lénine. Il avait occupé
 à partir de 1917 d'importantes responsabilités et soutenu au début
 la « nouvelle Opposition ». UCDU

4. Il y eut effectivement une décision de création de ce comité
 mais elle fut sans lendemain et l'insurrection fut réalisée par le
 Trouky ^{insurrectionnaire} révolutionnaire du soviétique de Pétrograd que dirigeait

5. Leonid P. SEREBRIAKOV (1888-1937), bolchevik en 1905 m
 bre du C.C. et son secrétaire de 1919 à 19211. 5r menv

s'affermissait. Ajoutons : et d'autant plus que l'Etat dépouillait l'esprit de 1917.

La coutume officielle actuelle, qui met Staline sur le même plan que Lénine, est tout bonnement inconvenante. A considérer sa personnalité, Staline ne saurait même être comparé à Mussolini ou Hitler. Quelle que soit l'indigence idéologique du fascisme, les deux chefs victorieux de la réaction, l'Italien et l'Allemand, ont dû, dès le début, faire preuve d'initiative, soulever les masses, frayer des voies nouvelles. On ne saurait rien dire de tel de Staline. Il est sorti des bureaux et ne se conçoit pas sans eux. Il ne voit les masses qu'à travers eux. Staline n'a commencé à s'élever au-dessus du parti que lorsque l'aggravation des contradictions sociales, sous le régime de la Nep ⁶, permit à la bureaucratie de s'élever au-dessus de la société. Il fut d'abord surpris de sa propre élévation. Il ne s'avança qu'en hésitant, avec circonspection, toujours prêt à battre en retraite. Zinoviev et Kamenev, et aussi, à un moindre degré, Rykov, Boukharine, Tomsky⁷, le soutenaient et l'encourageaient pour me faire pièce. Nul d'entre eux ne pensait alors que Staline leur passerait sur le corps. Au sein de la « troïka », Zinoviev se montrait prudent et protecteur à l'égard de Staline ; Kamenev le traitait avec une pointe d'ironie. Je me souviens que Staline employa une fois au C.C. le mot « rigoriste » d'une façon tout à fait impropre (sa langue est souvent impropre), Kamenev me jeta un regard malicieux comme s'il eût voulu dire : « Rien à faire, prenons-le tel qu'il est. » Boukharine était d'avis que Koba — Staline porta ce sobriquet pendant l'action clandestine — « avait du caractère » (Lénine disait de Boukharine lui-même

6. La « nouvelle politique économique » adoptée en 1921

7. Ces trois hommes étaient les chefs de file de la « droite » éliminée de la direction en 1929. Alexei I. RYKOV (1881-1938), membre du parti en 1901 et vieux-bolchevik, avait conduit l'opposition des « comitards » à Lénine, puis s'était aligné sur les « conciliateurs ». En 1917, il avait réclamé un gouvernement comprenant les mencheviks et tous les s.r. Vice-président du conseil des commissaires du peuple, il en était devenu le président en 1924. Rétrogradé, il était devenu commissaire aux P.T.T. en 1929. Il avait été mis en cause au premier procès de Moscou et l'enquête s'était terminée par un non-lieu. Nikolai I. BOUKHARINE (1888-1938), bolchevik en 1906, avait conduit l'opposition des « communistes de gauche » à la politique de Lénine en 1919 puis était devenu le théoricien de la néo-Nep, porte-parole de la politique de concessions aux koulaks et aux capitalistes étrangers. Comme Rykov, il avait perdu toutes ses responsabilités importantes en 1929 et il ne conservait que la direction des *Izvestija*. Comme lui, il avait fait l'objet d'une enquête conclue par un non-lieu. Mais il était sur le point d'être arrêté de nouveau. Mikhail P. Efremov dit TOMSKY (1880-1936), ouvrier imprimeur, qui avait passé de nombreuses années en déportation ou en prison sous le tsar, était président des syndicats soviétiques depuis 1918. Il avait totalement capitulé sur le plan politique, mais préféra le suicide à l'arrestation.

qu'il était « plus mou que cire ») et que a nous » avions besoin d'hommes de cette trempe ; s'il est ignorant et peu cultivé, « nous » lui viendrons en aide. Cette conception fut à la base du bloc Staline-Boukharine qui se forma après la désagrégation de la troïka⁸. Les circonstances sociales et d'ordre personnel contribuèrent ainsi à l'élévation de Staline.

En 1923 ou 1924, Ivan 'Nikititch Smimov, fusillé par la suite avec Zinoviev et Kamenev, m'objectait dans une conversation privée : « Staline, candidat à la dictature ? Mais c'est un homme tout à fait terne et insignifiant » — « Terne, oui, insignifiant, non », répondis-je. J'ai eu sur le même sujet, deux ans plus tard, des discussions avec Kamenev, lequel, contre toute évidence, affirmait que Staline n'était un chef qu'« à l'échelle d'un arrondissement ». Il y avait dans cette appréciation ironique un élément de vérité, mais rien qu'un élément. Certains aspects de l'intellect, tels que la ruse, la perfidie, l'aptitude à exploiter les bas instincts, sont extrêmement développés chez Staline, et, joints à un caractère fort, lui donnent des armes puissantes. Pas dans toute lutte évidemment. La lutte des masses pour leur émancipation exige d'autres qualités. Mais s'il s'agit de sélectionner des privilégiés, de leur assurer une cohésion fondée sur l'esprit de caste, de réduire les masses à l'impuissance et de les discipliner, les qualités de Staline deviennent en vérité inappréciables, et c'est à juste titre qu'elles ont fait de lui l'homme de Thermidor.

Considéré en bloc, il reste pourtant médiocre. Il n'est capable ni de généralisation ni de prévision. Son intelligence manque d'éclat, d'élan, et même de capacité logique. Chacune des phrases de ses discours a une fin pratique ; jamais le discours dans son entier ne s'élève à la hauteur d'une construction logique. Cette faiblesse fait sa force. Il y a des tâches historiques qui ne peuvent être accomplies que si l'on renonce aux généralisations ; il y a des époques où généralisation et prévision excluent le succès immédiat : telles sont les époques de déclin, d'abaissement, de réaction. Helvétius⁹ disait que toute époque réclame des grands hommes à sa taille et les invente s'ils font défaut. Marx écrivait, à propos du général Changarnier¹⁰, au-

⁸- L.^a «troïka» ou «attelage à trois chevaux» désigne le triumvirat Zinoviev-Kamenev-Staline constitué contre Trotsky en 1927 A.

9. Claude HELVETIUS (1715-1771), philosophe, écrivit notamment *De l'Esprit*, véritable machine de guerre contre la façon de penser de l'ancien régime, et fut un précurseur de la révolution française dans le domaine des idées.

10. Le général Nicolas CHANGARNIER (1793-1877), gouverneur de 1 ne, puis commandant militaire de Paris en 1848, fut pendant

'Algé-quel-

jour d'aujourd'hui oublié : « Tout à fait dépourvu de grands hommes, le parti de l'ordre devait naturellement attribuer à un seul homme la force qui manquait à la classe entière, et enfler ainsi cet homme jusqu'à en faire un monstre. » Pour en finir avec les citations, on peut appliquer à Staline le mot d'Engels sur Wellington¹¹ : « Il est grand à sa façon, aussi grand qu'on peut l'être sans cesser d'être une médiocrité. » La grandeur individuelle est en définitive une fonction sociale.

Si Staline avait pu prévoir où le mènerait la lutte contre le « trotskysme », il se fût sans doute arrêté en chemin malgré la perspective de vaincre tous ses adversaires. Mais il ne prévit rien. Les prédictions de ses adversaires qui lui annonçaient qu'il deviendrait l'homme de Thermidor, le fossoyeur du parti et de la révolution, lui paraissaient des jeux d'imagination. Il croyait en la force des bureaux, capables de résoudre tous les problèmes. Le manque d'imagination créatrice, l'incapacité de généraliser et de prévoir, ont tué en lui le révolutionnaire. Ces traits lui ont permis de couvrir de l'autorité d'un vieux révolutionnaire la montée de la bureaucratie thermidorienne.

Staline a systématiquement démoralisé les bureaux. Ceux-ci l'ont stimulé en retour. Les traits de caractère qui lui ont permis d'organiser les impostures judiciaires et les assassinats légaux les plus abominables de l'Histoire étaient sa nature. Mais il a fallu des années de toute-puissance totalitaire pour leur donner cette importance apocalyptique. J'ai parlé de sa ruse et de son manque de scrupules. Dès 1921, Lénine nous mettait en garde contre la nomination de Staline au poste de secrétaire général : « Ce cuisinier-là ne nous préparera que des plats épicés. » En 1923, dans une conversation intime avec Kamenev et Djerzinsky¹², Staline leur avouait que son plaisir le plus grand était de choisir sa victime, de préparer sa vengeance, de frapper, et puis d'aller se coucher... « Il est mauvais, me disait

que temps le champion du « parti de l'ordre » sous la 2^e République en France.

11. Arthur Wellesley, duc de WELLINGTON (1769-1852), général anglais, vainqueur des Français en Espagne et de Napoléon I^{er} à Waterloo, fut premier ministre conservateur de 1828 à 1830.

12. Feliks E. DZERJINSKY (1877-1926), d'une famille de petite noblesse lithuanienne, était entré au parti en 1895. Il avait milité ensuite dans le parti ouvrier social-démocrate de Pologne et de Lithuanie, cumulant les arrestations, les condamnations et les évasions, les années de bague et de prison (un total de onze avant 1917). C'était Lénine qui l'avait proposé pour diriger la Tcheka à cause de sa rigueur morale : il avait la réputation d'être « un saint ». Depuis 1924, il était suppléant du bureau politique. Il était mort d'une crise cardiaque.

Krestinsky”, il a les yeux jaunes. » La bureaucratie elle-même ne l’aima pas, jusqu’au moment où elle eut besoin de lui.

Plus le pouvoir de la bureaucratie devenait absolu, et plus s'accroissaient les traits criminels du caractère de Staline, Kroupskaïa", qui se joignit en 1926, pour peu de temps, à l'Opposition, me racontait avec quelle profonde méfiance, quelle âpre hostilité, Lénine, dans la dernière période de sa vie, considéra Staline. Ses sentiments ne devaient trouver dans son Testament qu'une expression très atténuée : « Volodia^{14 15} me disait : " Il (Staline) manque d'honnêteté élémentaire, tu comprends, de l'honnêteté la plus ordinaire... " » La dernière lettre que dicta Lénine rompait toutes les relations personnelles ou de camaraderie avec Staline ". On conçoit ce qu'il fallut d'amertume au malade pour en arriver là ! Le « stalinisme » authentique ne devait pourtant se donner libre cours qu'après la mort de Lénine.

Non, la haine personnelle est un sentiment trop étroit, trop intime, pour pouvoir influencer une lutte historique qui dépasse incommensurablement tous les participants. Que Staline mérite le châtement le plus sévère, pour avoir été le fossoyeur de la révolution et l'organisateur de crimes sans nom, cela va de soi. Mais ce châtement n'est pas un but en soi et n'impose pas de méthodes particulières. Il doit être — et sera ! — la conséquence de la victoire de la classe ouvrière sur la bureaucratie. Je n'entends pas, ce disant, diminuer la responsabilité personnelle de Staline. Au contraire, l'étendue sans exemple de ses crimes est telle que l'idée d'y répondre par un acte terroriste ne viendra à aucun révolutionnaire sérieux. L'effondrement du stalinisme, dû à la victoire révolutionnaire des masses, nous procurera seul une satisfaction à la fois politique et morale. Et cet effondrement est inévitable.

Je dois ajouter, pour en finir avec la « haine » et la « soif du pouvoir », qu'en dépit des grandes épreuves de ces derniers

13. Nikolai N. KRESTINSKY (1883-1938), bolchevik en 1903 un des dirigeants de la révolution de 1917 dans l'Oural secrétaire' du C C de 1919 à 1921. membre de l'Opposition de gauche l'avait quittée assez tôt, avant sa défaite.

14. Nadejda N. KROUPSKAIA (1869-1939) avait rejoint le premier ^{un}upemarxiste ^{Fusse} Saint-Petersbourg en 1891 et rencontré Lénine en 1894: ils avaient fondé ensemble en 1895 la Ligue pour l'émancipation ^{ne}ne ^{la classe}la classe ouvrière. Déportés en Sibérie, ils s'étaient mariés en 1898. Depuis, Kroupskaia avait été la principale collaboratrice de Lénine. Elle avait fait partie un moment de la nouvelle Opposition mais s'en était retirée au début de 1927.

15. Appellation familière pour Vladimir
 en U.R.S.S. qu'après la mort de Staline (cf. Lénine, ŒuvTM et de
 Moscou en langue française, t. 45, pp. 628-629).

temps, je suis infiniment loin de l'état d'esprit de *a* désespoir » que m'attribuent la presse soviétique, les procureurs staliniens et les inintelligents « amis de l'U.R.S.S. » à l'étranger. Pas un seul jour, en treize ans, je ne me suis senti ni brisé, ni vaincu. Pas un seul jour je n'ai cessé de considérer de haut la calomnie et les calomniateurs. L'école des grands bouleversements historiques m'a formé et appris, je crois, à mesurer les événements à leur rythme intérieur, et non à l'aune courte de nos destinées personnelles. Je ne puis éprouver qu'une commisération teintée d'ironie pour les hommes capables de voir la vie en noir parce qu'ils ont perdu leur très précieux portefeuille ministériel. Le mouvement que je sers a passé sous mes yeux avec des flux et des reflux, suivis de nouveaux flux. Il subit en ce moment un profond recul. Mais les conditions objectives de l'économie et de la politique mondiale impliquent pour lui la possibilité d'un flux prodigieux, qui dépassera de loin les précédents. Prévoir clairement cet avenir, s'y préparer à travers toutes les difficultés du présent, contribuer à la formation des nouveaux cadres marxistes, il n'y a rien pour moi au-dessus de cette tâche... Le lecteur excusera ces digressions personnelles nécessitées par l'imposture judiciaire.

LA PRÉTENDUE LIAISON AVEC LA GESTAPO¹

(5 janvier 1937)

Après la défaite épisodique des ouvriers pétersbourgeois en juillet 1917, le gouvernement Kerensky² dénonça Lénine, Trotsky et d'autres bolcheviks (exception faite de Staline parce que personne ne s'intéressait à lui à ce moment) comme des agents de l'état-major allemand. L'accusation reposait sur les dépositions du sous lieutenant Ermolenko³ *, agent du contre-espionnage russe. La première séance de la fraction bolchevique du soviet, après ces « révélations », fut dominée par un sentiment pénible de stupeur et presque de cauchemar. Lénine et Zinoviev se cachaient depuis la veille. Kamenev était arrêté. « Rien à faire, disais-je, les ouvriers ont subi une défaite, le parti bolchevique est rejeté dans l'illégalité. Le rapport de forces est du coup modifié. Tout ce qui est trouble et obscur remonte à la surface. Le sous-lieutenant Ermolenko inspire Kerensky, lequel le dépasse à peine. Nous aurons à subir cette phase imprévue... Mais quand les masses comprendront quel lien existe entre la calomnie et les intérêts de la réaction, elles se tourneront vers nous. » Je ne pouvais pas prévoir que Joseph Staline, membre du comité central du parti bolchevique, repren-

1. « Pages de Journal », traduction en français par Victor Serge
Les Crimes de Staline pp. 120-123.

2. Aleksandr F. KERENSKY (1882-1970), socialiste révolutionnaire « travailliste », avocat fut ministre de la justice, de la guerre et enfin président du gouvernement provisoire après la révolution de février 1917.

3. L'organe d'extrême droite de Pétrograd, *Jivoié Slovo* avait publié le 5 juillet 1917 un document émanant du sous-lieutenant Ermolenko, du 16^e régiment de tirailleurs sibériens, dans lequel il affirmait qu'il avait reçu des autorités militaires allemandes (après avoir été fait prisonnier) la mission de se livrer à une agitation en faveur d'une paix séparée et que les officiers de l'Etat-major allemand lui avaient confié que Lénine poursuivait une mission analogue. Ses « révélations » avaient constitué le signal de la campagne pour présenter Lénine comme un agent de l'Allemagne.

vd...page pour

drait au bout de dix-huit ans la calomnie des Ermolenko-Kerensky !

■ Pas un seul des accusés vieux-bolcheviks n'a reconnu avoir eu des « intelligences » avec la Gestapo. Ils n'ont cependant pas ménagé leurs aveux. Kamenev, Zinoviev et autres n'ont hésité à suivre jusqu'au bout le G.P.U. que par un reste de respect humain doublé de bon sens. Leurs dialogues avec le procureur au sujet de la Gestapo permet de se représenter le marchandage qui avait précédé, à l'instruction : « Vous voulez salir et anéantir Trotsky ? », devait dire Kamenev : « Nous vous aiderons. Nous sommes prêts à le présenter comme l'organisateur d'attentats terroristes. La bourgeoisie s'y retrouve mal, et elle n'est pas la seule : bolchevisme, terrorisme, assassinats, soif du pouvoir, soif de vengeance... On y croira... Mais personne ne croira que Trotsky soit lié à Hitler ou que nous le soyons, nous, Kamenev, Zinoviev, Smimov. En franchissant toutes les bornes de la vraisemblance, nous risquons de compromettre l'accusation même de terrorisme qui, vous le savez aussi, n'a pas non plus un fondement de granit. En outre l' " intelligence " avec la Gestapo rappelle par trop les accusations portées contre Lénine et Trotsky en 1917... »

Les arguments que nous prêtons ici à Kamenev, bien que suffisamment convaincants, n'ébranlèrent pas Staline : il fit intervenir la Gestapo. De prime abord, on pourrait penser qu'il était aveuglé par son ressentiment : ce n'est peut-être pas faux, mais trop unilatéral. Staline n'avait pas le choix, lui non plus. L'accusation de terrorisme ne suffisait pas. La bourgeoisie eût pu se dire simplement : « Les bolcheviks s'exterminent les uns les autres ; attendons la suite. » Pour ce qui est des ouvriers, bon nombre eussent pu faire ce raisonnement : la bureaucratie monopolise les richesses et le pouvoir ; elle étouffe toute parole critique ; Trotsky n'a peut-être pas tort de faire appel au terrorisme. Les jeunes les plus ardents, apprenant que des hommes dont ils connaissent bien les noms se prononcent pour le terrorisme, eussent pu s'engager dans cette voie qu'ils ignorent encore. Staline devait envisager les conséquences périlleuses de la partie qu'il engageait. C'est pourquoi les arguments de Kamenev et des autres accusés n'eurent point d'effet sur lui. Il lui fallait noyer ses adversaires dans la boue. Il ne pouvait rien imaginer de plus efficace que la liaison avec la Gestapo. Le terrorisme et l'alliance avec Hitler ! L'ouvrier qui le croira sera à tout jamais immunisé contre le « trotskysme ». La difficulté n'est que de le faire croire...

La matière du procès, même sous la forme travaillée et

falsifiée que lui donne le compte rendu officiel (édité en plusieurs langues par le commissariat à la justice) constitue une telle accumulation de contradictions, d'anachronismes, de non-sens, que le seul résumé systématique du procès-verbal anéantirait toute l'accusation. Ce n'est pas par hasard. Le G.P.U. travaille sans contrôle. Il ne craint ni contestations, ni révélations, ni imprévu. La solidarité complète de la presse lui est assurée. Les juges d'instruction comptent bien davantage sur l'intimidation que sur leur propre ingéniosité. Même en tant que faux, le procès est grossier, mal monté, incroyablement bête par moments. On est obligé de constater que le tout-puissant procureur Vychinsky, ancien avocat provincial menchevique, lui ajoute un surcroît de bêtise...

Le dessein en demeure plus monstrueux encore que l'exécution. Ainsi le fait qu'un témoin capital cité contre moi, le seul vieux-bolchevik qui m'ait, paraît-il, visité à l'étranger, Holzman *, ait eu le malheur de nommer comme assistant à l'entrevue, mon fils, qui n'est jamais allé à Copenhague, et de choisir pour lieu du rendez-vous un Hôtel Bristol qui n'existe plus depuis longtemps⁵, ce fait, et d'autres analogues, ont en droit une signification décisive. Mais l'homme doué de quelque sens moral et psychologique ne s'arrête pas à ces petits « défauts » d'une grande imposture. La frappe de la fausse pièce peut être plus ou moins réussie. Point n'est besoin de la considérer de près, s'il suffit de prendre la pièce en main pour s'apercevoir de sa légèreté ou de la faire sonner pour entendre le son louche de l'« amalgame ». L'affirmation selon laquelle je me serais allié à la Gestapo pour tuer le fonctionnaire stalinien Kirov est tellement idiote qu'elle fait perdre à l'observateur droit et sensé le désir même d'analyser les détails du faux de Staline.

x tr. a. r. d. * 5. HOLZMAN (1882-1936), fonctionnaire de l'économie lié à I.N. Smirnov, ancien sympathisant de l'Opposition avait porté à Sedov à Berlin des messages et documents que lui avait confiés Smirnov. Il devait «avouer» au procès de Moscou qu'il s'était rendu à Copenhague pour y rencontrer Sedov et Trotsky rennu

5. Le fait que l'hôtel Bristol, dans lequel Holzman « avait » avoir rencontré Trotsky, avait été démoli en 1917, était évidemment un argument décisif dans les mains de ceux qui contestaient la valeur des « aveux ». L'édition anglaise du compte-rendu dit « sté.,JC graphique » du procès d'août avait d'ailleurs — c'était plus simple — supprimé la référence à l'hôtel Bristol !

P Us slmp1e —

L'ENVOI DE TERRORISTES EN U.R.S.S.¹

(6 janvier 1937)

Entrés la nuit dans le golfe du Mexique. Température de l'eau, 27° C. On étouffe dans la cabine. L'officier de police et le capitaine règlent par T.S.F. les conditions de mon débarquement (sans doute à Tampico, et non à Vera-Cruz comme on le pensait il y a quelques jours).

Un des chapitres les plus déshonorants de l'histoire de la diplomatie soviétique se rattache à la préparation des impostures judiciaires : c'est l'initiative de Litvinov dans la lutte contre les terroristes^{2 3}. Le roi Alexandre de Yougoslavie et M. Barthou ont été tués le 9 octobre 1934, à Marseille. L'attentat avait été organisé par des terroristes croates et bulgares qui ont partie liée avec l'Italie et la Hongrie. Le marxisme répudie les méthodes terroristes, mais il ne s'ensuit pas que les marxistes puissent tendre la main aux polices afin d'exterminer les « terroristes ». Telle fut néanmoins l'attitude de Litvinov à Genève. Tout en citant Marx, on l'entendit lancer cet appel : « Policiers de tous les pays, unissez-vous ! » « Il est impossible,

1. « Pages de Journal », traduction française par Victor Serge dans *Les Crimes de Staline*, pp. 123-128.

2. Maksim M. Wallach, dit LITVINOV (1876-1951), membre du parti en 1898, avait longtemps représenté les bolcheviks à Londres. Vice-commissaire aux affaires étrangères en 1928, commissaire en 1930, il était le représentant de l'U.R.S.S. à la S.D.N. C'est lui qui y avait proposé l'organisation internationale de la lutte contre le terrorisme. Le conseil de la S.D.N., sur sa proposition, s'était d'ailleurs prononcé le 10 décembre 1934 pour une « aide mutuelle dans la lutte contre le terrorisme ».

3. ALEXANDRE I^{er} de Yougoslavie (1888-1934) descendait de la dynastie serbe des Karageorgevitch. Il fut assassiné à Marseille au cours d'une visite officielle en France par des terroristes croates de l'organisation fascisante des Oustachis, en octobre 1934. Le ministre français des affaires étrangères, Louis BARTHOU (1862-1934), avait trouvé la mort dans l'attentat : c'était lui qui avait négocié l'admission de l'U.R.S.S. à la S.D.N.

disais-je alors à mes amis, que cette infamie n'ait pas un but précis. Staline n'a pas besoin de la S.D.N. pour se débarrasser de ses ennemis de l'intérieur. Qui est visé dans le discours de Litvinov ?» Je ne pouvais pas m'abstenir de dire que ce discours me visait. Je ne savais pas ce qui se préparait. Mais il m'apparut dès lors que ce serait quelque vaste imposture qui me concernerait ainsi ou autrement, la police internationale inspirée par Litvinov devant aider Staline à m'atteindre.

La machination est aujourd'hui évidente. Les tentatives de Litvinov en vue de créer une Sainte-Alliance contre les « terroristes » coïncident avec la préparation de l'affaire Kirov. Litvinov avait reçu ses instructions de Staline *avant* l'assassinat de Kirov, c'est-à-dire dans les chaudes journées où le G.P.L.J. préparait l'attentat de Leningrad, comptant impliquer l'Opposition. Le dessein se révéla compliqué et se heurta à plusieurs obstacles. Nikolaïev ⁴ tira trop tôt. Le consul de Lettonie n'avait pas réussi à établir un lien entre les terroristes et moi ⁵ ⁶. Le tribunal international contre le terrorisme n'est pas encore créé. Du grand dessein de m'atteindre par la S.D.N. il ne reste plus pour le moment que les scandaleux discours d'un diplomate soviétique travaillant à unir contre le « trotskysme » toutes les polices du monde.

La semaine « terroriste » de Copenhague (novembre 1932) se rattache étroitement à l'idée du tribunal international. S'il existe à Moscou un centre terroriste qui agit, inspiré par moi de l'étranger au moyen de messages dont les magistrats ne parviennent pas à se saisir, la possibilité de m'inculper devant le tribunal international demeure problématique. Il fallait absolument me faire envoyer de l'étranger des terroristes en chair et en os. Voilà pourquoi de jeunes inconnus m'auraient visité à Copenhague, un Berman, un Fritz David ⁵ ; et il m'aurait suffi

⁴- Léonid V NIKOLAÏEV (1904-1934) avait assassiné Kirov. Il avait été arrêté quelques jours auparavant par les hommes du G.P.U. chargé de la protection de Kirov, mais il avait été remis en liberté* avec l'arme qui allait lui servir. Trotsky ne pensa pas à cette époque que Staline avait vraiment cherché la mort de Kirov mais seulement qu'il avait «joué avec le feu»

⁵- L'acte d'accusation contre Nikolaïev et ses prétendus complices — tous d'anciens dirigeants des jeunesses communistes de Leningrad — affirmait que, dans ses «aveux», le meurtrier avait mentionné qu'un « consul étranger » lui avait remis 5 000 roubles Dtmr «ses frais» en lui précisant qu'il pouvait faire parvenir à Trotsky L'affaire n'était guère allée plus loin. mais la protestation des consuls étrangers contre cette accusation anonyme et vague avait abouti à l'expulsion du consul de Lettonie, Georg Bissenipk/

⁶- Konon BERMAN-IOURINE (1901-1936) avait travaillé au AH pendant les années vingt au compte de l'Internationale

partie allemande sous le nom de Hans STAUER. Il avait été r*TM le U.R.S.S. en mars 1933 et avait continué son travail à l'ir • app? *é en «<* i i.L., jusqu'à son

d'un entretien pour les transformer en terroristes et en agents de la Gestapo par la même occasion. Les envoyant en Russie, chargés de tuer le plus grand nombre possible de chefs dans le plus court délai, je les aurais cependant invités à ne pas entrer en relations avec le centre terroriste de Moscou... pour des raisons d'illégalité : car la plus sûre façon de sauvegarder le centre « terroriste » c'était évidemment de le tenir à l'écart des attentats... C'est également afin de mieux préparer contre moi des témoignages susceptibles de servir devant le tribunal de la S.D.N. que vint me voir, toujours à Copenhague, Holzman, lequel eut la malchance de rencontrer, dans un hôtel depuis longtemps disparu, mon fils, qui se trouvait à ce moment à Berlin. Quant à Olberg et aux deux Lourié, Moïse et Nathan ⁶, je les aurais jetés dans l'action terroriste sans les voir. En vérité, la semaine de Copenhague n'apporte pas à ceux qui l'ont inventée les lauriers des grands imaginatifs... Mais que pouvaient-ils concevoir d'autre ?

Kamenev affirma avec insistance devant les juges que, tant que Trotsky serait à l'étranger, des terroristes continueraient inévitablement à pénétrer en U.R.S.S. « Politique avisé » jusqu'au fond de sa déchéance, Kamenev visait ainsi le but principal de Staline : rendre impossible mon existence dans tous les pays capitalistes. Trotsky à l'étranger — terrorisme en U.R.S.S. ! Kamenev tournait la question des milieux dans lesquels je pourrais recruter des exécutants. Il y a pourtant deux sortes de Russes à l'étranger : des émigrés blancs et des fonctionnaires soviétiques. Après m'avoir expulsé en Turquie, le G.P.U. tenta, par les sections de l'I.C., d'établir des rapports *⁶

arrestation en mai 1936. Il avait « avoué » complaisamment au procès des seize et notamment « reconnu » avoir rendu visite à Trotsky à Copenhague et, à cette occasion, avoir reçu de lui des instructions en vue d'actions « terroristes ». Ilya D. Krugliansky, dit Fritz DAVID, (1897-1936) était né à Vilna et avait été envoyé par l'I.C. en Allemagne en 1922 : il était responsable des affaires syndicales pour *Die Rote Fahne*. Rappelé à Moscou, il avait également travaillé pour l'I.C. jusqu'à son arrestation. Il avait également docilement « avoué » au procès.

6. Valentin P. OLBERG (1907-1936) avait également milité en Allemagne dans l'Opposition de gauche unifiée et tenté en 1930 d'entrer au service de Trotsky comme secrétaire. Puis il avait suivi Landau dans la scission de l'Opposition allemande. Il était retourné en U.R.S.S. pour des actions « terroristes » que lui avait ordonnées Trotsky, disait-il, et avec un passeport fourni par la Gestapo. Moïse LOURIE dit Alexander EMEL (1897-1936) né près de Minsk, avait fait ses études à Berlin et milité dans le K..P.D. jusqu'en 1925 où il était parti à Moscou : là, il avait abandonné très vite l'Opposition pour devenir professeur à l'université Sun Yatsen. Revenu en Allemagne en 1928, il avait encore flirté avec l'Opposition de gauche de Ruth Fischer/ qu'il avait encore rencontrée en mars 1933. Rappelé à Moscou, il avait été arrêté en 1936 et avait été au procès des seize un accusé docile Nathan L. LOURIE (1901-1937), également un des «seize», est pratiquement pour nous un inconnu.

LEON TROTSKY, ŒUVRES, JANVIER-FEVRIER 1937
entre les trotskystes » étrangers et plus particulièrement les Tchèques et l'émigration blanche'. Mes premiers articles publiés à l'époque mirent fin à ces intrigues. Tous les groupements de l'émigration blanche, quels qu'ils soient et si hostiles qu'ils puissent être à Staline, se sentent infiniment plus près de lui que de moi et ne le cachent point. Quant aux cercles soviétiques de l'étranger, ils sont très restreints et tellement surveillés qu'il ne peut être question d'aucune activité organisée dans leur sein. Il suffit de rappeler que Blumkine^{7 8 9} fut passé par les armes pour m'avoir rencontré une seule fois, peu de temps après mon arrivée à Constantinople ; ce fut ma seule rencontre avec un citoyen soviétique au cours de mes années d'exil.

Qui sont donc ces cinq « terroristes » que j'aurais envoyés à Moscou et qui ne révélèrent qu'à l'audience leurs intentions ? Ce sont tous des intellectuels juifs, originaires, non de l'U.R.S.S., mais des pays limitrophes qui ont jadis appartenu à l'empire (Lithuanie, Lettonie). Leurs familles ont fui devant la révolution bolchevique, mais les jeunes gens, grâce à leur capacité d'adaptation, à leur connaissance des langues, et notamment du russe, avaient fini par se caser assez confortablement dans les bureaux de l'internationale communiste. Tous sortis de la petite bourgeoisie, sans attaches avec la classe ouvrière, sans expérience révolutionnaire, sans instruction théorique sérieuse, les fonctionnaires de l'I.C., toujours zélés pour appliquer la dernière circulaire, sont devenus pour le mouvement ouvrier un véritable fléau. D'aucuns, échouant dans leur carrière, ont momentanément flirté avec l'Opposition. Dans mes articles et mes lettres, j'ai maintes fois mis mes amis politiques en garde contre ces personnages-là '. Et ce serait précisément à ces commis de l'I.C.

7. Trotsky fait notamment allusion à l'affaire Turkul un ancien général blanc qui, selon l'organe du K.P.D., voulait faire assassiner Trotsky pour faire retomber la responsabilité sur Staline Trotsky en avait déduit que, puisque c'était *Die Rote Fahne* qui soulevait le lièvre, c'était plus probablement Staline qui cherchait à se débarrasser sur Turkul de la responsabilité de l'assassinat de Trotsky (cf n 7)

8. Iakov G. BLUMKINE (1899-1929), socialiste révolutionnaire de gauche et membre de la Tcheka, avait en 1918, sur ordre de son parti qui voulait provoquer la reprise de la guerre, assassiné le comte von Mirbach, ambassadeur d'Allemagne. Arrêté et condamné à mort convaincu en prison par Trotsky, grâcié, rallié au bolchevisme admis au parti, il avait travaillé dans le secrétariat de Trotsky et d'importantes missions à l'étranger au compte du G. P. U. S'ennuyant de l'Opposition de gauche, il avait visité Trotsky à Prinkim¹ avait été fusillé peu après son retour après un jugement hnt. nu? (Cahiers Léon Trotsky n° 6, pp. 22-24.) Jugement à huis clos.

9. Notons que non seulement les cinq personnes dessus ont les caractéristiques relevées par Trotsky, mais que c'est

que j'aurais, du premier coup et même sans les voir, confié mes desseins terroristes les plus secrets, et, par la même occasion, mes intelligences avec la Gestapo ? Absurde ? Mais le G.P.U. n'a pas trouvé d'autre milieu, à l'étranger, où je puisse recruter des « terroristes ». Et, sans l'envoi d'émissaires en U.R.S.S., ma participation au complot eût gardé un caractère trop abstrait.

Une absurdité en entraîne une autre : cinq intellectuels juifs (Olberg, Berman, David, les deux Lourié) se trouvent être des agents de la Gestapo ! On sait suffisamment que les intellectuels juifs, dans le monde entier et notamment en Allemagne, se sont souvent tournés vers la III^e Internationale, non par intérêt pour le marxisme ou le communisme, mais parce qu'ils y cherchaient un appui contre l'antisémitisme. Chose compréhensible. Mais quels mobiles psychologiques ou politiques pouvaient bien amener cinq intellectuels juifs russes à s'engager dans la voie du terrorisme contre Staline... de concert avec Hitler ? Les accusés eux-mêmes ont pris grand soin d'éluder cette énigme. Vychinsky ne s'en est pas soucié. Elle mérite pourtant l'attention. La « soif du pouvoir » me guidait. Admettons-le. Qu'est-ce qui guidait ces cinq inconnus ? Us donnaient leur tête. Pour quoi ? Pour la gloire de Hitler ?

Les mobiles de Trotsky ne sont d'ailleurs pas aussi clairs qu'il plaît à MM. Rosenmark, Pritt et autres avocats étrangers du procureur soviétique de le penser. Il apparaît que, par haine de Staline, je faisais précisément ce dont Staline avait le plus besoin. Depuis 1927, j'avais, non pas des dizaines, mais des centaines de fois, écrit que la logique du bonapartisme inciterait Staline à imputer à l'Opposition un complot militaire ou un attentat terroriste. Depuis mon arrivée à Constantinople, j'avais maintes fois répété et politiquement motivé ces avertissements dans la presse. Sachant que Staline ne pouvait se passer d'attentats contre sa personne « sacrée », je me serais mis à les lui fournir, j'aurais fait choix d'exécutants occasionnels et manifestement douteux, je me serais donné Hitler pour allié, j'aurais choisi des Juifs pour collaborer avec la Gestapo, et, afin que cette collaboration ne reste pas secrète — qu'à Dieu ne plaise ! — j'en aurais parlé à droite et à gauche. Ma conduite aurait été en un mot exactement telle que l'exige l'imagination moyenne d'un agent provocateur du G.P.U. !

également le cas de plusieurs des provocateurs introduits dans l'Opposition ou la L.C.I. par le G.P.U., comme Jakob Frank (Gräf), Ruvin Sobolevicius (Roman Well) et son frère Abraham (Sénine), etc.

AU MEXIQUE¹

Le 9 janvier, par un chaud matin tropical, notre pétrolier entrait dans le port de Tampico. Nous ne savions pas encore ce qui nous attendait. Nos passeports et nos revolvers demeuraient entre les mains du policier fasciste norvégien qui, même dans les eaux mexicaines, maintenait pour nous le régime établi par son gouvernement « socialiste »³. Je l'avertis et j'avertis le capitaine que nous ne consentirions à débarquer que si nous étions accueillis par des amis, n'ayant pas la moindre raison de nous fier davantage aux vassaux norvégiens du G.P.U. sous les tropiques que sur le parallèle d'Oslo.

Mais tout s'arrangea. Peu après que le pétrolier se fut arrêté, une vedette du gouvernement nous amenait les représentants des autorités locales et centrales, des journalistes mexicains et étrangers, des amis sûrs. De ce nombre, Frida Rivera, la femme du grand peintre retenu par la maladie dans une clinique³ : Max Shachtman⁴, publiciste marxiste et ami politique.

1. « Pages de Journal », traduction française par Victor Serge dans *Les Crimes de Staline*, pp. 128-132.

2. Allusion à Jonas Lie, l'officier de police fasciste, à qui le ministre socialiste de la justice, le socialiste Trygve Lie, avait confié les Trotsky et qui demanda reçu des deux revolvers qu'il leur remit au débarquement !

3. Frida KAHLO DE RIVERA (1910-1944), elle-même peintre de très F.7bnd * a J^{reune} j^{épo}se de Diego Rivera. Diego RIVERA (1886-1957) était le plus grand peintre mexicain de l'époque. Il avait été membre du P.C. et de son comité central de 1922 à 1927 et avait rompu avec lui de sa propre initiative. Lié, par Bertram D Wolfe aux « lovestonistes » — l'opposition de droite américaine — il était entré en contact avec les trotskystes en 1934 à l'occasion d'une campagne de solidarité avec les grévistes des Etats-Unis. Il avait sympathisé avec la section mexicaine et lui avait donné de l'argent. Au début de 1936, il avait mis en contact le noyau des trotskystes mexicains autour d'Octavio Fernández, avec les militants ouvriers de la Casa del Pueblo. Frida et lui avaient donné leur adhésion à la section mexicaine en septembre 1936. Il avait évidemment appuyé les démarches pour l'obtention du visa.

4. Max SHACHTMAN (1903-1972), fils d'émigrés russes aux E.U., avait

qui nous avait rendu visite en Turquie, en France, en Norvège ; George Novack ⁵, le secrétaire du comité Trotsky de New York. Bonne rencontre, après quatre mois d'internement et d'isolement. Le policier norvégien, qui nous restituait nos passeports et nos revolvers, observait, manifestement gêné, la courtoisie dont faisait preuve à notre égard un chef de la police mexicaine ^{5 6}. Ce n'est pas sans émoi que nous débarquâmes sur la terre du nouveau monde, chaude en janvier. Les tourelles des puits de pétrole rappelaient Bakou. A l'hôtel, notre ignorance de l'espagnol nous pesa tout de suite. A dix heures du soir, nous quitions Tampico pour la capitale, en wagon spécial, mis à notre disposition par le général Mùgica⁷, ministre des voies et communications. Le contraste entre la Norvège septentrionale et le Mexique tropical ne se faisait pas uniquement sentir dans le climat. Sortis d'une atmosphère d'arbitraire écœurant et de lassante incertitude, nous rencontrions partout l'attention et l'hospitalité. Nos amis de New York nous informaient avec optimisme de l'action de leur comité, de la méfiance croissante de l'opinion vis-à-vis du procès de Moscou, des perspectives de contre-procès *. La conclusion unanime était qu'il fallait au plus

été membre du P.C., dirigeant de ses Jeunesses et membre de la fraction Foster-Cannon. En 1928, avec Cannon et Abem il avait été du noyau fondateur de l'Opposition de gauche aux États-Unis. Il était, comme ses camarades alors, membre du parti socialiste américain. Trotsky l'avait déjà rencontré plusieurs fois, à Prinkipo puis en Norvège.

8. George E. NOVACK (né en 1905) avait fait ses études à l'université de Columbia et pris part aux débats politiques qui agitaient à cette époque de crise les étudiants de New York. Il avait été l'un des premiers intellectuels de sa génération à entrer en 1933 dans la Communist League of America et était devenu en 1936 le secrétaire du comité pour la défense de Léon Trotsky fondé à New York au lendemain du premier procès de Moscou.

6. Le président de la république mexicaine avait donné les ordres les plus stricts pour que celui qu'il appelait « le général Trotsky » ou « don Leon » soit traité comme un hôte d'honneur. Il s'était fait représenter par le général Beltrán.

7. Francisco J. MUGICA (1884-1954), petit-fils d'esclave et fils d'ins-tituteur rural, était devenu général pendant la révolution au cours de laquelle il avait appuyé le mouvement de partage des grands domaines. En 1917, il avait présidé la commission de la constitution, puis avait adhéré au P.C. naissant. Admirateur de Trotsky, ses positions un peu trop « à gauche » l'avaient cantonné dans des responsabilités secondaires jusqu'en 1933 où le général Cárdenas avait fait de lui l'intendant général de l'armée. Il était devenu en 1935 secrétaire d'Etat (ministre) des communications. Depuis 1934, il contribuait financièrement à la presse trotskyste et gardait le contact avec Octavio Fernández. C'est lui qui, sollicité par Fernández et Rivera, avait demandé et obtenu du président Cárdenas l'asile pour Trotsky. Le texte publié aux éditions Grasset en 1937 mentionne par suite, sans doute, d'une erreur de traduction, que le général Mùgica *accom-*
oagnait Trotsky dans le wagon spécial alors qu'il l'avait seulement « mis à sa disposition ». Trotsky avait demandé rectification par une lettre à Bernard Grasset du 17 décembre 1937 : nous avons opéré cette nette modification dans le texte.

⁹ 8 Trotsky avait pensé à organiser un contre-procès d'abord à

tôt publier un livre sur les impostures judiciaires de Staline. Un nouveau chapitre de notre vie s'ouvrait sous les auspices les plus favorables... Mais qu'en sera-t-il plus loin ?

Nous observions avec avidité le paysage tropical. Près de Cárdenas, entre Tampico et San Luis de Potosi, deux locomotives remorquèrent notre train vers les hauteurs. L'air se rafraîchissait ; nous fûmes délivrés du sentiment d'oppression qui s'empare des Nordiques dans la chaude humidité du golfe. Nous arrivâmes dans la matinée du 11 à Lecheria, où nous pûmes embrasser Diego Rivera, à qui, plus qu'à tout autre, nous devions notre libération *⁹. Plusieurs amis l'accompagnaient : Fritz Bach¹⁰, communiste suisse d'autrefois, devenu professeur au Mexique ; Hidalgo¹¹ qui fit la guerre civile sous Zapata¹² * ; quelques jeunes. A midi, les autos nous menaient à Coyoacán, faubourg de Mexico, où nous descendions dans la maison bleue de Frida Rivera ; au milieu de la cour, un oranger.

Dans un télégramme de remerciements au président Cardenas^u, envoyé de Tampico, j'avais répété ma ferme intention de

Prague, puis à Berne ; il n'avait pas encore renoncé à ce projet, mais allait s'intéresser beaucoup plus au travail du comité américain.

9. Le récit le plus complet des conditions dans lesquelles fut obtenu pour Trotsky le droit d'asile au Mexique a été publié alors que témoins et acteurs — exception faite de Trotsky — étaient encore en vie, dans *La Prensa* du 20 avril 1956. Il s'agit de l'article « *Como se obtuvo el Derecho de Asilo para Trotsky en México* », par Octavio FERNANDEZ Vilchis (né en 1914). (Cf. *Cahiers Léon Trotsky* n° 11.) Les trotskystes mexicains — en particulier Rivera, qui reçut le télégramme — avaient été sollicités par le comité de New York par l'intermédiaire d'Anita Brenner. Le prestige du peintre avait ouvert les portes et l'appui du général Múgica été décisif. Dans les préparatifs pratiques de l'accueil et de la sécurité de Trotsky un rôle capital avait été joué par un militant catalan du P.O.U.M.⁷ venu au Mexique à la tête d'une délégation pour acheter des armes Daniel Rebull Cabré, dit David RFY (1890-1959).

10. Fritz BACH était le nom sous lequel vivait au Mexique où il était fixé depuis plusieurs années un militant d'origine suisse Fritz SULZBACHNER (né en 1897). Ancien postier, président des Jeunesses socialistes de Suisse, il avait adhéré en Allemagne en 1921 au parti «gauchiste» K.A.P.D. et épousa la fille d'Otto Rühle avec qui il se réfugia au Mexique après l'avènement de Hitler. Professeur à l'école d'économie de Mexico, il était lié à l'opposition de droite américaine (lovestonistes) mais contribuait financièrement pour les trotskystes mexicains entre les mains de son ancien étudiant Octavio Fernandez. Il était également directeur général des statistiques.

11. Antonio HIDALGO B. (1892-1963) était un ancien combattant de la révolution mexicaine, devenu le collaborateur de confiance du général Múgica qui l'avait délégué pour le représenter à l'arrivée de Trotsky. Il devait devenir un familier de la maison.

12. Emiliano ZAPATA (1880-1919), dirigeant paysan de l'Etat de Morelos, avait été l'un des chefs de la révolution mexicaine les plus populaires et son armée de paysans avait deux fois enlevé la capitale⁵.

13. Lázaro CARDENAS (1895-1970) avait combattu pendant la révolution mexicaine et était devenu général en 1924. En tant que ministre de l'Etat, il s'était heurté aux compagnies pétrolières¹. Pr4.ia ver7 depuis 1934, il recherchait l'appui du mouvement ouvrier⁷ autt vint à contrôler. • quu par-

m'abstenir de toute intervention dans la politique mexicaine. Je ne doutais pas que les prétendus « amis de l'U.R.S.S. » au Mexique seraient bientôt renforcés par des dirigeants du G.P.U. afin de s'opposer par tous les moyens à la prolongation de mon séjour dans ce pays. D'Europe, nous recevions avertissement sur avertissement. Pouvait-il en être autrement ? Staline risquait trop s'il ne risquait pas tout. Son premier calcul, fondé sur la surprise et la promptitude, ne s'était réalisé qu'à demi. Mon départ pour le Mexique changeait brusquement le rapport des forces au désavantage du Kremlin. J'obtenais la possibilité d'en appeler à l'opinion. Comment finira cette histoire ? devaient se demander avec inquiétude ceux qui connaissaient trop bien la fragilité de leurs faux judiciaires.

Un des symptômes de l'inquiétude de Moscou sautait aux yeux : les communistes mexicains me consacraient des numéros entiers de leur hebdomadaire et publiaient même des numéros spéciaux remplis de matériaux, vieux et neufs, provenant toujours des égouts du G.P.U. et du Comintem. Mes amis disaient : « N'y faites pas attention, cette feuille est traitée avec le mépris qu'elle mérite. » Je ne songeais d'ailleurs pas à polémiquer avec les valets quand j'avais à m'en prendre à leurs maîtres. Le secrétaire de la confédération syndicale Lombardo Toledano “, avait une attitude tout à fait indigne. Avocat, faisant de la politique en dilettante, étranger au prolétariat et à la révolution, ce monsieur, s'étant rendu à Moscou en 1935, en était revenu « ami » de l'U.R.S.S., désintéressé comme il sied. Le rapport de Dimitrov au VII^e congrès de l'internationale communiste sur la politique des « fronts populaires », document révélant une sorte de torpeur en théorie et en politique, Toledano l'avait égalé au... *Manifeste communiste*. Depuis mon arrivée au Mexique, ce monsieur me calomnie avec un sans-gêne d'autant plus grand qu'il compte sur l'impunité en raison de l'engagement que j'ai pris de ne point me mêler des affaires du pays. Les mencheviks russes furent de vrais chevaliers en comparaison de ces arrivistes, entichés d'eux-mêmes en quelque ¹⁴

14. La Confederación de Trabajadores de Mexico (C.T.M.) s'était constituée quelques années auparavant à la suite d'une scission de la vieille organisation des syndicats réformistes, la C.R.O.M., et par la fusion des syndicats scissionnistes avec les organisations syndicales contrôlées par le P.C.

15 vicente LOMBARDO TOLEDANO (1893-1968), brillant universitaire et avocat devenu dirigeant syndical, avait rompu pendant la crise avec la direction conservatrice et avait été à l'origine de la naissance de la C T M Il passait pour sympathisant de Trotsky qu'il avait projeté d'aller visiter à Htnefoss, mais, précisément, depuis un voyage à en 1935 cet homme, jusque là versatile en politique, appa-Mos
sait au minimum comme un allié inconditionnel de l'U.R.S.S.

sorte : Parmi les journalistes étrangers, le correspondant du *New York Times* à Mexico, M. Kluckhohn se distingua tout de suite. Sous prétexte d'interviews, il tenta, à plusieurs reprises, de m'imposer de véritables interrogatoires. Les sources de son zèle étaient faciles à deviner.

J'ai publié que l'action de la section mexicaine de la IV^e Internationale n'engage aucunement ma responsabilité. J'attribue trop de prix à mon nouvel asile pour me permettre la moindre imprudence. J'avertissais en même temps mes amis du Mexique et des Etats-Unis qu'il fallait nous attendre à une « défense » tout à fait extraordinaire de la part des agents de Staline dans les deux pays. La clique dirigeante de Moscou luttant pour sa « réputation » internationale et son pouvoir ne s'arrêtera devant rien ; à plus forte raison ne s'arrêtera-t-elle pas devant la dépense de quelques dizaines de millions de dollars pour l'achat des consciences.

J'ignore si Staline a hésité avant de monter un nouveau procès. Je pense qu'il a dû hésiter. Mon arrivée au Mexique ne pouvait cependant pas mettre fin sur-le-champ à ces comédies judiciaires. Il fallait au plus vite couvrir mes prochaines révélations par de nouvelles accusations sensationnelles. L'affaire Radek-Piatak¹⁶ ¹⁷ se préparait depuis le mois d'août. Comme on pouvait le prévoir, la base du complot était cette fois à Oslo : il importait en effet de faciliter au gouvernement norvégien mon expulsion. Mais les cadres géographiques du faux, vieillis, furent hâtivement complétés de nouveaux éléments : par Vladimir Romm ¹⁸, j'aurais, voyez-vous, tenté de saisir les secrets du gouvernement de Washington, et par Karl Radek, tenté de fournir du pétrole au Japon en cas de guerre avec les Etats-Unis. C'est uniquement faute de temps que le G.P.U. ne réussit pas à m'organiser une rencontre avec un émissaire japonais au parc Chapultepec à Mexico ¹⁹ !

16. Frank L. KLUCKHOHN (1905-1970) était entré au *New York Times* en 1929 et y couvrait l'Amérique latine. Max Shachtman avait assuré à Trotsky qu'il s'agissait d'un homme très sympathique voire sympathisant sur le plan politique. En fait Trotsky devait tout de suite remarquer que toutes ses questions, comme d'ailleurs ses articles tendaient à démontrer que Trotsky avait une grande activité politique¹

17. Il s'agit des deux principaux accusés du second procès de

Moscou qui s'ouvrit le 23 janvier 1937. Cette seule allusion démontre

qu'il est erroné de dater ce texte du 9 janvier comme le fait Louis

Sinclair dans sa bibliographie. Pour des raisons de clarté nous

introduisons ces deux noms en main enU début de la période mexicaine* qu'il

18. Ancien correspondant des *Izvestia* à Washington Romm avait affirmé avoir rencontré Trotsky en secret au Bois de BoSne Tu cours de son « témoignage » au second procès Cf p 22 ^{gnc_au}

19. Le parc de Chapultepec est l'un des plus beaux narre i ville de México, équivalent, si l'on veut, au Bois de Bouffno,»^e le « témoin » Romm prétendait avoir rencontré Trotsky une nuit ^{oU}

Le 19 janvier, nous reçûmes le premier câblogramme annonçant le prochain procès. J'y répondis le 21 par un article. Le procès s'ouvrit le 23 à Moscou. Ce fut, de même qu'en août, une semaine de cauchemar. Bien qu'après le procès de 1936 le mécanisme de ces affaires eût dû nous apparaître clairement, notre horreur s'accrut plutôt. Les dépêches de Moscou paraissaient délirantes. Il fallait en relire chaque ligne pour nous convaincre que des hommes réels s'agitaient derrière ce délire imprimé. Certains de ces hommes m'étaient bien connus pour n'être pas pires, mais plutôt meilleurs que beaucoup d'autres. L'appareil totalitaire les avait empoisonnés de mensonge avant de les écraser. Us s'accusaient mensongèrement pour donner aux gouvernants la possibilité d'en accuser mensongèrement d'autres. Staline entendait obliger l'humanité à croire à des crimes impossibles. De nouveau, nous en arrivions à nous demander : « Se peut-il que les gens soient si bêtes ? Certes non. Mais les faux de Staline sont tellement monstrueux qu'ils paraissent à leur tour des crimes impossibles. Comment convaincre l'humanité que cette " impossibilité " apparente est la terrible réalité ? »

Lutte inégale. D'un côté, le G.P.U., les tribunaux, la diplomatie, les agences payées, les journalistes de l'espèce de M. Duranty, les avocats de la sorte de M. Pritt. De l'autre, un « accusé » isolé, tout juste sorti d'une prison socialiste, jeté dans un pays lointain, sans presse à lui, sans ressources. Je ne doutai pourtant pas un instant que les organisateurs tout-puissants de l'amalgame n'allassent au-devant d'une catastrophe. La spirale des faux, portant la marque de Staline, embrassait déjà trop de monde, de faits, de points géographiques, et elle continuait à s'élargir. Tout le monde ne consent pas à être trompé. La Ligue française des Droits de l'Homme, avec son président ingénu, M. Victor Basch ^{a>}, semble, il est vrai, fort disposée à avaler le deuxième ou le dixième procès de Moscou avec autant de gentillesse qu'elle en a mis à avaler le premier^{20 21} *. Mais les faits sont plus éloquents que les émouvants efforts de certains défenseurs douteux du « droit ». Les faits se fraient un chemin.

Pendant les procès, la Thémis²³ soviétique s'est mis un bandeau sur les yeux et bouché les oreilles. Je ne comptais

20 Victor BASCH (1863-1944), professeur d'esthétique à la Sorbonne, depuis 1926, président de la Ligue des Droits de l'Homme.

* 21 La commission spéciale de la Ligue des Droits de l'Homme dont le rapporteur était l'avocat Rosenmark avait conclu à la validité du g[^]o[^]j[^]m[^]is est[^]i déesse de la justice en Grèce : elle est ici synonyme de la Justice.

bien entendu pas sur l'effet immédiat de mes révélations, car je disposais de moyens techniques par trop insuffisants. Mon but était de donner, dans le domaine des faits, un point d'appui à la pensée des plus perspicaces, et d'éveiller l'esprit critique ou tout au moins le doute chez les autres. La vérité, ayant conquis la conscience des meilleurs, élargira peu à peu son champ d'action. A la fin, la spirale de la vérité se trouvera plus large que celle du faux. Tout ce qui s'est passé depuis le cauchemar de janvier 1937 n'a fait que me confirmer dans cette attente optimiste.

DÉCLARATION A TAMPICO¹

(9 janvier 1937)

Après quatre mois d'internement, nous avons quitté la Norvège la nuit du 19 décembre sur le cargo *Ruth*. Les dispositions pour le voyage étaient aux mains des autorités norvégiennes. Les préparatifs en furent faits dans un secret absolu.

La rumeur prétendait que le gouvernement norvégien redoutait contre moi une attaque de mes ennemis politiques.

Nous avons voyagé pendant 21 jours. Le cargo ne transportait aucune charge à moins qu'on considère comme telle 1 200 tonnes d'eau de mer. Pendant la traversée, nous avons eu un temps favorable. Le capitaine et l'équipage nous ont traités avec beaucoup d'amabilité et ont pris grand soin de nous. Ma femme et moi-même aimerions leur exprimer notre gratitude pour ce traitement.

En ce qui concerne le gouvernement socialiste de Norvège, l'unique explication de sa conduite réside dans la pression diplomatique et économique extérieure à laquelle il a été soumis. J'espère être en mesure de donner de cela une explication suffisamment claire dans un proche avenir.

Pendant notre internement, deux lois spéciales ont été adoptées — loi Trotsky n° 1 et loi Trotsky n° 2 — qui me privaient du droit de poursuivre mes détracteurs et ceux qui me calomniaient, non pas seulement en Norvège, mais dans tous les autres pays.

De façon générale, cela signifiait me priver du droit de prendre les mesures les plus élémentaires, comme, par exemple, écrire des lettres pour obtenir les preuves nécessaires à la réfutation des affirmations de mes détracteurs. Heureusement, mon

¹ Déclaration à la presse (T 3969) avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'espagnol.

fils Léon Sedov, qui vit à Paris, a pu publier *Le Livre rouge sur le procès de Moscou*² * *. On trouvera les preuves irréfutables, pour dévoiler la fraude perpétrée par Moscou, dans les 120 pages de ce livre.

Le générosité du gouvernement mexicain m'octroyant le droit d'asile a été saluée par nous avec d'autant plus de gratitude dans la mesure où l'attitude inflexible de la Norvège me rendait plus difficile encore l'obtention d'un visa pour d'autres pays.

Pendant le voyage, nous avons reçu des messages radio de journaux américains demandant des réponses à certaines questions. Je voulais satisfaire ces demandes, mais les Norvégiens croyaient nécessaire de protéger les Etats-Unis contre mes idées et m'ont refusé le droit d'utiliser la radio du bateau. Le gouvernement mexicain peut être assuré que je ne violerai pas les conditions qui m'ont été imposées, et qu'elles sont conformes à mon propre désir, c'est-à-dire non-intervention totale et absolue dans la politique mexicaine, et m'abstenir complètement de toute action pouvant nuire aux rapports entre le Mexique et d'autres pays.

J'ai toujours mené mes activités littéraires sous mon propre nom et ma propre responsabilité et n'ai jamais donné lieu à aucune action légale dans aucun pays. Je suis certain de n'en pas provoquer à l'avenir.

Pendant les vingt et un jours de la traversée, j'ai mis les dernières touches à la déclaration que j'avais présentée pendant plus de quatre heures devant le tribunal norvégien en guise de témoignage dans le procès sur l'entrée par effraction d'un groupe de fascistes norvégiens qui tentèrent de voler mes archives. Mais cette déclaration ne traite pas seulement de l'entrée avec effraction, mais de mes activités politiques en général, des causes et raisons de mon internement, et du procès des seize à Moscou — parmi lesquels Kamenev' qui a lancé contre moi des accusations absurdes, m'accusant d'avoir essayé d'organiser des attentats terroristes en alliance avec la police secrète allemande.

2. LÉON SEDOV (1906-1938) était le fils aîné de Trotsky et de Natalia Sedova. Il avait milité dans les Jeunesses communistes, vécu en «commune» et rejoint l'Opposition de gauche dès sa constitution. Mais il avait abandonné toute responsabilité pour accompagner aider et protéger son père lors de son bannissement en 1928. Il l'avait accompagné à Prinkipo, puis s'était fixé à Berlin jusqu'en 1933 et finalement à Paris. Son *Livre rouge* — qu'il s'était décidé à rédiger devant l'impossibilité dans laquelle se trouvait son père — avait été publié en octobre 1936.
T. Sedov Kamenev' ci-dessus. — Appelons qu'il était le beau-frère

tribunal, j'ajoute un large commentaire caractérisant les récents procès, l'histoire passée des principaux accusés et les méthodes utilisées pour leur arracher les prétendus aveux volontaires.

Mon livre, qui sera publié, aidera, je l'espère la majorité des lecteurs à trancher la question de savoir où sont les criminels, parmi ceux qui étaient jugés ou ceux qui les ont jugés *.

Mes ennemis utilisent habilement l'atmosphère d'alarme générale et sans aucun doute continueront leur campagne dans le Nouveau Monde. Je n'ai aucune illusion là-dessus. Ma défense consiste à exposer mes idées, mes plans et mes activités devant l'opinion publique. Je mets mes espoirs dans l'impartialité et l'objectivité de la presse du Nouveau Monde.

J'approuve de toutes mes forces l'idée lancée par différentes personnes représentatives de la politique, des sciences et des arts de nombreux pays de création d'une commission internationale pour enquêter et examiner matériel et témoignages concernant les récents procès de l'Union soviétique⁴ ⁵. Ce matériel est à la fois oral et documentaire.

Je remettrai tout de suite à la commission mes archives couvrant toutes les activités des neuf dernières années de ma vie.

J'ai laissé une Europe déchirée par des contradictions effroyables et retournée par le pressentiment d'une nouvelle guerre. Cette nervosité générale explique pourquoi d'innombrables rumeurs de panique se répandent à propos de toute sorte de choses, et aussi à mon propos. Je pense qu'il existe 75 % de chances pour qu'il y ait une guerre en Europe dans le proche avenir.

Quant à mes plans d'avenir, je ne peux pas dire grand-chose. Je voudrais faire une connaissance profonde avec le Mexique et l'Amérique latine, car mes connaissances en ce domaine sont insuffisantes. Parmi mes travaux littéraires, la première place sera prise par une biographie de Lénine que j'espère terminer cette année ⁶. La maladie, puis l'internement, ont interrompu ce travail pendant un an et demi.

4 L'ouvrage en question fut finalement publié en plusieurs langues sous le titre *Les Crimes de Staline* — réponse à la question posée de la commission d'enquête et par conséquent de sa constitution était pour Trotsky celle qui méritait tous ses efforts du moment.

6. C'était là un vœu pieux.

A LA PRESSE MEXICAINE¹

(9 janvier 1937)

Messieurs,

Merci pour l'aimable attention que vous m'accordez ; je puis d'autant mieux l'apprécier que je peux me considérer comme un de vos collègues, puisque je suis un ancien journaliste. En même temps, je pense que je suis en plein accord avec vous en pensant que ni vous ni moi n'avons aucune raison d'occuper l'opinion de ce pays par ma personne. Je ne suis ici qu'à titre de personne privée. Ma femme et moi espérons avant tout un peu de calme et de tranquillité. Ce pays a devant lui des tâches suffisamment imposantes pour occuper l'opinion publique et la presse, qui est son miroir. Si, dans les jours et semaines prochaines, je refuse de faire de nouvelles déclarations, je suis certain que vous interpréterez mon attitude, non comme un manque de respect pour la presse, mais comme une conséquence logique de ma situation en tant qu'homme privé.

Permettez-moi cependant, messieurs, d'utiliser votre présence pour poser, de ma propre initiative, une question qui me concerne personnellement, mais qui a également une certaine importance publique. Le gouvernement et le peuple de ce pays m'ont accordé leur généreuse hospitalité. Cependant j'entends comme vous des gens — isolés, je l'espère — qui disent qu'en agissant prétendument comme un conspirateur terroriste allié au fascisme allemand, j'é me suis rendu indigne de cette hospitalité. J'affirme catégoriquement que, s'il y avait un grain de vérité dans ces accusations et déclarations, mon séjour dans ce pays serait un abus intolérable de la confiance qui a été placée en moi.

¹ J-1, 39/0, 18 dernière partie, sous forme de questionnaire a été publiée dans *El Nacional*, portant la date de ce même jour. La première partie a été dictée en français à Jean van Heijenoort.

Toute personne honnête, à quelque tendance philosophique ou politique qu'elle appartienne, reconnaîtra qu'il ne peut exister de crime plus déshonorant que de propager certaines idées et de commettre des actes qui leur sont diamétralement opposés. Pendant ma vie politique tout entière — c'est-à-dire pendant quarante ans — j'ai combattu contre le terrorisme individuel, contre la réaction sous toutes ses formes et particulièrement la réaction fasciste. Ceux qui m'attribuent des actes contraires à mes convictions, à mes écrits, à mes discours, me calomnient devant l'opinion publique mexicaine. Je suis prêt à tout moment à présenter là-dessus des preuves devant toute commission impartiale et autorisée. Je dispose de documents et de témoignages innombrables et irréfutables qui prouvent la consistance absolue de mes paroles et de mes actes. J'ai par conséquent confiance que l'opinion publique m'offrira une certaine hospitalité morale, en ce sens qu'elle n'acceptera pas de déclarations diffamatoires à mon égard sans exiger des preuves, et, si cela se produisait, qu'elle me donnera une occasion de les réfuter publiquement une fois pour toutes.

— *Croyez-vous que le reste du monde suivra le même cours que le mouvement social russe ?*

— Quand Lénine et moi avons combattu côte à côte pendant la révolution, nous n'avons jamais cru que le reste du monde devrait suivre la voie russe, parce que la Russie a des caractéristiques nationales et historiques vigoureuses. Les autres pays ont également des caractéristiques profondément différentes les unes des autres et des particularités nationales prononcées, et que cela exige que chaque pays trouve une voie particulière. Néanmoins nous pensions avoir fait, à travers la révolution russe, quelque chose de valable pour toute l'humanité. Lénine avait l'habitude de dire, et c'est dur de le répéter, qu'on ne pouvait imposer les méthodes russes aux autres pays. En médecine, les charlatans prescrivent le même remède pour des maladies différentes. Mais en politique, nous autres, marxistes, n'appartenons pas à cette école de médecine. Il faut étudier, observer, et chercher ensuite une politique adéquate et juste.

Quelques-uns des journalistes participant à l'interview posent des questions sur le Mexique, et l'ancien commissaire à la guerre développe sa déclaration selon laquelle il ne veut en aucun cas se mêler de la politique mexicaine. Trotsky considère qu'il serait faux de parler du Mexique si peu de temps après son arrivée. Et, parlant du point

suivant, le développement du mouvement social au Mexique, il dit :

< Je dois dire en totale sincérité que je considère comme obligé d'étudier ce mouvement et, pour le moment, je ne me considère pas comme capable d'exprimer une opinion. Il ne suffit pas de lire une dizaine de livres sur un pays pour se former sur lui une opinion concrète. Il faut suivre la presse quotidienne et observer de ses propres yeux la vie du pays. Après un, deux ou trois ans, on peut essayer de faire des observations sur la vie de ce pays, surtout quand il s'agit d'un pays avec des problèmes aussi complexes que ceux du Mexique. »

— *Quelle est votre première impression de ce pays ?*

— Ma première impression, je puis le dire sans aucune exagération, c'est que le Mexique est un pays extraordinaire. Ma femme et moi vivions dans un pays nordique où le sol est couvert de neige et où le moyen de transport est le ski. Je n'ai jamais visité de pays tropical. Maintenant je vois à quel point ce pays, qui a une campagne remarquable, diffère de ce dont je suis familier, et je crois que cette différence peut affecter également les tempéraments nationaux. Je ne veux pas par là dire quoi que ce soit qui soit impoli au sujet du peuple norvégien, que j'aime beaucoup.

Je suis certain que, durant mon séjour au Mexique, j'aurai l'occasion de faire de nombreuses découvertes, surtout sur le tempérament du peuple mexicain. Et je suis satisfait, content d'être étudiant à une époque où j'approche de la soixantaine. »

Léon Trotsky refuse de dire quelque chose sur l'Espagne, expliquant qu'au cours des derniers mois il n'a pas eu accès à toutes les sources d'information, puisque, pendant son séjour en Norvège, il n'a pas été autorisé à recevoir des journaux, encore moins les lettres et messages que lui envoyaient ses amis. Pour la première fois dans sa longue pérégrination à travers différents pays, l'ancien commissaire à la guerre a vécu dans l'isolement au moment où était engagée une grande lutte d'idées.

Quand le gouvernement du président Cardenas a accepté d'accorder asile à Léon Trotsky, quelques agences de presse étrangères ont transmis diverses dépêches de Norvège qui assuraient au monde que Léon Trotsky, en acceptant l'asile au Mexique, avait posé comme condition indispensable au'il lui soit reconnue une liberté d'action totale

Nous avons demandé à Trotsky si cette histoire était vraie, et, réellement ennuyé, il nous a répondu :

« Tout cela est un mensonge, et je connais la source de ces propos. Quand j'ai reçu de mes amis américains le télégramme qui me disait que le gouvernement mexicain m'avait accordé le visa, j'ai immédiatement communiqué avec le gouvernement norvégien, affirmant que j'étais prêt à partir le lendemain, mais qu'il y avait quelques problèmes — qui ne dépendaient pas du gouvernement norvégien — sur les conditions de ma visite et celle de Madame Trotsky et sur mes papiers et archives, etc. C'est sur cette question que j'ai eu des discussions avec le gouvernement norvégien, exigeant de lui certaines garanties. Quant au consul mexicain du pays Scandinave, je puis seulement dire qu'il m'a accordé une attention magnifique, faisant tous ses efforts pour régler la question de mes papiers et finalement tout ce qui concernait mon voyage.

Je le répète, messieurs de la presse, la prétendue condition que l'on prétend que j'aurais imposée au gouvernement mexicain n'est pas autre chose qu'un mensonge malveillant. Ce que le gouvernement mexicain a fait pour ma réception à Tampico, pour garantir ma sécurité personnelle et celle de ma femme, et aussi celle de mes papiers, a dépassé de loin tout ce que j'aurais jamais pu espérer dans mes rêves les plus fantastiques.

Sans le moindre doute, ce mensonge était l'œuvre de Moscou. Je viens juste de terminer un livre sur l'avenir de la Russie, qui sera bientôt publié à New York, et quiconque veut connaître mon opinion sur la Russie contemporaine pourra la trouver dans les pages de ce livre^a.

Les journalistes demandent à Trotsky de nous éclairer sur sa définition du communisme. Il a souri malicieusement, montrant qu'il avait bien compris la question posée par l'intermédiaire de Dief>o Rivera.

— Il existe à ce sujet beaucoup de confusion, et je ne voudrais pas y ajouter en parlant du communisme dans une simple interview. Il faudrait en parler plus à fond. En tout cas, je tiens à préciser que je n'ai changé aucune de mes idées depuis le temps où je marchais au coude-à-coude avec Lénine.

² *La Révolution trahie* dont Trotsky avait achevé le texte, rédigé en russe, au début d'août, allait être publiée chez Pioneer Publishers aux Etats-Unis.

Interrogé sur le système fasciste, M. Trotsky réplique :

— Il est tout à fait clair que je suis un ennemi irréconciliable du fascisme. Je ne crois pas qu'il existe au monde un seul homme intelligent qui puisse croire les affirmations de Moscou selon lesquelles je travaille pour le réseau de renseignements fasciste. Au contraire, je crois que c'est la désastreuse politique du Comintem, dirigé par Moscou, qui assure la victoire de Hitler. »

On a continué à lui poser diverses questions, mais Trotsky a réitéré sa déclaration qu'il ne parlerait jamais des questions de politique intérieure du Mexique ni de quoi que ce soit qui puisse porter atteinte aux relations de ce pays avec diverses nations amies.

Nous avons quitté Léon Trotsky qui, une fois de plus, nous avait traités courtoisement et de façon amicale. Ainsi, cet homme, qui a provoqué au Mexique une si intense curiosité, est reclus dans sa maison et caché aux yeux du public...

POUR LA VÉRITÉ SUR LE PROCÈS DES SEIZE¹

(11 janvier 1937)

EN METTANT PIEDS SUR SOL NOUVEAU MONDE
JE M'EMPRESSE DE SALUER COMITE² QUI A PRIS INI-
TIATIVE COMBAT POUR ENQUETE IMPARTIALE COM-
PLETE PROCES SEIZE STOP ME PLACE ENTIEREMENT
A DISPOSITION COMITE ET PRET A LUI PROCURER
TOUTE INFORMATION POSSIBLE FOURNIR DOCU-
MENTS REPONDRE A TOUTE QUESTION POUVANT
INTERESSER COMITE STOP INUTILE DIRE QUE PAS
SIMPLEMENT QUESTION CONCERNANT MOI ET FILS
CONTRE QUI ACCUSATION LA PLUS IGNOMINIEUSE

i TT* télégramme à Norman Thomas (7305), avec la permission de la Houghton Library. Traduit de l'anglais.

2. Le comité en question est le comité américain pour la défense de Léon Trotsky (American Committee of Defence of Leon Trotsky, A.C.D.L.T.). Norman THOMAS (1886-1968), un ancien pasteur, pacifiste, était le chef du Socialist Party depuis la rupture de la « Vieille Garde » anticommuniste à la fin de 1935. Dès le lendemain du procès des seize, les militants trotskystes entrés dans le S.P. avaient œuvré pour la constitution d'un comité « de défense » dans la tradition des comités pour les droits et libertés démocratiques et contre l'arbitraire et l'injustice (Tom Mooney, Sacco et Vanzetti). Ce comité avait selon eux la double mission de défendre Trotsky contre ses accusateurs et de lutter pour son droit d'asile. Un comité provisoire avait été constitué en octobre 1936, à l'initiative des dirigeants socialistes Norman Thomas et Devere Allen, avec les philosophes John Dewey et Horace M. Kallen, et deux dirigeants de l'hebdomadaire libéral *The Nation*, Freda Kirchwey et John Wood Krutch. L'appel à la formation d'un comité définitif avait été diffusé à la date du 22 octobre en même temps qu'un éditorial de *The Nation* sur le procès. Le comité était intervenu, par l'intermédiaire de la journaliste et ethnologue Anita BRENNER (1905-1974) pour commencer les démarches en vue d'obtenir pour Trotsky le visa mexicain. Le 18 décembre, le comité avait tenu à New York, Hôtel Center, un meeting qui avait été un vrai succès : 3 000 participants, plus de 1 000 personnes devant la porte, 1 284 dollars levés. Le meeting avait été présidé par Suzanne LaFollette (cf. n. 75 p. 75) et les principaux orateurs avaient été James T. Farrell (cf. n. 4 p. 4) Max Schachtman (cf. n. 5 p. 75) Herbert Solow (cf. n. 3, p. 265) et Max Eastman (cf. n. 9, p. 102).

LEON TROTSKY, ŒUVRES, JANVIER-FEVRIER 1937

DE TOUTE L'HISTOIRE POLITIQUE A ETE LANCEE NI
SORT DE DIZAINES ET CENTAINES ACCUSES MAIS
QUESTION CONCERNANT DESTIN D'UNION SOVIETI-
QUE ET MEME MOUVEMENT OUVRIER MONDIAL
POUR ANNEES A VENIR STOP DISSIMULATION DES
FAITS PROTECTION COMPLETE DE FALSIFICATIONS
ET FAUX JAMAIS SERVI PROGRES DES PEUPLES STOP
HUMANITE ATTEINDRA LIBERATION SEULEMENT
SUR VOIE DE VERITE.

(12 janvier 1937)

LA BUREAUCRATIE SOVIÉTIQUE ET LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE¹

La bureaucratie soviétique sabote la révolution espagnole pour ne pas effrayer la bourgeoisie française. La bureaucratie soviétique n'apporte pas l'aide qu'elle apporterait si elle désirait réellement aider l'Espagne. Elle ne l'aide que suffisamment pour sauver la face devant les ouvriers du monde.

Pensez au choc que ce serait pour Paris et pour Londres si de véritables soviets étaient constitués à Madrid. L'Union soviétique a besoin d'une autorité internationale, et cette autorité ne peut lui être donnée que par la classe ouvrière internationale. C'est pourquoi elle a besoin de temps en temps de succès de l'internationale communiste. Ce n'est pas aller trop loin que de dire que le prolétariat espagnol a été empêché de prendre le pouvoir en Espagne, faute d'une aide soviétique totale.

Je ne crois pas que le fascisme soit un stade nécessaire ou universel du développement. Je crois qu'en Allemagne le fascisme aurait pu être évité par une activité systématique de la classe ouvrière. Ceux qui sont responsables de cela ne portent qu'un seul nom : le Comintern.

Je crois encore en la révolution mondiale. La guerre est le danger.

1. Réponse à des questions de journalistes, publiées dans *New York Times*, 13 janvier 1937. Traduite de l'anglais.

RÉPONSES POUR LE PUBLIC AMÉRICAIN¹

(16 janvier 1937)

Merci de votre amicale question sur mon état de santé. Il a été si satisfaisant pendant le voyage que j'ai pu écrire une brochure sur le procès de Moscou^{2 3} et mon internement en Norvège, avec mon témoignage quatre heures durant devant le tribunal norvégien, malheureusement à huis clos³. Ma brochure ouvre pourtant ces portes-là, et bien d'autres.

Avant mon départ de Norvège, ma santé était très mauvaise, et je ne puis pas dire que je sois bien aujourd'hui. Vous me demandez de quoi je souffre. Les médecins disent que c'est d'une maladie « cryptogénique », ce qui veut dire que la médecine, au moins dans l'Ancien Monde, a capitulé devant une énigme. J'ai été examiné par quelques-uns des meilleurs médecins d'Allemagne, de France et d'ailleurs, pendant des semaines et des mois. Partout la réponse a été la même. De temps en temps, la maladie me paralyse pour plusieurs mois et les attaques deviennent de plus en plus violentes.

Quant à mes plans d'avenir, ils ne dépendent qu'en partie de ma volonté propre ; et essentiellement cependant de la mystérieuse maladie qui m'attaque. Les conditions dans lesquelles je me trouve maintenant, grâce au gouvernement mexicain, me donnent la pleine liberté de poursuivre mes recherches et mes travaux littéraires.

Ma tâche prochaine et la plus importante est d'achever mon livre sur Lénine. J'ai déjà consacré deux ans à ce travail et j'ai

1. « Léon Trotsky raconte son histoire », *St Louis Post Dispatch* 17 janvier 1937. Trotsky répondait aux questions du correspondant de ce quotidien. Julius KLYMAN (1898-1963). Les réponses remises par écrit au journaliste, sont traduites ici de l'anglais.

2. Trotsky avait écrit sur le bateau les « Pages de journal » oui précédentes.

3. Cf. *Œuvres*, *II*, pp. 280-315.

besoin d'une année supplémentaire ou plus pour le terminer*. Lénine est le théoricien et dirigeant révolutionnaire le plus dénaturé, le plus falsifié et le plus calomnié de notre époque. La machine à dénaturer et à calomnier s'appelle le Comintern.

Le stalinisme, «falsification de renseignement de Lénine»

Vous me demandez les différences fondamentales entre trotskystes et staliniens. Je préfère poser la question autrement : la différence fondamentale entre Lénine et Staline. Lénine a restauré l'enseignement de Marx en tant que théorie de la lutte révolutionnaire du prolétariat mondial, et non en tant que théorie sur la meilleure façon d'adapter une bureaucratie social-démocrate à un Etat capitaliste, comme le faisait la II^e Internationale. Aujourd'hui, une bureaucratie cent fois, mille fois plus puissante est apparue en Union soviétique. Ses intérêts sont tout à fait différents et même opposés non seulement à ceux de la classe ouvrière mondiale, mais aussi à ceux des masses laborieuses d'Union soviétique même ; mais les traditions de cette bureaucratie sont léninistes. C'est là la raison historique pour laquelle la vie idéologique officielle de la bureaucratie soviétique et du Comintern sont une falsification permanente.

Dans son livre *L'Etat et la Révolution* et dans d'autres ouvrages, Lénine a expurgé l'enseignement authentique de Marx de tous les éléments de contrefaçon qui y avaient été introduits par la social-démocratie. J'essaierai maintenant dans mon livre sur Lénine d'expurger les enseignements de Lénine des déformations empoisonnées et des falsifications de la bureaucratie stalinienne. Si j'y arrive, même dans une certaine mesure, ce livre pourra avoir un intérêt historique, mais aussi direct pour les problèmes immédiats d'aujourd'hui. C'est ainsi que je réponds à vos questions sur la façon dont je vais essayer d'exercer mon « influence personnelle ».

La révolution mondiale : théorie vraie et mensonges

Ce serait absurde de croire — et beaucoup de gens m'attribuent bien trop généreusement cette idée — que la

4 Trotsky avait signé un contrat avec l'éditeur américain Doubleday Doran pour un *Lénine*. Il avait interrompu son travail pour rédiger ce qui était devenu *La Révolution trahie*, entre septembre 1935 et août 1936 et, depuis, avait eu d'autres occupations.

révolution doit se produire au même moment dans le monde entier et plus ou moins de la même manière.

L'un des plus grands crimes du Comintem consiste précisément dans ses efforts pour commander le mouvement d'émancipation du peuple travailleur dans le monde entier comme un exercice militaire, sans comprendre en rien les particularités de chaque pays pris à part, sans même accorder une attention sérieuse à tenter de les discerner. Cette incapacité à comprendre les forces réelles des développements mondiaux n'est pas un hasard. Elle est une conséquence inévitable de l'esprit étroit de caporalisme de la caste bureaucratique dirigeante.

La tâche la plus impérieuse aujourd'hui est, selon moi, de dénouer l'étreinte démoralisante de la bureaucratie soviétique sur l'avant-garde du prolétariat mondial. C'est seulement de cette façon que se réalisera l'émancipation révolutionnaire des peuples exploités du monde. Et seule une victoire internationale de cette révolution peut sauver l'Union soviétique d'une dégénérescence complète, parce que la théorie du « socialisme dans un seul pays » n'est rien d'autre qu'une utopie réactionnaire destinée à glorifier la bureaucratie soviétique.

Pas de divergences avec Lénine : leur histoire, une invention malveillante

Les divergences entre Lénine et moi sur la question paysanne ont été inventées de façon malveillante par la clique bureaucratique dirigeante après la mort de Lénine afin de combattre les idées de Lénine que j'essayais de défendre. Le « trotskysme » n'existe pas en tant que théorie originale ou indépendante. Au nom d'un combat contre le « trotskysme », la bureaucratie combat et calomnie l'essence révolutionnaire des enseignements de Marx et de Lénine.

Pendant la période de ce qu'on a appelé la « collectivisation totale », la bureaucratie a imposé sa volonté à la paysannerie, non par la persuasion, mais par la force brutale. Elle appliquait de cette façon, sous la forme la pire et la plus dangereuse, la politique qu'elle m'avait attribuée pendant la période précédente. Seule la grande crise mondiale, avec ses troubles internationaux dévastateurs énormes, et parce qu'elle affaiblissait la classe dirigeante dans les pays capitalistes, a sauvé l'Union soviétique d'un désastre complet pendant cette période. Vous m'interrogez sur les progrès de la révolution russe, particulièrement du point de vue des masses laborieuses. J'essaie de répondre à cette question dans mon livre sur l'U.R.S.S *La*

Révolution trahie, qui sera prochainement publié. L'amélioration des conditions de vie des masses ne correspond nullement aux efforts qu'elles ont consentis ni aux succès statistiques de l'économie nationale.

Il existe deux raisons connexes de cette disparité. D'abord, l'administration purement bureaucratique de la vie économique conduit à toutes sortes de disproportions et à un gaspillage excessif des forces productives. Deuxièmement, la caste privilégiée, qui comprend plusieurs millions de familles, s'adjuge dans le revenu national la part du lion. C'est aussi la raison pour laquelle la bureaucratie trouve que le socialisme est déjà réalisé, puisque la bureaucratie a résolu son propre « problème social ».

Le procès Zinoviev- Kamenev et les prétendus aveux

Vous me demandez une explication du procès Zinoviev⁵ et « en particulier, des aveux ». Pour le moment je ne puis que me référer à la brochure de mon ami Max Shachtman, *Behind the Moscow Trial. The Biggest Frame-Up in History**. J'espère que ma propre brochure sur la même question jettera sur ces « aveux » une lumière supplémentaire. Les avocats étrangers du G.P.U. présentent les aveux de Zinoviev et des autres comme des expressions spontanées de leur sincère repentir. C'est la façon la plus honteuse de tromper l'opinion publique que l'on puisse imaginer.

Pendant presque dix ans, Zinoviev, Kamenev et les autres ont subi une pression morale presque insupportable, avec la sentence de mort qui ne cessait de se rapprocher. Vous vous souvenez de la fameuse histoire d'Edgar Allan Poe', *The Fit and the Pendulum*, dans laquelle la victime est terrorisée et psychologiquement mise en pièces par la descente lente et systématique de la mort. Si un juge de l'inquisition avait interrogé cette victime et inspiré ses réponses, son succès aurait été garanti d'avance. Les nerfs d'un homme, même les plus solides, n'ont qu'une capacité limitée à supporter la torture morale.

B est impossible, dans les limites d'une interview, de vous donner une analyse des prétendus aveux.

5. Le procès des seize, en août 1936.

6. Cette brochure était la seule publication en langue anglaise à laquelle Trotsky pouvait se référer à l'époque, le *Livre rouge* de Sedov n'ayant pas été traduit. On verra dans les lettres à Shachtman que Trotsky lui reprochait quelques erreurs de fait.

7. Edgar Allan POE (1809-1849), écrivain américain, avait notamment publié deux volumes d'*Histoires extraordinaires*. Trotsky l'avait lu dans le texte pendant son séjour à Domène.

La déclaration de Holzman contredite par les faits

Je puis cependant attirer votre attention sur un exemple qui vaut pour les autres. Le témoin le plus important contre moi était un homme nommé Holzman, un vieux révolutionnaire avec une certaine réputation dans le parti. Il a déclaré qu'il m'avait rendu visite pendant mon bref séjour à Copenhague, au cours de la dernière semaine de novembre 1932. Il est le seul témoin à avoir donné des détails concrets — précisément, il a dit qu'il avait rencontré mon fils dans le hall de l'hôtel Bristol à Copenhague et que, de là, il était allé en sa compagnie recevoir de moi des instructions en matière de terrorisme.

Cet « aveu » avait au moins deux défauts. Premièrement, mon fils n'est jamais allé de sa vie au Danemark et deuxièmement l'hôtel Bristol a été démoli en 1917 et reconstruit seulement en 1936. Il a été rouvert juste à l'époque du procès de Moscou lui-même. Vous pouvez me demander : « Pouvez-vous le prouver? » Oui, je le peux, et facilement, de façon tout à fait concluante. Pendant mon séjour à Copenhague, mon fils était à Berlin et il y a autant de témoins qu'on veut pour en témoigner.

En outre, lors de notre retour de Copenhague en Turquie, à notre passage en France, ma femme a télégraphié au président du conseil de l'époque, Herriot ⁸, pour lui demander une autorisation spéciale pour notre fils de se rendre à Paris. Cette autorisation fut donnée et notre fils quitta Berlin pour venir nous rencontrer en France, où nous le vîmes dans le train en allant de Dunkerque à Paris. Il n'y a pas de cela beaucoup de témoins oculaires, mais nos avocats de Paris ont récemment trouvé le télégramme de ma femme à M. Herriot, ainsi que l'instruction télégraphique de Herriot au consul français de Berlin ⁹. En outre, le tampon avec la date, apposé à la frontière franco-allemande sur le visa de mon fils, témoigne de la complète fausseté du témoignage de Holzman.

Je me permets maintenant de vous demander : si le témoignage du principal témoin contre moi tombe en poussière aussi complètement dès qu'on le touche, quelle raison y a-t-il qu'un

8. Edouard HERRIOT (1872-1957), professeur de lettres dirigeant radical, maire de Lyon, avait rencontré Trotsky en Union soviétique ou il était venu en visiteur officiel.

9. Gérard Rosenthal, avocat de Trotsky, avait obtenu du ministère français des affaires étrangères des copies du télégramme de Natalia Sedova à Herriot du décembre 1932 et du télégramme prescrivant au consul de Berlin d'accorder le visa à Sedov e 3 décembre.

homme intelligent accepte comme authentique et digne d'être pris en considération le témoignage inclus dans les autres « aveux » ?

Vous me posez des questions au sujet de ce qu'a écrit Anna Louise Strong. Malheureusement, l'opinion publique américaine a été très mal informée au cours des dernières années par des correspondants à Moscou du genre de Duranty, Anna Louise Strong et Louis Fischer^{10 11}.

Je ne contesterai pas leur mérite dans la mesure où ils ont combattu les préjugés bourgeois réactionnaires sur l'Union soviétique, mais ce travail progressiste, qui leur a valu une certaine réputation et de l'autorité aux yeux des éléments progressistes aux Etats-Unis, les a finalement conduits à se faire les défenseurs permanents de la bureaucratie soviétique et à dissimuler par conséquent ses fautes, erreurs et actions arbitraires. Des correspondants comme eux peuvent servir la cause de la clique dirigeante, mais certainement pas les intérêts de l'Etat soviétique lui-même, ni éclairer l'opinion publique américaine. Même si l'on admet qu'ils ont pour ces questions un authentique intérêt, l'opinion publique ne peut que souffrir de leur aveuglement politique.

L'arrière-plan nationaliste-militariste de F accusation de complot

Vous m'interrogez à propos de mon prétendu complot avec la police secrète allemande. Cette accusation n'est pas neuve. La bourgeoisie russe a accusé Lénine et, deux mois après, moi-même, en 1917, du même crime. Mais pas seulement la bourgeoisie russe : la bourgeoisie allemande a accusé Liebknecht et Rosa Luxemburg d'être les agents du ' tsar.

Si ma mémoire est bonne, Eugene Victor Debs¹² et bien d'autres internationalistes furent traqués pendant la guerre en tant qu'alliés du militarisme allemand. Ce genre d'ignoble ca-

10. Anna Louise STRONG (1885-1970), journaliste, avait été correspondante à Moscou pendant plusieurs années et soutenait dans la presse américaine les points de vue des dirigeants staliniens notamment celui de l'accusation au procès de Moscou.

11. Walter Duranty avait été longtemps correspondant du *New York Times* à Moscou. Louis FISCHER (1896-1970) l'avait été, lui, de 1929 à 1937. Eugène VICTOR DEBS (1855-1926), organisateur des travailleurs des chemins de fer américains et héros de la grève Pullman, avait été le fondateur du parti socialiste américain et le plus populaire des dirigeants ouvriers de l'histoire de ce pays. Il avait été lourdement condamné pour son agitation contre l'entrée des E.U. dans la guerre mondiale.

l'omnie était l'un des moyens par lequel on aiguisait les sentiments nationalistes pendant la guerre.

Quand les autorités de la marine britannique m'ont arrêté sur un bateau norvégien au cours de mon voyage de New York à Pétrograd" sous le prétexte que j'étais en liaison avec l'état-major allemand, Lénine écrivit dans son journal la *Pravda* qu'aucune personne intelligente au monde ne croirait que Trotsky, après vingt ans d'activité révolutionnaire, avait conclu une alliance avec la réaction militariste. Maintenant, j'ai quarante ans d'activité révolutionnaire derrière moi...

L'Europe est en train de vivre une période de préparation à une nouvelle guerre. Tous les gouvernements s'efforcent d'utiliser, aussi vite que possible, l'expérience de la dernière guerre. Staline essaie d'être utile à ses éventuels alliés impérialistes en dénonçant comme alliés du fascisme les marxistes et internationalistes authentiques.

Rappelez-vous, s'il vous plaît, que, quand je suis arrivé en France en 1933, le Comintern et la presse de Moscou m'ont dénoncé comme un agent de l'impérialisme français, particulièrement de Daladier^{1*}, alors président du conseil. Mon arrivée en France était interprétée par eux comme une preuve de mon prétendu dessein d'aider l'impérialisme français et britannique dans leur intervention militaire contre l'Union soviétique.

Je dois avouer que je me demande si la stupidité de ces accusations ne dépasse pas de beaucoup leur ignominie. Abraham Lincoln¹⁵ disait qu'on ne peut tromper tout le monde tout le temps. Les organisateurs des procès de Moscou auront certainement l'occasion, dans les jours qui viennent, de se convaincre de l'exactitude de ce dicton.

En ce qui concerne la nouvelle Constitution soviétique, vous trouverez là-dessus un chapitre fouillé dans mon livre *La Révolution trahie*. Le sens de ce chapitre est que, sous le cou-

¹³ < L'ÉPIQUE > de France, puis d'Espagne, Trotsky s'était réfugié à New York qu'il quitta le 27 mars 1917 avec des papiers en règle pour rentrer en Russie avec sa famille sur le navire norvégien *Christianianord*. Mais il fut arrêté par la police à l'escale canadienne de Halifax en Nouvelle-Ecosse, débarqué de force avec sa famille et interné au camp d'Amherst dont il n'avait été libéré que le 29 avril.

¹⁴ Edouard DALADIER (1884-1970) était à cette époque, en tant que prétendu « radical-fasciste », une des cibles de T.I.C. Quelques années plus tard, au contraire, quand Trotsky écrivait ce texte il était devenu en tant que radical « de gauche » un allié précieux du P.C.

¹⁵ Abraham LINCOLN (1809-1965), chef du parti républicain avait mené campagne pour l'abolition de l'esclavage et son élection à la Présidence des Etats-Unis en 1861 avait provoqué la « sécession » des Etats du sud et la guerre civile. Il fut assassiné peu après sa réélection. On peut relever le souci qu'a Trotsky, sur le sol américain de citer des références américaines.

«ALAIH, ae

vert hypocrite d'une démocratisation, la nouvelle Constitution cherche à perpétuer la domination absolue de la bureaucratie et ses énormes privilèges matériels.

La bureaucratie est la véritable menace pour la révolution

Vous demandez : « Si Trotsky était Staline et Staline Trotsky, quel serait l'essentiel de la politique de Trotsky pour la Russie, à l'intérieur comme à l'extérieur ? » Je ne puis accepter cette façon de poser la question. La divergence n'est pas personnelle, ni même simplement politique, mais sociale. Staline n'a jamais représenté les masses en lutte. Il représente aujourd'hui une caste dirigeante, *eo ipso*, pas la révolution prolétarienne mais la réaction thermidorienne, bien qu' -sur la base créée par cette révolution.

Mon programme marxiste est tel qu'il me rend impossible de rester au gouvernement et m'oblige à prendre une attitude d'opposition irréductible pendant toute cette période de défaites mondiales des travailleurs, de l'extension de la domination fasciste et de la dégénérescence de l'Etat soviétique... N'oubliez pas, s'il vous plaît, que ces processus sont étroitement reliés entre eux.

Bien des prétendus révolutionnaires, ou, plus précisément, des bigots de la révolution, ne manqueront pas de s'exclamer : « Nous ignorons si les révélations de Trotsky sont ou non exactes, mais ce que nous savons, c'est qu'elles sont très dangereuses pour la révolution, pour l'Etat soviétique, et surtout aujourd'hui, face au danger de guerre. » Je ne peux que hausser les épaules devant des cris et des avertissements de ce genre. Si les faits que je dénonce sont exacts, alors le pire danger pour la révolution, pour l'Etat soviétique, provient de la bureaucratie soviétique, et si ces tendances nuisibles sont dissimulées par une conspiration du silence, elles peuvent se révéler et se révéleront sous une forme catastrophique dans l'implacable épreuve de la guerre elle-même. Les prétendus révolutionnaires qui, à bonne distance, cherchent à protéger la révolution comme si elle était une fragile plante de serre, ne font que trahir leur incompréhension des processus historiques fondamentaux et leur manque de courage politique.

La route vers l'émancipation humaine est la route de la vérité et de la droiture, pas celle de la puérilité et du mensonge.

[LE POINT DE LA SITUATION¹]

(16 janvier 1937)

Tu connais déjà l'essentiel de notre odyssée. Nous sommes arrivés à Tampico après vingt et un jours de voyage. La mer était exceptionnellement calme, maman n'a presque donc pas souffert, à part les deux premiers jours. J'ai passé mon temps à écrire et j'ai pratiquement terminé la brochure ou, plus exactement, le petit livre concernant le procès de Moscou et notre mise en résidence surveillée (je suis en train de le revoir et puisque, par chance², nous avons trouvé une collaboratrice russe, il devrait être bientôt dactylographié). Les autorités mexicaines nous ont témoigné des égards tout à fait exceptionnels : des représentants du président et du ministre des transports nous ont accueillis, ils ont mis à notre disposition un wagon-lit blindé, etc. Le président mène une politique radicale et courageuse. Il aide ouvertement l'Espagne³ et a promis de tout mettre en œuvre pour faciliter nos conditions d'existence. Si l'on compare avec la Norvège, nous nous sommes donc trouvés dans un climat totalement différent, tant sur le plan politique que sur le plan matériel. Il va de soi que j'ai l'intention de m'abstenir rigoureusement de toute ingérence dans la politique intérieure mexicaine. Je vais cependant me mettre à étudier sérieusement l'espagnol ainsi que l'histoire du Mexique.

La maladie de maman a toutefois assombri notre arrivée : ses crises de malaria ont repris et, qui plus est, sous une forme aiguë, la fièvre dépassant 40"... Elle va beaucoup mieux au-

1. Lettre à Léon Sedov (7534), avec la permission de la Houghton Library, traduite du russe.

2. Cette chance s'appelait Jean van Heijenoort qui avait très vite trouvé la secrétaire dactylographe Rita Iakovleva.

3. Le gouvernement du président Cárdenas avait refusé de se joindre à l'accord de non-intervention et avait autorisé et encouragé la vente d'armes à l'Espagne ouvrière et paysanne.

jourd'hui. Les médecins ont établi leur diagnostic et commencé à la soigner. J'espère qu'elle se rétablira bientôt. Quant à moi, ma santé, qui s'était grandement améliorée sur le bateau, déclina à cause du surmenage ; à présent, ça va mieux.

A part Van* se trouvent ici pour quelque temps les camarades new-yorkais Shachtman et Novack, leurs femmes et Lieberman⁴ ⁵. Ils vont bientôt rentrer chez eux. Le camarade Clart⁶ ⁷, de New York, viendra, lui, pour un séjour plus long. Van nous a apporté ta lettre, par laquelle nous avons appris que Jan⁶ se préparait à nous rejoindre. Inutile de dire que nous serions absolument ravis de le revoir parmi nous, mais ce n'est pas urgent. Il n'est pas en bonne santé : comment réagirait-il au climat mexicain ? Nous avons décidé dans ces conditions qu'il serait trop imprudent et, pour ainsi dire, « égoïste » de le faire venir. Tel était le sens de notre télégramme⁸.

Parlons maintenant des procès de Moscou. J'espère que tu as reçu le livre d'Eastman ⁹ en même temps que ma lettre détaillée concernant les « repentirs »¹⁰. As-tu compris tout le texte ? Je le saurai d'ailleurs par ta prochaine lettre.

Le comité de défense de New York se trouve confronté aux problèmes de l'organisation, d'une part du procès contre les staliniens, et, d'autre part, de la commission d'enquête et du contre-procès. Avec les camarades qui se trouvent ici, nous nous sommes pratiquement mis d'accord sur ce qui suit : le comité de défense publiera sans tarder deux ou trois numéros d'un bulletin contenant des documents très importants, des fac-similés, des témoignages, etc. Le bulletin servira de base à la création de la commission d'enquête. Le comité déclarera qu'il considère comme souhaitable l'établissement d'une commission d'enquête internationale, mais, sans attendre celle-ci, il créera une commission nationale qui commencera immédiatement à

4. Van Heijenoort, venu par les Etats-Unis, était arrivé le même jour que les Trotsky.

5. Les jeunes femmes étaient Edith Harvey et Elinor Rice. Ben Lieberman était compositeur.

6. C'était le jeune Bernard Wolfe qui allait prochainement arriver pour plusieurs mois.

7. Jan Frankel avait décidé de lui-même de rejoindre les Trotsky au Mexique.

8. Trotsky avait essayé d'empêcher Frankel de se dévouer.

9. Il s'agit d'un livre d'Eastman, déjà mentionné dans le volume précédent, *Enjoyment of Laughter*. C'est dans ce volume qu'était en réalité dissimulé le texte, envoyé clandestinement par Trotsky de Sundby le 29 octobre 1936, et que nous avons titré « Quelques remarques sur l'expertise de M. Pritt et de ses semblables ». Max EASTMAN (1883-1969) ami de la première heure de la révolution russe, proche de Trotsky longtemps, avait été son traducteur.

10. S'agit-il du texte mentionné note 9 ? Ce n'est pas certain.

enquêter et en particulier à échanger des documents avec les organismes correspondants, notamment en France. Où sera finalement organisé le contre-procès ? Soit à New York, soit à Paris. L'avenir proche nous permettra de décider. Quand le choix sera fait, le comité parisien transmettra son mandat à New York ou *vice versa*. Pour le moment en tout cas, chaque comité doit fonctionner comme si le fardeau de la tâche reposait entièrement sur lui seul.

En ce qui concerne le procès contre les calomnieurs, il faudra choisir entre New York et la Suisse. Je ne sais pas encore dans quelle mesure la législation américaine favorise la calomnie. Il y a eu des procès « sensationnels » à ce propos en Amérique. Il est possible cependant qu'ils exigent des moyens énormes. Le comité éclaircira toutes ces questions très rapidement et se mettra immédiatement en rapports avec vous et les Suisses à ce sujet. Il ne faut donc en aucun cas refuser l'idée d'un procès en Suisse. S'il s'avère impossible de le mettre sur pied à New York, les Américains, sans aucun doute, soutiendront financièrement les Suisses pour qu'ils l'organisent. Pour ne pas perdre de temps, il convient d'examiner avec New York tous ces problèmes, sans tarder, en m'envoyant les copies de votre correspondance.

Revenons-en maintenant à ce petit livre que j'ai écrit sur le bateau et que je suis en train de terminer¹¹. Il te faut très vite entrer en pourparlers à ce sujet avec les éditeurs. Le but de ce livre, qui fera 200 à 250 pages en français, n'est pas de recommencer l'analyse du procès au niveau juridique et au niveau des faits (tu l'as réalisé en grande partie dans ton *Livre rouge*). Il s'agit de faire pénétrer le lecteur dans l'atmosphère politique et psychologique du procès, de lui en faire connaître les participants et de l'aider à comprendre leur attitude. Le problème des aveux des inculpés représente la principale difficulté pour le lecteur moyen. J'y consacre justement une grande partie de mon livre. Tu sais sans doute que je me suis présenté comme témoin au procès des fascistes norvégiens qui ont essayé de voler mes archives. J'ai été entendu à huis clos. J'ai parlé en toute liberté pendant quatre heures du procès de Moscou, de l'attitude du gouvernement norvégien, de mon assignation à résidence. J'ai consigné ses déclarations sous forme de dialogue (questions du président, du procureur, des avocats fascistes, etc.). Ce témoignage, effectué sous serment et possédant de ce fait une tout autre force qu'un simple ouvrage littéraire, constitue

11. Le livre sera plus tard *Les Crimes de Staline*.

une partie de mon livre¹³. Il s'accompagne d'une introduction sur notre vie en Norvège, l'opération des fascistes, notre arrestation ». C'est la première partie du livre. La deuxième est écrite sous la forme d'un journal de voyage. Mais il ne s'agit pas d'une description du voyage (je ne consacre à ce sujet que 200-300 lignes dans tout le livre) ; j'y traite du procès de Moscou. L'exposé n'a pas un caractère systématique ; c'est une approche des différents aspects, faite au jour le jour. Le journal contient de nombreux souvenirs personnels sur Zinoviev, Kamenev, Tomsy, Piatakov, Radek, Staline et autres ¹⁴. Je pense que ce livre représentera un intérêt pour des cercles très larges et qu'il portera en même temps un coup sérieux aux organisateurs du faux de Moscou. Le livre commencera à être dactylographié dès demain ; dans une semaine environ, je pourrai donc déjà envoyer au traducteur la première partie de l'original. Nous t'enversons trois copies, peut-être quatre. Il te faut par conséquent passer très vite un contrat avec les éditeurs. Je veux encore ajouter un ou deux chapitres sur le procès à venir, mais, pour cela, il m'est indispensable d'avoir, le plus rapidement possible, le travail préparé pour le prochain numéro du *Biulleten* ¹⁵.

J'espère que ce dernier sortira au moment où tu recevras cette lettre. La question du transfert du *Biulleten* à New York devra être examinée sérieusement avec les camarades new-yorkais. En tout cas, pour le moment, le *Biulleten* continuera à sortir à Paris. Certaines parties de mon livre pourraient y être publiées.

J'avoue que je suis extrêmement frappé, pour ne pas dire indigné, de n'avoir toujours pas reçu les témoignages (au sujet de Copenhague, etc.). Il paraît que l'affaire est entre les mains de Naville. Il faut l'obliger à terminer sans tarder ce travail, ou bien nous l'accuserons de sabotage et même pire. Tous les documents doivent être envoyés au comité de New York avec copie à mon attention. Nous ferons la même chose de notre côté.

Il va de soi qu'il serait tout à fait souhaitable d'éditer mon nouveau livre en norvégien. Mais où trouver un éditeur ? Il faut contacter Held. Si cela s'avère impossible en Norvège, il faudrait essayer au Danemark. J'ai reçu aujourd'hui une très

12. Cf. «A Huis clos». *Œuvres*, vol. 11, pp. 288-319.

13. Cf. « En Norvège socialiste », *Œuvres*. 11, pp. 31-54.

14. Il s'agit des textes ci-dessus, pp. 25-81.

15. Le *Biulleten Oppositsii*, organe de la section russe, paraissait à Paris sous la direction de Léon Sedov.

gentille lettre de Marie Nielson¹⁶, accompagnée de sa brochure. Il faut se mettre en rapports avec elle au sujet de la publication de mon livre au Danemark. J'aimerais également connaître les possibilités existant en Hollande. Peut-on espérer publier le livre en Espagne ? Sinon, je le ferai au Mexique, car je considère comme très important de dévoiler l'imposture du G.P. U. à l'opinion publique de ce pays.

En ce qui concerne notre correspondance, j'espère d'en retrouver les copies. Ce n'est pas si simple ; les archives sont en désordre à cause de l'emballage effectué à la hâte, etc. Une partie est restée chez Erwin ou Hj0rdis ". Il faut la récupérer au plus vite : qu'ils envoient un paquet par ton intermédiaire, tu pourras ainsi faire les copies qui t'intéressent.

Ton article est-il passé dans le *Manchester Guardian* " ?

Voilà, c'est tout pour cette fois. J'insiste une nouvelle fois pour que tu écrives de façon détaillée une fois par semaine, à jour fixe, en faisant passer les lettres par New York : c'est l'unique moyen de conserver le contact malgré la distance qui nous sépare.

16. Marie Sophie NIELSON (1875-1951) avait milité à la gauche du parti socialiste danois à partir de 1916 et avait joué un rôle important dans la fondation, en 1918, du parti ouvrier socialiste danois devenu parti communiste en 1919. Elle avait été exclue du P.C. en 1928 réintégrée en 1932, exclue de nouveau en 1936 ; elle s'était tournée vers Trotsky au moment du procès des seize.

17. Erwin Wolf et Hjprdis Knudsen avaient commencé à vivre ensemble.

„JB

18. Le *Manchester Guardian* du 25 janvier 1937 allait publier un article de Sedov intitulé « Le " trotskysme " en Russie ».

1111

SUR LITVINOV¹

(16 janvier 1937)

Réponses aux questions qui m'ont été posées sur Litvinov².

1. J'ai rencontré Litvinov pour la première fois en automne 1902 à Zurich, où il s'occupait momentanément de l'expédition de *l'Iskra*. Il m'est apparu alors comme un homme d'affaires, car il tenait des livres de comptes (dieu sait lesquels), inscrivait des adresses, etc. Mais il y avait en lui un côté mercantile. Il m'a semblé également qu'il était mécontent du travail qui lui était confié, trop technique et sans importance. Peut-être était-ce une impression erronée. Je me souviens qu'il nous avait accueillis, nous, des jeunes qui visitons l'expédition, sans grande aménité. Il faut ajouter que les évadés de Kiev formaient alors une sorte d'aristocratie dans le milieu de l'émigration.

Sur les relations que Lénine entretenait avec Litvinov à cette époque, je ne peux rien vous dire.

Vous savez, bien sûr, que *La Révolution Proletarienne*³ a publié une abondante correspondance de Lénine et Kroupskaïa avec Litvinov, se rapportant, il est vrai, à une période ultérieure.

2 J'ai relativement bien connu Blumenfeld⁴ C'était un

1. Réponse aux questions adressées par le journaliste américain Charles MALAMUTH (1900-1965), ce texte (T 6977-5), traduit ici du russe avec la permission de la Houghton Library, se trouve de façon inexplicable dans la « partie ouverte » des archives.

2. Maksim M. Wallach, dit LITVINOV (1876-1951), membre du parti depuis 1898, avait été agent de *l'Iskra* en Suisse, puis secrétaire du groupe bolchevique de Londres jusqu'au lendemain de la révolution. Il était en 1937 membre du C.C. et commissaire du peuple aux affaires étrangères depuis 1930.

3. Il s'agit de la revue *Protetarskaia Revoljucija* qui était la revue historique de la révolution de 1917.

4. Il s'agit vraisemblablement de l'ouvrier compositeur I.S. BLÜMENFELD (1905-), agent de *l'Iskra* passé aux mencheviks en 1903.

homme vivant, obstiné, enflammé, entièrement dévoué à ce qu'il faisait. Il était très ami avec Vera Zassoulitch⁵ et Vera avait beaucoup d'intuition dans ses jugements sur les gens. Blumenfeld m'a-t-il parlé du comportement de Litvinov dans la prison de Kiev ? Je n'en ai pas souvenir. Et je ne sais pas ce qu'il est devenu.

3. Quant à la conduite de Litvinov au congrès de la ligue étrangère juste après le 2^e congrès du parti, je ne m'en souviens absolument pas : Litvinov était alors une figure peu marquante ; il est donc improbable qu'il se soit distingué au congrès de la ligue. A ce moment en tout cas, les procès-verbaux des réunions de la ligue étaient publiés dans la même *Révolution Pro-létarienne*, alors qu'ils ne l'ont plus été les dernières années. Malheureusement, je ne possède pas ces numéros.

4. Qu'est-ce qui, chez Lénine, en imposait à Litvinov ? Je pense que c'est son caractère, son esprit de décision, sa fermeté. Litvinov lui-même avait un grand caractère. Je me souviens que Lénine avait dit de lui, plaisantant quelque peu : « C'est le plus " crocodile " de nos diplomates, s Lénine, il est vrai, avait dit cela en lui reprochant une concession inutile : « Regardez, c'est soi-disant le plus " crocodile ", et pourtant il a cédé... »

5. Krokmal⁶ était le représentant typique de l'intelligentsia petite-bourgeoise qui tendait organiquement vers les mencheviks. Si l'aspect extérieur vous intéresse, je peux vous indiquer ceci : Krokmal était de petite taille, bégayait beaucoup — ce qui le gênait comme orateur. U était avocat de métier. Ce n'était pas un homme stupide au sens étroit ; il était plus cultivé que Litvinov, mais ne le valait pas en matière de caractère. Qu'est-il devenu ? En 1917, il était, semble-t-il, menchevik de droite. Il est resté en Russie sous le gouvernement soviétique. Est-il toujours en vie aujourd'hui ? Je n'en sais rien.

Je connaissais assez peu Arian Goursky⁷. H donnait l'impression d'un homme bon et honnête, mais manquant d'indépendance.

5. Véra I. ZASSOULITCH (1849-1919), fille de nobles, d'abord populiste et anarcho-socialiste, gagnée ensuite au marxisme; cofondatrice de l'*Iskra*, ralliée aux mencheviks en 1903.

⁶ N. KROKMAL (1873-1933) avait commencé à militer dans les rangs du parti ouvrier en 1902 et rejoint la ligue étrangère. Il avait été ... 2^e, 4^e et 5^e congrès et membre du C.C. des mencheviks à

7. Nous n'avons pas identifié cet homme.

6. Je connaissais très bien Zemliatchka®. C'est même moi qui lui avait donné ce surnom. Je vivais à Verkholensk lorsqu'elle y arriva avec son mari, Alexandre Verline. Nous savions que celui-ci avait l'intention de se suicider, et, lorsqu'il se sépara de Zemliatchka, nous nous relayâmes à ses côtés. Je me rappelle avoir vu sur sa table des plaques de plomb : il fabriquait lui-même les cartouches de son fusil de chasse, avec lequel il se tua. Après cela, j'emmenai Zemliatchka à Irkoutsk, en me faisant passer pour son cousin. J'ignorais que le suicide de Verline avait un quelconque rapport avec les souffrances qu'il avait endurées en prison. A Verkholensk, notre colonie d'exilés attribuait son geste à des raisons strictement personnelles.

7. J'ai lu la brochure de Salomon^{8 9 10 11} par obligation, lorsque je rassemblais des documents pour la biographie de Lénine. Cette brochure ne contient pas un seul fait véridique, pas une information honnête : c'est un mensonge grossier et stupide qui confine parfois à l'hystérique. Salomon attribue à Lénine ses propres conceptions et humeurs philistines, vulgaires et en partie antisémites. Lénine était très prudent dans ses jugements sur les gens, sachant bien que ce genre d'appréciations se transmet de bouche en bouche. Il est hors de question que Lénine ait pu donner à Salomon son point de vue sur Litvinov : Lénine, en tout cas, estimait bien davantage Litvinov que cet imbécile faînéant et vantard de Salomon.

8. Litvinov a-t-il participé au congrès de Londres ? Je ne m'en souviens pas. Mais on peut le vérifier aisément d'après les procès-verbaux du congrès qui, pendant la période soviétique, étaient rédigés avec [la] transcription des pseudonymes. Autant que je m'en souviennne, Litvinov n'a eu aucun rôle ouvert au congrès. J'ignore également s'il a eu des contacts ou des pourparlers avec Fels¹ⁿ. J'en doute. Les pourparlers étaient menés par Plekhanov », Lénine, et des personnages notables. De façon générale, je n'ai pas le moindre souvenir sur Litvinov

8. Rosalija S. SAMOYLOVA, dite ZEMLIATCHKA (1876-1947), avait adhéré au parti en 1896 et avait été successivement agent de *X'iskra*, membre de l'organisation militaire et organisatrice clandestine du parti.

9. Georgi V. SALOMON (ISSETSKY) avait adhéré au parti en 1897 et vécu dans l'émigration de 1907 à 1917.

10. Nous n'avons pas identifié.

11. Georgi V. PLTKHANOV (1856-1918) avait introduit le marxisme dans le mouvement ouvrier russe et fondé en 1883 la première organisation marxiste russe, le groupe pour l'Emancipation du Travail. Menchevik en 1903, il avait pris ensuite la tête des « mencheviks du parti » et fait un bloc avec Lénine, mais il s'était rallié en 1914 à la défense nationale.

au congrès de Londres “ : s’il y a été, il n’y a joué aucun rôle notoire.

9. Litvinov n’a pris aucune part dans la lutte idéologique qui se déroulait au sein de l’émigration russe à l’époque de la [première] guerre mondiale. Vivant à Paris, j’ignorais totalement qu’il faisait partie du comité militaire-industriel tsariste. Nous avons remarqué Litvinov (et moi aussi) lorsqu’il est intervenu à la conférence de Londres au nom du parti bolchevique. De toute évidence. Lénine l’avait gagné à nouveau. Tchitchérine¹², au début de la guerre, était social-patriote ; il écrivait à tout le monde, notamment à moi, une multitude de lettres. A la différence de Litvinov, il avait pris une part très active à la lutte idéologique qui se menait dans l’émigration russe. En 1915, Tchitchérine passa sur les positions internationalistes et collabora activement à *Naché Slovo*^M. Litvinov, d’après mon souvenir, n’a jamais écrit aucun article ni participé à aucun débat public. Au cours de sa carrière diplomatique, il devint un orateur pas trop mauvais dans son genre (bien qu’avec une diction épouvantable). Rédige-t-il lui-même ses discours ? Je n’ai aucune raison d’en douter.

10. Quelle influence Radek “ a-t-il exercée dans le Narkomindel^M ? Il n’a jamais eu d’influence au sens propre. De par ce qu’il est, Radek ne peut pas avoir d’influence. C’est seulement un journaliste, très habile, expérimenté et mordant, mais rien de plus. Il peut être très utile à un parti, à une fraction ou à un individu particulier. Mais on ne l’a jamais pris au sérieux. Dans le Narkomindel, on pouvait l’utiliser soit comme informateur, soit comme rapporteur.

11. Tchitchérine a-t-il pu monter une intrigue avec le G.P.U. contre Litvinov ? Je ne peux malheureusement pas nier une telle éventualité. Tchitchérine, au cours des dernières années de sa vie politique, était très démoralisé. Il était très hostile à Litvinov. Les lettres qu’ils écrivaient l’un à propos de l’autre au Politburo avaient un caractère extrêmement cinglant

12. Il s’agit vraisemblablement du 5^e congrès qui se tint à Londres du 13 mai au 1^{er} juin 1907.

<<w, 12 13 ~ 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 1040 1041 1042 1043 1044 1045 1046 1047 1048 1049 1050 1051 1052 1053 1054 1055 1056 1057 1058 1059 1060 1061 1062 1063 1064 1065 1066 1067 1068 1069 1070 1071 1072 1073 1074 1075 1076 1077 1078 1079 1080 1081 1082 1083 1084 1085 1086 1087 1088 1089 1090 1091 1092 1093 1094 1095 1096 1097 1098 1099 1100 1101 1102 1103 1104 1105 1106 1107 1108 1109 1110 1111 1112 1113 1114 1115 1116 1117 1118 1119 1120 1121 1122 1123 1124 1125 1126 1127 1128 1129 1130 1131 1132 1133 1134 1135 1136 1137 1138 1139 1140 1141 1142 1143 1144 1145 1146 1147 1148 1149 1150 1151 1152 1153 1154 1155 1156 1157 1158 1159 1160 1161 1162 1163 1164 1165 1166 1167 1168 1169 1170 1171 1172 1173 1174 1175 1176 1177 1178 1179 1180 1181 1182 1183 1184 1185 1186 1187 1188 1189 1190 1191 1192 1193 1194 1195 1196 1197 1198 1199 1200 1201 1202 1203 1204 1205 1206 1207 1208 1209 1210 1211 1212 1213 1214 1215 1216 1217 1218 1219 1220 1221 1222 1223 1224 1225 1226 1227 1228 1229 1230 1231 1232 1233 1234 1235 1236 1237 1238 1239 1240 1241 1242 1243 1244 1245 1246 1247 1248 1249 1250 1251 1252 1253 1254 1255 1256 1257 1258 1259 1260 1261 1262 1263 1264 1265 1266 1267 1268 1269 1270 1271 1272 1273 1274 1275 1276 1277 1278 1279 1280 1281 1282 1283 1284 1285 1286 1287 1288 1289 1290 1291 1292 1293 1294 1295 1296 1297 1298 1299 1300 1301 1302 1303 1304 1305 1306 1307 1308 1309 1310 1311 1312 1313 1314 1315 1316 1317 1318 1319 1320 1321 1322 1323 1324 1325 1326 1327 1328 1329 1330 1331 1332 1333 1334 1335 1336 1337 1338 1339 1340 1341 1342 1343 1344 1345 1346 1347 1348 1349 1350 1351 1352 1353 1354 1355 1356 1357 1358 1359 1360 1361 1362 1363 1364 1365 1366 1367 1368 1369 1370 1371 1372 1373 1374 1375 1376 1377 1378 1379 1380 1381 1382 1383 1384 1385 1386 1387 1388 1389 1390 1391 1392 1393 1394 1395 1396 1397 1398 1399 1400 1401 1402 1403 1404 1405 1406 1407 1408 1409 1410 1411 1412 1413 1414 1415 1416 1417 1418 1419 1420 1421 1422 1423 1424 1425 1426 1427 1428 1429 1430 1431 1432 1433 1434 1435 1436 1437 1438 1439 1440 1441 1442 1443 1444 1445 1446 1447 1448 1449 1450 1451 1452 1453 1454 1455 1456 1457 1458 1459 1460 1461 1462 1463 1464 1465 1466 1467 1468 1469 1470 1471 1472 1473 1474 1475 1476 1477 1478 1479 1480 1481 1482 1483 1484 1485 1486 1487 1488 1489 1490 1491 1492 1493 1494 1495 1496 1497 1498 1499 1500 1501 1502 1503 1504 1505 1506 1507 1508 1509 1510 1511 1512 1513 1514 1515 1516 1517 1518 1519 1520 1521 1522 1523 1524 1525 1526 1527 1528 1529 1530 1531 1532 1533 1534 1535 1536 1537 1538 1539 1540 1541 1542 1543 1544 1545 1546 1547 1548 1549 1550 1551 1552 1553 1554 1555 1556 1557 1558 1559 1560 1561 1562 1563 1564 1565 1566 1567 1568 1569 1570 1571 1572 1573 1574 1575 1576 1577 1578 1579 1580 1581 1582 1583 1584 1585 1586 1587 1588 1589 1590 1591 1592 1593 1594 1595 1596 1597 1598 1599 1600 1601 1602 1603 1604 1605 1606 1607 1608 1609 1610 1611 1612 1613 1614 1615 1616 1617 1618 1619 1620 1621 1622 1623 1624 1625 1626 1627 1628 1629 1630 1631 1632 1633 1634 1635 1636 1637 1638 1639 1640 1641 1642 1643 1644 1645 1646 1647 1648 1649 1650 1651 1652 1653 1654 1655 1656 1657 1658 1659 1660 1661 1662 1663 1664 1665 1666 1667 1668 1669 1670 1671 1672 1673 1674 1675 1676 1677 1678 1679 1680 1681 1682 1683 1684 1685 1686 1687 1688 1689 1690 1691 1692 1693 1694 1695 1696 1697 1698 1699 1700 1701 1702 1703 1704 1705 1706 1707 1708 1709 1710 1711 1712 1713 1714 1715 1716 1717 1718 1719 1720 1721 1722 1723 1724 1725 1726 1727 1728 1729 1730 1731 1732 1733 1734 1735 1736 1737 1738 1739 1740 1741 1742 1743 1744 1745 1746 1747 1748 1749 1750 1751 1752 1753 1754 1755 1756 1757 1758 1759 1760 1761 1762 1763 1764 1765 1766 1767 1768 1769 1770 1771 1772 1773 1774 1775 1776 1777 1778 1779 1780 1781 1782 1783 1784 1785 1786 1787 1788 1789 1790 1791 1792 1793 1794 1795 1796 1797 1798 1799 1800 1801 1802 1803 1804 1805 1806 1807 1808 1809 1810 1811 1812 1813 1814 1815 1816 1817 1818 1819 1820 1821 1822 1823 1824 1825 1826 1827 1828 1829 1830 1831 1832 1833 1834 1835 1836 1837 1838 1839 1840 1841 1842 1843 1844 1845 1846 1847 1848 1849 1850 1851 1852 1853 1854 1855 1856 1857 1858 1859 1860 1861 1862 1863 1864 1865 1866 1867 1868 1869 1870 1871 1872 1873 1874 1875 1876 1877 1878 1879 1880 1881 1882 1883 1884 1885 1886 1887 1888 1889 1890 1891 1892 1893 1894 1895 1896 1897 1898 1899 1900 1901 1902 1903 1904 1905 1906 1907 1908 1909 1910 1911 1912 1913 1914 1915 1916 1917 1918 1919 1920 1921 1922 1923 1924 1925 1926 1927 1928 1929 1930 1931 1932 1933 1934 1935 1936 1937 1938 1939 1940 1941 1942 1943 1944 1945 1946 1947 1948 1949 1950 1951 1952 1953 1954 1955 1956 1957 1958 1959 1960 1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976 1977 1978 1979 1980 1981 1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993 1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010 2011 2012 2013 2014 2015 2016 2017 2018 2019 2020 2021 2022 2023 2024 2025 2026 2027 2028 2029 2030 2031 2032 2033 2034 2035 2036 2037 2038 2039 2040 2041 2042 2043 2044 2045 2046 2047 2048 2049 2050 2051 2052 2053 2054 2055 2056 2057 2058 2059 2060 2061 2062 2063 2064 2065 2066 2067 2068 2069 2070 2071 2072 2073 2074 2075 2076 2077 2078 2079 2080 2081 2082 2083 2084 2085 2086 2087 2088 2089 2090 2091 2092 2093 2094 2095 2096 2097 2098 2099 2100 2101 2102 2103 2104 2105 2106 2107 2108 2109 2110 2111 2112 2113 2114 2115 2116 2117 2118 2119 2120 2121 2122 2123 2124 2125 2126 2127 2128 2129 2130 2131 2132 2133 2134 2135 2136 2137 2138 2139 2140 2141 2142 2143 2144 2145 2146 2147 2148 2149 2150 2151 2152 2153 2154 2155 2156 2157 2158 2159 2160 2161 2162 2163 2164 2165 2166 2167 2168 2169 2170 2171 2172 2173 2174 2175 2176 2177 2178 2179 2180 2181 2182 2183 2184 2185 2186 2187 2188 2189 2190 2191 2192 2193 2194 2195 2196 2197 2198 2199 2200 2201 2202 2203 2204 2205 2206 2207 2208 2209 2210 2211 2212 2213 2214 2215 2216 2217 2218 2219 2220 2221 2222 2223 2224 2225 2226 2227 2228 2229 2230 2231 2232 2233 2234 2235 2236 2237 2238 2239 2240 2241 2242 2243 2244 2245 2246 2247 2248 2249 2250 2251 2252 2253 2254 2255 2256 2257 2258 2259 2260 2261 2262 2263 2264 2265 2266 2267 2268 2269 2270 2271 2272 2273 2274 2275 2276 2277 2278 2279 2280 2281 2282 2283 2284 2285 2286 2287 2288 2289 2290 2291 2292 2293 2294 2295 2296 2297 2298 2299 2300 2301 2302 2303 2304 2305 2306 2307 2308 2309 2310 2311 2312 2313 2314 2315 2316 2317 2318 2319 2320 2321 2322 2323 2324 2325 2326 2327 2328 2329 2330 2331 2332 2333 2334 2335 2336 2337 2338 2339 2340 2341 2342 2343 2344 2345 2346 2347 2348 2349 2350 2351 2352 2353 2354 2355 2356 2357 2358 2359 2360 2361 2362 2363 2364 2365 2366 2367 2368 2369 2370 2371 2372 2373 2374 2375 2376 2377 2378 2379 2380 2381 2382 2383 2384 2385 2386 2387 2388 2389 2390 2391 2392 2393 2394 2395 2396 2397 2398 2399 2400 2401 2402 2403 2404 2405 2406 2407 2408 2409 2410 2411 2412 2413 2414 2415 2416 2417 2418 2419 2420 2421 2422 2423 2424 2425 2426 2427 2428 2429 2430 2431 2432 2433 2434 2435 2436 2437 2438 2439 2440 2441 2442 2443 2444 2445 2446 2447 2448 2449 2450 2451 2452 2453 2454 2455 2456 2457 2458 2459 2460 2461 2462 2463 2464 2465 2466 2467 2468 2469 2470 2471 2472 2473 2474 2475 2476 2477 2478 2479 2480 2481 2482 2483 2484 2485 2486 2487 2488 2489 2490 2491 2492 2493 2494 2495 2496 2497 2498 2499 2500 2501 2502 2503 2504 2505 2506 2507 2508 2509 2510 2511 2512 2513 2514 2515 2516 2517 2518 2519 2520 2521 2522 2523 2524 2525 2526 2527 2528 2529

et offensant. A ce moment, Tchitchérine, en vertu de ses fonctions diplomatiques, était étroitement lié au G.P.U. Cependant, je ne peux pas répondre catégoriquement à votre question.

12. Litvinov n'a pas participé à la lutte à l'intérieur du parti, tant par absence d'intérêts idéologiques, que par prudence. Il n'est pas intervenu dans la campagne de persécution menée contre moi, mais il se plaçait invariablement du côté de la majorité, tout en s'efforçant de se compromettre le moins possible. Il éprouvait une vive hostilité à l'égard de Staline et des parvenus. Staline s'appuyait davantage sur Tchitchérine et Karakhanne », tous deux adversaires de Litvinov. Je ne sais pas comment s'est passée la réconciliation définitive. Elle a certainement coïncidé avec la nomination de Litvinov au poste que Tchitchérine occupait au Narkomindel.

13. Je ne comprends pas à quel livre d'Aleksandrov vous faites allusion. Qui est cet Aleksandrov ? Olminsky¹⁰ ? Dans ce cas, je me bornerai à dire que tous ses travaux doivent être utilisés avec précaution : il n'avait pas assimilé le marxisme et était très enclin au paradoxe.

17. Lev M. KARAKHANB (1889-1937), membre du parti en 1917, était diplomate depuis 1918, vice-commissaire depuis 1928.

18. Mikhail S. ALEKSANDROV, dit OLMINSKY (1863-1933), écrivain, journaliste, critique littéraire, historien, avait appartenu à « La Volonté du Peuple », alors qu'il était étudiant en droit et avait rejoint les bolcheviks en Suisse après six ans de déportation et de prison. Il présidait la commission d'histoire de la Révolution et dirigeait *Proletarskaia Revoljucija* ; c'était un stalinien convaincu.

[IA QUESTION JUIVE¹]

(18 janvier 1937)

Avant d'essayer de répondre à vos questions, je dois vous prévenir que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'apprendre la langue juive, laquelle s'est en outre développée depuis que je suis devenu adulte. Je n'ai pas eu et je n'ai toujours pas la possibilité de suivre la presse juive, ce qui m'empêche de donner une opinion précise sur les différents aspects d'un problème aussi important et aussi tragique. Je ne puis donc, dans ma réponse, me prévaloir d'aucune espèce d'autorité. Je vais néanmoins essayer de dire ce que je pense.

Lorsque j'étais jeune, j'avais plutôt tendance à pronostiquer que les Juifs des différents pays seraient assimilés et que la question juive disparaîtrait ainsi, presque automatiquement. Le développement historique du dernier quart de siècle n'a malheureusement pas confirmé cette perspective. Le capitalisme en déclin a déchaîné partout un nationalisme exacerbé dont l'antisémitisme est un aspect. La question juive est devenue particulièrement grave dans le pays capitaliste le plus développé d'Europe, l'Allemagne.

D'un autre côté, les Juifs de différents pays ont créé leur propre presse et développé la langue yiddisch comme un instrument adapté à la culture moderne. Il faut donc tenir compte du fait que la nation juive va se maintenir, pour toute une époque à venir. Aujourd'hui les nations ne peuvent exister normalement sans territoire commun. Le sionisme est précisément né de cette idée. Mais les faits quotidiens démontrent que le sionisme est incapable de résoudre la question juive. Le conflit

1.T. 3973; version française des réponses données au journal *Ver Weg*, publiée dans *Service d'information et de presse* 18

entre Juifs et Arabes en Palestine prend un caractère toujours plus tragique et toujours plus menaçant. Je ne crois absolument pas que la question juive puisse être résolue dans le cadre du capitalisme pourrissant et sous le contrôle de l'impérialisme britannique.

Mais, me demandez-vous, comment le socialisme peut-il résoudre cette question ? Je ne puis là-dessus formuler que des hypothèses. Quand le socialisme sera devenu maître de notre planète, ou au moins de ses parties les plus importantes, il disposera dans tous les domaines de ressources inimaginables. L'histoire de l'humanité a connu l'ère des grandes migrations sur la base de la barbarie. Le socialisme ouvrira la possibilité de grandes migrations sur la base des techniques et de la culture les plus développées. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de déplacements forcés, c'est-à-dire de la création de nouveaux ghettos pour certaines nationalités, mais de déplacements librement consentis, ou plutôt réclamés par certaines nationalités ou fractions de nationalités. Les Juifs dispersés qui voudront se réunir dans la même communauté trouveront sous le soleil un endroit suffisamment étendu et riche. La même possibilité sera offerte aux Arabes comme à toutes les nations dispersées. *La topographie nationale fera partie de l'économie planifiée.* Telle est la vaste perspective historique que j'envisage. Travailler pour le socialisme international, c'est travailler aussi pour la solution de la question juive.

Vous me demandez si la question juive existe encore en U.R.S.S. Oui, elle existe, de même qu'existent les questions ukrainienne, géorgienne et même russe. La bureaucratie omnipotente étouffe le développement de la culture nationale comme de la culture tout court. Pire encore, le pays de la grande révolution prolétarienne est en train de traverser aujourd'hui une période de profonde réaction. Si la vague révolutionnaire avait ravivé les plus beaux sentiments de solidarité humaine, la réaction thermidorienne, elle, a fait surgir à nouveau tout ce qu'il y avait de bas, d'obscur et d'arriéré dans cet agglomérat de 170 millions d'hommes. La bureaucratie n'hésite même pas, pour renforcer sa domination, à recourir de façon à peine dissimulée aux tendances chauvines, et surtout aux tendances antisémites. Le dernier procès de Moscou, par exemple, a été organisé avec le dessein à peine dissimulé de présenter les internationalistes comme des Juifs sans foi ni loi, capables de se vendre à la Gestapo allemande.

Depuis 1925 et surtout 1926, la démagogie antisémite, bien camouflée, inattaquable, va de pair avec des procès symboli-

ques contre des pogromistes avoués. Vous me demandez si l'ancienne petite bourgeoisie juive en U.R.S.S. a été socialement assimilée par le nouvel environnement soviétique. Je ne peux vraiment pas vous donner de réponse claire sur ce point. Les statistiques sociales et nationales en U.R.S.S. sont extrêmement tendancieuses. Elles ne servent pas à établir la vérité, mais, avant tout, à glorifier les chefs, les dirigeants, ceux qui créent le bonheur. Une importante partie de la petite bourgeoisie juive a été absorbée par les formidables appareils de l'Etat, de l'industrie, du commerce, des coopératives, etc., surtout des couches supérieures et intermédiaires. Ce fait a engendré une atmosphère de sentiments antisémites que les dirigeants manipulent adroitement afin de canaliser particulièrement contre les Juifs le mécontentement qui existe contre la bureaucratie.

Sur le Birobidjan², je ne peux vous donner guère plus que mes estimations personnelles. Je ne connais pas cette région, et encore moins les conditions dans lesquelles les Juifs s'y sont installés. De toute façon, ce ne peut être qu'une expérience limitée. L'U.R.S.S. à elle seule serait encore trop pauvre pour résoudre sa propre question juive, même sous un régime beaucoup plus socialiste que ne l'est le régime actuel. Je le répète, la question juive est indissolublement liée à l'émancipation complète de l'humanité. Tout ce qui peut être fait d'autre en ce domaine ne peut constituer qu'un palliatif, voire souvent une lame à double tranchant, ainsi que le démontre l'exemple de la Palestine.

2. Il s'agit de la zone autonome réservée en 1934 au peuplement juif en Union soviétique.

LETTRE AU DAILY HERALD¹

(18 janvier 1937)

Monsieur le Rédacteur en chef.

C'est la première occasion que j'ai eue depuis mon internement en Norvège de vous écrire sur une question de la plus extrême importance en relation avec un aspect encore obscur mais néanmoins significatif du procès de Moscou d'août 1936.

J'ai devant moi le numéro du 26 août 1936 du *Daily Herald*. A la fin de la dépêche de votre correspondant particulier à Moscou, il dit : « Jusqu'au dernier moment (disent les Central News) les seize hommes fusillés aujourd'hui avaient espéré la clémence. Jamais jusqu'à leur affaire, aucun des membres de la Vieille Garde, fondateurs de l'Etat soviétique, n'avait été exécuté. On avait supposé généralement qu'un décret spécial, adopté seulement il y a cinq jours, leur donnant le droit de faire appel, avait été adopté pour pouvoir les épargner. »²

Il n'y a aucune exagération à dire que le décret spécial mentionné dans le dernier paragraphe de votre dépêche de Moscou jette une lumière crue sur le procès et qui pénètre au cœur de la machinerie mise en marche pour assassiner les seize accusés et dévoile tout le procès comme une abominable imposture.

Pourquoi ? Immédiatement après l'assassinat de Kirov en décembre 1934, le comité exécutif central des soviets a adopté un décret spécial : les accusés pour actes de terrorisme contre des fonctionnaires du parti et de l'Etat étaient privés du droit d'appel contre une sentence de mort exécutoire. Ce décret fut

¹ Lettre (T 3974), avec la permission de la Houghton Library. Le *Daily Herald* était lié au Labour Party.

² Trotsky avait déjà demandé qu'on enquête sur cette question, mais la démarche n'avait pas été faite (cf. *Œuvres*, *II*, pp. 194, 195).

adopté pour faciliter l'exécution des prétendus « assassins » dont les affaires furent jugées dans des procédures de haute cour.

Les seize accusés du procès d'août 1936 se voyaient pourtant juger en public. Ce qui a frappé tout le monde et paru inexplicable — précisément les aveux de culpabilité des accusés suivis par leurs appels à la clémence — ne peut s'expliquer que par le nouveau décret spécial que rapporte votre correspondant. Il devrait être maintenant tout à fait clair que ces « aveux » ont été extorqués aux accusés seulement par la promesse antérieure que, après appel, les peines de mort décidées d'avance seraient revues par un organisme supérieur.

L'ensemble du procès a donc été conduit selon un macabre schéma. Le nouveau décret donnait vraisemblablement aux accusés le droit de faire appel ; les accusés « ont avoué » ; ils ont été condamnés à mort ; ils ont fait leur appel préparé d'avance à l'organisme supérieur ; et ils ont été dupés de façon répugnante.

Le *Daily Herald* est apparemment l'un des rares périodiques qui aient rapporté ces informations très révélatrices. Vous comprendrez certainement l'importance et la nécessité d'établir de façon formelle le fait qu'un tel décret spécial ait été adopté la veille même de l'ouverture du procès. Je vous prie donc de vouloir bien vérifier la source du rapport de Moscou de votre correspondant, afin que cette dernière pièce prenne convenablement sa place dans la bizarre mosaïque de l'imposture qui

LES PROCÈS : LA BUREAUCRATIE ET L'ANTISÉMITISME¹

(18 janvier 1937)

Vous me posez une série de questions ayant trait à l'Union soviétique. Il faudrait un livre entier pour y répondre. J'ai écrit ce livre quand j'étais en Norvège. Il s'appelle *La Révolution trahie* et a été publié en France il y a deux mois. J'ai reçu aujourd'hui de New York un télégramme disant que les corrections étaient terminées et le livre va bientôt paraître en anglais. Ceux qui s'intéressent à mon opinion sur la situation économique, sociale, politique et culturelle actuelle en Union soviétique — je ne peux que les renvoyer à ce livre. Une partie est consacrée à la question de la nouvelle Constitution soviétique. Ma conclusion est celle-ci : tout ce qui est historiquement progressiste dans cette Constitution était déjà compris intégralement et totalement dans l'ancienne Constitution qui fut élaborée sous la direction de Lénine. Ce qui distingue la nouvelle Constitution de l'ancienne, c'est qu'elle essaie de *renforcer et de perpétuer les vastes privilèges économiques et la dictature absolue de la bureaucratie soviétique*.

Vous m'interrogez sur le procès des seize. Là-dessus je suis en train de terminer un petit livre dans lequel j'espère prouver à toute personne critique et honnête que les procès de Moscou constituent la plus grande falsification dans l'histoire politique du monde entier. Des procès historiques bien connus comme le fameux procès Beilis dans la Russie tsariste, celui de Dreyfus en France, celui de l'incendie du Reichstag en Allemagne sont jeux d'enfant en comparaison de celui des seize². Et de nou-

1. Archives James P. Cannon; Library of Social History, New York. Traduit de l'anglais. Publié dans *Jewish Daily Forward* de New York 28 janvier 1937.

2. L'ouvrier juif d'Ukraine Menahem BEILIS (1874-1934) avait été accusé en 1911 d'avoir commis un « crime rituel » sur la personne

veaux procès sont en route... Plus les privilèges de la caste dirigeante soviétique grandissent, plus brutalement elle doit réprimer toute voix de critique et d'opposition. Elle ne peut cependant punir ouvertement ses adversaires sous les yeux du peuple pour avoir exigé plus d'égalité et plus de liberté. Elle est obligée de porter contre les oppositionnels des accusations fausses. Dès 1927, il m'est apparu clairement que la bureaucratie attribuerait à l'Opposition des crimes horribles et qu'elle devrait étrangler l'indépendance des masses populaires pour que la vérité n'explose pas au grand jour. Pour développer ces idées, j'écrivais le 4 mars 1929 : « Il ne reste qu'une chose à Staline : essayer de tracer une ligne de sang entre le parti officiel et l'Opposition. *Il doit absolument lier l'Opposition à des crimes terroristes, la préparation d'une insurrection armée, etc.* »

Ces lignes ont été imprimées (*Biulleten Opositsii* n° 1/2) presque six ans avant l'assassinat de Kirov*³. Au cours de ces années, dans des dizaines d'articles et des centaines de lettres, j'appelais mes amis et partisans à être extrêmement prudents avec les provocateurs du G.P.U. En ce sens, le procès de Moscou n'est pas quelque chose à quoi je ne m'attendais pas. Comment il fut préparé et comment les soi-disant « aveux » des malheureux accusés furent arrachés est raconté dans une série de brochures publiées dans les tout derniers mois. Je veux citer le *Livre rouge sur le procès de Moscou*, par Léon Sedov (mon fils) ; *Seize Fusillés*, par Victor Serge (le célèbre écrivain français révolutionnaire bien connu)⁴. Une brochure a été publiée à New York par M. Shachtman *The Moscow Trial — The Greatest Frame-up in History* (Le Procès de Moscou — La plus grande imposture de l'Histoire). Elle a eu un grand succès et je peux la recommander à qui veut se familiariser sérieusement et honnêtement avec le procès de Moscou.

d'un enfant chrétien. Son procès provoqua de grandes manifestations de masse contre le tribunal et le régime tsariste, et il fut acquitté. Le capitaine Alfred DREYFUS (1859-1935), Juif d'une grande famille bourgeoise, avait été accusé d'espionnage au profit de l'Allemagne et condamné aux travaux forcés en 1894. Sa condamnation ouvrit la grave crise de « l'affaire Dreyfus » : son innocence fut reconnue des années plus tard. En septembre 1933, au cours de la première année de gouvernement des nazis en Allemagne se déroula à Leipzig le procès des prétendus incendiaires du Reichstag ; les principaux accusés, dont le Bulgare Dimitrov, furent acquittés.

3. Sur Kirov, cf. n. 6, pp. 41-42.

4. Victor Lvovitch Kibaltchitch, dit Victor SERGE (1890-1947) fils de parents russes émigrés en Belgique était un très grand écrivain belge de langue française. Arrêté et déporté en 1933, après avoir appartenu à l'Opposition, il avait été libéré en avril 1936 et avait quitté l'U.R.S.S. Il avait consacré au procès d'août 1936 une brochure *Seize Fusillés*.

Friedrich Adler⁵, le secrétaire de la II^e Internationale et mon authentique adversaire politique, a comparé le procès de Moscou aux procès des sorcières au Moyen Age. Adler rappelle, tout à fait opportunément, que la Sainte-Inquisition est toujours arrivée à arracher un « repentir sincère » à ceux qui étaient accusés de sorcellerie. Entre les mains des inquisiteurs, toute sorcière racontait en détail comment elle passait la nuit avec le diable sur la montagne la plus proche.

Le G.P.U. utilise des méthodes plus raffinées, mieux appropriées à l'époque des avions et de la radio ; mais, dans son essence, l'aveu est arraché par le moyen *d'une torture mentale prolongée sur plusieurs années*. J'en parle de façon plus détaillée dans mon livre.

Vous me demandez s'il existe un lien entre le procès de Moscou et l'antisémitisme. Absolument ! Cela a été démontré très clairement dans la presse par Franz Pfemfert⁶, un écrivain et éditeur allemand, réfugié (ayant échappé) au nazisme. Celui qui suit avec attention la vie intérieure de l'Union soviétique, qui lit ligne après ligne et entre les lignes la presse soviétique, a vu depuis longtemps que les bureaucrates soviétiques jouent double jeu sur la question juive comme sur d'autres questions. En paroles, bien sûr, ils se prononcent contre l'antisémitisme ; non seulement ils traînent devant les tribunaux les pogromistes fanatiques, mais ils les fusillent aussi. En même temps pourtant ils exploitent systématiquement les préjugés antisémites afin de compromettre tout groupe d'opposition. Dans les commentaires sur le déroulement des procès politiques, les goûts artistiques des accusés, le caractère de leur position sociale, toujours, invariablement, on souligne que l'Opposition est un produit de l'intelligentsia juive. Il faudrait le dire ouvertement : sur ce plan, la bureaucratie stalinienne a ressuscité sous une forme plus polie la tradition de la bureaucratie tsariste. Le développement économique et culturel de toutes les autres nationalités de l'Union soviétique souffre également de la dictature

⁵Friedrich ADLER (1817-1960), fils de Victor Adler, dirigeant du parti social-démocrate autrichien, anima la gauche de ce parti avant-guerre et abattit à coups de revolver le Premier ministre en 1916. Leader de l'internationale 2 1/2, il fut secrétaire de la II^e Internationale après la « réunification » de 1923. Il venait d'écrire une brochure où il qualifiait le procès de Moscou de « procès en sorcellerie ».

⁶Franz PFEMFERT (1879-1954), critique littéraire et journaliste polonoise, directeur de *Die Aktion* et un des éléments « gauchistes » conséquents du mouvement communiste allemand s'était réfugié en Tchécoslovaquie en 1933 puis en France en 1936. Il était lié à Trotsky par une vieille amitié.

■ Les tentatives pour me représenter, moi et mes camarades d'idées, comme des ennemis de l'Union soviétique, sont absurdes et malhonnêtes. Je ne confonds pas l'Union soviétique avec la caste bureaucratique qui s'y est développée. Je crois en l'avenir de l'Union soviétique qui se libérera de la bureaucratie et terminera l'œuvre commencée par la révolution d'Octobre.

La bureaucratie, ce ne sont pas les quelques centaines de personnes qui gouvernent en Union soviétique, mais plusieurs millions de citoyens qui constituent tous ensemble l'aristocratie ouvrière. Dans mon livre récent, *La Révolution trahie*, je calcule qu'en Union soviétique il y a de 12 à 15 % ou presque cinq millions de personnes qui constituent l'aristocratie privilégiée. Mais la bureaucratie n'est pas faite, bien entendu, d'un seul niveau économique : la couche inférieure de la bureaucratie vit en moyenne plus mal que l'ouvrier européen ou américain. La structure sociale est profondément divisée, ce qui conduit nécessairement au mécontentement. Par exemple, il y a des millions de gens qu'on caractérise par le terme d'« employés ». Ceux qui jouissent de vacances en *datcha*, souvent deux fois par an, et vivent dans un grand confort, diffèrent beaucoup de la majorité, qui sont de petits fonctionnaires ou des travailleurs ordinaires, dont la situation économique est bien plus basse qu'il n'est en moyenne nécessaire pour une vie simple. Et les grands aristocrates, la couche tout à fait supérieure de la bureaucratie, vivent comme des millionnaires américains, bien qu'en réalité ils n'aient aucun capital.

Pour qu'il n'y ait aucune mauvaise interprétation de ce que je dis sur la question de savoir s'il existe un anti-sémitisme en Union soviétique, en liaison avec ce que je viens de dire, je dois l'expliquer. L'intelligentsia juive joue un grand rôle en Union soviétique dans de nombreux domaines. L'ancienne petite bourgeoisie juive a, du fait de ses capacités spécifiques, fourni un pourcentage important de la bureaucratie. On les a engagés parce qu'ils avaient un certain niveau d'instruction, et comme c'est la bureaucratie que l'on voit, le mécontentement se dirige contre eux. Car il y a encore un vigoureux antagonisme anti-juif et les masses tendent à être doublement incitées à être contre les Juifs. Leur chauvinisme les rend hostiles aux Juifs à cause de leur aspect et de leur accent, et le mécontentement qui est le leur contre les fonctionnaires les excite contre les Juifs. Ainsi, par exemple, on peut chasser des Juifs de postes élevés sans irriter les masses — ce qui est arrivé récemment dans l'affaire du Juif polonais lagoda, chef du commissariat

aux affaires intérieures, qui a été remplacé par Ejov' — mais on ne peut pas faire la même chose avec ceux du bas parce qu'on manque de gens capables et qu'il faut accepter les Juifs comme fonctionnaires. Ainsi, comme il y a un mécontentement, le puissant du sommet ne se soucie pas que la responsabilité en soit rejetée sur les fonctionnaires Juifs — au lieu de sur la bureaucratie dans son ensemble, dont, bien sûr, ils font partie.

Prenons par exemple ces procès de l'Opposition — là on poussait toujours les Juifs sur le devant, pourtant de ce point de vue, ils n'étaient ni pires ni meilleurs. C'est-à-dire que le thème Juif a été utilisé à fond dans la lutte avec l'Opposition et que cela a duré plusieurs années. En 1927, quand j'ai constitué le bloc de l'Opposition, il n'y avait à la tête de mon groupe aucun Juif, sinon moi. Les autres, comme Smimov, Préobrajensky, Mratchkovsky⁷ ⁸ et autres, ne comptaient pas un seul Juif. Egalement ce qu'on appelait l'Opposition zinoviéviste était composée, exception faite de Zinoviev, de non-Juifs, les meilleurs dirigeants révolutionnaires de Leningrad, comme Bakaïev, Evdokimov, Koukline et autres'.

Et en 1927, Staline écrivait déjà dans les documents officiels — très discrètement, mais le sens était clair — que l'Opposition comptait en majorité des Juifs. Il disait alors : « Nous luttons contre Trotsky, Zinoviev, Kamenev et autres non parce qu'ils sont Juifs, mais parce qu'ils sont oppositionnels. » L'intention était clairement d'indiquer qu'à la tête de l'Opposition se trouvaient des Juifs. Je n'étais pas seul à réaliser qu'ils nous combattaient autrement qu'en tant qu'adversaires politiques. Précisément parce que Staline ne s'arrêtait devant rien dans sa lutte contre l'Opposition, c'était également possible. A une réunion du bureau politique, à cette époque, j'ai échangé des notes avec Boukharine, que j'ai encore dans mes archives, dans lesquelles je lui disais : « Vous dirigez l'opposition contre nous ».

7. Henrikh G. Iagoda avait été remplacé par un obscur *apparatchik* monté au sommet du parti par la faveur de Staline, Nikolai I. EJOV (1895-1940).

8. Les trois vieux-bolcheviks, le mécanicien Ivan N. SMIRNOV (1881-1936), l'économiste Evgenii A. PREOBRAJENSKY (1886-1937) et Sergei V MRATCHKOVSKY (1883-1936) né en prison de parents prisonniers politiques avaient fait partie du groupe dirigeant de l'Opposition de gauche de 1923 à la fin de 1927.

9 Trotsky mentionne ici quelques vieux-bolcheviks de Leningrad liés à Zinoviev: Ivan P. BAKAIEV (1887-1936), ouvrier, ancien chef de la Tcheka à Pétrograd, Grigori E. EVDOKIMOV (1884-1936), ouvrier, puis marin avaient été exécutés avec les seize tandis qu'Aleksandr c KOI'KLINB (1876-1937 ?). un des plus vieux ouvriers bolcheviks de Leningrad, condamné en 1935. fut probablement supprimé sans jugement.

en tant que Juifs. * Boukharine me répondit qu'il ne pouvait tout simplement pas croire qu'une chose pareille puisse jouer un rôle. J'ai suggéré alors à Boukharine que nous allions tous les deux à la meilleure usine établir ce que disaient les ouvriers. Boukharine accepta, mais il confia à quelqu'un ce que nous avions décidé de faire, et on le lui interdit.

On peut relever cette tendance ici et là en 1924 ; en 1926, elle était devenue systématique.

Sur la question juive, avant tout, je peux dire qu'elle ne peut pas être résolue dans le cadre du système capitaliste ni par le sionisme. Il fut un temps où je croyais que les Juifs s'assimileraient dans les peuples et les cultures où ils vivaient. C'était le cas en Allemagne et même en Amérique et c'est la raison qui rendait possible une telle prédiction. Mais maintenant il est impossible de dire cela. L'histoire récente nous a donné une leçon à ce sujet. Le destin des Juifs a été posé comme une question brûlante surtout en Allemagne, et les Juifs qui avaient oublié leurs ancêtres se les sont vus rappeler. Je prévois qu'une situation analogue va se développer en France, où il existe déjà des signes importants de forts courants anti-sémites, pour ne pas mentionner la brutalité avec laquelle la question juive a été traitée dans les pays capitalistes d'Europe de l'Est au cours des dernières années.

Si le capitalisme continue longtemps sa survie, la question juive se posera de façon aussi aiguë dans tous les pays où vivent des Juifs, y compris aux Etats-Unis.

Je ne peux pas dire ce qu'il adviendra des Juifs dans quelques centaines d'années, pas plus que je ne sais ce qu'il adviendra des Mexicains. Je sais cependant que la question juive ne pourra être résolue que par la révolution socialiste. Je parle de la question juive en termes généraux, parce que je sais peu de choses sur les problèmes intérieurs de la vie juive. Je peux cependant dire que, sous l'ordre socialiste, les Juifs aussi peuvent et pourront vivre leur propre vie de peuple, avec leur propre culture qui a connu un important développement dans les dernières années. La question territoriale est pertinente parce qu'il est plus facile à un peuple de réaliser un plan économique et culturel quand il vit en masse compacte. Sous le socialisme, cette question se posera, et avec l'accord de ceux des Juifs qui le voudront, il pourra y avoir une libre émigration de masse que personne ne sera obligé de rejoindre, exactement comme, de façon générale, il n'y aura aucun règne de la force dans l'Etat socialiste. Car, si un groupe de Juifs maintiennent qu'ils veulent vivre sous le socialisme dans la culture juive qui

leur permet de vivre leur vie conformément à leurs façons et à leur esprit, pourquoi ne pourraient-ils pas le faire ?

La concentration en un endroit compact est nécessaire au développement culturel, parce qu'elle facilite l'extension de l'influence culturelle sur les larges masses à travers une forte circulation de masse de la presse, le théâtre, etc. Si des Juifs le veulent, le socialisme n'aura aucun droit de le leur refuser. Je veux souligner que je ne suis pas en train de dire que les Juifs doivent avoir un territoire, parce que, sous le socialisme, les Juifs, comme les autres peuples, seront libres et assurés de vivre là où ils le désirent.

La question juive, dans toutes ses ramifications, ne peut cependant être résolue que par la révolution prolétarienne. Pour cette raison, les masses ouvrières juives devront travailler et combattre aux côtés des ouvriers de tous les pays pour la réalisation de cet objectif.

[L'INSTALLATION AU MEXIQUE¹]

(20 janvier 1937)

Cher Camarade Cannon²,

La marche des événements a fait de moi votre voisin : quatre jours seulement de voyage nous séparent. Natalia et moi sommes maintenant depuis dix jours à México. J'ai essayé plusieurs fois de vous écrire, j'ai voulu vous envoyer, à vous et à votre femme, nos meilleurs saluts de la part de deux nouveaux citoyens du nouveau monde. Mais vous pouvez facilement imaginer le chaos qui nous entoure et qui est même, d'une certaine façon, en nous : tous les amis, anciens et nouveaux, les impressions nouvelles et aussi les nouvelles attaques contre notre santé. Natalia a déjà subi pendant plus de trois jours une crise de paludisme. Depuis deux jours, elle va mieux. La question la plus préoccupante pour nous pendant notre long voyage (21 jours) a été de savoir si nous trouverions ici à México une sténo russe, la condition la plus nécessaire de tout mon travail. Cette question est maintenant heureusement réglée. Je me suis remis au travail et j'ai retrouvé mon équilibre, ce qui me permet de vous écrire.

1. Lettre à J.P. Cannon (7495) avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. James P. CANNON (1890-1974) avait d'abord été militant des I. W.W. avant de rejoindre le parti socialiste et son aile gauche avec la révolution russe. Il avait été l'un des pionniers du mouvement communiste aux Etats-Unis, chef de file, avec Foster, d'une des trois grandes fractions qui divisaient le P.C. américain dans les années vingt. Délégué au 6^e congrès de l'I.C., il y avait lu des textes de Trotsky et avait été gagné ainsi à l'Opposition de gauche. Exclu peu après son retour, il avait fondé la Communist League of America qu'il avait dirigée, et avait été également l'un des dirigeants du W.P.U.S. fondé en 1934. Il venait, avec ses camarades, de rejoindre le parti socialiste et ce tournant avait coïncidé avec son installation en Californie, pour des raisons de santé, qui correspondait à des nécessités politiques.

Les cinq camarades américains qui ont été pour nous précieux ici sont maintenant sur le point de rentrer aux Etats-Unis³. Nous avons avec nous un camarade français, van Heijenoort*, que vous connaissez. Les camarades de New York proposent de nous envoyer pour un séjour plus long le camarade Bernard Wolfe^{4 5}. Le camarade tchécoslovaque Frankel⁶ est prêt à venir ici, mais il n'y a pas encore de décision définitive là-dessus.

Diego Rivera, qui a travaillé très dur pour obtenir notre visa, est maintenant tombé malade à cause de ce dur travail et est actuellement hospitalisé avec une infection maligne. Sa résistance à la maladie est malheureusement insuffisante et nous avons tous été très abattus de ce qui lui arrive.

Shachtman m'a assuré que votre santé à vous s'est bien améliorée depuis votre séjour en Californie, et vous pouvez imaginer combien nous sommes satisfaits de cette nouvelle.

J'ai vu avec beaucoup de plaisir les quatre premiers numéros de votre journal⁷. Un début excellent ! Et si vous trouvez les moyens matériels de continuer régulièrement sa publication, ce sera un grand succès.

Etes-vous assez puissant, dans votre Etat pour m'obtenir un tout petit visa pour vous rendre visite en Californie — pour deux jours seulement ? Si non, pouvons-nous espérer vous voir dans ce Mexique plus hospitalier, dans un avenir très proche ? Nous en serions heureux tous les deux, Natalia (qui parle très souvent de vous avec affection) et moi.

Les camarades des Etats-Unis ont été tellement occupés tout le temps par des questions pratiques que nous n'avons guère eu d'occasions de discuter la question de la situation aux Etats-Unis. Shachtman nous a dit qu'il avait eu des discussions

3. Max Shachtman, autre dirigeant de la fraction trotskyste, George Novack, secrétaire du comité de défense, et plusieurs autres militants américains, avaient accueilli Trotsky à son arrivée et contribué à son installation.

4. Jean VAN HEUENOORT (né en 1912), étudiant en mathématiques, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo à partir de 1932, puis en France. Il avait séjourné à deux reprises auprès de lui en Norvège et venait d'arriver au Mexique.

5. Bernard WOLFE (né en 1915), un ancien étudiant de Yale, militant à New York, venait d'accepter d'assurer pour plusieurs mois le secrétariat de Trotsky.

6. Jan FRANKEL (né en 1906), ancien membre des J.C. et du P.C. de Tchécoslovaquie avait été secrétaire de Trotsky en Turquie de 1930 à 1933 puis pendant les premiers mois de son séjour en Norvège. Il était à cette époque en Tchécoslovaquie.

7. Cannon venait d'entreprendre la publication à San Francisco du journal *Labor Action*, organe du parti socialiste de Californie, et qui était d'une certaine façon l'organe de la tendance trotskyste dans ce parti.

des succès obtenus et n'a mentionné qu'en quelques mots certaines divergences qui se sont manifestées au cours de la dernière période. Il n'est pas nécessaire que j'insiste beaucoup auprès de vous sur le fait que je ne puis en ce moment me faire une opinion là-dessus. En tout cas, je serais très heureux d'avoir de vous des informations sur votre travail en Californie, votre opinion sur la situation et votre perspective.

■ Mon livre *La Révolution trahie* va, je l'espère, paraître à New York dans quelques semaines. Naturellement vous en recevrez tout de suite un exemplaire et je serai heureux d'avoir votre opinion sur lui. Je suis en train en ce moment de finir une brochure sur le procès de Moscou, en russe^e. J'espère qu'elle paraîtra au printemps à New York.

Je vous adresse sous pli séparé une photo prise avec Diego Rivera. Avec les meilleurs saluts et souhaits de Natalia et moi à la camarade Rose⁸⁹ et à vous-même.

8. Il s'agit d'une partie des textes qui constitueront en définitive un livre, publié sous le titre *Les Crimes de Staline*.

9. Rose KARSNER (1889-1968) avait été l'une des fondatrices du P C américain puis de l'Opposition de gauche. Elle était depuis 1924 la compagne de Cannon et sa principale collaboratrice.

[REMERCIEMENTS^{1 2}]

(20 janvier 1937)

Cher M. Ernst¹,

George Novack m'a parlé des nombreux services que vous avez si obligeamment rendus pour moi au cours des deux dernières années, particulièrement pour l'octroi du visa pour les Etats-Unis.

Je saisis cette occasion, la première depuis ma libération de l'internement en Norvège et mon arrivée au Mexique, pour vous remercier de tout ce que vous avez fait. On m'a dit que vous projetiez de visiter le Mexique dans un avenir proche. Si vous venez, j'attendrai avec plaisir de vous remercier en personne.

1. Lettre à Morris Ernst (7707) avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. Morris Léopold ERNST (1888-1976) était l'avocat de l'American Civil Liberties Union (Union américaine pour les libertés civiles) et avait de cordiales relations avec J.P. Cannon depuis des années en cette qualité. Ami personnel du président Roosevelt, il avait essayé en 1934 d'obtenir un visa américain pour Trotsky.

[PREMIÈRES NOUVELLES DU NOUVEAU MONDE^{1 2]}

(20 janvier 1937)

Mon cher Tamada³,

Natalia et moi vous envoyons nos salutations du nouveau monde où nous sommes arrivés après vingt et un jours de voyage. Je ne vais pas vous décrire notre séjour en prison pendant les dernières semaines. Il suffira de dire qu'elles ont été ■la pire période de notre vie. Même si l'on reconnaît comme nécessaires les mesures prises par le gouvernement, il est impossible de comprendre pourquoi il a estimé nécessaire de les aggraver par une aussi injuste brutalité. Psychologiquement, je ne peux expliquer l'attitude du gouvernement que par le fait qu'il ressentait ses actions contre moi comme tellement injustes qu'il a commencé à me haïr...

Le voyage a été très agréable. La mer était calme et Natalia a très peu souffert pendant les vingt et un jours de voyage. Le capitaine et l'équipage étaient aussi amicaux à notre égard que le peuple norvégien en général. Le gouvernement mexicain a fait tout son possible pour faciliter nos premiers pas sur cette nouvelle terre ; il a envoyé une voiture spéciale avec des amis américains et mexicains à notre rencontre, et ainsi de suite.

Nous vivons maintenant dans la maison de notre ami, le célèbre peintre Diego Rivera qui est malheureusement malade actuellement et hospitalisé. Heureusement nous avons trouvé une dactylo russe et elle travaille dur ; j'ai terminé un petit livre que j'avais commencé sur le bateau, sur le procès de Mos-

1. Lettre à K. Knudsen (8696) avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'allemand.

2. « Tamada » qui désigne le « chef de table » était l'affectueux surnom donné par Trotsky à celui qui avait été son hôte en Norvège de juillet 1935 à son internement en 1936.

cou et notre internement en Norvège. Il est possible que je le titre « Deux crimes ». J'espère que vous avez reçu plusieurs exemplaires de l'excellent pamphlet de notre ami Max Shachtman sur le procès de Moscou. Le mouvement contre ce crime grandit et se renforce aux Etats-Unis et j'espère regagner le temps que j'ai perdu pendant mon internement en Norvège.

Excusez-moi, je vous prie, de n'écrire qu'au sujet de mes propres affaires. Cela ne veut pas dire que notre intérêt et affection pour votre famille ait diminué avec la distance — pas du tout, mon cher Tamada ! Nous espérons recevoir de vous des nouvelles de votre famille et de votre nouvelle activité au Storting³. Vivez-vous maintenant à Oslo ? Et Madame Hilda ? Et HjØrdis ? Et Borghardt⁴ ?

Je dois avouer que je ne comprends pas l'attitude de Puntervold \ Il ne m'a rendu aucun véritable service, a totalement négligé ses obligations, nous a visité dans un tel état qu'il a oublié tout ce qu'il nous avait promis. Il défendait Konstad⁶ contre moi, pas moi contre Konstad. Il n'a pas fait la moindre attention au procès. Il a touché plus de 5 000 couronnes et maintenant a bloqué mon petit compte bancaire... C'est la première initiative qu'il ait prise depuis que je lui ai confié les pouvoirs. Le gouvernement avait promis de nous envoyer notre argent (5 000 couronnes environ) télégraphiquement, mais jusqu'à présent nous n'avons pas le moindre argent. Peu importe. Ce chapitre est clos, définitivement !

Avez-vous reçu la radio que nous avons laissée à Sundby ?

Les trois premiers jours ici, Natalia a terriblement souffert de malaria, mais maintenant elle va bien mieux. Ma santé est plus ou moins satisfaisante, mais les quatre mois d'internement, sans la possibilité de se battre contre la calomnie et les calomnieurs, ont équivalu à cinq ans. Le climat d'ici est beau, je veux dire particulièrement dans la région de México. C'est un printemps permanent, avec très peu de variations, sauf les quelques mois de pluie. Nous avons trouvé ici de très bons et fidèles amis, tant américains que mexicains, et nous avons com-

3. Knudsen, qui était journaliste, avait été élu député au Storting de Norvège aux élections législatives d'octobre 1936.

4. « Madame Hilda » désigne l'hôtesse, compagne de Konrad Knudsen, HjØrdis, sa fille, (née en 1914) et Borghardt, son fils, (né en 1921) et non Borghardt comme l'orthographe Trotsky.

5. Michael PUNTERVOLD (1879-1937) avait été l'avocat de Trotsky en Norvège et ne lui avait pas rendu de grands services. Mais il avait de grandes exigences.

6. Leif Ragnvald KONSTAD (1889-194?) était depuis 1928 en Norvège le chef du bureau des passeports et, de fait, le véritable geôlier de Trotsky. Il était par ailleurs ouvertement pronazi.

mencé le nouveau chapitre avec de bonnes perspectives et d'agréables souvenirs de nos vieux amis.

Nos salutations les meilleures et les plus chaleureuses à tous les Knudsen et à tous nos amis communs.

DIX-SEPT NOUVELLES VICTIMES DU G.P.U.

(20 janvier 1937)

1. Après bien des rumeurs non confirmées, il semble, d'après les dépêches parvenues de Moscou aujourd'hui, qu'un procès devant la justice va décidément commencer le 23 janvier contre dix-sept nouvelles victimes du G.P.U. Cette information a été rendue publique le 19 janvier, c'est-à-dire quatre jours seulement avant l'ouverture du procès. Je ne connais pas encore l'acte d'accusation. L'objectif de cette procédure hâtive est de prendre une fois de plus par surprise l'opinion publique en empêchant des étrangers indésirables d'avoir la possibilité d'assister au procès et surtout de m'empêcher moi, le principal accusé, de dénoncer à temps cette nouvelle imposture.

2. Les quatre accusés dont les noms ont été communiqués à la presse sont de vieux révolutionnaires, membres du comité central du parti bolchevique du temps de Lénine. Piatakov' a été pendant pas moins de onze années le véritable dirigeant de

1. Communiqué de presse, T 3977 et *Los Procesos de Moscu* (1937). Traduit du russe. C'est la première réaction de Trotsky à l'annonce du second procès de Moscou.

2. Iouri G. PIATAKOV (1890-1937), fils d'un industriel ukrainien, d'abord anarchiste, était devenu bolchevik en 1910. Lié à Boukharine, il avait polémique contre Lénine, pendant la guerre, sur la question nationale. Président du conseil des commissaires du peuple en Ukraine en 18, partisan des « communistes de gauche » avec Boukharine en 19, il avait été également président du tribunal suprême et vice-président du conseil de l'économie. Membre de l'Opposition de gauche à partir de 1923, il était en mission aux Etats-Unis quand il s'était décidé à faire une déclaration de capitulation. On l'avait fait attendre pour le réintégrer, mais en 1930 il avait retrouvé au C.C. la place qu'il avait occupée déjà de 1921 à 1927. Il était vice-commissaire à l'industrie lourde. Son nom avait été prononcé par des accusés au procès de Moscou en août et par des témoins à celui de Novosibirsk en novembre. Il avait vraisemblablement été arrêté au lendemain du procès des seize, malgré la lettre qu'il avait signée réclamant la peine de mort contre eux.

l'industrie soviétique. Il est accusé d'être l'organisateur du sabotage industriel. Radek était le porte-parole le plus autorisé de la politique extérieure de l'U.R.S.S. Il est accusé d'être l'organisateur de l'intervention militaire. Sokolnikov commandait une armée pendant la guerre civile, a restauré les finances soviétiques à l'époque de la Nep et a été ensuite ambassadeur à Londres. Il est accusé d'être un agent de Hitler. Sérébriakov a été l'un des constructeurs du parti, secrétaire de son comité central, commissaire politique du front sud pendant la guerre civile, avec Staline. On le déclare traître. Tout le bureau politique et presque tout le comité central de l'époque héroïque de la révolution (sauf Staline) sont proclamés agents de la restauration du capitalisme. Qui le croira ?

3. Piatakov et Sérébriakov ont été mes partisans politiques de 1923 et 1927 et ont été très proches de moi. Radek aussi en 1926-1927. Sokolnikov a été lié pendant quelque temps au groupe d'opposition de Zinoviev, Kamenev et la veuve de Lénine, Kroupskaia. Tous les quatre ont quitté l'Opposition en 1927-1928. Leur rupture avec moi a été totale et définitive. Je les ai publiquement stigmatisés comme des renégats politiques. Ils ont répété toutes les calomnies officielles contre moi. En 1932, mon fils, alors étudiant à Berlin, a rencontré Piatakov, Unter den Linden, mais Piatakov a détourné la tête. Mon fils l'a alors traité de « traître »³. Ce petit épisode caractérise la nature réelle des relations entre capitulards et trotskystes. Même dans les prisons du G.P.U. en U.R.S.S. ils demeurent deux groupes irréconciliables. Jusqu'à maintenant, le G.P.U. a opéré exclusivement avec des capitulards qu'il pétrit comme de la pâte, leur extorquant les aveux dont il a besoin.

4. Le 15 septembre (1936), j'ai écrit au gouvernement norvégien : « Le gouvernement soviétique n'estime pas possible de réclamer mon extradition... L'existence d'une conspiration terroriste à laquelle j'ai participé... a été maintenant " établie "... Pourquoi se refuse-t-on à produire... auprès de la justice norvégienne... les preuves de ma culpabilité ?... La méfiance de l'ensemble du monde civilisé à l'égard du procès se serait dissipée d'un seul coup... Mais on ne l'a pas fait. Pourquoi ? Parce qu'on n'a aucune preuve. Parce que toute cette affaire est une imposture commise de sang froid qui ne résisterait pas au contact, même de loin, d'une critique indépendante. »^{3 4}

3. *Œuvres*, II, p. 276.

4. « Lettre à l'avocat norvégien », *ibidem*, pp. 165-166.

5. Dans cette même lettre confisquée par le gouvernement norvégien, je disais plus loin : « Le procès de Moscou vu dans le miroir de l'opinion mondiale a été un effroyable fiasco... Le " chef " ne peut pas laisser passer ce fiasco sans réagir. De la même façon que le G.P.U., après le lamentable échec du premier procès Kirov (en janvier 1935), a été obligé d'en préparer un second... il ne peut plus désormais faire autrement que de découvrir de nouveaux " attentats ", de nouveaux " complots ", etc. »⁵ Le procès actuel est nécessaire avant tout pour tenter de corriger les contradictions, les anachronismes scandaleux et les absurdités totales du procès des seize en août dernier.

6. Pour mieux s'armer en vue de ce nouveau procès, le G.P.U. a organisé un cambriolage nocturne de mes archives à Paris. Le 10 octobre dernier, dans une lettre transmise par l'intermédiaire de la police norvégienne, j'avais recommandé à mon fils, qui vit à Paris, de confier mes papiers à une institution scientifique, parce que mes archives constituent ma principale défense contre les faux et les calomnies⁶. A peine mon fils avait-il confié la première partie de ces archives à la section parisienne de l'institut d'histoire sociale hollandais que les agents du G.P.U., le 7 novembre, cambriolaient l'institut, fracturaient la porte au chalumeau et emportaient 90 kilos de mes papiers, sans toucher ni à l'argent ni aux autres objets ou papiers qui s'y trouvaient. On peut s'attendre à ce que les documents volés servent de base à des impostures et des faux dans le nouveau procès. J'estime nécessaire de faire connaître d'avance que je possède des copies de toutes les lettres et de tous les documents volés⁷.

7. Dans la même lettre au gouvernement norvégien, je soulignais d'avance un autre des objectifs du procès actuel. Depuis 1928 il y a dans les prisons et les lieux de déportation des centaines de trotskystes authentiques qui demeurent des opposants déclarés de la bureaucratie. Il est impossible de les impliquer dans l'affaire de Kirov, lequel a été tué en 1934. Il est

5. *Ibidem*, p. 168.

6. « La sécurité des archives », *ibidem*, p. 203.

7. Cette affirmation n'est pas exacte et il semble bien en outre que ni Trotsky ni Sedov n'aient jamais su exactement quels documents leur avaient été volés ce jour-là. On peut cependant comprendre le souci de Trotsky : en affirmant qu'il possède des doubles — ce qui est après tout vraisemblable — il limite considérablement les possibilités d'utilisation ou de falsification des documents volés.

impossible de les impliquer dans le sabotage de l'industrie, car ils vivent hors de la vie économique et sans un croûton de pain. Le procès des seize a établi que l'époque du terrorisme ne remontait qu'à 1932. Il est possible que le G.P.U. ait extorqué aux accusés l'aveu de desseins criminels remontant à la période de 1923-1927, rendant ainsi possible l'extermination des cadres authentiques de l'Opposition.

8. « L'homme de la rue » est avant tout troublé par les aveux des accusés qui semblent être des auxiliaires zélés du G.P.U. Peu de gens peuvent imaginer la forme effroyable de torture morale et semi-physique à laquelle les accusés sont soumis sans cesse pendant des mois et parfois des années.

9. Friedrich Adler, le secrétaire de la II^e Internationale, mon adversaire politique, compare à juste titre les procès de Moscou avec les procès de l'inquisition médiévale. Toute femme suspectée de sorcellerie finissait par se repentir sincèrement de ses relations pécheresses avec le démon. Les méthodes du G.P.U. sont les tortures de l'incertitude et de la peur. En brisant le système nerveux, en écrasant la volonté, en foulant aux pieds la dignité humaine, le G.P.U. extorque finalement aux accusés des aveux dictés d'avance par les organisateurs de ces impostures eux-mêmes. Dans la brochure que je suis en train de terminer, j'espère éclairer complètement la technique des « aveux volontaires » qui constituent maintenant le fondement même de la justice stalinienne. Je prouverai en même temps que chacune de ces confessions s'écroule au plus léger contact avec les faits, les documents, les preuves, la chronologie et la logique.

10. Une partie de ce travail critique a déjà été faite. Celui qui veut comprendre le nouveau procès actuel doit connaître au moins l'un de ces deux ouvrages : Léon Sedov (mon fils), *Livre rouge sur le procès de Moscou* (en français) et Max Shachtman, *The Moscow Trial — The Greatest Frame-Up in History* (en anglais).

11. Les différentes accusations contre moi personnellement, tout en conservant invariablement le caractère d'une imposture, ont changé conformément aux alliances diplomatiques du gouvernement soviétique. J'ai en mains la *Pravda* du 8 mars 1929, où je suis présenté comme un agent de l'impérialisme britannique. La même *Pravda*, le 2 juillet 1931, sur la base de « fac-similés » qui sont des faux grossiers, m'accuse d'être un allié

de Pilsudski⁸. Quand je suis arrivé en France à la fin de juillet 1933, la presse de Moscou et tous les journaux de l'internationale communiste ont affirmé que le but de mon voyage était d'aider Daladier, alors président du conseil, à organiser une intervention militaire contre l'Union soviétique. Finalement, dans la dernière période, j'ai été présenté comme un agent de Hitler et un allié de la Gestapo.

Le G.P.U. fait ses calculs sur la base de la crédulité, de l'ignorance, des mémoires courtes ! Mauvais calculs ! J'ai fini par émerger de mon internement norvégien. Je défie les organisateurs de cette imposture ! Je ne doute pas que le gouvernement mexicain, qui a été si hospitalier avec moi, ne m'empêchera pas de présenter à l'opinion publique mondiale toute la vérité sur les monstrueuses impostures du G.P.U. et de ceux qui l'inspirent

Pendant toute la durée du procès actuel, je resterai à la disposition de la presse honnête et impartiale.

8. *Œuvres*, 8, p. 159. Josef PILSUDSKI (1867-1935), ancien conspirateur socialiste et nationaliste, avait pris le pouvoir en Pologne par un coup d'état militaire en 1926. Le 20 juin 1931, le journal *Illustration* avait publié en l'attribuant à Trotsky un faux réalisé à partir d'une interview donnée par ce dernier au *Manchester Guardian*. Ce faux article de Trotsky avait été reproduit ensuite dans la presse de divers pays et la *Pravda* avait titré ses commentaires : « Un nouvel auxiliaire de Pilsudski. »

UN NOUVEL AMALGAME A MOSCOU TROIS PROCÈS^{1 2}

(22 janvier 1937)

Le 19 janvier, Tass a annoncé que, le 23, quatre jours après, s'ouvrirait un nouveau procès de « trotskystes » (Radek, Piatakov et autres). On savait depuis longtemps qu'il était en préparation, mais on n'était pas sûr qu'ils oseraient aller jusqu'au bout après l'impression extrêmement défavorable produite par le procès des seize, Zinoviev et autres. Le gouvernement de Moscou répète la même manœuvre que pour le procès des seize. En quatre jours, les organisations ouvrières internationales n'auront pas le temps d'intervenir, les témoins dangereux ne pourront répliquer de l'étranger et les étrangers indésirables ne pourront même pas essayer d'aller à Moscou. Quant aux « amis » éprouvés dans le genre du vaillant D.N. Pritt³ (Conseiller du Roi et membre du Parlement !), ils ont naturellement été invités à temps dans la capitale soviétique cette fois encore pour pouvoir ensuite chanter les louanges de la justice de Staline-Vychinsky.

Quand ces lignes paraîtront dans la presse, le nouveau procès sera probablement terminé, les sentences auront été prononcées et peut-être exécutées. De ce côté, le dessein des metteurs en scène qui sont derrière tout cela est parfaitement clair : surprendre et violer l'opinion publique. Il est d'autant plus important d'analyser la signification politique, les personnes en cause, les méthodes et les objectifs de cette sinistre comédie avant même qu'elle ait commencé. C'est pourquoi l'auteur demande au lecteur de ne pas oublier que cet article est écrit le

1. Article (T 3993). Nous avons revu la traduction du russe de 1937.

2. Rappelons que l'avocat Pritt, qui avait donné la caution de sa qualité de juriste au procès de 1936 s'était trouvé « par hasard » présent à Moscou lors de l'ouverture du procès et s'était aussitôt porté garant de la régularité de la procédure.

21 janvier, c'est-à-dire trois jours avant l'ouverture du procès, à un moment où l'on ne connaît pas encore au Mexique ni l'acte d'accusation ni même la liste complète des accusés.

Le procès des seize a eu lieu dans la seconde quinzaine d'août. A la fin de novembre se déroula tout d'un coup, au fond de la Sibérie, un deuxième procès de « trotskystes » complétant celui de Zinoviev-Kamenev et préparant celui de Radek-Piatakov. Le point le plus faible du procès des seize (qui n'en a pas eu de forts, exception faite du Mauser des bourreaux), c'était l'accusation monstrueuse de liaison avec la Gestapo⁵. Ni Zinoviev ni Kamenev et en général aucun des accusés ayant une réputation politique n'a avoué cette liaison et cependant ils n'étaient pas avarés d'aveux : il y a quand même des choses qu'un vieux révolutionnaire ne peut accepter, même dans une situation de prostration morale complète. L'accusation la plus grave n'avait quelque valeur que grâce à des inconnus problématiques comme Olberg, David^{3 4} et autres qui eux-mêmes ne valaient rien du tout. Cependant Staline comprend que sans « la liaison avec la Gestapo », l'amalgame judiciaire est à double tranchant. « La terreur ? » peuvent se demander des couches d'ouvriers mécontents et peu conscients sur le plan politique : « il n'y a peut-être pas d'autre moyen contre cette bureaucratie tyrannique que le revolver et la bombe ? » Seule la liaison avec le fascisme pouvait détruire moralement l'Opposition. Mais comment la marquer de cette souillure ? Un deuxième procès devenait nécessaire pour confirmer le premier. Mais, avant de se décider à une grande mise en scène à Moscou, on décida d'organiser une répétition en province. Cette fois, elle eut lieu à Novosibirsk, à bonne distance de l'Europe, des journalistes étrangers et des regards importuns en général. Le procès de Novosibirsk a eu ceci de remarquable qu'on a vu paraître sur la scène un ingénieur allemand, agent, faux ou vrai, de la Gestapo⁵ et qu'on a établi à l'aide des « aveux » rituels sa liaison avec des « trotskystes » sibériens, faux ou vrais, qui m'étaient en tout cas parfaitement inconnus. Le point principal de l'accusation n'était pas cette fois le terrorisme, mais le « sabotage de l'industrie »

³ Trotsky avait déjà relevé dans son journal que les principaux accusés avaient tous refusé de reconnaître l'existence de liens avec

⁴ ^Trotsky pensait que ces deux accusés dociles — David, un ancien de l'appareil de l'I.C. et Olberg un ancien de l'Opposition allemande — étaient des agents du G.P.U. qui avaient joué le rôle de provoc^{ag}fcisait de l'ingénieur allemand Stickling qui « avait * également.

Qui sont ces ingénieurs et techniciens allemands arrêtés dans différents endroits du pays et visiblement destinés à incarner la liaison entre les trotskystes et la Gestapo ? Je ne puis formuler ici qu'une hypothèse. Les Allemands, qui, étant donnés les rapports actuels de l'Allemagne et de l'U.R.S.S., se décident à demeurer au service du gouvernement soviétique, peuvent être *a priori* divisés en deux groupes : les agents de la Gestapo et les agents du G.P.U. Peut-il en être autrement ? Un citoyen de l'Allemagne hitlérienne ne peut en aucun cas rester au service des Soviets sans tomber dans un traquenard de la police politique de l'Allemagne ou de l'U.R.S.S. Un certain nombre de détenus appartiennent probablement aux deux appareils à la fois : des agents de la Gestapo se font passer pour communistes et pénètrent dans le G.P.U. ; des communistes, suivant les indications du G.P.U., se font passer pour fascistes afin de connaître les secrets de la Gestapo. Tous ces agents suivent un sentier étroit entre deux abîmes. Peut-on imaginer personnages mieux appropriés à toutes sortes de combines et d'amalgames⁶ ? Le procès de Novosibirsk et les arrestations ultérieures de citoyens allemands n'ont donc rien d'énigmatique.

Il est beaucoup plus difficile de comprendre, à première vue, le procès de Piatakov, Radek, Sokolnikov et Sérébriakov. Au cours des huit ou neuf dernières années, ces hommes, les deux premiers surtout, ont servi de leur mieux la bureaucratie, traqué l'Opposition, chanté la louange des chefs, en un mot, ils ont été à la fois les serviteurs et les ornements du régime. Pourquoi Staline a-t-il eu besoin de leurs têtes ?

Les principaux accusés

Fils d'un gros raffineur de sucre ukrainien, *Piatakov* a reçu une solide instruction, y compris musicale ; il connaît plusieurs langues, a étudié soigneusement l'économie politique et acquis des connaissances solides dans le domaine bancaire. Par rapport à Zinoviev et Kamenev, il appartient à la jeune génération, et a aujourd'hui environ quarante-six ans. Dans l'Opposition ou plutôt dans les différentes oppositions, il a occupé

6. Interné à Sundby à l'époque, Trotsky n'avait pu étudier le procès de Novosibirsk, qui s'était déroulé du 19 au 22 novembre 10[^] et avait laissé cette tâche à Sedov. Il ne relève pas ici l'aspect le plus menaçant du procès : des « témoins » détenus avaient affirmé devant le tribunal qu'ils avaient reçu des « directives trotskystes de sabotage » de la part d'hommes comme Piatakov et Mouralov ainsi désignés d'avance comme les futurs accusés dans un nroci. Æ. < saboteurs ».

une place éminente. Pendant la guerre mondiale, il a combattu Lénine, avec Boukharine, alors à l'extrême-gauche, surtout sur le droit des nationalités à disposer d'elles-mêmes. Lors de la paix de Brest-Litovsk, Piatakov, Boukharine, Radek, Iaroslavsky, feu Kouibychév⁷ ont appartenu à la fraction des « communistes de gauche ». Pendant la première période de la guerre civile, Piatakov fut, en Ukraine, un adversaire résolu de la politique militaire. A partir de 1923, il s'est joint aux « trotskystes » et fut de notre noyau dirigeant. Il est l'une des six personnes nommées par Lénine dans son Testament (Trotsky, Staline, Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Piatakov)^{* 8 *}. Notant ses grandes capacités. Lénine ajoute qu'on ne peut le tenir pour sûr en politique car, de même que Boukharine, il a un esprit formaliste, dénué de souplesse dialectique. Cependant, à la différence de Boukharine, il a d'exceptionnelles qualités d'administrateur et a eu l'occasion de les manifester sous le régime soviétique. Vers 1925, Piatakov se trouva fatigué de l'Opposition et plus généralement de la politique. Son travail d'administrateur lui donnait des satisfactions suffisantes. Par tradition et à cause de ses relations personnelles, il resta « trotskyste » jusqu'à la fin de 1927, mais, dès la première vague de répression, il rompit décidément avec le passé, déposa ses armes d'opposant et se fonda dans la bureaucratie. Tandis que Zinoviev et Kamenev, en dépit de leurs repentirs, demeuraient à l'arrière-plan, Piatakov fut immédiatement admis au comité central et il a occupé le poste responsable de vice-commissaire du peuple à l'industrie lourde. Par son instruction, ses aptitudes, une pensée systématique, l'envergure de ses conceptions d'organisateur, il dépasse de loin le chef officiel de l'industrie lourde, Ordjonikidzé⁹, qui agit plutôt grâce à son autorité de membre du bureau politique, à la contrainte et aux vitupérations. Et voici qu'en 1936 on découvre tout à coup que l'homme qui, pendant presque douze ans, a dirigé l'industrie sous les vœux du gouvernement est en réalité non seulement un

7. Valerian V. KOUIBYCHEV (1888-1935), bolchevik en 1904, s'était lié à Staline pendant la guerre civile et avait fait carrière dans son sillage ; il avait été membre du bureau politique de 1927 à sa mort.

8 Le texte appelé « testament de Lénine » est une lettre au congrès du parti du 24 décembre 1922 (*Œuvres*, t. 36, PP. 606-608) dont l'existence a été démentie par les dirigeants soviétiques jusqu'en 1956 nublée ensuite par leurs soins...

et Grigori K. ORDJONIKIDZE, dit SERGO (1886-1937), bolchevik en 1903 avait rempli d'importantes fonctions dans la clandestinité à l'art'ir de 1910 Il avait dirigé d'une poigne de fer la « russification » 5^{ae} la Géorgie et avait soutenu Staline contre les oppositions. Il était du bureau politique et semble à cette époque avoir vainement essayé de sauver son collaborateur Piatakov et de s'opposer à la fo^{te}terreur déclenchée par Staline.

« terroriste », mais un saboteur et un agent de la Gestapo. Qu'est-ce que cela signifie ?

Radek — il a environ cinquante-quatre ans aujourd'hui — n'est qu'un journaliste. Il a toutes les brillantes qualités de cette sorte d'hommes et aussi tous ses défauts. On peut caractériser l'instruction de Radek comme une vaste érudition. La connaissance du mouvement ouvrier polonais, la participation, pendant de longues années, au mouvement social-démocrate allemand, la lecture attentive de la presse internationale, principalement anglaise et américaine, ont élargi ses horizons, conféré une grande mobilité à sa pensée, armée d'un nombre infini d'exemples, de comparaisons et peut-être surtout d'anecdotes. Mais ce que Lassalle ¹⁰ appelait « la force physique de la pensée » lui fait défaut. Dans les divers groupements politiques, Radek a été plutôt un hôte qu'un véritable militant. Sa pensée est trop impulsive et trop mobile pour une action systématique. Ses articles apprennent beaucoup, ses paradoxes peuvent présenter une question sous un jour imprévu, mais il n'a jamais été une personnalité politique indépendante. Les rumeurs selon lesquelles il aurait été à une certaine époque le patron du commissariat aux affaires étrangères et aurait pratiquement déterminé la politique extérieure du pouvoir soviétique, ne sont fondées sur rien. Le bureau politique appréciait certes le talent de Radek, mais il ne l'a jamais pris trop au sérieux. Au 7^e congrès du parti (1918), au cours des discussions sur la paix de Brest-Litovsk, Lénine prononça à deux reprises cette phrase cruelle : « Aujourd'hui, sans le faire exprès, Radek a réussi à dire quelque chose de sérieux. » Sous une forme exagérée, polémique, se trouve ainsi définie non seulement l'attitude de Lénine envers Radek, mais celle de ses plus proches collaborateurs.

De 1923 à 1926, Radek hésita entre l'Opposition de gauche en Russie et l'opposition communiste de droite en Allema-

10. Ferdinand LASSALLE (1825-1864), démocrate radical allemand devenu socialiste, de nuance autoritaire, ancien disciple de Marx qu'il combattit ensuite, a été l'un des organisateurs du mouvement socialiste allemand qu'il a profondément marqué de son influence.

11. Heinrich BRANDLER (1881-1967), ouvrier maçon et August THAL-HEIMHR (1884-1948), philosophe et journaliste, avaient été les principaux dirigeants du K.P.D. et de sa tendance « de droite » à partir de 1921 et notamment pendant la crise révolutionnaire de 1923. Ecartés en suite de la direction du K.P.D., liés à l'opposition de droite du P.C.U.S., ils avaient été exclus et avaient fondé l'Opposition de droite allemande (K.P.O.) et internationale (I.V.K.O.). L'un et l'autre aient partagé en 1923 la responsabilité de la direction en Allemagne ? octobre avec Radek, qui était alors, avec Piatakov, le délégué du C.E.I. dans ce pays.

ouverte entre Staline et Zinoviev, il a tenté d'amener l'Opposition de gauche à faire bloc avec Staline (c'est à ce moment-là que le malheureux Mratchkovsky, l'une des victimes du procès des seize, trouva cette formule devenue célèbre : « Ni avec Staline, ni avec Zinoviev : Staline nous trompera et Zinoviev se défilera »). Radek a cependant appartenu pendant deux ou trois ans à l'Opposition de gauche et, avec elle, à l'Opposition unifiée (Trotsky-Zinoviev). Mais, à l'intérieur même de l'Opposition, il ne cessa d'aller tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche. En 1929, il a capitulé — et sans arrière-pensée, oh non, (il a capitulé avec dévouement, définitivement, en coupant tous les ponts pour devenir le porte-voix éminent de la bureaucratie). Depuis cette époque, il n'y a pas d'accusation qu'il ne lance contre l'Opposition, pas d'éloge qu'il ne discerne à Staline. Il ne pouvait saboter l'industrie, car il n'avait rien à y voir. Il pouvait saboter... la presse ? Mais ses articles parlent d'eux-mêmes. Des actes terroristes ? Mais parler de cela à propos de Radek, c'est du plus haut comique. Au moment du procès des seize, Radek, tout comme Piatakov, a rempli les oreilles des accusés d'accusations indécentes dans le genre de celles du procureur Vychinsky. Pourquoi donc est-il lui aussi sur le banc des accusés ?

Deux autres accusés, non moins importants, Sérébriakov et Sokolnikov, appartiennent à la même génération que Piatakov. *Sérébriakov* est l'un des plus remarquables ouvriers bolcheviques, du nombre assez restreint des bâtisseurs du parti bolchevique dans les années difficiles entre les deux révolutions. Du temps de Lénine, il entra au comité central dont il fut même à une certaine époque le secrétaire. Son tact et sa finesse psychologique lui permirent de jouer un rôle important dans l'apaisement de toutes sortes de conflits au sein du parti. Tranquille, d'humeur égale, dépourvu de vanité, Sérébriakov avait parmi les camarades de larges sympathies. De 1923 à 1927 il fut l'un des dirigeants de l'Opposition de gauche à côté d'I.N. Smimov (le fusillé du procès des seize). Il facilita incontestablement notre rapprochement avec le groupe de Zinoviev (l'opposition de 1926) et contribua de façon décisive à atténuer les conflits au sein du bloc ainsi constitué. La pression des tendances thermidorienne devait cependant briser cet homme-là comme tant d'autres. Ayant renoncé définitivement à toute prétention politique, Sérébriakov capitula devant la clique dirigeante d'une façon il est vrai, plus digne que celle de certains, mais non moins décidée. Il rentra de déportation à Moscou, fut envoyé aux États-Unis pour des missions importantes et s'acquitta soigneusement de ses fonctions.

ment de ses tâches dans l'administration des chemins de fer. Comme nombre de capitulards, il avait à moitié oublié son passé d'opposant. Mais, sur l'ordre du G.P.U., des accusés au procès des seize ont affirmé qu'il était en relations avec un « terrorisme » auquel ils étaient eux-mêmes complètement étrangers. C'était le prix à payer pour espérer sauver leur vie.

Sokolnikov, le quatrième des accusés, rentra de Suisse en Russie avec Lénine en avril 1917 dans le prétendu « wagon plombé »¹² ¹³ et fut tout de suite un des militants en vue du parti bolchevique. Pendant les mois décisifs de l'année révolutionnaire, Sokolnikov rédigea avec Staline l'organe central du parti. Et tandis que Staline, malgré la légende fabriquée plus tard, adopte à tous les moments critiques une attitude d'expectative ou d'hésitation, nettement marquée dans les procès-verbaux du C.C. publiés depuis, Sokolnikov au contraire poursuit énergiquement la politique que l'on appelait dans les discussions d'alors « la ligne de Lénine-Trotsky ». Pendant la guerre civile, il remplit les plus hautes fonctions et commande un moment sur le front sud de la 8^e armée. Pendant la Nep, commissaire aux finances, il rétablit un *tchervonetz*¹⁴ plus ou moins stable ; plus tard, il est ambassadeur de l'U.R.S.S. à Londres. Très doué, pourvu d'une instruction solide, voyant les choses à l'échelle internationale, Sokolnikov est pourtant, ainsi que Radek, sujet à de grandes hésitations politiques. Sur les questions économiques les plus importantes, ses sympathies allaient plutôt à la droite du parti plutôt qu'à la gauche. Jamais il n'entra dans l'Opposition unifiée de 26-27 et il conserva son entière liberté d'action. Sous les applaudissements des délégués, il proclama son adhésion à la politique officielle à ce même congrès qui exclut l'Opposition de gauche (fin 1927). Il fut aussitôt réélu au C.C. De même que les capitulards en général, il cessa de jouer un rôle politique. Mais, à la différence de Zinoviev et de Kamenev, personnalités trop éminentes que Staline redoutait même dans leur humiliation, Sokolnikov, comme Ra-

12. Au lendemain de la révolution de février, Lénine avait négocié son retour en Russie avec les autorités allemandes : le wagon qui le transportait avec une poignée d'émigrés russes fut baptisé « wagon plombé » par ses adversaires, les voyageurs s'étant engagés à n'en pas sortir pendant leur traversée du territoire allemand¹.

13. Ces procès-verbaux furent publiés à l'époque où Staline cherchait à discréditer Zinoviev et Kamenev. Ils ont été édités en français sous le titre *Les bolcheviks et la Révolution* Octobre.

14. Le *tchervonetz*, billet de dix roubles émis à partir de 1922 représentait l'une des premières mesures de la réforme monétaire et de la lutte contre l'inflation.

dek et Piatakov, fut promptement assimilé par la bureaucratie en qualité de haut fonctionnaire soviétique. N'est-il pas stupéfiant de le voir accusé des pires crimes contre l'Etat après dix années de paisible travail¹⁵ ?

Les derniers télégrammes nomment parmi les accusés : MouralovTM, héros de la révolution de 1905, l'un des organisateurs de l'Année rouge, puis vice-commissaire du peuple à l'agriculture ; Bogouslavsky », ancien président du soviet de Voronej, puis président du « petit sovnarkom », la très importante commission du conseil des commissaires du peuple à Moscou ; Drobnis », président du soviet de Poltava, que les Blancs voulurent fusiller (dans leur hâte, ils ne firent que le blesser)¹⁶. Si le pouvoir soviétique a tenu en 1918-1921, c'est en grande partie grâce à des hommes de ce type.

Le sens du nouveau procès

Comment ces vieux-bolcheviks, qui sont passés par les prisons et la déportation sous le tsarisme, ces héros de la guerre civile, ces dirigeants de l'industrie, ces constructeurs du parti, ces diplomates, comment ont-ils pu être présentés au moment de la « victoire complète du socialisme » comme des saboteurs, des alliés du fascisme, des organisateurs de l'espionnage, des agents de la restauration capitaliste ? Qui peut croire à de telles accusations ? Comment peut-on forcer les gens à y croire ? Et pourquoi Staline avait-il besoin de lier le sort de son pouvoir personnel à ces procès monstrueux, incroyables et délirants ? Il

15. Le paragraphe qui suit, ajouté en note par Trotsky à cet endroit, nous a paru pouvoir être intégré dans le texte.

16. Nikolai I. MOURALOV (1877-1927), bolchevik en 1903, accusé de meurtre en 1905, mais acquitté, un des dirigeants de l'insurrection d'octobre à Moscou, avait occupé de hauts commandements dans l'Armée rouge avant d'en devenir l'inspecteur général. Membre de l'Opposition de gauche depuis 1923, il fut exclu en 1927, déporté en 1928. Il fut ultérieurement autorisé à travailler librement comme agronome sans qu'aucune « déclaration » ait été obtenue de lui.

17. Mikhail S. BOGUSLAVSKY (1888-1937), ouvrier du Livre, arrêté pour la première fois en 1904 pour avoir constitué un syndicat, rejoignit le parti bolchevique en 1917. Il milita notamment en Ukraine pendant la guerre civile et appartint ensuite à l'opposition dite du « centralisme démocratique » (« déciste »). Membre de l'Opposition unifiée, il avait capitulé en même temps qu'I.N. Smirnov en novembre 1929¹⁷, N. DROBNIS (1890-1937), membre du parti en 1906, ouvrier cordonnier avait également milité clandestinement en Ukraine pendant la guerre civile. Membre de l'Opposition de gauche, exclu en 1928, déporté en 1928, il avait capitulé en même temps que Bogou-¹⁸ Smirnov. Il avait également été « déciste ». ¹⁹ fut condamné à mort et fusillé ; criblé de balles, il survécut, faute d'un coup de grâce.

faut avant tout confirmer cette conclusion déjà formulée : la clique de droite se sent de moins en moins solide. L'ampleur de la répression est toujours proportionnelle à l'ampleur du danger. La puissance de la bureaucratie soviétique, ses privilèges, son mode de vie aisé, ne sont protégés par aucune tradition, aucune idéologie, aucune norme juridique. La bureaucratie soviétique est une caste de parvenus qui tremble pour son pouvoir, pour ses revenus, qui a peur des masses et qui est prête à réprimer par le feu et le sang non seulement toute atteinte à ses droits, mais le moindre doute sur son infaillibilité. Staline incarne les sentiments et les tendances de la caste dirigeante : c'est ce qui fait sa force et sa faiblesse. Perpétuer la domination de la bureaucratie sous l'apparence des phrases démocratiques — tel est le but de la nouvelle constitution dont le sens est bien plus évident dans les discours du procureur Vychinsky, le menchevik carriériste, que dans la pâle rhétorique de Staline au dernier congrès des soviets. Telle est la base *politique* des nouveaux procès.

La caste dirigeante ne peut cependant pas réprimer l'opposition pour ses pensées et ses actes réels : les répressions continues ont justement pour but d'empêcher les masses de connaître le véritable programme du « trotskysme » qui réclame d'abord toujours plus d'*égalité* et plus de *liberté* pour les masses. Dans le pays de la révolution d'Octobre, la lutte de la caste bonapartiste contre l'Opposition est impensable autrement que par le mensonge, la falsification et l'imposture judiciaire. Dans tous les articles contre le « trotskysme », il n'y a jamais une seule citation honnête, de même que dans les procès contre lui il n'y a pas une seule preuve matérielle. Ces articles sont construits sur des combines et des injures (de ce point de vue, la presse étrangère du Comintern n'est qu'un pâle reflet de celle de Moscou). Les procès s'appuient entièrement et exclusivement sur les « aveux volontaires » des accusés.

Le lecteur ne doit pas oublier que l'Opposition de gauche existe depuis déjà quatorze ans. Des centaines de milliers de membres du parti y ont participé. Des dizaines de milliers ont été arrêtés, déportés, ont péri en prison et en exil, ont été fusillés. Si l'Opposition est vraiment hostile à l'Union soviétique et au socialisme, si elle est au service d'un Etat ennemi, si elle a recours au terrorisme et, alors, grâce aux innombrables perquisitions, aux arrestations, aux documents saisis, etc., le G P U aurait pu au cours de ces quatorze ans rassembler un formidable musée de preuves matérielles. Pourtant, à aucun des procès n'a figuré jusqu'à présent une seule lettre authentique un seul

document, un seul témoignage irréprochable. Ce qui se trame en- secret, on ne peut qu'essayer de le deviner. Mais, dans les représentations publiques, toute la procédure judiciaire est élaborée sur les *auto-accusations des prévenus*. D.N. Pritt, l'idéaliste défenseur du G.P.U., Rosenmark, son collègue français et d'autres juristes du même acabit trouvent ce déroulement de la justice parfaitement normal, presque idéal. Pour le simple mortel, il apparaîtra comme une insulte au bon sens et à la nature humaine.

De surenchère en surenchère, les seize accusés du mois d'août, dépassant le procureur, réclamaient pour eux-mêmes la peine capitale. Terroristes dangereux la veille, ils se transformaient en flagellants et recherchaient la couronne du martyr. Piatakov et Radek ont publié à ce moment dans la *Pravda* des articles forcenés contre les accusés réclamant pour chacun d'eux plusieurs fois la mort. Au moment où ces lignes paraîtront dans la presse, le monde entier apprendra que Radek et Piatakov se sont sincèrement repentis de leurs propres crimes imaginaires et impossibles et exigent à leur tour la peine de mort pour eux-mêmes. En dépit des Pritt et des Rosenmark, nous dirons, avec Friedrich Adler, secrétaire de la II^e Internationale, que nous sommes en présence d'un procès d'inquisition typique, au cours duquel chaque sorcière se repentait sincèrement de ses relations impures avec le diable.

Même sous la menace de la mort, le G.P.U. ne peut pas contraindre les oppositionnels authentiques, ceux qui ne plient pas, à s'accabler d'accusations répugnantes. Pour mettre en scène le procès contre le « trotskysme », il est donc obligé d'utiliser les capitulards, mes ennemis acharnés, qui se repentent périodiquement depuis déjà dix ans et à qui on peut extorquer n'importe quand n'importe quels aveux. C'est pourquoi nous constatons ce fait invraisemblable, mais en même temps inévitable : jusqu'à présent, il n'y a eu sur le banc des accusés aucun véritable « trotskyste ».

Pour donner à ces procès d'inquisition ne serait-ce qu'une apparence convaincante, Staline doit y faire figurer de vieux bolcheviks connus et faisant autorité. « Il est impossible que ces vieux révolutionnaires se calomnient aussi monstrueusement eux-mêmes », se dira un homme sans expérience, un naïf quelconque. « Il est impossible que Staline fusille ses ex-camarades s'ils n'ont commis aucun crime. » C'est sur cette ignorance, cette candeur, cette crédulité de l'homme moyen que s'édifient les calculs du principal organisateur des procès de Moscou, le

César Borgia⁵⁰ des temps modernes. Au procès des seize, Staline a épuisé ses deux atouts les plus importants ; Zinoviev et Kamenev. Etant donné son étroitesse d'esprit qui constitue le fond de sa ruse primitive, il comptait fermement sur les aveux de Zinoviev et Kamenev, renforcés par leur exécution, pour convaincre le monde entier, une fois pour toutes. Et cela n'a pas marché. Le monde n'a pas été convaincu. Les plus perspicaces ne l'ont pas cru. Leur méfiance, soutenue par la critique, s'est étendue à des cercles de plus en plus larges. La clique dirigeante soviétique ne peut admettre cela : sa réputation nationale et mondiale est liée au procès de Moscou.

Dès le 15 septembre de l'année dernière, deux semaines après mon internement en Norvège, j'écrivais dans une déclaration destinée à la presse : « Le procès de Moscou, vu dans le miroir de l'opinion mondiale, a été un effroyable fiasco. Le « chef » ne peut pas laisser passer ce fiasco sans réagir. De la même façon que le G.P.U., après le lamentable échec du premier procès Kirov (en janvier 1935), a été obligé d'en préparer un second (août 1936), ... il ne peut plus désormais faire autrement que de découvrir de nouveaux " attentats ", de nouveaux " complots ", etc. »^a Bien que le gouvernement norvégien ait confisqué cette déclaration, elle n'en a pas perdu sa force. Il faut un nouveau procès pour sanctionner l'ancien, en combler les lacunes et en masquer les contradictions déjà révélées par la critique. On peut s'attendre à ce que l'accusateur, cette fois, essaye de rattacher les « aveux volontaires » des accusés à certains documents. Dans ce but, le 7 novembre, le G.P.U. a volé une partie de mes archives à Paris. Ce fait peut avoir une importance énorme dans le mécanisme du procès prévu et mérite donc dès maintenant une attention particulière.

Le 10 octobre de l'année dernière, j'ai écrit à mon fils qui se trouvait à Paris : « Le G.P.U. fera tout pour s'emparer de mes archives. Le mieux serait de les déposer dans un institut scientifique de solide réputation. Le professeur Posthumus " voulait les acheter pour l'institut hollandais. Ce serait peut-être mieux de trouver un Institut américain. Tu pourrais écrire sur ce sujet d'une manière préalable à nos amis américains. La

20. Cesare BORGIA (1474-1507). duc de Valentinois et fils du pape Alexandre VI, tenta de se constituer une principauté en Italie sans trop de scrupules sur le choix des moyens. Trotsky voit en lui l'incarnation du criminel politique.

21. *Œuvres*, II, p. 168.

22. Nicolaus W. POSTHUMUS (1880-1960), professeur à l'Université d'Amsterdam à partir de 1920, fondateur en 1935 de l'institut International d'Histoire sociale, il était intéressé par les archives de Trotsky et rendit visite à ce dernier à HPnefoss en 1936

question peut devenir urgente. » ®. Cette lettre, comme toutes les autres, est parvenue par l'intermédiaire de la censure norvégienne et de mon avocat : son authenticité ne peut donc être mise en doute. Mon fils a aussitôt pris des mesures pour déposer les archives à la section parisienne de l'institut historique hollandais que dirige le professeur Posthumus. Mais à peine a-t-il eu le temps de remettre la première partie de mes archives parisiennes que l'institut a été cambriolé de nuit. Le matin, on a retrouvé brûlée la porte de la cour et mes documents (qui représentaient un poids de 85 kg) ont disparu des armoires, *seulement* mes documents : même l'argent n'a pas été touché. La police parisienne a dû reconnaître que les gangsters français les plus qualifiés ne possédaient pas une technique de si haut niveau. A l'exception des organes dii Comintem, tous les journaux ont dit ouvertement ou en termes à peine voilés que le vol était l'œuvre du G.P.U. L'enquête se poursuit encore actuellement. Donnera-t-elle des résultats ? J'en doute : une ingéniosité excessive dans l'enquête risquerait de créer des complications diplomatiques. La plus grande partie du matériel volé se compose, il est vrai, de vieux journaux : les agents du G.P.U. étaient trop pressés pendant le raid. Mais ils ont quand même mis la main sur une petite partie de ma correspondance. Inutile de dire que, parmi les lettres volées, il n'y a pas une seule ligne qui puisse, directement ou indirectement, me compromettre ou compromettre mes amis. Et ceci pour deux raisons : premièrement, celui qui possède des documents ^compromettants n'ira pas les remettre dans un simple paquet à un institut scientifique ; deuxièmement (et c'est le principal), mes archives sont importantes pour moi précisément dans la mesure où elles contiennent *toute* ma correspondance, sans lacunes, et peuvent par conséquent à tous moments constituer ma meilleure défense devant n'importe quel tribunal honnête. Mais le G.P.U. utilisera certainement la partie volée de ma correspondance pour mieux élaborer le canevas événementiel et chronologique de ses accusations. N'oublions pas qu'au procès des seize, le G.P.U. a forcé le principal témoin contre moi, l'accusé Holzman, à rencontrer à Copenhague, en 1932, mon fils qui n'est jamais allé à Copenhague (cette circonstance, heureusement, est établie de façon irréfutable) ; en outre, la rencontre aurait eu lieu à l'hôtel Bristol... détruit dès 1917. Cette fois, Vychinsky pourra éviter ce genre de bévues désagréables à l'aide des archives volées. Mais le G.P.U. peut aller plus loin : il peut transformer mes docu-

23. Cf. *Œuvres*, 11, PP. 203-204.

ments en une sorte de palimpseste, en les recouvrant de son propre texte, corrigé et amélioré. J'ai déjà prévenu, le 20 janvier, dans la presse mondiale, que *j'ai les copies des documents volés* ».

Radek, Piatakov, Sérébriakov, Sokolnikov sont, si nous laissons de côté Rakovsky^{24 25 26} que l'on ne touche *pas encore*, les capitulards survivants les plus marquants. Staline a visiblement décidé de les sacrifier pour combler les lacunes de son premier procès. Pas seulement à cette fin d'ailleurs. Il ne s'agissait, au procès des seize, que de terrorisme, et des années de terrorisme se réduisaient en fait à l'assassinat de Kirov, personnage politique de second plan, par l'inconnu Nikolaïev « (avec le concours immédiat du G.P.U. comme je l'ai démontré dès 1934^{27 28}). Ce crime, plus de deux cents exécutions, avec ou sans procès, l'avaient déjà payé²⁴ ! On ne pouvait tout de même pas se servir indéfiniment du cadavre de Kirov pour exterminer toute l'opposition, d'autant plus que les opposants authentiques, ceux qui n'ont pas capitulé, n'ont pas quitté depuis 1928 les prisons et la déportation. Le nouveau procès avance donc de nouvelles accusations : sabotage économique, espionnage militaire, tentative de restauration du capitalisme, tentatives d'« extermination » en masse d'ouvriers (on n'en croit pas ses yeux !). Sous ces rubriques, on peut mettre tout ce qu'on veut. Si Piatakov qui, pendant deux plans quinquennaux, a dirigé en fait l'industrialisation, se révèle le principal organisateur du sabotage, que dire des simples mortels ? La bureaucratie va tenter, chemin faisant, d'imputer ses échecs économiques, ses faux calculs, ses dilapidations, ses abus, aux... trotskystes dont le

24. Cf. p. 132.

25. Khristian G. RAKOVSKY (1876-1942), vieux révolutionnaire des Balkans rallié au bolchevisme en 1917, avait été président du conseil des commissaires du peuple d'Ukraine jusqu'en 1923, membre du C.C. jusqu'en 1925. Ami personnel de Trotsky, l'un des principaux dirigeants de l'Opposition de gauche, il avait été déporté en 1928 et n'avait capitulé, dans des conditions de détention très dures qu'en 1934. Gravement malade — cardiaque — il faisait l'objet de menaces et de perquisitions, ainsi que de brimades destinées à l'empêcher de se suicider. Il semble qu'il fut arrêté peu après cet article.

26. Leonid V. NIKOLAÏEV (1900-1934), membre des J.C. et du parti à Leningrad, assassina Kirov le 1^{er} décembre 1934 devant son bureau à Smolny ; porteur d'une arme et d'une carte retraçant l'itinéraire des déplacements de Kirov, il avait déjà été arrêté, puis libéré et son arme lui avait été rendue ! Trotsky pensait qu'il avait été manipulé par le G.P.U. et qu'il lui avait échappé au moment du meurtre ! Comme l'ont montré Roy Medvedev et Anton Antonov-Ovseenko en réalité, il fut l'instrument du G.P.U. pour tuer Kirov.

27. Cf. *Œuvres*, 4, pp. 324-330.

28. Plusieurs groupes de personnes accusées de « terrorisme » compte non tenu du groupe de militants condamnés et exécutés en même temps que Nikolaïev, avaient déjà payé en décembre 1934 nonr le « meurtre » de Kirov. p ur

rôle en U.R.S.S. est exactement celui qu'on attribue en Allemagne aux Juifs et aux communistes. On imagine quelles infâmies, quelles insinuations et quelles accusations vont être lancées contre moi personnellement.

Si l'on en juge d'après les allusions récentes de la presse soviétique, le nouveau procès semble devoir résoudre encore un problème. D'après le procès des seize, le « terrorisme trotskyste » commence en 1932, ce qui rend inaccessibles au bourreau les trotskystes, emprisonnés depuis 1928. Je suis porté à croire que l'on va obliger les accusés du nouveau procès à avouer des crimes ou des desseins criminels se rapportant au temps où ils n'avaient pas encore abjuré. En ce cas, des centaines de vieux opposants tomberont automatiquement sous les revolvers.

Mais peut-on admettre que Radek, Piatakov, Sokolnikov, Sérébriakov — et d'autres — entrent dans la voie des aveux après la tragique expérience des seize ? Zinoviev et Kamenev avaient l'espoir du salut. Cinq jours avant leur exécution, Staline a promulgué une loi spéciale donnant le droit de faire appel aux personnes condamnées à mort pour crimes terroristes par un tribunal militaire. Ce décret était destiné, sur le plan psychologique, à entretenir jusqu'au bout une lueur d'espoir dans le cœur des accusés, jusqu'à ce que le rideau tombe. On les a trompés. Pour prix de leurs aveux qui les avaient tués moralement, on les a tués physiquement. Radek et ses co-accusés n'ont-ils pas compris la leçon ? Nous le saurons tous un de ces jours. Il serait pourtant erroné de croire que ces nouvelles victimes ont le choix. Depuis plusieurs mois, nuit et jour, ces hommes voient le pendule de la mort descendre lentement, mais inexorablement sur eux. Ceux qui refusent obstinément d'avouer sous la dictée du juge sont fusillés sans jugement par le G.P.U. : telle est la technique de l'instruction. A Radek, à Piatakov, aux autres, le G.P.U. laisse l'ombre d'une chance : « Mais vous avez fusillé Zinoviev et Kamenev ? — Oui, nous les avons fusillés parce que c'était nécessaire, parce qu'ils étaient des ennemis dissimulés, parce qu'ils ont refusé d'avouer leur liaison avec la Gestapo, parce que, etc. Nous n'avons en revanche pas besoin de vous fusiller vous. Vous devez nous aider à liquider l'Opposition et à compromettre Trotsky aux yeux de l'opinion publique mondiale. Ce service vous vaudra la

29 Certains trotskystes au moins, comme Solntsev, mort en 1936, Iakovine et autres dirigeants, avaient été arrêtés dès 1928 en déportation.

30 Cf. p. 96

vie. Nous vous rendrons même votre emploi dans quelque temps, etc., etc. » Certes, après ce qui s'est passé, ni Radek, ni Piatakov, ni tous les autres (surtout s'ils savaient pendant l'instruction que Zinoviev et Kamenev avaient été exécutés, ce qui n'est pas prouvé) ne peuvent accorder beaucoup de prix à de telles promesses. Ils restent pris entre, d'un côté une mort inévitable, certaine et immédiate et de l'autre, la mort aussi, mais éclairée par quelques lueurs d'espoir. En pareil cas, les hommes, surtout les hommes traqués, torturés, humiliés, épuisés, penchent du côté du délai et de l'espoir.

Telles sont les circonstances politiques et psychologiques du nouvel amalgame de Staline. Le but de cette étude préparatoire est d'aider le lecteur à s'y retrouver dans le plus grand crime politique de notre temps et peut-être de tous les temps ; ou plutôt dans une série de crimes qui ne poursuivent qu'un unique but, le maintien de la domination de la clique bonapartiste sur le peuple qui a accompli la révolution d'Octobre.

LE NOUVEAU PROCÈS

*Un signe infaillible d'une crise politique aiguë
en U.R.S.S.'*

(22 janvier 1937)

Il n'y a que quelques jours que j'ai dit aux représentants de la presse mexicaine que mon plus fervent désir était de vivre reclus et d'attirer aussi peu que possible l'attention du public, tout en consacrant tout mon temps à mon livre sur Lénine^{1 2 3}. Mais le nouveau procès de Moscou m'a une fois de plus obligé à faire passer la presse mexicaine en tête de mon ordre du jour. J'ai un intérêt profond et particulier à ce que l'opinion publique de ce pays qui m'a accordé l'hospitalité ne soit pas influencée contre moi par cette campagne systématique de mensonges et de calomnies. Et je n'ai pas le moindre doute que l'objectif principal du nouveau procès qui commence à Moscou soit de me discréditer devant l'opinion publique mondiale.

Je dois chercher la coopération à *El Nacional** pour clarifier l'état de choses réel.

Je suis un révolutionnaire et un marxiste. Mars prochain marquera le quarantième anniversaire de mon activité au sein du mouvement ouvrier révolutionnaire. Me considérant comme son « ennemi N° 1 », la clique dirigeante soviétique cherche à convaincre le monde entier que, pour des raisons inconnues, j'ai trahi l'idéal de ma vie entière en devenant un ennemi du socia-

1 T 3983, avec la permission de la Houghton Library.

2 Trotskî avait commencé à travailler à son livre sur Lénine au début de son séjour en France. Mais il avait dû l'interrompre souvent ^{<^j>u^lonal} était l'un des plus grands quotidiens de Mexico ;

l'influence stalinienne y était grande. Les trois derniers paragraphes du texte furent publiés sous la forme d'un communiqué de presse.

lisme et un avocat de la restauration du capitalisme, et que j'ai conclu une alliance avec les fascistes allemands et employé des méthodes terroristes. Selon les dernières dépêches, mes partisans en Union soviétique ont été accusés de sabotage industriel, de s'être engagés dans l'espionnage militaire pour le compte de l'Allemagne, et même de préparer l'élimination en masse des ouvriers dans les centres de fabrication des armes. En lisant ces lignes, on se croirait dans un asile d'aliénés. En réalité, je reste comme toujours un partisan fervent de tous les acquis sociaux de la révolution d'Octobre, et en même temps je m'oppose de façon irréductible au fait que la nouvelle caste s'incruste au pouvoir pour contrôler exclusivement les acquis de la révolution afin de réaliser ses propres objectifs égoïstes.

Le groupe actuellement au pouvoir dit : « L'Etat, c'est moi. » Mais l'Opposition n'identifie pas l'Etat soviétique à Joseph Staline. Si je pensais qu'au moyen de la terreur individuelle ou du sabotage de l'industrie on puisse accélérer le progrès social et améliorer la situation des masses laborieuses, je n'hésiterais pas à mettre ces idées en avant. Pendant toute ma vie, j'ai eu l'habitude de dire ce que je pensais et de faire ce que je voulais faire, mais j'ai toujours maintenu et je maintiens encore que le terrorisme individuel encourage la réaction plus que la révolution, et que le sabotage de l'économie ébranle les fondements de tout progrès. Le G.P.U. et son animateur Staline m'imputent des idées absurdes et des méthodes monstrueuses avec l'unique objectif de me discréditer devant les masses ouvrières soviétiques et le monde entier.

Quand Zinoviev présenta Staline comme secrétaire général du parti communiste au début de 1922, Lénine dit : « Je ne vous le conseille pas. Ce cuisinier ne nous préparera que des plats épicés. » Lénine ne comprit pas immédiatement à quel point les plats de Staline seraient épicés. Pourquoi Staline a-t-il organisé ces odieux procès qui ne font que discréditer l'Union soviétique devant le monde entier ? D'un côté, la clique dirigeante dit que le socialisme a déjà été établi en U.R.S.S. et que l'ère de la prospérité a commencé. De l'autre, les mêmes affirment que les collaborateurs de Lénine, les vieux-bolcheviks qui ont supporté sur leurs épaules le poids de la révolution et qui étaient tous membres du comité central vieux-bolchevik sont tous, à l'exception de Staline, devenus des ennemis du socialisme et alliés de Hitler. N'est-ce pas une évidente absurdité ? Est-il possible de concevoir calomnie plus pernicieuse, non seulement contre les malheureux accusés, mais contre le parti bolchevique tout entier et la révolution d'Octobre ? La clique diri

geante essaie d'utiliser ces moyens pour obliger chaque ouvrier et chaque paysan à penser que la critique du despotisme de la bureaucratie, de ses privilèges, de ses actes arbitraires, de ses violations de la légalité, équivaut à se faire agent du fascisme.

Comme l'anachronisme du nouvel absolutisme et de la nouvelle aristocratie devient plus évident aux masses populaires, Staline est obligé de cuisiner des plats encore plus épicés et plus empoisonnés. Le nouveau procès de Moscou est incontestablement symptomatique de la crise politique aiguë qui apparaît en U.R.S.S.

Je connais intimement sept des accusés dont les noms sont mentionnés dans les dépêches d'aujourd'hui — Radek, Piatakov, Sokolnikov, Sérébriakov, Mouralov, Bogouslavsky et Drobnis. Tous ont joué un rôle très important dans le parti bolchevique et la révolution, tous ont appartenu un temps à l'Opposition et tous — à la probable exception de Mouralov, qui s'est retiré de l'activité politique — ont capitulé devant la bureaucratie en 1928 ou 1929. Il y a la plus âpre animosité entre les oppositionnels et les capitulards en U.R.S.S. Je n'ai pas eu le moindre contact avec aucun des accusés depuis 1928, et je les considère comme des adversaires politiques irréductibles. Cependant, je ne crois pas un instant qu'aucun des hommes énumérés plus haut ait pu s'engager dans le terrorisme, le sabotage ou l'espionnage. Si les accusés eux-mêmes avouent leur prétendu crime, c'est seulement parce que le G.P.U. utilise des méthodes d'interrogatoire analogues à celles de l'inquisition. Tous les accusés qui refusent de faire les déclarations qu'on exige d'eux sont sommairement exécutés. Seuls ceux dont la volonté a été définitivement brisée et ceux qui acceptent de faire les déclarations qu'on leur dicte sont sur le banc des accusés. Sera-t-il possible de sauver les dix-sept nouvelles victimes du G.P.U. ? Je ne sais pas. Cela dépend précisément de l'opinion publique mondiale. Si les masses ouvrières, la presse démocratique, les partis et groupes progressistes en général, élèvent la voix pour protester à temps, ils réussiront probablement cette fois à sauver les dix-sept nouveaux accusés.

En ce qui me concerne personnellement, je suis prêt à me présenter devant n'importe quel jury libre et impartial, n'importe quelle commission préliminaire d'enquête, pour démontrer par des faits irréfutables, des lettres, des documents, des témoins que le procès « trotskyste » de Moscou est une terrible falsification et que les véritables coupables ne sont pas les accusés mais ceux qui les accusent

LA VÉRITÉ DERRIÈRE LES « AVEUX VOLONTAIRES »¹

(23 janvier 1937)

Le nouveau procès, comme le font apparaître les premières dépêches, repose à nouveau sur les aveux « volontaires » des accusés. Où est-il possible, dans toute l'Histoire, de trouver un exemple de terroristes, de traîtres et d'espions qui ont poursuivi leur criminelle besogne pendant plusieurs années, et qui, ensuite, comme sur un ordre, se sont repentis de leurs crimes ? Seul un tribunal de *l'inquisition* est capable d'obtenir pareils résultats. Tous les accusés qui refusent de se repentir sur ordre sont aussitôt fusillés pendant l'enquête. Seules les victimes démoralisées qui essaient de sauver leur vie au prix de leur mort morale arrivent jusqu'au banc des accusés.

Le témoin principal contre moi, cette fois, est apparemment Radek. En décembre 1935, je lui aurais écrit une lettre sur la nécessité d'une alliance avec les Allemands et les Japonais^{1 2 * *}. Je déclare ceci :

1. J'ai mis fin à toutes mes relations avec Radek en 1928. J'ai entre les mains une correspondance qui atteste d'une rupture définitive. Pendant les huit dernières années, je n'ai écrit sur Radek que sur un ton de mépris.

2. Radek est un journaliste de talent, pas un homme politique. Aucun des dirigeants du parti ne l'a jamais pris au sérieux. Au congrès du parti de 1918, Lénine a dit à deux repri-

1. Communiqué de presse (T 3988) dont une partie seulement a été publiée dans le *New York Times* du 24 janvier 1937. Traduit du russe.

2. Radek avait « avoué » avoir reçu une lettre de Trotsky réconnaissant une « alliance » avec les gouvernements allemand et japonais et l'avoir « malheureusement » détruite.

ses : « Je veux noter ici qu'il est arrivé au camarade Radek de dire involontairement une phrase sérieuse. » Telle était notre attitude générale à son égard, même pendant les années de bonnes relations personnelles. Pourquoi l'aurais-je choisi pour le poste d'agent confidentiel ? Pourquoi Zinoviev, Kamenev et Smimov, qui étaient des gens infiniment plus responsables et plus sérieux, n'ont-ils jamais soufflé mot de cette lettre et des plans de démembrement de l'U.R.S.S.^{3 4} ?

3. Radek aurait prétendument communiqué avec moi à travers le correspondant des *Izvestija* Vladimir Romm. C'est la première fois que j'entends son nom. Je n'ai eu avec ce personnage aucun rapport, direct ou indirect. La dépêche indique que Romm a été arrêté. Que Romm montre immédiatement au tribunal quand et où il m'a rencontré, moi ou mes représentants. Qu'il décrive la scène, la situation, l'aspect physique, le mien ou celui de mes représentants. Et, ce faisant, qu'il évite de répéter les erreurs de l'accusé Holzman⁵ : celui-ci avait prétendument rencontré mon fils à Copenhague, alors que mon fils n'y est jamais allé, et à l'hôtel Bristol, qui a été démoli en 1917¹.

Tous ces « détails » passent cependant au second plan devant l'absurdité fondamentale de l'accusation. Personne n'osera nier que, dans mes activités pratiques, mon travail littéraire et mon importante correspondance, il est possible d'observer, dans le cours de quarante années, une pensée révolutionnaire conséquente sur la base du marxisme. Un adulte qui n'est pas un imbécile peut-il imaginer même une minute que je sois capable de conclure une alliance avec Hitler contre l'U.R.S.S. et les pays danubiens, ou avec le militarisme japonais contre l'U.R.S.S. ou la Chine ? L'absurdité de l'accusation l'emporte même sur sa bassesse ! Mais, pour cette raison précisément, elle s'effondrera.

3. Les organisateurs du premier procès n'avaient pas prévu initialement qu'ils auraient à en organiser un second à brève échéance. C'était effectivement un des points faibles de leur construction que la nécessité pour eux de faire avouer au second procès des « crimes » que les accusés du premier n'avaient pas signalés !

4. Nous ne savons toujours rien de plus sur Vladimir Romm que ce qui fut dit de lui au second procès où il comparut en témoin de l'accusation ; journaliste des *Izvestija*, travaillant en Allemagne, puis aux Etats-Unis, il était généralement estimé dans le milieu des correspondants.

5. Rappelons que, lors du procès des seize, le 'vieux-bolchevik Holzman avait « avoué » avoir rencontré Sedov à l'hôtel Bristol de Copenhague. Or non seulement il avait été démontré que Sedov n'était jamais allé à Copenhague, mais encore le *Social-Demokraten* de Copenhague avait publié le fait — facilement vérifiable — qu'il

avait plus à Copenhague d'hôtel Bristol, celui-ci ayant été démoli

^{en} Œuvres. H. PP- 171-174 et n. 5. p. 172.

La presse du Comintern, c'est-à-dire la presse du G.P.U., explosera en calomnies. La presse honnête et indépendante m'aidera à prouver la vérité. Par des arguments, des témoignages, des dépositions, des documents et finalement par le travail de ma vie tout entière, je suis incomparablement mieux armé que les accusateurs du G.P.U. Le gouvernement mexicain, qui m'a accordé l'hospitalité la plus généreuse, ne m'empêchera pas, je l'espère fermement, de mener jusqu'au bout la tâche de démasquer les crimes majeurs de Moscou ⁷.

7. Trotsky pressentait que les staliniens mexicains allaient tout faire, comme l'avaient fait leurs amis de Norvège et les nazis de ce pays, pour présenter sa défense comme une « activité politique » et les réponses à leurs calomnies comme une « ingérence » ! ^H

POURQUOI CE PROCÈS A ÉTÉ JUGÉ NÉCESSAIRE'

(23 janvier 1937)

Le nouveau procès de Moscou provoque l'étonnement dans les principaux cercles de l'opinion publique. Cependant ce deuxième procès a été préparé pendant le premier. Les principaux accusés du procès en cours ont été nommés par ceux du procès des seize^{1 2}.

Il est possible de dire que le G.P.U. a préparé avec soin un procès de soutien. Si le premier procès avait convaincu le monde, le deuxième n'aurait pas été nécessaire.

- Mais le premier procès, en dépit de ses seize cadavres, a été un cruel fiasco. C'est ce fait en lui-même qui rend le second nécessaire. Il faut comprendre que la suspicion provoquée par le premier procès n'a fait que s'étendre de plus en plus et a inévitablement pénétré en Union soviétique.

Le destin politique de ceux qui l'ont perpétré, et en particulier la dictature personnelle de Staline, dépendaient directement de la réponse de l'opinion mondiale à la question : est-il vrai que Zinoviev, Kamenev et Trotsky et les autres étaient les alliés de la Gestapo, les agents d'un impérialisme étranger, ou bien Staline, luttant pour maintenir sa domination personnelle, a-t-il eu recours aux méthodes de César Borgia'?

C'est ainsi et ainsi seulement que se pose aujourd'hui la question. Staline joue gros jeu avec un risque énorme. Mais il n'est plus libre de faire ce qu'il veut. La lutte contre l'Onno-

1 T 3989. *New York Times*, 24 janvier 1937.

2 Bien des noms avaient été prononcés au cours du procès des ■ dont une partie devaient se retrouver parmi ceux des accusés j^{E.Z} Procès de janvier 1937 et d'autres de celui de mars 1938, mais , "autres ont disparu en prison sans procès.

3. Cf. n. 20 p. 145.

sition, contre toute opposition, a reposé pendant quatorze années sur les mensonges, les calomnies, les faux. Ce procès représente une progression géométrique. Son dernier pas était le procès de Zinoviev. Il n'a fait que discréditer encore plus Staline.

C'est pour cette raison qu'un nouveau procès a été jugé nécessaire, afin de dissimuler le fiasco.

Le procès des seize était basé sur le terrorisme. Le nouveau, comme on peut s'en rendre compte à travers les premiers comptes rendus, donne la première place non pas au terrorisme, mais à la prétendue alliance des trotskystes avec l'Allemagne et le Japon contre l'Union soviétique pour le sabotage de l'industrie et même l'extermination en masse des ouvriers.

On nous dit que les dépositions de Zinoviev et Kamenev étaient volontaires, sincères, et correspondaient aux faits. Zinoviev et Kamenev me présentaient comme le principal dirigeant du complot. Pourquoi n'ont-ils jamais parlé des plans pour démembrer l'Union soviétique et détruire les usines d'armement ?

Pourquoi les chefs du prétendu « centre trotskyste-zinoviéviste » ignoraient-ils ce que savaient les accusés d'aujourd'hui, personnages de second plan ?

Il nous semble d'après les premiers comptes rendus que ce soit ici qu'apparaisse le talon d'Achille *. Pour un homme qui pense, il est évident qu'on a préparé un amalgame nouveau entre l'exécution des seize et aujourd'hui.

En réalité, il n'y a dans la nouvelle accusation, comme dans celle d'hier, pas un mot de vrai. La gigantesque imposture est conduite de la même manière qu'un problème d'échecs.

Je crois nécessaire de rappeler que, depuis 1927, je n'ai cessé de prévenir d'avance l'opinion que, dans la lutte de la caste despotique contre le peuple, Staline aurait inévitablement recours aux amalgames sanglants. J'écrivais le 4 mars 1929 dans le journal de l'Opposition : « Il ne reste à Staline qu'une chose : tracer une ligne de sang entre le parti officiel et l'Opposition. Il lui faut absolument lier l'Opposition à des crimes terroristes, l'insurrection armée, etc.⁵ »

En ce sens, les procès de Moscou ne m'ont pas surpris.

Je me réserve le droit de répondre dans le détail à toutes les « révélations » du nouveau procès. Aujourd'hui je veux appe-

4. Le talon d'Achille — du nom du héros de la mythologie grecque, invulnérable, pour avoir été plongé dans le Styx sauf ^{an} ^{tal}on qu'il avait pas été immergé - signifie « point faiblé »

5. *Bulleten Oppositsii*, n° 1/2, juillet 1929.

1er encore une fois, non pour mes intérêts propres, mais au nom de l'hygiène politique élémentaire, à la création d'une commission d'enquête internationale par d'éminentes personnalités de différents pays.

Je soumettrai à cette commission toute ma correspondance depuis 1928. Elle est complète. Avec mes livres et mes articles, ma correspondance donne l'image intégrale de mes idées et de mes activités politiques.

C'est pourquoi, le 7 novembre de l'année dernière, le G.P.U. a tenté de me voler mes archives. Il n'est arrivé qu'à m'en voler une partie insignifiante.

Je répète mon défi aux organisateurs des impostures. S'ils ont des preuves, s'ils n'ont pas peur de la lumière, ils viendront affronter une commission internationale devant la presse libre. Pour ma part, je m'engage à démontrer devant une telle commission que Staline est l'organisateur des plus grands crimes politiques de l'histoire du monde.

UNE DÉCLARATION A LA PRESSE MEXICAINE¹

(23 janvier 1937)

Parmi les questions que vous me posez, il y en a une qui me frappe surtout : vous me demandez si, en cas de conflit entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne ou le Japon, je serais du côté de l'U.R.S.S. ou si je resterais neutre. La possibilité même d'une pareille question ne peut s'expliquer que par l'emprise des calomnies systématiques sur l'opinion publique. J'ai combattu pour la révolution d'Octobre, j'ai participé à l'établissement des nouvelles formes de propriété dans l'Etat soviétique. C'est une étape historique d'une grande importance. Comment pourrais-je ne pas défendre ces acquisitions sociales contre les attaques impérialistes ? Je suis sûr que mes compagnons d'idées en U.R.S.S. seront dans les premiers rangs de l'Armée rouge que j'ai aidé à créer, pour combattre l'agression impérialiste.

■ D'où provient cette question ? L'explication est bien claire. L'Etat soviétique n'est plus le même qu'il était à ses origines. Par le jeu de circonstances historiques, que j'analyse dans mon récent livre *La Révolution trahie*, une puissante caste privilégiée s'y est formée au détriment du progrès socialiste. La nouvelle bureaucratie qui exploite en sa faveur les acquisitions de la révolution s'identifie avec l'Etat soviétique et avec le socialisme lui-même. Elle présente la moindre critique contre son arbitraire et ses privilèges comme un attentat contre l'Etat. Elle se considère comme infaillible. Pour compromettre l'opposition inspirée par les intérêts des masses travailleuses et non par la nouvelle caste privilégiée, la bureaucratie dénonce cette oppo-

¹ L'U.R.S.S. a répondu aux Questions posées par la « Prensa Asociada de los Estados », agence mexicaine de presse pour la province dirigée en français directement à Jean van Heijenoort.

sition comme l'alliée du fascisme. Le nouveau procès qui commence aujourd'hui, 23 janvier, à Moscou, est inspiré uniquement par cet esprit de domination de la nouvelle caste bureaucratique. L'Opposition la combat. Elle la combattra malgré toutes les persécutions, toutes les machinations judiciaires. Mais l'Opposition combat la bureaucratie précisément pour sauver et développer les fondements sociaux du nouveau régime, pour les préserver de la dégénérescence. Et je vous demande : si mes amis défendent avec une abnégation complète la révolution d'Octobre contre l'emprise bureaucratique, comment pourraient-ils ne pas défendre l'Etat soviétique contre l'Allemagne de Hitler et le Japon du militarisme agressif ?

Je ne puis répondre à vos questions concernant l'Amérique latine. J'ai déjà donné mes raisons à la presse métropolitaine². Je connais trop peu l'Amérique latine pour me permettre d'émettre publiquement un jugement sur les questions qui la concernent.

Je consacrerai le proche avenir à l'étude du Mexique et de l'Amérique latine en général. Je vous demande un assez long délai pour me permettre une opinion. D'ailleurs, vous devez savoir que j'ai pris la décision de ne pas me mêler, ni de près ni de loin, à la politique du pays qui m'a si généreusement accordé son hospitalité et qui a beaucoup de difficultés à surmonter.

Vous me demandez si je n'envisage pas de visiter les différents Etats de la république mexicaine³. Certainement. J'aimerais bien compléter mon étude de ce pays si divers et si riche en contrastes par des observations personnelles. D'ailleurs, les livres, comme les amis initiés, me disent qu'un voyage à travers le Mexique peut donner des satisfactions intellectuelles et esthétiques sans égales. Je serais heureux de pouvoir visiter le Yucatan que vous me recommandez pour ses expériences sociales et ses trésors archéologiques⁴.

² Trotsky fait allusion à la presse de Mexico, la capitale. Cf.

^{pp} j Rappelons que le Mexique s'appelle exactement Etats-Unis du yucatan est le berceau de la civilisation maya et célèbre nar iec sites archéologiques. Il était d'autre part à cette époque le

de la création d'« ejidos » — grands domaines agricoles — collectifs dans le cadre de la réforme agraire.

[C'EST STALINE LE CONSPIRATEUR^{1 2}]

(24 janvier 1937)

Les procès d'Etat les plus infâmes de l'histoire — celui de Beilis dans la Russie tsariste, de Dreyfus en France, celui du Reichstag en Allemagne n'apparaissent que comme d'innocentes farces en comparaison de la série d'impostures judiciaires préparées actuellement en Russie par Staline, dont Lénine avait dit de façon prophétique : « Ce cuisinier ne préparera que des plats épicés. »

Le procès actuel, tout comme les deux précédents, porte en lui-même sa réfutation. Il n'est pas nécessaire d'affirmer que, depuis 1928, je n'ai pas entretenu la moindre relation avec Radek ou Piatakov qui m'ont périodiquement injurié dans la presse officielle. Piatakov ne m'a jamais rendu visite à Oslo. Je ne suis jamais allé à Oslo autrement qu'en compagnie de la famille Knudsen et de mes secrétaires.

Je ne connais pas Vladimir Romm, dont on prétend qu'il a été l'intermédiaire entre Radek et moi. Je détiens nombre de preuves écrites de l'impossibilité de toute rencontre personnelle entre les accusés de Moscou aujourd'hui et moi.

Questions à Staline

Je produirai ces preuves dans le livre que je suis en train d'écrire sur les crimes du G.P.U. (la police politique russe)³.

1. T 3992, publié dans le *Manchester Guardian*, 25 janvier 1937 «n.w le titre «Réponse de Trotsky aux accusations» avec en son titre « télégramme spécial au *Manchester Guardian* » : « Afin de foiirmir preuves écrites, dénonciation de la dictature de Staline » et «ni. i chapeau : « En réponse à une demande du *Manchester GUardin*» message sur le procès qui se déroule en ce moment à Mosm» u T Trotsky télégraphie de Mexico. »
^{a Moscou} M. Léon

2. Trotsky avait d'abord pensé à une brochure reproduisant propres écrits sur le procès d août 1936. Mais il allait être Conduit à

U est difficile de rendre ma cause publique sur-le-champ, mais il y a deux ou trois questions fondamentales que ni le procureur général Vychinsky ni son défenseur désintéressé D.N. Pritt ne pourront éluder :

Tout d'abord, comment est-il possible d'admettre que des hommes qui ont accompli la révolution soient, à l'exception du seul Staline, devenus des terroristes, des ennemis du socialisme, des agents de la Gestapo prêts à démembrer l'Union des républiques socialistes soviétiques ?

Deuxièmement, comment se fait-il que ces « criminels » qui commettent depuis près de dix ans des crimes abominables se repentent tout d'un coup et, après avoir exigé la mort pour les autres, se mettent à la requérir contre eux-mêmes ?

Troisièmement, comment expliquer que Zinoviev, Kamenev et les autres dirigeants de ce prétendu « groupe trotskyste », ignoraient tout de ce rocambolesque projet de « démembrement de l'U.R.S.S. » au profit de Hitler et du Mikado », alors que Radek, que personne d'entre nous n'a jamais pris au sérieux, révèle maintenant qu'il était le chef de cette conspiration mondiale ?

La dictature de Staline

Si conspiration il y a, c'est une conspiration du G.P.U. Si elle a un chef, son nom est Staline.

La dictature totalitaire de Staline est entrée en conflit, de façon très sérieuse, avec le développement économique et culturel du pays. Staline incarne la bureaucratie. L'esprit d'entreprise qu'il a appris à l'école de la révolution, il ne le consacre plus désormais qu'à la défense et à la préservation de sa propre toute-puissance et de ses propres privilèges, par des méthodes d'une fantastique ingéniosité criminelle. Ce dernier procès annonce une crise politique terrible en Russie.

Je suis prêt à dénoncer Staline devant n'importe quelle commission internationale impartiale et compétente.

Je lance cet appel à tous les hommes de bonne volonté et à tout ce qui existe d'honnête et d'indépendant dans la presse. Et je sais parfaitement que le *Manchester Guardian* sera l'un des premiers à se mettre au service de la vérité et de l'humanité.

en faire le livre qui allait paraître sous le titre *Les Crimes de Staline*.

ROMM (1)

(24 janvier 1937)

Vladimir Romm n'a pas été inclus dans la liste primitive des accusés. Il n'a été arrêté que maintenant, au dernier moment.

Je pose la question : si Romm était l'homme qui assurait le contact entre moi et Radek et s'il a avoué avoir porté cinq lettres, pourquoi n'a-t-il pas été arrêté au moment des aveux de Radek ? Mon hypothèse est que toute l'histoire de Romm a été concoctée après mon arrivée dans le Nouveau Monde. Et quelle en est la raison ?

A Moscou, on a peur du fait que je jouis d'une certaine sympathie dans l'opinion publique américaine. On veut me rendre impossible d'aller aux Etats-Unis un seul jour et même de rester au Mexique. Les aveux de Radek et de Romm sont faits particulièrement pour me compromettre aux yeux de l'opinion publique aux Etats-Unis.

Je ne peux que répéter que je n'ai envoyé aucune lettre à Radek et n'avais pas la moindre idée de l'existence de Romm comme cela apparut clairement hier quand je dis aux journalistes que je croyais que c'était le correspondant de Rome des *Izvestija* et que j'ignorais que Romm était son nom.

Je serais heureux si Radek ou l'homme du contact, Romm, présentaient au tribunal de Moscou des lettres écrites par moi ou un représentant de moi. Mais je crois que les accusés seront obligés de dire que les lettres ont été détruites.

Mon hypothèse concernant l'objectif de l'introduction de cette nouvelle personnalité est confirmée solidement par la déclaration suivant laquelle « il accepta de tenir Trotsky informé

1. *New York Times*, 25 janvier 1937. Nous ' n'avons pas trouvé à la Houghton Library d'original de ce texte, traduit ici de l'américain.

de ce qui se passait à Washington B. 11 serait bien qu'il donne un exemple du type de ce qui se passait à Washington et que je pouvais apprendre de lui, et pas par la presse américaine, y compris la presse communiste.

Que Radek ait soutenu la déposition de Romm est parfaitement naturel, puisque l'un et l'autre ne lisent que ce que le G.P.U. leur dicte.

[LA SIGNIFICATION DU PROCÈS¹]

(24 janvier 1937)

ACCUSATION ENTIEREMENT CONSTRUITE SUR EXPLOITATION DES COMPLICATIONS INTERNATIONALES POUR REPRESSION SUR ENNEMIS INTERIEURS STOP STALINE N'A RIEN INVENTE DE NOUVEAU STOP IL REPETE SEULEMENT PLUS GROSSIEREMENT DE NOMBREUX PRECEDENTS STOP PAR INTERMEDIAIRE WLADIMIR ROMM DONT JE N'AI JAMAIS ENTENDU PARLER J'AURAIS ECRIT EN 1935 A RADEK AVEC QUI J'AVAIS ROMPU TOUS RAPPORTS DEPUIS 1928 QUE NECESSAIRE FAIRE REVENIR REGIME SOCIAL URSS AU CAPITALISME STOP MAIS PRECISEMENT CE TRAVAIL EST EXECUTE PAR NOUVELLE ARISTOCRATIE DONT STALINE EST LA TETE STOP PAR INTERMEDIAIRE ACCUSE RADEK STALINE VEUT M'ATTRIBUER PROGRAMME DONT JE L'ACCUSE PUBLIQUEMENT STOP VOIR PAR EXEMPLE MON DERNIER LIVRE LA REVOLUTION TRAHIE PARIS GRASSET QUI PARAIT BIENTOT EN ANGLAIS STOP J'AURAIS INSISTE DANS LETTRES SECRETES INVISIBLES SUR ADMISION DU CAPITAL ALLEMAND ET JAPONAIS EN URSS STOP EN REALITE DANS LA PRESSE J'AI EXIGE UNE MOBILISATION DEMONSTRATIVE ARMEE ROUGE AUX FRONTIERES OCCIDENTALES DE URSS POUR SOUTENIR ET ENCOURAGER PROLETARIAT ALLEMAND AU MOMENT OU HITLER TENDAIT BRAS VERS POUVOIR STOP DANS PRESSE INTERNATIONALE J'AI

1. Télégramme au *Manchester Guardian* (T 3993) dicté directement en français à Jean van Heijenoort. Nous lui avons conservé sa leçon¹ mot pour mot. ^{STOP} ^{pour} ^{ies} ^{points} ^{et} ^{le} mot QUESTION indiquant que la phrase qui suit est interrogative

FLETRI STALINE QUI CHERCHAIT LES BONNES GRACES DE HITLER IMMEDIATEMENT APRES AVENEMENT DE CELUI-CI STOP DANS MES ARTICLES SUR ARMEE ROUGE QUI FAISAIENT EN 1934 LE TOUR DE LA PRESSE MONDIALE JE PRONOSTIQUAI QUE JAPON SE CASSERAIT LA TETE DANS SIBERIE OCCIDENTALE STOP DANS TOUTES CAMPAGNES INTERNATIONALES CONTRE MOI DURANT DERNIERES ANNEES LA SECONDE PLACE APRES STALINE APPARTIENT A GOEBBELS STOP EN 1934 AFFICHES CONTRE TROTSKY ET TROTSKYSTES COUVRAIENT LES MURS DE BERLIN STOP MES COMPAGNONS D'IDEES EN ALLEMAGNE FONT DES DIZAINES D'ANNEES DE TRAVAUX FORCES ET CAMPS CONCENTRATION STOP NAZIS NORVEGIENS LIES AUX NAZIS ALLEMANDS ONT ATTAQUE SIX AOUT MON DOMICILE POUR PRENDRE ARCHIVES ET COMME LES STALINISTES ONT DEMANDE MON EXPULSION DE NORVEGE STOP EST SEULEMENT DANS ETAT TOTALITAIRE DE STALINE OU LES SOVIETS LES ORGANISATIONS OUVRIERES LA PRESSE LE PARTI BOLCHEVIK SONT ETOUFFES OU SEULE BUREAUCRATIE A DROIT DE PARLER QU'ELLE A TRANSFORME EN MONOPOLE DU MENSONGE C'EST LA SEULEMENT QU'IL EST POSSIBLE UNE PAREILLE MISE EN SCENE JUDICIAIRE STOP QUE POURRAIS-JE ATTENDRE D'UNE ALLIANCE AVEC HITLER ET MIKADO QUESTION DE POUVOIR QUESTION MAIS PAR QUEL PROCEDE HITLER POURRAIT-IL ME DONNER LE POUVOIR QUESTION AVEC QUELS BUTS QUESTION MEME COUCHES PLUS SERIEUSES DE EMIGRATION BLANCHE ONT RENONCE A IDEE DE INTERVENTION STOP EN RESULTAT DES DEFAITES DU PROLETARIAT MONDIAL MA TENDANCE NE PRESENTE QU'UNE PETITE MINORITE DANS TOUS PAYS STOP ON NE PEUT CHANGER CETTE RELATION DE FORCES EN TUANT QUELQUE BUREAUCRATE SOVIETIQUE OU EN S'ALLIANT AU MIKADO STOP OU A HITLER STOP EN M'ATTRIBUANT UNE PAREILLE ALLIANCE STALINE VEUT EN PARTICULIER ME COMPROMETTRE DEVANT OPINION PUBLIQUE DES PAYS DEMOCRATIQUES ET ME PRIVER AINSI POSSIBILITE DE TROUVER ASILE N'IMPORTE OU STOP JE REJETTE AVEC MEPRIS TOUTES ACCUSATIONS LANCEES CONTRE MOI ET TOUTES AFFIRMATIONS DES ACCUSES

QUI ME CONCERNENT STOP PAS UN MOT EST VRAI
STOP JE VOIS MA TACHE POLITIQUE AVANT TOUT
DANS ANEANTISSEMENT DU COMMANDEMENT DE
LA BUREAUCRATIE SOVIETIQUE CONSERVATRICE
SUR PARTIE IMPORTANTE DE LA CLASSE OUVRIERE
MONDIALE STOP C'EST LA SEULE POSSIBILITE POUR
AVANCER TRAVAIL OUVERT ET CONTROLABLE
THEORIQUE ET POLITIQUE QUE J'ACCOMPLIS ME
DONNE PLEINE SATISFACTION PUISQU'IL PREPARE
AVENIR STOP JE NE SAIS SI STALINE REVE D'UNE
COURONNE STOP MAIS REGIME A DEJA CARACTERE
TOTALITAIRE IMPERIAL STOP DANS LUTTE POUR
DOMINATION NOUVELLE CASTE STALINE ECRASE
COUCHES PROGRESSIVES ET EXPLOITE TOUS PREJU-
GES ANTISEMITISME Y COMPRIS STOP IL REMPLACE
LA GENERATION REVOLUTIONNAIRE PAR APPAREIL
DE FONCTIONNAIRES PRETS A TOUT STOP IL PRE-
PARE DEBACLE DE URSS STOP

[LES DÉPOSITIONS ET LES PREMIERS TÉMOIGNAGES DES ACCUSÉS]

(24 janvier 1937)

Je déclare :

1. Je n'ai jamais donné à personne d'instructions terroristes, et je ne pouvais le faire, conformément à mes principes, et, de façon générale, car je n'ai jamais préconisé cette méthode de lutte.

2. J'ai toujours été et je continue à être un ennemi irréciliable du fascisme comme du militarisme japonais.

3. La seule époque où j'aie eu la possibilité de rencontrer des fonctionnaires japonais et allemands fut celle où j'étais membre du gouvernement. Depuis 1928 je n'ai vu aucun représentant de l'Allemagne ou du Japon et je n'ai eu avec eux aucun contact, direct ou indirect.

4. Je n'ai jamais préconisé et je ne pouvais pas préconiser des crimes aussi absurdes et monstrueux que le sabotage industriel, la destruction des chemins de fer ou l'assassinat des ouvriers ". La seule nécessité de rejeter ce genre d'accusation.

1. Déclaration à la presse (T 3998), reproduite dans *El Universal* de Mexico, 25 janvier 1937, traduite de l'espagnol et vérifiée. A la date où il rédigeait ce texte, Trotsky ne disposait que des comptes rendus de presse de la première journée du procès, le 23 janvier, c'est-à-dire seulement d'un bref résumé des dépositions principales.

2. Trotsky ne mentionne pas ici l'accusation lancée au cours du procès selon laquelle il aurait été en contact avec le dirigeant nazi Rudolf HESS (né en 1894), homme de confiance de Hitler. On peut noter que lorsque ce dernier comparut au lendemain de la deuxième guerre mondiale devant le tribunal international de Nuremberg, il ne lui fut posé à ce sujet aucune question. De la part du procureur soviétique, c'était là un silence en forme... d'aveu.

après quarante ans d'activité dans les rangs de la classe ouvrière, m'inspire une profonde répugnance physique.

6. Depuis 1928, je n'ai eu aucune relation avec Radek, je ne lui ai pas écrit de lettre et je ne lui ai donné aucune instruction quelle qu'elle soit.

7. Je n'ai jamais eu de relations d'aucune sorte avec Vladimir Romm qui était prétendument l'intermédiaire entre Radek et moi. Ce n'est que dans les dépêches les plus récentes que j'ai découvert que Romm était le correspondant des *Izvestija* à Washington.

8. Je n'ai envoyé aucune lettre à Piatakov par l'intermédiaire de Chestov. Je n'ai jamais vu Chestov et ne sais rien de lui.

9. Piatakov n'est jamais venu me voir en Norvège et n'a donc pu avoir aucune conversation d'aucune sorte avec moi³⁴.

10. Piatakov n'avait pas et ne pouvait pas avoir de relations politiques ou personnelles avec mon fils après 1928.

11. Sur les dix-sept inculpés, j'ai connu auparavant et peux réellement me rappeler de sept seulement : Piatakov, Radek, Sokolnikov, Sérébriakov, Mouralov, Drobnis et Bogouslavsky.

12. Les noms des dix autres accusés ou inculpés ne me disent absolument rien, et, s'il y a parmi eux des agents de la Gestapo, je n'en sais rien. Je n'ai eu aucune relation d'aucune sorte avec aucun d'entre eux.

Grâce aux circonstances particulières de ma vie en exil et au caractère de mon travail, j'ai tous les moyens de prouver sans l'ombre d'un doute, grâce à de multiples témoins, documents, lettres, etc., devant une commission internationale impartiale, l'absurdité et la fausseté des accusations contre moi et de toutes les déclarations faites à mon sujet par les accusés de Moscou — misérables victimes d'un procès inquisitorial. J'ai le droit d'exiger, et j'exige que les organisations ouvrières et démocratiques de tous les pays mettent sur pied une commission d'enquête dont l'autorité soit au-dessus de tout soupçon.

3. Alcksei A. CHESTOV (1896-1937), accusé du second procès s'était présenté comme un vétéran de l'Opposition chargé de la liaison entre Trotsky et Piatakov. Fonctionnaire de l'économie, il affirmait avoir rencontré Sedov à Berlin et avoir préparé un attentat contre Molotov et Eikhe, alors membre du bureau politique.

4. Piatakov avait « avoué » s'être rendu en avion en Norvège pour rencontrer Trotsky et y avoir reçu de lui des instructions en vue d'actions terroristes.

Cela touche non seulement moi-même et mon fils, non seulement des centaines d'autres victimes, mais aussi la dignité du mouvement ouvrier international et le destin de l'Union soviétique.

Je demande à toute la presse honnête et indépendante de reproduire cette déclaration.

[LE G.P.U. A L'ŒUVRE SUR LE FRONT INTERNATIONAL *]

(25 janvier 1937)

Des dépêches de presse nous ont apporté des informations sur le meurtre à Paris du journaliste russe Dimitri Navachine - qui en savait beaucoup trop long sur le procès de Moscou. Ce n'est pas la première fois que le G.P.U. a apporté une aide énergique à Staline et à Vychinsky — et pas la dernière. Le 7 novembre 1936 à Paris, des agents du G.P.U. ont volé 250 kilos de mes archives. Le 24 janvier ils ont assassiné Navachine à Paris. Je crains que mon fils Léon Sedov, qui a écrit *Le Livre rouge sur le Procès de Moscou* et fait maintenant figure d'« ennemi n° 2 » de la clique dirigeante soviétique, soit désigné comme la prochaine victime. Je considère comme nécessaire d'avertir à ce sujet l'opinion publique mondiale.

1. Communiqué de presse (T 4 000), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Dimitri NAVACHINE (1889-1937), économiste, avait été vice-président de la Croix Rouge sous le gouvernement provisoire de Kerensky en 1917. Rallié au régime bolchevique après la révolution d'Octobre, il avait occupé des responsabilités importantes dans l'administration économique. Il était personnellement lié à Piatakov. En 1927, il avait été nommé directeur de la Banque commerciale d'Europe du Nord à Paris. On le disait franc-maçon, personnellement lié à plusieurs personnalités socialistes, dont le ministre Charles Spinasse. Il fut assassiné au Bois de Boulogne où il promenait son chien. L'affaire n'a jamais été éclaircie. Il semble bien qu'il avait été bouleversé par le premier procès de Moscou et qu'il avait envisagé de faire une déclaration à la presse à la veille du procès Piatakov. Une version très répandue de son assassinat (Cf. Philippe Bourdrel, *La Cagoule*) veut qu'il ait été en réalité assassiné par les « cagouleurs ». Le meurtre est presque inexplicable dans cette hypothèse, mais il reste évidemment celle de la manipulation.

RAKOVSKY'

(25 janvier 1937)

Dans l'actuel procès, c'est l'accusé Drobnis qui joue le jeu de principal agent du G.P.U. en posant les bases d'un nouvel acte d'accusation. Drobnis a cité parmi d'autres Rakovsky comme un complice de cette prétendue conspiration terroriste¹. Le destin de Rakovsky est profondément tragique. Lui et moi avons été liés par les liens de l'amitié pendant plus de trente ans. De tous les accusés dans tous les procès, c'est Rakovsky qui était le plus proche de moi. Après avoir été exilé en Sibérie en 1928, il a tenu plus longtemps et mieux que les autres, malgré son âge et sa maladie (il a aujourd'hui soixante ans). Il a même essayé de s'évader, a été repris et blessé ; à la fin, il a capitulé — en 1934, six ans plus tard que les autres.

Au procès des seize, il a été « établi » que j'avais pour la première fois donné des instructions en vue du terrorisme en 1932. Mais il était tout à fait impossible de comprendre pourquoi j'aurais donné de semblables instructions à des capitulards qui m'avaient fait la guerre, plutôt qu'à Rakovsky qui, à cette époque, était resté fidèle au drapeau de l'Opposition. Le fait même que Rakovsky n'était nommé ni en tant que membre du centre principal, ni en tant que membre du « centre parallèle » ou du « centre de réserve » constituait en lui-même la preuve la plus convaincante aux yeux des gens qui pensent qu'aucun de ces centres n'a jamais existé. Le G.P.U. a maintenant décidé de corriger son erreur initiale². Drobnis a nommé Rakovsky. Le vieux lutteur brisé par la vie va inévitablement au devant de son destin ^{*}.

1. Communiqué (T 4004) avec la permission de la Houghton Library. Traduit du russe.

2. Sur Khristian G. Rakovsky, cf. n. 25. p. 147.

3 On peut se demander s'il s'agissait réellement d'une * erreur ».

4 Le bruit circula qu'une perquisition de dix-huit heures avait eu lieu au domicile de Rakovsky qui ne fut pas, semble-t-il, arrêté avant l'automne.

PENDANT LE PROCÈS DE MOSCOU^{1 2}

(25 janvier 1937)

1. *Quel est le but de la «conspiration» ?*

Des crimes peuvent être épouvantables, monstrueux, grotesques. Tels étaient les crimes de Macbeth³. Tels étaient les crimes de César Borgia. Tels sont les crimes de Staline dans les procès de Moscou. Mais, à moins que le criminel ne soit fou, un crime doit avoir quelque objectif personnel ou politique. Radek et Piatakov ont avoué les crimes les plus odieux. Mais l'ennui est que ces crimes n'ont *aucun sens*. Par la terreur, le sabotage et la collaboration avec les impérialistes — c'est ce que dit l'accusation — ils voulaient restaurer le capitalisme en U.R.S.S. Pourquoi ? Durant toute leur vie, ils ont combattu le capitalisme. Dans d'innombrables articles et discours, jusqu'à il y a quelques jours encore, ils présentaient des arguments pour démontrer l'infinie supériorité du système soviétique sur le capitalisme. Finalement, leur prétendue activité de conspiration (1932-1936) a coïncidé avec les années de la terrible dépression mondiale, du chômage, de la montée du fascisme, etc. Radek et Piatakov se sont-ils convaincus de la supériorité du capitalisme, précisément dans une période comme celle-là ? Les nouvelles dépêches ne donnent pas d'information sur ce point. Apparemment les accusés n'ont pas un mot à dire sur le terrible bouleversement interne qui se serait prétendument produit dans leur pensée. Rien d'étonnant ! Ils n'ont rien à dire. Il n'y a pas eu de tel bouleversement, et, à en juger par toutes les circonstances, il ne pouvait pas y en avoir.

Peut-être étaient-ils inspirés par des motifs personnels : un

1. Communiqué de presse (T 4006), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Roi assassin dans l'un des plus célèbres drames de Shakespeare.

appétit de pouvoir ou de richesses ? Mais, jusqu'à une époque récente, ils avaient tous les deux des postes élevés dans le gouvernement soviétique et jouissaient d'un mode de vie conforme à leur poste : bonnes conditions de vie, datchas³, automobiles, etc. Ils ne pouvaient espérer situation meilleure sous aucun autre régime.

Mais peut-être se sont-ils sacrifiés par amitié pour moi ? Ou, pour le dire autrement, souhaitaient-ils se venger sur Staline de mon expulsion d'Union soviétique ? Hypothèse absurde ! Dans leurs actes, leurs discours et leurs articles des neuf dernières années, Radek et Piatakov ont démontré que les amis d'autrefois étaient devenus des adversaires venimeux. Tous les journalistes étrangers à Moscou qui ont chanté les louanges de Staline et traîné mon nom dans la boue, — Duranty^{*} par exemple — avaient pour inspirateur Radek. Est-il croyable que ces hommes aient abandonné le socialisme, c'est-à-dire l'œuvre de leur vie, et mis leur tête sur le billot seulement pour me venger ?

En dernier lieu, il serait peut-être compréhensible de considérer les actes terroristes contre les cercles dirigeants comme des *actes de vengeance* (bien que toute personne politiquement intelligente comprenne clairement que des actes de terrorisme signifieraient d'abord l'extermination de l'Opposition). Mais non, les accusés ne se contentaient pas de la terreur individuelle ; ils voulaient... restaurer le capitalisme. Et ils le voulaient si fort qu'ils ont noué des liens avec le fascisme allemand et le militarisme japonais ! Pensaient-ils qu'eux et moi aurions des postes de direction dans un régime *capitaliste* ? Il est difficile de seulement formuler une telle question de façon intelligible, tellement la base politique du procès est dénuée de sens.

Les « aveux » de Radek, de Piatakov et des autres prennent soudain un sens cependant, si nous laissons de côté les personnalités des accusés, leur psychologie, leurs objectifs et leurs motifs, et si nous considérons seulement les intérêts de la clique bureaucratique au sommet et les objectifs personnels de Staline qui utilise les accusés comme des instruments mécaniques. Le système soviétique aujourd'hui est organisé sur le principe « L'Etat c'est moi », et « Le socialisme, c'est moi ». Qui-conque combat Staline combat du coup le socialisme. La masse du peuple en U.R.S.S. est sans cesse endoctrinée avec cette idée.

3. 1 a *datcha* — maison de campagne — est l'un des privilèges du bureaucrate. p 53 Duranty rendait compte du procès pour les lecteurs du *New York Times*.

équivalait à une alliance avec les ennemis du socialisme. Staline est au-dessus de toute critique, au-dessus du parti, au-dessus de l'Etat, c'est-à-dire qu'on ne peut le remplacer que si on le tue. Ainsi tout opposant se place du coup sur le même pied que les terroristes. Telle est la logique interne du bonapartisme. Le témoignage des accusés, insoutenable sur le plan des faits et illogique du point de vue de la psychologie des accusés eux-mêmes, devient tout à fait rationnel quand on l'envisage du point de vue de la clique dirigeante. Staline-impose ses propres intérêts et sa propre psychologie aux accusés en utilisant la terreur. C'est là l'explication simple des chantiers secrets des procès de Moscou.

2. Le témoignage de Radek

Le témoignage des accusés tombe en poussière dès qu'on le place à côté de faits, de documents, de la chronologie, de la logique. Selon les déclarations de Radek, je lui ai écrit sur la nécessité de tuer Staline, Kirov et Vorochilov ³ et de démembrer l'U.R.S.S. Des lettres de ce genre présupposent au moins que l'on ait en l'autre une confiance absolue. Mais ce n'était pas le cas. Radek n'a fait impression que sur les journalistes étrangers. Aucun des dirigeants du parti bolchevique ne l'a jamais pris au sérieux en tant que révolutionnaire. Lénine le traitait avec une ironie qu'il ne dissimulait pas. En 1928, quand j'étais en exil à l'intérieur de l'U.R.S.S., tous mes amis m'écrivaient à propos de Radek sur le ton de la méfiance profonde. Je possède toutes ces lettres. Après sa capitulation, la méfiance est devenue mépris. Je peux présenter des preuves documentaires que je considérais Radek non seulement comme un capitulaire, mais comme un traître. A l'été 1929, un ancien membre de mon secrétariat militaire, Blumkine ^{5 6 7} qui était à l'époque en Turquie, m'a rendu visite à Constantinople. A son retour à Moscou, Blumkine a raconté à Radek notre rencontre. Radek l'a immédiatement trahi'. A cette époque, le G.P.U. n'était pas encore tombé aux accusations de « terrorisme ». Néanmoins, Blumkine a été fusillé secrètement et sans jugement. Voici ce

5. Klementi E. VOROCHILOV (1881-1969), ancien métallo, vieux-bolchevik, lié à Staline pendant la guerre civile, était membre du bureau politique, maréchal et commissaire à la défense

6. Cf. n. 8, p. 73.

7. Telle est la version envoyée de Moscou en 1929 à Trotsky par ses camarades clandestins. Roy Medvedev assure que Blumkine avait reçu mission d'assassiner Trotsky et fut fusillé pour ne l'avoir pas fait. Nous avons fait une double mise au point dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n-6, pp. 22-25 et n« 7/8, pp. 82-85 et 129-136.

que j'ai publié, sur la base de lettres de Moscou, en date du 25 décembre 1929, dans le *Biulleten* de l'Opposition russe imprimé à l'étranger : « La prolixité nerveuse de Radek est bien connue. Il est tout à fait démoralisé maintenant comme la plupart des capitulards... Ayant perdu les derniers vestiges d'un équilibre moral, il ne s'arrête devant aucune ignominie. » Plus loin, Radek est qualifié d'« hystérique vidé ». Les lettres donnaient un compte rendu détaillé de la façon dont « après sa conversation avec Radek, Blumkine s'était senti trahi ». Écrit-on de cette façon sur un allié ou un homme en qui on a confiance ?

Luttant pour sa vie, Radek déclare maintenant au tribunal que lui-même n'était pas d'accord avec mes propositions criminelles. Pouvais-je écrire sur le terrorisme, etc., à quelqu'un dont je n'étais pas d'avance convaincu qu'il était solidaire ? Ou, pire encore, à quelqu'un qui s'était discrédité à mes yeux non seulement en capitulant, mais en trahissant Blumkine, pour ne pas parler de ses centaines d'articles venimeux contre moi, mes idées, mes camarades d'idées ?

Radek a dit au tribunal qu'il n'avait avoué qu'après que tous les autres l'aient déjà fait. Là se trouve la clé des pratiques inquisitoriales qui sont derrière les aveux : quiconque refuse d'avouer est fusillé au cours des interrogatoires. Qu'est-il advenu d'accusés comme Arkus, Gaven, Karev, Koukline, Medvedev, Poutna, Fedorov, Charov, Gaievsky, Rioutine, Chatzkine^{8,9} et des dizaines d'autres ? La plupart d'entre eux ont été

8. Depuis la capitulation de Radek en juillet 1929, Trotsky ne l'a en effet jamais traité publiquement autrement qu'avec une hostilité méprisante.

9. Tous ces vieux-bolcheviks avaient été exécutés sans procès. Après la révolution d'Octobre, Arkus avait été directeur de la Banque d'Etat, louri Gaven (cf. n. 11, p. 34) et Aleksandr S. Koukline (cf. n. 9, p. 120) membre du C.C. Ce dernier semble avoir résisté aux bourreaux dans la préparation du procès de 1936 de même qu'Artem M. GUERTIK (1879-1936), condamné en 1935 dont le cas était « réservé » en 1936 et qui était également un des ouvriers les plus anciens du parti à Leningrad, de même qu'Ivan V. CHAROV (1884-1936?) et Grigori F. FEDOROV (1867-1937). S.P. MEDVEDEV (1885-1937), bolchevik en 1900, avait animé, dans les années vingt, l'Opposition ouvrière, et s'était « repenti » dès 1926 ; il fut exclu en 1933 comme « renégat » jouant « double jeu ». Nous ne savons presque rien de N.A. Karev, qui était écrivain, de Gaievsky, qui était un vétéran de l'Armée rouge, Martemian (Mikhail) N. RIOUTINE, un ancien « droitier » avait rédigé en 1932 avec Slepkov et d'autres anciens disciples de Boukharine, une « plate-forme » qui désavouait la capitulation des dirigeants de la droite et réclamait l'élimination de Staline et la réintégration des exclus. Le bureau politique avait refusé sa tête à Staline. Lazar A. CHATZKINE (1902-1937), un ancien dirigeant des Jeunesses, avait participé avec Sergei I. SYRISOV (1893-1938) au groupe d'opposition créé

Vasso V. Lominadzé et Jan E. Sten (cf. Pierre Broué, « Trotsky P?ri Bloc des oppositions de 1932 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5, 1980). Vitovt K. POUTNA (1893-1937), fils de paysan, officier pendant la guerre.

fusillés au cours de l'enquête pour avoir refusé de jouer devant le tribunal le rôle que leur assignait le script de Staline. D'autres sont encore en traitement dans le laboratoire. Ce sont là les raisons pour lesquelles Radek, après avoir essayé de résister moralement, s'est senti obligé, en décembre, d'assumer le rôle peu reluisant de faux témoin contre lui-même et surtout contre moi. Son comportement à ce procès est la preuve qu'il ne veut à coup sûr pas mourir. Non, il ne désespère pas de se sauver. Est-ce difficile à croire après le procès Zinoviev ? Seulement pour ceux qui mâchent tranquillement leur steak dans le confort d'une salle à manger.

Radek m'aurait prétendument envoyé des lettres dissimulées dans des reliures de livres. Radek lui-même, autant que je sache, n'est pas relieur. Cela veut dire qu'il y a à Moscou un relieur expert qui a exécuté pour Radek de telles missions. Pourquoi ce relieur ne figure-t-il pas au procès ? Pourquoi Radek ne l'a-t-il pas nommé ? Pourquoi le procureur ou le président n'ont-ils pas interrogé Radek sur ce point de détail que tout avocat jugerait d'une grande importance ? C'est très simple : parce que le président et le procureur aident Radek à dissimuler l'inexistence factuelle de ses « aveux ». Sans leur aide, tout le procès eût été impossible !

3. Vladimir Romm

Je ne connais absolument pas Vladimir Romm et je n'ai jamais rien eu à faire avec lui. J'ignore quel nom il utilisait pour signer dans les *Izvestija* ses histoires d'informations. Dans l'ultime période de mon exil (1929-1937), je ne me suis jamais abonné aux *Izvestija* et je n'en ai vu que par hasard un numéro occasionnel. Je suis les événements en U.R.S.S. dans la *Pravda*. Le fait est facilement vérifiable par la poste. Mais, si Vladimir Romm avait réellement eu ma confiance, j'aurais probablement été intéressé par ses comptes rendus de Washington dans les *Izvestija*.

En qualité de témoin assis entre des baïonnettes dressées, Romm a témoigné qu'il avait agi en qualité d'intermédiaire entre Radek et moi-même, prétendument remis cinq lettres cachées dans les reliures de livres, adressées à moi par Radek. Ce qui était dans ses lettres n'est pas clair. N'est pas claire non

commandant de division de l'Armée rouge, avait effectivement appartenu quelque temps à l'Opposition de gauche. Attaché militaire à Londres en 1936, il avait été « mentionné » au deuxième procès. Il n'était pas encore exécuté.

plus la façon dont Romm, qui vivait aux Etats-Unis, remplissait ses fonctions d'intermédiaire. Peut-être les mystérieux livres voyageaient-ils le long de la route Moscou-Washington-Oslo ? Si tel était le cas, la conspiration aurait été remarquable par son rythme exceptionnellement détendu. Il est possible cependant que le vague sur ce point résulte de la brièveté des dépêches d'information de Moscou.

Le même Romm qui, pour certaines raisons, apparaît comme témoin et pas comme accusé, témoigne qu'il a eu une rencontre avec moi dans une « allée sombre d'un parc près de Paris ». Voilà une localisation bien vague ! Quelques questions au procès auraient montré sans difficulté que Romm mentait sous la dictée d'un G.P.U. prudent et incertain. Je n'ai pas vécu à Paris. Pendant plusieurs mois, j'ai vécu à 150 kilomètres de Paris. Mon véritable nom n'était connu que de deux ou trois hauts fonctionnaires de la police qui souhaitaient éviter des manifestations stalinienne ou fascistes ou des attentats contre moi en me gardant strictement *incognito*TM. Mon adresse n'était connue que de mes amis les plus proches, lesquels constituaient en même temps ma garde du corps. La question se pose : comment Romm a-t-il pris contact avec moi ? C'est-à-dire précisément, par qui ? Qu'il nomme cet intermédiaire. Et ce n'est pas tout. Comment a-t-il eu accès à cette personne ? Par qui a-t-il organisé la rencontre dans le parc ? Quel parc exactement ? Avait-il un plan sur lequel était indiquée l'« allée sombre » ? Suis-je arrivé à pied ou en voiture ? A quelle date a eu lieu la rencontre ? Quel était mon aspect extérieur ?

Pour ma part, sur la base de mes lettres et journaux et du témoignage des membres de ma garde, je pourrais établir avec une précision suffisante où je me trouvais lors de cette rencontre imaginaire — à 180 kilomètres de Paris, ou à 1 500, dans le département de l'Isère où j'ai passé la plus grande partie de mon séjour en France ^M. L'attention que m'accorde la presse, les nombreux ennemis que j'ai, les conditions générales de mon existence en exil me rendaient absolument impossible toute rupture avec mon isolement confiné comme de faire de mystérieux voyages dans quelque « allée sombre » sans nom. Ceux qui veulent le vérifier n'ont qu'à se familiariser avec mes conditions actuelles d'existence à Mexico !

10 Le haut fonctionnaire du ministère de l'intérieur qui, pour le compte de la Sûreté générale, contrôlait Trotsky en France était Henri CADO (1904-1979) qui allait poursuivre pendant la guerre sa carrière¹ Trotsky^Pexagère. Il avait séjourné à Barbizon, puis à Domène, mais il double et triple presque les distances de Paris !

Il n'est pourtant pas difficile d'imaginer pourquoi Romm n'a mentionné ni date, ni adresse, ni intermédiaire. Le G.P.U. s'est trop cruellement brûlé les doigts dans le procès des seize, où l'accusé Holzman donna la date précise et le lieu d'une prétendue rencontre avec son « intermédiaire », précisément mon fils, du 23 au 25 novembre 1932, à l'hôtel Bristol. Mais, par des preuves officielles précises (dont un ordre télégraphique du ministre français Herriot, un passeport, et des témoignages) mon fils prouva qu'il n'était pas allé à Copenhague du tout. Quant à l'hôtel Bristol, le G.P.U. l'avait trouvé dans une vieille édition du *Baedeker*TM ; il avait en fait été démolé dès 1917. Rien d'étonnant si, cette fois, le G.P.U. préfère les « allées sombres ». C'est avec de tels trucs et de telles ruses que ces gens veulent prouver que je suis... allié de la Gestapo !

12. Le *Baedeker* est un célèbre annuaire touristique.

MDIVANI¹

(25 janvier 1937)

Les procès de Moscou ont un caractère de chaîne infernale. Au procès des seize, on a cité au passage les noms de Piatakov, Radek et autres. Il n'en fallait pas plus pour mettre sur pied un nouvel amalgame. Mdivani² et Rakovsky ont été cités, de la même façon, au procès de Piatakov et Radek. Par conséquent, de nouveaux procès et de nouveaux centres « de réserve » sont à prévoir. Est-il possible que cette mécanique si grossière n'ouvre pas les yeux du monde entier ?

Mdivani, vieux-bolchevik, dirigeait depuis 1922 la fraction influente des bolcheviks géorgiens qui combattaient le bureaucratisme d'Ordjonikidze³, agent de Staline, et exigeaient une plus grande liberté d'autodétermination culturelle pour le peuple géorgien. Lénine, malade, soutenait pleinement et sans réserves Mdivani et son groupe. C'est ainsi qu'il écrivait le 6 mars 1923, à la veille de sa dernière attaque, à Mdivani et ses amis :

1. Note (T 4002), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Polikarp dit Budu G. MDIVANI (1877-1937), membre du parti depuis 1903, avait connu bien des prisons sous le tsar. Il avait occupé de hautes fonctions politiques dans l'Armée rouge pendant la guerre civile et avait été nommé en 1920 au bureau caucasien du parti. Il avait engagé le combat contre le projet de fédération trauscaucasienne en 1923. Il avait été envoyé en 1924 en France comme représentant commercial de l'U.R.S.S. Arrêté et déporté en 1928 comme membre de l'Opposition, il avait été envoyé en isolateur en 1929, avait capitulé en 1930 et réintégré en 1931. Il avait été exclu du parti et arrêté
cri 1936

3 Grigori K. ORDJONIKIDZE (1888-1937), vieux-bolchevik géorgien, avait été l'instrument de Staline dans la « russification » de la Géorgie au début des années vingt. En 1937, il était devenu l'un, des adversaires de la terreur stalinienne, ce qui le conduisit au suicide.

Chers Camarades,

Je suis votre affaire de toute mon âme. Je suis indigné de la grossièreté d'Ordjonikidzé et des protégés de Staline et de Dzerjinsky. Je prépare pour vous des notes et un discours.

Respectueusement

Lénine ⁴

Aussitôt après la mort de Lénine, une campagne a été déclenchée contre moi en même temps que contre les bolcheviks géorgiens. Des arrivistes et des satellites insignifiants ont pris la place de vieux révolutionnaires. Staline se sert des procès de Moscou pour anéantir ses adversaires en Géorgie et dans tout le Caucase. La déclaration selon laquelle Mdivani et ses amis auraient voulu la sécession de la Géorgie est aussi mensongère que l'accusation d'être les alliés de l'Allemagne et du Japon, qui a été portée contre les « trotskystes ». Le drapeau du patriotisme, dans le cas présent, est exploité de façon à anéantir les ennemis de la dictature personnelle.

4. Copie de cette lettre se trouve dans les archives de Trotsky à la Houghton Library (T 788).

LES « AVEUX VOLONTAIRES » DES ACCUSÉS¹

(26 janvier 1937)

Le flot des aveux continue. Dans leur dénonciation mutuelle en se ruant au secours de l'accusation, les accusés prennent la responsabilité des crimes les plus odieux. De médiocres psychologues tentent d'expliquer ce phénomène par les caractéristiques de « l'âme slave ». Cela revient à dire que les révolutionnaires russes, terroristes compris, n'avaient pas le courage de défendre leurs convictions devant les tribunaux. Mais en réalité, les « terroristes » qui sont assis sur le banc des accusés n'y sont pas par *conviction*, mais *sur ordre*. Le G.P.U. leur a dit : « Hitler a besoin de mobiliser la bourgeoisie du monde entier contre nous sur le mot d'ordre de sauvegarde de l'ordre existant contre l'anarchie. Il nous faut prouver à la bourgeoisie anglaise, française et des Etats-Unis que Hitler, dans le même temps, n'a pas rejeté la possibilité de s'allier à Trotsky. De cette façon, nous pourrons empêcher l'isolement de l'U.R.S.S. D'un autre côté, les activités littéraires poursuivies par Trotsky à l'étranger affaiblissent l'U.R.S.S. (La clique de Staline s'identifie elle seule à l'U.R.S.S.). Vous, les vieux-bolcheviks, êtes les seuls qui puissiez nous aider à discréditer Trotsky. »

Ceux qui résistent sont exécutés sommairement au cours de l'enquête. N'est-il pas étrange pourtant que les hommes qui sont sur le banc des accusés n'aient d'autres prétentions que d'être de zélés auxiliaires de l'accusation ? L'accusé Bogouslavsky a affirmé devant le tribunal que ses aveux étaient « absolument volontaires » ; rappelons que la même affirmation avait été faite lors de la confrontation initiale entre accusateurs et

1. Communiqué de presse (T 4010), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

accusés. Les malheureuses victimes croient que c'est par une servilité absolue et en chantant les louanges de la bureaucratie qu'ils verront leurs vies épargnées. Mais il ne manque pas d'éléments pour conclure que les victimes elles-mêmes se sont trompées dans leur jugement.

LES RESSOURCES FINANCIERES DE LA CONSPIRATION¹

(26 janvier 1937)

Piatakov a témoigné que mon fils Sedov l'avait pressé avec insistance de détourner des fonds des caisses de deux entreprises industrielles afin de financer le mouvement trotskyste. Pourtant, il a oublié de spécifier précisément quelles usines avaient été volées et de combien, et à qui l'argent avait été remis. Tous les aveux des accusés sont caractérisés par une imprécision délibérée, dans la mesure où toute affirmation précise se référant à des événements dans un pays étranger présente le risque de pouvoir être immédiatement réfutée.

Un aspect encore plus important de l'affaire réside pourtant dans le fait que Piatakov, comme les autres accusés, a parlé de l'alliance trotskyste avec l'Allemagne et le Japon, ce qui suggère qu'en formant ladite alliance ces deux nations doivent avoir procuré des fonds aux trotskystes. Considérant qui sont leurs « alliés » et l'échelle de leur projet, les trotskystes doivent avoir reçu des millions. Pourtant on affirme maladroitement que la conspiration était financée par des dividendes que Piatakov recevait de certaines usines, à la demande de mon fils, qui, en 1932, était un jeune étudiant de Berlin.

Je dois remarquer au passage que le mouvement trotskyste ne reçoit de soutien financier que de ses propres membres, lesquels vivent dans une crise économique permanente. Le *Biulleten Oppositsii* est publié avec l'argent que je gagne par mon travail littéraire et la situation financière de toutes les organisations trotskystes pourrait facilement être exposée devant une commission internationale d'enquête. Les sections du Comintern peuvent-elles peut-être en faire autant ?

¹ Communiqué (T 4013), avec la permission de la Houghton Library. Traduit de l'anglais.

Il apparaît donc que ni le président ni le procureur ne se sont à aucun moment souciés de poser à Piatakov et aux autres accusés la question suivante : « Concrètement, en quoi a consisté l'alliance avec la Gestapo ? Qui a organisé les contacts ? Quelle était la nature de l'aide financière ou technique fournie par la Gestapo, et à qui était-elle donnée ? » On peut s'arrêter là et soupeser ces questions pour réduire en miettes le mythe de la Gestapo. C'est précisément pour cela que ni le procureur ni le président n'ont pris la peine de poser ces questions inopportunes. Le procès de Moscou est une *conspiration du silence pour dissimuler des mensonges*.

MOURALOV

(26 janvier 1937)

L'accusé Mouralov a témoigné qu'il était mon ami et qu'il m'était resté fidèle pendant la période où « Kamenev et Zinoviev s'étaient enfuis comme des rats ». Mouralov, mon camarade pendant la guerre civile, dit la vérité. Pourtant, cette remarque faite en passant jette une lumière révélatrice sur le procès des seize.

En réalité, la capitulation de Kamenev et Zinoviev, comme toutes les accusations, avait un caractère purement technique : c'est-à-dire qu'elle contribuait à la mise sur pied de la conspiration ; et, plus encore, après la capitulation de Zinoviev et de Kamenev, ma collaboration avec eux doit avoir été établie de façon plus étroite sur la base du terrorisme. Néanmoins, Mouralov, qui était satisfait de « faire ses aveux », au • dernier moment, à la onzième heure, a été incapable d'assumer pleinement son rôle. C'est pourquoi il a parlé à la façon des « trotskystes » en disant que Zinoviev et Kamenev avaient « déserté comme des rats ». Mais quel type de collaboration des trotskystes peuvent-ils établir avec des hommes qu'ils considèrent comme des traîtres et des déserteurs ?

De cette façon, une lecture attentive des dépêches permet de découvrir dans chaque aveu non seulement le poison mais aussi l'antidote.

1. Communiqué (T 4016), avec la permission de la Houghton Library. Traduit de l'anglais.

LE SABOTAGE INDUSTRIEL^{1 2}

(26 janvier 1937)

Les aveux les plus choquants et les plus invraisemblables semblent être ceux de Piatakov, Sérébriakov, Bogouslavsky et autres qui ont été des accusés de destruction préméditée d'usines et d'organisation d'explosions dans les mines. Pour l'observateur attentif de l'activité économique en U.R.S.S., il est facile d'imaginer l'origine de ces accusations et de ces « aveux ».

Même depuis le début du mouvement stakhanoviste®, la production a été beaucoup accélérée. Toute opposition au système de travail est qualifiée de sabotage par la bureaucratie. La formation inadéquate des ingénieurs et des ouvriers, elle-même reflet de l'excessive détermination d'obtenir d'importants bénéfices pour investir, a conduit à la détérioration des machines, aux explosions dans les galeries des mines, à de nombreux accidents de chemins de fer et à toute sorte d'avatars et d'accidents. Il est devenu d'une évidence aveuglante que tous ces phénomènes aggravent énormément le mécontentement dans les masses ouvrières et que la bureaucratie a besoin d'un bouc émissaire pour chaque crime qu'elle commet.

Le G.P.U. a réparti les catastrophes entre les divers accusés. De cette façon, la responsabilité des crimes de la bureaucratie pendant la période du stakhanovisme retombe une fois de plus sur les épaules du trotskysme.

1. In *El Proceso de Moscou*, traduit de l'espagnol.

2. Le mouvement dit « stakhanoviste » avait été lancé par la bureaucratie en 1935 : des ouvriers sélectionnés, bien épaulés et placés dans les conditions les plus favorables, réalisaient dans la production des performances qui « justifiaient » ensuite une augmentation et des normes et de la productivité générale du travail. L'un des premiers « travailleurs de choc », celui qui donna son nom au mouvement, était le mineur Alekseï A. STAKHANOV (1906-1976).

LE VOL FANTOME DE PIATAKOV A OSLO¹

(27 janvier 1937)

Toutes les accusations sont basées exclusivement sur les aveux des accusés ; aucune preuve objective d'aucune sorte n'est à la disposition du tribunal. On doit par conséquent se demander : les aveux des accusés sont-ils exacts ou sont-ils le résultat d'un accord préalable extorqué aux accusés par les accusateurs ? Le destin du procès et la réputation mondiale de la justice de Moscou d'un côté, et du mouvement auquel j'adhère, de l'autre, dépend de la solution de cette énigme fondamentale. Il ne faut épargner aucun effort pour révéler la vérité. Peut-on y parvenir ? Parfaitement, et sans grande difficulté. La question se pose comme suit : les aveux subjectifs correspondent-ils aux faits objectifs, ou sont-ils le produit d'une fabrication malveillante hors du temps et de l'espace ?

Je propose immédiatement, avant la fin du procès, de choisir l'aveu le plus frappant et le plus important et de le soumettre à une vérification factuelle. Cette procédure ne devrait guère demander plus de quarante-huit heures.

Nous nous occupons ici des aveux de Piatakov². Il a témoigné m'avoir rendu visite en Norvège en décembre 1938, dans le but d'un complot conspiratif. Piatakov a affirmé être venu de Berlin à Oslo par avion. L'énorme importance de ce témoignage est évidente. J'ai déclaré à maintes reprises, et je le répète, que Piatakov, de même que Radek, n'a pas été, au cours

1. Article (T 4020), traduit en français dans le *Bulletin* mensuel d'information et de presse du comité pour l'enquête sur les procès de Moscou, n° 2/3. février/mars 1937.

2. Trotsky s'occupe ici des aveux de Piatakov tels qu'ils avaient été annoncés dans les dépêches rendant compte de la session du 23 janvier.

des neuf dernières années, mon ami, mais mon ennemi le plus acharné et le plus perfide et qu'il ne pouvait être question de négociations entre nous.

S'il devait être prouvé que Piatakov m'a réellement rendu visite, ma position serait désespérément compromise. Si au contraire je puis prouver que l'histoire de cette visite est fausse du début à la fin, tout le système des « aveux volontaires » serait totalement discrédité. Même si l'on admet que le procès de Moscou est au-dessus de tout soupçon, l'accusé Piatakov demeure suspect. Son témoignage doit être tout de suite vérifié, avant qu'il soit fusillé, en lui posant la série de questions suivantes :

1. Quel jour Piatakov est-il venu de Moscou à Berlin en décembre 1935 ? Quelle était sa mission officielle ? Piatakov est un personnage trop important de l'administration pour pouvoir voyager sans que le gouvernement soviétique le sache. Le jour de son départ devait être connu dans son commissariat. La presse allemande doit avoir annoncé son arrivée.

2. Piatakov s'est-il rendu à l'ambassade soviétique à Berlin ? Qui a-t-il rencontré ?

3. Quand et comment s'est-il rendu par avion de Berlin à Oslo³ ? Même s'il est venu ouvertement à Berlin, il doit en être parti secrètement : il est impossible de concevoir que le gouvernement soviétique ait envoyé Piatakov comploter avec Trotsky.

4. Quelle sorte de passeport Piatakov a-t-il utilisé pour quitter Berlin⁴ ? Comment avait-il obtenu ce faux passeport ? A-t-il obtenu également le visa norvégien ?

5. Si l'on admet un instant que Piatakov s'est embarqué dans ce voyage de façon légale et ouverte, son arrivée a dû être annoncée dans la presse norvégienne. Dans ce cas, qui étaient les autorités norvégiennes qu'il aurait dû officiellement rencontrer ?

3. Selon le compte rendu officiel du procès publié à Moscou lors de cette session du 23 janvier, Piatakov avait affirmé de façon très précise être arrivé à Berlin le 10 décembre 1935 (p. 62). Il y avait aussitôt rencontré le « témoin » Boukhartsev.

4. Selon Piatakov (p. 63) comme selon le « témoin », Dimitri P. BOUKHARTSEV (1898-1937?), journaliste aux *Izvestija* (pp. 83 sq), c'était l'« homme de Trotsky », l'Allemand dénommé Gustav Stimer qui avait procuré pour le lendemain — 11 décembre — un « passeport allemand » et un « avion spécial ».

6. Si Piatakov est venu à Oslo de façon illégale, avec un faux passeport, comment est-il arrivé à disparaître aux yeux exercés des fonctionnaires soviétiques de Berlin et d'Oslo ? (Tout administrateur soviétique à l'étranger reste en contact télégraphique et téléphonique permanent avec les ambassades et agences commerciales d'U.R.S.S.). Comment a-t-il expliqué sa disparition à son retour en Russie ?

7. Quand Piatakov est-il arrivé à Oslo ? A-t-il passé la nuit dans cette ville, et, si oui, dans quel hôtel ? (Nous espérons que ce n'est pas à l'hôtel Bristol.) Le journal norvégien bien connu *Aftenposten* affirme qu'au moment cité par Piatakov, aucun avion étranger n'a atterri à Oslo⁵. Ce doit être vérifié.

8. Piatakov m'avait-il informé d'avance de son projet de visite par les canaux télégraphiques de communication réguliers ? On peut facilement le vérifier dans les bureaux du télégraphe d'Oslo et de Hønefoss.

9. Comment Piatakov m'a-t-il situé dans le village de Weksal ? Quels moyens de transport a-t-il utilisé ?

10. Le voyage d'Oslo à mon village demandait au moins deux heures. Selon Piatakov, la conversation a duré trois heures, et le voyage de retour demandait deux heures de plus. Les jours sont courts en décembre. Piatakov doit inévitablement avoir passé une nuit en Norvège. De nouveau : Où ? Dans quel hôtel ? Comment est-il parti d'Oslo : par train, bateau ou avion ? Vers quelle destination ?

11. Tous mes visiteurs confirmeront qu'il n'était possible de prendre contact avec moi que par l'intermédiaire des membres de la famille de notre hôte, Knudsen, ou de mes secrétaires qui montaient une garde permanente devant mon bureau. Qui Piatakov a-t-il rencontré ?

12. Comment Piatakov a-t-il fait le trajet dans la soirée de Weksal à la gare de Hønefoss : dans l'automobile de notre hôte Knudsen, ou par taxi appelé de Weksal par téléphone ? Dans tous les cas, le départ, comme l'arrivée n'aurait pas pu se faire sans témoin.

13. Piatakov a-t-il rencontré aussi ma femme ? Etait-elle à la maison ce jour-là ? (On peut facilement déterminer les dates

⁵ Dès le 25 janvier le journal conservateur norvégien *Aftenposten* avait affirmé qu'aucun avion étranger n'avait atterri en Norvège durant le mois de décembre 1935.

des voyages de ma femme à Oslo chez son médecin et son dentiste.)

Il faut ajouter que l'apparence de Piatakov est frappante et facile à retenir : grand, blond avec des teintes rousses dans la chevelure et la barbe, des traits très réguliers, un front haut, des lunettes et très maigre (en 1927, quand je l'ai vu pour la dernière fois, il était extrêmement mince.)

Non seulement un avocat, mais tout homme qui pense, comprendra l'importance décisive de ces questions dans l'objectif de vérifier les aveux de Piatakov. Le gouvernement soviétique a la pleine possibilité d'utiliser les services de la justice norvégienne (il était obligé de le faire même avant le procès).

Les personnalités politiques norvégiennes qui font autorité peuvent créer immédiatement et sans le moindre délai pour attendre une initiative de Moscou, une commission spéciale pour enquêter sur toutes les circonstances en liaison avec la prétendue arrivée de Piatakov en Norvège.

Au passage, ladite commission pourrait enquêter sur les questions concernant l'accusé Chestov, lequel est totalement inconnu de moi, mais qui a affirmé avoir reçu de moi en Norvège des instructions écrites pour Piatakov et les avoir dissimulées dans les semelles de ses souliers. Quand, comment et dans quelles circonstances m'a-t-il rendu visite ? Quel cordonnier norvégien a dissimulé pour lui ces prétendus documents ? Comment Chestov a-t-il découvert ce cordonnier conspirateur ? Et ainsi de suite.

Le président du tribunal et le procureur sont-ils prêts à poser ces questions précises à Piatakov ? Leur attitude sous cet angle serait décisive pour le procès aux yeux de tous les honnêtes gens dans le monde.

J'espère que tous les journaux intéressés par la vérité publieront intégralement cette déclaration.

L'ARRESTATION DE SERGEI SEDOV*¹

(27 janvier 1937)

Hier 26 janvier, j'ai répondu à un questionnaire pour une des agences de presse ce qui suit : « Notre plus jeune fils, Sergei Sedov², ancien professeur à l'institut supérieur de Technologie, un scientifique pur qui n'a jamais été lié à la politique, a été arrêté par le G.P.U. en 1934 parce qu'il est mon fils, et nous ignorons tout de son sort. »

Aujourd'hui 27 janvier une dépêche nous informe que mon fils a été de nouveau arrêté³ pour avoir soi-disant tenté *d'empoisonner des ouvriers d'usine par du gaz générateur!* Je ne puis imaginer l'homme capable d'imaginer pareil crime.

Il y a presque deux ans, ma femme écrivait : « Sergei était né en 1908... Dans les familles où les plus vieux étaient absorbés par la politique, les plus jeunes étaient souvent repoussés par les questions politiques. C'était le cas chez nous. Sergei ne s'est jamais intéressé aux questions politiques. Il n'était même pas membre des jeunesses communistes. Pendant ses années d'école, il était passionné de sport et de cirque et devint un remarquable athlète. A l'université, il se concentra sur les mathématiques et la mécanique ; en sa qualité d'ingénieur, il reçut une chaire à l'institut supérieur de Technologie... »

Son livre sur les générateurs de gaz d'éclairage demeure sur le bureau de sa mère comme un souvenir de son fils, dont elle est séparée depuis neuf ans, et dont, au cours des trois dernières années, elle n'a rien su.

L'arrestation de Sergei est une réponse à mes déclarations

1 Communiqué de presse (T 4023) avec la permission de la Houghton Library. Traduit de l'anglais.

2. Sergei SEDOV (1908-1938) était le second fils de Trotsky et de

¹ et ³ Sergâo Sædov avait été arrêté et déporté en 1935 ; il avait été cette fois arrêté sur son lieu de déportation et transféré à Krasnoïarsk.

sur les procès de Moscou. C'est un acte de vengeance personnelle tout à fait conforme à l'esprit de Staline.

Le révolutionnaire italien Ciliga — qui, après cinq ans de prison dans les prisons de Staline, a réussi en tant qu'étranger à être autorisé à quitter l'U.R.S.S. — a raconté dans la presse que dès 1930, quatre années avant l'assassinat de Kirov, le G.P.U. a essayé d'obliger un marin à se reconnaître coupable d'avoir participé à un complot pour assassiner Staline. Il était quotidiennement soumis à des tortures morales que Ciliga a décrites. On ne l'abandonna que quand il fut devenu à moitié fou.

Que vont-ils faire avec Sergei Sedov ? Us vont lui infliger des tortures intolérables afin de lui extorquer l'aveu de crimes horribles et impossibles. Staline veut un aveu de mon fils dirigé contre moi. Le G.P.U. n'hésitera pas à le mener à la folie. Us sont capables de le tuer. Indirectement, Staline est déjà responsable de la mort de mes deux filles⁴. U a soumis mon autre fils et mes deux gendres à une terrible campagne de dénonciation ■. Maintenant, il se prépare directement à tuer mon fils, car il est prêt à tuer des dizaines et des centaines de gens pour l'unique objectif de jeter sur moi une ombre morale et pour m'empêcher de dire au monde ce que je sais et ce que je pense.

Radek, Piatakov et autres sont des personnalités politiques. Leur sort est indissolublement lié avec leur activité politique. Mais Sergei Sedov n'est persécuté que parce qu'il est mon fils. Son sort est donc infiniment plus tragique.

née/s/éta^? s'uiodée^a ^rfin en^t^933^UleUSe en 1928 et Zinaïda
 été déchu^a^Se^VÆn^alRé roviéh^ét^ ^+^+son"père'
 cendrf<^aUdA ^T^CU absents du procès de Moscou en 1936 Les deux
 gendres de Trotsky 1 économiste Man NEVELSON mari de Nina et
 1 enseignant Platon I. VOLKOV, mari de Zinaïda. tous dlux bolcheviks
 l'OnmcT? a ^erre civile_ avaient milité dans les rangs de
 1 Opposition de gauche et avaient été déportés. Le premier avaft fai?
 plusieurs années d'isolateur. i"«=imer avait tait

COMBATTANT POUR LA JUSTICE

(27 janvier 1937)

Cher Maître^{1 2},

Si je me suis permis de vous adresser cette lettre, ce n'est naturellement pas pour discuter les problèmes politiques que vous abordez à la fin de votre excellent article du 25 janvier dans *El Universal*, mais pour vous exprimer l'estime que j'éprouve pour le courage avec lequel vous avez pris position sur une des questions les plus sensationnelles de notre temps.

Au cours des procès de Moscou, des esprits faibles se sont laissés aller à traiter de ces questions avec des phrases comme : « Il est difficile de voir clair », « B doit bien y avoir quelque chose là-dessous », etc. Cette attitude, vous l'avez qualifiée dans votre article comme digne des héritiers de Ponce-Pilate.

Vous dites fermement et catégoriquement : « C'est une falsification. » Et vous ne vous trompez pas. Chaque semaine nouvelle apportera des révélations. Devant la conscience mondiale, les accusateurs devraient être les accusés. Tous ceux qui élèvent à temps une voix de protestation seront inscrits comme des combattants pour la justice la plus élémentaire. Et vous êtes de leur nombre. Permettez-moi de vous envoyer mes salutations les plus sincères.

1. Lettre à Luis Cabrera (T 4032), publiée dans *El Universal*, 28 janvier 1937. Traduite de l'espagnol.

2. Luis CABRERA (1876-1954), avocat et journaliste, était en 1912 directeur de l'école de droit de Mexico. Lieutenant de Madero, il avait joué un rôle important dans la guerre civile et avait notamment été secrétaire aux finances de 1914 à 1917, puis de 1919 à 1920. Il avait évolué ensuite à droite. Il venait de publier dans *El Universal* du 25 janvier un article sur les procès de Moscou intitulé « El Carnaval sangriento » (Le Carnaval sanglant).

LES TROTSKYSTES PREPARAIENT LA GUERRE CONTRE L'U.R.S.S.^{1 2}

(28 janvier 1937)

Les dépêches de Tass sur le procès sont concoctées de façon à masquer les contradictions, les absurdités et les anachronismes des aveux et à ne laisser apparaître que le contour général des calomnies. Le terrorisme est relégué au second plan. L'avant-scène est occupée par la préparation de la guerre par les trotskystes alliés à l'Allemagne et au Japon.

Pourtant, même dans les dépêches de Tass, on peut discerner comment le grossier canevas primitif de l'accusation a été complété par le rajout de nouvelles broderies plus délicates. Selon la version primitive, j'avais conclu avec l'Allemagne et le Japon une alliance dans le but de renverser le socialisme (dans cette formule socialisme = Staline) et de restaurer le capitalisme en U.R.S.S. Pour les récompenser de leurs services, j'avais promis à Berlin et Tokio d'énormes portions du territoire soviétique — à l'avenir ; quant au présent, — sabotage de l'industrie, assassinat des dirigeants et extermination des ouvriers. C'est ainsi que le plan est présenté dans les aveux des accusés de moindre importance (sur les dix-sept, je n'en connais que sept ; les noms des dix autres ne me disent rien). Radek a refusé de passer aux aveux jusqu'en décembre?. Ce n'est que quand on lui a présenté les aveux des autres, lui passant ainsi la corde au cou (bien sûr sans aucune torture physique, sans

1. Article (T 4030) publié dans *Biulleten Oppositsii* n° 54/55, mars 1937, traduit du russe.

2. Il s'agit des interrogatoires du G.P.U. Radek indiqua au cours de son interrogatoire qu'il avait nié du 22 septembre 1936, date de son arrestation, au 4 décembre. C'est sans doute la seule partie de ses « aveux » qui soit véridique, car l'acte d'accusation ne mentionne en ce qui le concerne que des procès-verbaux d'interrogatoires postérieurs à cette date.

pincés ni tenaillés), que Radek a été convaincu de faire ses aveux « volontaires ». Mais, en homme d'une instruction supérieure, il réclama évidemment qu'on affine les accusations primitives. Trotsky maintenant n'est pas pour la restauration *complète* du capitalisme, mais seulement pour *avancer* de façon plus subtile vers cet objectif. En cédant au Japon et à l'Allemagne l'Extrême-Orient, l'Ukraine, etc., Trotsky compte bien récupérer ces régions à travers la révolution consécutive au Japon et en Allemagne. Le G.P.U. essayait de me représenter comme un simple fasciste. Pour donner à l'accusation au moins une ombre de vraisemblance, Radek est obligé de faire de moi un révolutionnaire antifasciste potentiel, mais il m'attribue un plan « de transition » comportant une alliance « temporaire » avec les fascistes et un « petit » démembrement de l'U.R.S.S. Dans les aveux des accusés se retrouvent deux versions : la falsification policière grossière qui remonte directement à Staline en personne, et le *feuilleton*³ diplomatico-militaire compliqué dans le style de Radek. Ces deux versions ne se mélangent pas. L'une est destinée aux « amis de l'U.R.S.S. » instruits et délicats à l'étranger (qui, dans une large mesure, ne sont que des amis de la bureaucratie et rien de plus), l'autre pour la consommation intérieure des ouvriers et paysans plus arriérés de l'U.R.S.S.

Personne apparemment n'a osé déranger le tribunal en posant la question : « Comment les trotskystes espéraient-ils, dans le cas d'une victoire des fascistes et des pays impérialistes sur l'Union soviétique, que ce soient précisément eux, les trotskystes, qui soient appelés au pouvoir ? » Quant à moi, au cours des neuf dernières années (en déportation ou en exil), j'ai expliqué dans des dizaines d'articles et des centaines de lettres qu'une défaite militaire de l'U.R.S.S. signifierait inéluctablement la restauration du capitalisme sous une forme semi-coloniale et un régime politique fasciste, le démembrement du pays et l'effondrement de la révolution d'Octobre. Indignés par la politique de la bureaucratie stalinienne, quelques-uns de mes anciens amis politiques dans différents pays en sont venus à la conclusion qu'ils ne peuvent assumer la défense « inconditionnelle » de l'U.R.S.S. Contrairement à cette attitude, j'ai expliqué que nous ne pouvions identifier la bureaucratie avec l'U.R.S.S., qu'il fallait défendre inconditionnellement la nouvelle base sociale contre l'impérialisme, que la bureaucratie bonapartiste serait renversée par les masses ouvrières à la seule condition que soient préservés les fondements du nouveau régime économique

3. En français dans le texte.

de l'U.R.S.S. J'ai rompu sur cette question avec des dizaines de vieux et des centaines de jeunes amis (mes archives contiennent une correspondance énorme consacrée à la question de la définition de l'U.R.S.S.). Mon nouveau livre, *La Révolution trahie*, donne une analyse de la politique militaire et diplomatique de l'U.R.S.S., surtout du point de vue de la défense de ce pays. Maintenant, par la grâce du G.P.U., il apparaît qu'en même temps que je rompais avec de nombreux amis qui ne comprenaient pas la nécessité de défendre l'U.R.S.S. *inconditionnellement*, j'étais en réalité en train de conclure des alliances avec les impérialistes et de préconiser la destruction des bases économiques de l'U.R.S.S. Qui va le croire ? Peut-être est-ce de « machiavélisme » que je suis coupable ? Se peut-il que mes livrés, mes articles, mes lettres ne soient que des façades ? Il faut être un parfait imbécile pour admettre la possibilité d'une telle duplicité psychologique et politique, surtout dans la mesure où mon travail littéraire n'a pas été accidentel et sporadique, mais intense et constant pendant de nombreuses années. Pour ajouter encore à la confusion, il découle des dépositions des accusés de Moscou, les seize comme les dix-sept, que je ne cachais même pas mes liens avec la *Gestapo*, mais au contraire qu'à ma première entrevue avec de jeunes inconnus, je leur recommandais cette façon d'agir et que mes instructions de cette veine étaient « connues de tous ». En ce cas, quel était donc le but de mon intense travail littéraire ?

Il est impossible d'éduquer des terroristes, des défaitistes et des saboteurs, lesquels doivent sans cesse risquer courageusement leurs têtes, sans une propagande passionnée et permanente en faveur de semblable méthode de lutte... Pourtant tout mon travail politique public, pour ne pas parler de ma correspondance personnelle, était dirigé *contre* le terrorisme, *contre* le sabotage, et *pour* la défense inconditionnelle de l'U.R.S.S. Je peux prouver tout cela et l'archiprouver devant n'importe quelle commission honnête ou devant n'importe quel tribunal public — s'il faut toutefois le prouver. Où est donc la base politique ou psychologique de l'accusation ? Elle n'existe pas. L'imposition repose sur du vent, pas la moindre base.

Mais ce n'est pas tout. Ni dans la grossière version de Staline, ni dans le *feuilleton* littéraire de Radek, il n'est par-dessus le marché possible de comprendre quelle était précisément la contribution matérielle à cette alliance de l'Allemagne et du Japon. Les trotskystes ont vendu leur âme au Mikado et à Hitler ; qu'ont-ils reçu en échange ? L'argent est le nerf de

leurs alliés impérialistes ? En ce cas : qui ? Quand ? Combien ?

Sur les ressources financières de l'Opposition, je n'ai pu trouver que deux éléments de témoignages : les trotskystes ont reçu 164 000 roubles de la Banque d'Etat soviétique et, deuxièmement, Piatakov a reçu de deux entreprises industrielles étrangères des fonds pour des objectifs conspiratifs. Ces faits, si nous supposons un instant qu'il s'agit là de faits, témoigneraient avec éloquence que ni l'Allemagne ni le Japon n'ont donné le moindre argent à leurs alliés trotskystes. Alors, qu'ont-ils donc donné ? La question est restée sans l'ombre d'une réponse pendant l'ensemble du procès. L'alliance avec l'Allemagne et le Japon a un caractère purement métaphysique.

*
* *

Une remarque supplémentaire. Je n'ai jamais auparavant entendu parler de cette somme de 164 000 roubles soi-disant prise à la Banque d'Etat. A quelle époque cette histoire de « roubles » se situe-t-elle ? Déjà la remarquable précision du « compte » sans aucune mention de circonstance concrète suggère que tout l'épisode est pure fiction. Et de plus : quand exactement Piatakov a-t-il entrepris cette opération ? Pour des raisons purement pratiques et parfaitement évidentes, une opération semblable n'aurait été possible qu'à l'époque où Piatakov était représentant commercial de l'U.R.S.S. à Paris. C'était en 1927. Mais à cette époque, mon fils, étudiant de vingt ans à Moscou, ne pouvait pas avoir « donné d'instructions » à Piatakov — quant aux méthodes de financement de l'Opposition.

De la sorte, des gens intelligents et expérimentés se sont empêtrés dans des contradictions misérables et honteuses parce que, défiant le proverbe français bien connu, ils ont essayé de préparer le civet de lapin sans le lapin.

COMMENT ET POURQUOI DES CITOYENS SOVIÉTIQUES S'ACCUSENT DE CRIMES QU'ILS N'ONT PAS COMMIS¹

(29 janvier 1937)

La méthode de défense contre les accusations de Moscou la plus simple et au premier abord la plus convaincante serait de dire : « Les accusés ne sont pas trotskystes et, depuis 1928, ils ont été des ennemis décidés de Trotsky. Pendant presque dix ans, non seulement je n'ai assumé aucune responsabilité pour Radek et Piatakov, mais je les ai au contraire souvent attaqués comme traîtres au marxisme. Que ces gens sans principes aient réellement sombré dans le désespoir, se soient engagés dans des intrigues et soient tombés vraiment très bas, je n'en sais rien. En tout cas, il est tout à fait clair qu'ils espèrent sauver leur tête en me discréditant. » Il n'y a pas un mot de faux dans cette explication. Seuls des ignorants ou des avocats de Staline peuvent traiter les accusés qui sont mes pires ennemis comme des trotskystes. Pendant longtemps, je n'ai reçu aucune information concernant la vie personnelle, les activités et les intrigues de ces gens. En fait, ils avaient espéré se sauver dans le cours du procès à travers ma liquidation politique. Tout cela est vrai, mais n'est qu'à moitié vrai et par conséquent pas vrai. En dépit de tout ce qui a été dit, je sais, je suis convaincu, je ne doute pas que le groupe principal des accusés, les vieux-bolcheviks que j'ai connus pendant des années — Zinoviev, Ka-

1. Télégramme (T 4033) adressé au journaliste américain Roy Howard, de la chaîne Scripps, traduit de l'anglais avec la permission de la Houghton Library. Dans la traduction et afin de permettre une meilleure compréhension du texte, nous avons abandonné les signes « télégraphiques » (Stop, question, etc.) et rétabli les signes de ponctuation.

menev, Mratchkovsky, Radek, Mouralov, etc. — n'ont pas commis et ne pouvaient pas commettre les crimes qu'ils ont avoués. A des gens ignorants ou naïfs, une telle affirmation peut sembler incompréhensible ou paradoxale, en tout cas superflue. Pourquoi ? On dit : « Trotsky ne complique-t-il pas sa propre défense en défendant ses pires ennemis contre eux-mêmes ? » La question n'est pas de mon don-quichottisme. Ce n'est pas du don-quichottisme. Pour appeler à mettre un terme à la chaîne des impostures de Moscou, il faut déterrer du début à la fin les mécanismes politiques et psychologiques des aveux volontaires ». Certains juristes comme l'Anglais Pritt et le Français Rosenmark bâtissent toute leur défense de Staline et du G.P.U. sur des concordances en réalité inexistantes des aveux des accusés. Quelle valeur ont en réalité les interrogatoires, les preuves matérielles, les témoignages des témoins, si les accusés eux-mêmes, isolément ou en chœur, exigent d'être fusillés pour leurs crimes ?

Un tel jugement est au mieux superficiel. A travers toute l'Histoire on peut trouver semblables procès politiques dans lesquels l'ensemble de la procédure repose sur un torrent d'aveux des accusés qui se comportent en auxiliaires zélés du procureur. Si l'on admet un instant que ces hommes, depuis longtemps versés dans les questions politiques, ont commis des séries de crimes absurdes et monstrueux, leur conduite demeure malgré tout incompréhensible, monstrueuse, fantastique. Le criminel peut avouer sous la pression de la preuve ou du témoignage de témoins. Mais ici il n'y a ni l'une ni l'autre. L'absence de preuves est une énigme autant que la généralisation des aveux. On nous a parlé d'un édifice complexe de crimes avec un vaste réseau d'organisations criminelles et des séries entières de « centres » de réserve fondamentaux et parallèles. Cette machine grandiose, alliée à la Gestapo et à l'état-major japonais a opéré pendant des années au moyen de centaines d'agents à travers différentes parties du pays à sa disposition. Il y a eu au cours de cette période des milliers d'enquêtes et d'arrestations d'oppositionalistes. Il semblerait que le G.P.U. qui lit la correspondance, écoute les conversations téléphoniques, qui n'est tenu par aucune limitation légale d'aucune sorte, aurait pu produire pendant ce temps une grande quantité de preuves matérielles. Rien de ce genre n'a été mentionné, pas une seule lettre, pas un seul document, pour ne pas parler de bombes ou de machines infernales. Les Pritt et les Rosenmark ne se donnent pas la peine de se demander comment expliquer ce mystère. En réalité le G.P.U. doit posséder des milliers et des milliers de docu-

ments et de lettres de l'Opposition. Mais ils ne s'insèrent pas dans le schéma. Ils ne sont pas en harmonie avec le plan. Ils ne peuvent que détruire l'impression donnée par les aveux. Les faits objectifs ne correspondent pas aux constructions subjectives. Les procès de Moscou sont corrompus jusqu'au cœur parce qu'il est impossible de découvrir quelque base matérielle que ce soit qui soit sous-jacente à ces monotones aveux. Mais alors pourquoi les aveux ? Comment sont-ils arrachés ? L'Histoire ne commence pas avec le procès des seize. Les fausses auto-accusations des victimes du G.P.L.J. ne sont pas une énigme pour quiconque a suivi attentivement l'évolution du régime stalinien. Avant le 19 août 1936, Zinoviev et Kamenev avaient publiquement reconnu leur duplicité pas une fois mais une dizaine de fois et, de plus, leurs aveux suivaient une sorte de progression géométrique. Tous les accusés dont les noms me sont connus avaient adhéré à l'Opposition auparavant mais avaient eu peur de la perspective de la scission ou la répression ultérieure et avait décidé de réintégrer à tout prix les rangs du parti. Suivant les traces d'importants dirigeants de l'Opposition, des milliers et des milliers de militants de base obéirent aux mêmes ordres. La clique de Staline obtint d'eux la reconnaissance que leur programme était mauvais et en particulier que la politique de Trotsky était contraire aux intérêts du prolétariat. Pas un seul des oppositionnels sérieux ne croyait vraiment cela. Néanmoins, à la fin de 1927, ils ont signé une déclaration dans laquelle ils se déclaraient faussement coupables de « déviations », d'« erreurs » et de crimes inexistantes contre le parti et où ils glorifiaient les nouveaux dirigeants pour lesquels ils n'avaient pas la moindre estime. *Nous avons là sous une forme embryonnaire tous les futurs procès de Moscou.*

L'affaire ne se termine pourtant pas avec la première capitulation. Au contraire, comme on l'a dit, on construit une progression géométrique des aveux. Le régime devenait de plus en plus totalitaire, la lutte contre l'Opposition de plus en plus venimeuse, les accusations contre l'Opposition de plus en plus monstrueuses. La bureaucratie ne pouvait permettre de discussions politiques puisqu'il s'agissait pour elle de défendre ses privilèges arbitraires. Pour emprisonner les oppositionnels, pour les déporter et pour les fusiller, il ne suffisait pas de clamer que leur programme était faux. Il fallait accuser l'Opposition d'aspirer à la scission du parti, aux troubles dans l'armée, à la chute du pouvoir soviétique. Pour lancer ces accusations devant le peuple, la bureaucratie a rassemblé les capitulards d'hier, aussi bien comme témoins que comme accusés. A celui d'entre

eux qui refusait de signer ces nouvelles « auto-calomnies », on disait : « Cela signifie que votre repentir n'était pas sincère ! » Après quoi on l'emprisonnait ou on le déportait de nouveau. Ainsi les capitulards ont-ils été peu à peu transformés en faux témoins professionnels contre l'Opposition et contre eux-mêmes dans la longue période qui s'est écoulée avant les derniers procès. Mon nom figure invariablement, dans toutes les déclarations d'aveux, comme ennemi public numéro un de la bureaucratie soviétique, sans quoi ces documents sont dénués de valeur. Il s'agissait d'abord de mes tendances « social-démocrates », à l'étape suivante on demandait une déclaration affirmant que ma politique conduisait objectivement à des conséquences contre-révolutionnaires. Quelques mois plus tard on exigeait l'affirmation que j'étais « objectivement » un agent de la bourgeoisie, plus tard encore que j'étais *de facto* sinon *de jure* allié à la bourgeoisie contre l'U.R.S.S. Tout capitulard qui essayait de s'opposer à ce procédé à chaque étape nouvelle en invoquant son travail et ses services recevait invariablement cette réponse : « Toutes vos déclarations antérieures n'étaient pas sincères puisque vous ne voulez pas aider le parti (c'est-à-dire la bureaucratie) contre Trotsky. Vous êtes un ennemi caché du parti. » Ainsi les aveux antérieurs devenaient une chaîne pour les capitulards et les entraînaient à l'abîme.

De temps en temps, d'infortunés capitulards étaient de nouveau arrêtés ou déportés pour "des raisons absolument insignifiantes ou purement fictives, l'objectif étant de détruire leur système nerveux, de tuer leur dignité personnelle, de briser leur volonté. Après chaque nouvelle de répression, on octroyait une nouvelle amnistie au prix de nouvelles auto-accusations deux fois plus humiliantes. Chacun était obligé de déclarer dans la presse : « Je reconnais que j'ai agi de façon malhonnête à l'égard du parti et du pouvoir soviétique, que j'étais en fait un agent de la bourgeoisie, mais, maintenant que j'ai rompu définitivement avec les renégats trotskystes, etc. » Ainsi a été réalisée pas à pas l'« éducation » (plus exactement la démoralisation) de dizaines de milliers de membres du parti et, indirectement, du parti tout entier, des accusés comme des accusateurs, sur une période de onze ans, de 1923 à 1924. Au cours de ces années s'est élaboré un rituel dans lequel les gens se dénonçaient eux-mêmes dans l'intérêt du parti, mais en réalité pour défendre leur place dans les rangs de la bureaucratie. La clique dirigeante avait besoin de ce rituel ignominieux pour extirper dès le nid tout mouvement de pensée critique.

Après l'assassinat de Kirov en décembre 1934, le processus

de corruption de la conscience du parti a connu une accélération nouvelle, jamais égalée auparavant. A cette époque, j'ai démontré dans la presse et je me suis engagé à démontrer devant toute commission d'enquête impartiale également, que le complot contre Kirov avait été préparé, Staline étant informé, par des agents du G.P.U., afin d'impliquer l'Opposition dans l'affaire (la méthode de la police : « amalgames ») et de tout démasquer à la veille de sa réalisation². Le coup de revolver de Nikolaïev — qui avait évidemment ses motifs à lui — a cependant été tiré avant que l'amalgame ait été prêt. Après des hésitations, des contradictions et des mensonges, la bureaucratie a dû se contenter de demi-mesures comme la reconnaissance par Zinoviev, Kamenev et autres qu'ils étaient « moralement responsables » de l'assassinat de Kirov. Cette déclaration « volontaire » a été arrachée par un argument très simple, « Si vous ne voulez pas nous aider à détruire l'Opposition en rejetant sur elle la responsabilité morale des actes terroristes, vous révélez du même coup votre réelle sympathie pour l'Opposition et pour la terreur et nous vous traiterons comme nos pires ennemis, B A chaque étape, l'alternative était présentée aux anciens capitulaires, ou bien abandonner leurs anciens aveux et s'engager dans une lutte sans espoir contre la bureaucratie, sans programme, sans organisation, sans autorité personnelle, ou bien descendre un cran au-dessous en s'accusant eux-mêmes de nouvelles ignominies plus graves encore et en rejetant sur moi la responsabilité de tout. Telle est cette abominable descente à l'abîme.! Si on détermine un « coefficient » approximatif de la progression, on peut prédire le caractère de la capitulation au niveau suivant. J'ai fait cela plus d'une fois dans la presse.

Les « légères » fautes de calcul du G.P.L.J. que Kirov a payées de sa vie n'ont naturellement pas gêné Staline. Devant le cadavre de Kirov, il a décidé de bâtir un nouveau procès pour transformer la responsabilité morale de l'Opposition en

2. Trotsky résume ici correctement la thèse qui fut la sienne à 1 époque. En réalité, les informations auxquelles on a pu avoir accès depuis 1956 démontrent que l'entreprise — imaginée et dirigée par Staline — alla bel et bien jusqu'à ce qui était son objectif premier la mort de Kirov. Anton Antonov-Ovseenko, le fils du vieux-bolchevik dans son livre *The Time of Stalin. Portrait of a Tyranny* (Le Temps de Staline. Portrait d'une tyrannie), retrace ce que l'enquête de 1957 (dix gros volumes) a révélé à ce sujet et fait aussi l'histoire de cette enquête : les témoins qui ont répondu à cette époque sont aujourd'hui l'objet de représailles policières. Mais le doute n'est pas permis : le meurtre de Kirov fut organisé par le G.P.U. à l'initiative de Staline par-dessus la tête du chef du G.P.U. de Leningrad, Medved et dû responsable de la protection de Kirov, Borissov par l'adjoint de Medved, Ivan Z. Zaporozjets. nommé à cette fin. Les témoins ont été supprimés.

responsabilité juridique réelle. Zinoviev, terrorisé, a tout accepté. Kamenev a fait quelque opposition. Un nouveau procès spécial a été préparé pour Kamenev, à huis clos, en juillet 1935, au cours duquel il a été mis face à face avec la mort. Kamenev a cédé. A partir de ce moment, la préparation du nouveau procès s'est déroulée sur une grande échelle. Il ne manquait pas de candidats pour l'accusation dans les prisons de Staline. Celui qui était prêt à se reconnaître coupable du crime de terrorisme et à me discréditer se voyait promettre la vie sauve et, après quelque temps, la liberté totale. Cinq jours avant le procès, Staline a promulgué une loi spéciale donnant le droit d'appel aux condamnés à mort pour terrorisme : il fallait entretenir l'espoir des condamnés jusqu'au dernier moment. Zinoviev, Kamenev et les autres sont allés jusqu'à la limite de l'humiliation et de l'abaissement par eux-mêmes. Après quoi ils ont été roulés. On les a fusillés.

Staline vise plus loin. Déjà, pendant le procès des seize, le G.P.U. a forcé Radek et Piatakov à publier dans la *Pravda* des articles dans lesquels ils confirmaient l'exactitude des accusations et exigeaient la peine de mort pour les accusés. Radek et Piatakov savaient parfaitement qu'ils participaient (« dans l'intérêt du parti ») à une effroyable imposture judiciaire, mais ils ne se doutaient pas qu'avec ces mêmes articles ils étaient en train de serrer le nœud autour de leur propre cou. Après qu'ils aient eu reconnu que les dirigeants et anciens dirigeants de l'Opposition (Trotsky, Zinoviev, etc.) étaient capables non seulement d'un terrorisme clandestin mais aussi de s'allier à la Gestapo, Radek et Piatakov s'étaient fermés toutes les voies de retraite : de quel point de vue leur situation était-elle meilleure que celle de Zinoviev, Kamenev et Smimov ?

Si, avec le procès Zinoviev, l'opinion publique mondiale avait été convaincue que j'étais en secret un terroriste et l'allié de Hitler, on n'aurait peut-être pas eu besoin d'un deuxième procès. Mais en dépit de tous les efforts des avocats étrangers du G.P.U., l'affaire Zinoviev-Kamenev a provoqué méfiance et révolte et tout au moins des doutes sérieux. C'est précisément pourquoi un nouveau procès, « plus convaincant », était nécessaire. Naturellement Radek et Piatakov étaient les coryphées de cette nouvelle production. Après le procès des seize, ils n'avaient naturellement aucune des illusions qui avaient été celles de Zinoviev et Kamenev. Mais que pouvaient faire d'autre ces gens moralement écrasés ? Us avaient le choix entre une mort certaine et immédiate à la porte de la prison et un espoir vague et problématique. Sans aucun doute Staline leur a-t-il

fait dire, par l'intermédiaire du G.P.U., « Nous ne pouvions éviter de fusiller Zinoviev et Kamenev et les autres, parce qu'ils étaient des ennemis secrets ; nous avons la plus grande confiance dans vos aveux et ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous sauver et vous permettre de revenir au travail plus tard. » Pour renforcer ces arguments, le G.P.U. fusilla ceux des accusés qui avaient déployé une certaine résistance.

La mécanique en elle-même n'est pas très compliquée. Elle exige seulement pour sa réalisation un régime totalitaire, c'est-à-dire l'absence de la moindre liberté de critique, la soumission militaire des accusés, témoins, procureurs et juges à une unique personne et un monolithisme parfait de la presse dont les grondements monotones effraient et démoralisent les accusés et l'opinion publique dans son ensemble. -Il faut ajouter ici la possibilité permanente de fusiller tous les accusés qui manifestent quelque désaccord.

Les procès de Moscou ont eu lieu non pas parce que le G.P.U. avait découvert les traces d'un complot et situé des criminels ; non pas parce que les criminels tourmentés par leur conscience se sont volontairement accusés eux-mêmes d'avoir commis des crimes. Non. Les procès de Moscou ont été mis en scène parce que le G.P.U. avait à sa disposition un nombre illimité d'hommes qu'il pouvait modeler à son gré conformément à la nécessité politique, des hommes éduqués dans le système des faux aveux et qui sont obligés d'assumer toutes sortes de duplicité afin de démontrer leur « sincérité » et tenter de sauver leur vie. Les procès de Moscou n'ont rien de commun avec un tribunal. Ce sont des productions purement théâtrales avec des rôles écrits d'avance avec des ' « Führer » absolus comme metteurs en scène. Leur objectif politique c'est : tuer l'Opposition, éliminer quiconque parle en son nom, empoisonner jusqu'à sa source même, une fois pour toutes, tout vestige d'une pensée critique. La bureaucratie a-t-elle atteint cet objectif ? Non. Staline s'est lourdement trompé. Les conséquences de cette erreur seront fatales à sa dictature. Nous le verrons dans un avenir proche.

L'HISTOIRE DE PIATAKOV EST VAGUE SUR LE TEMPS ET LE LIEU¹

(29 janvier 1937)

Les explications de Moscou concernant le prétendu voyage de Piatakov à Oslo² sont une série de misérables subterfuges. Les organisateurs du procès n'étaient pas prêts à venir à bout des questions que je leur ai adressées : ils espéraient que je resterais isolé pendant le déroulement du procès. Evaluons brièvement les réponses de Moscou :

1. Piatakov vint à Berlin « autour du 10 décembre, ou, en tout cas, dans la première quinzaine du mois ». Ce manque frappant de précision démasque tout de suite leur mauvaise foi. Au moment où il quittait Moscou, Piatakov, par une directive spéciale dans son commissariat, doit avoir confié ses responsabilités à son adjoint. La directive devait comporter non seulement la date, mais l'heure. Pourquoi donc Moscou cache-t-elle la date exacte ?

2. Piatakov est venu à Berlin pour « des affaires officielles ». Dans ce cas, les autorités allemandes comme les représentants soviétiques à Berlin doivent connaître la date et l'heure exactes de son arrivée. Il est impossible que la presse allemande

1. Communiqué (T 4036) traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les dépêches d'agence venaient d'indiquer que, dans le cours de la séance de l'après-midi du 27 janvier, le procureur Vychinsky était revenu inopinément sur l'interrogatoire de Piatakov au sujet de son voyage à Oslo pour rencontrer Trotsky. Dans sa réponse, Piatakov avait répondu qu'il avait atterri non pas à Oslo, mais près d'Oslo. L'accusation essayait tant bien que mal de fortifier l'édifice contre les coups de Trotsky.

3. Il est en effet tout à fait possible que les organisateurs du procès aient escompté que Trotsky serait toujours dans l'impossibilité de s'adresser à l'opinion publique au moment où il se déroulerait.

ait laissé passer cette visite sans en donner l'information. Pourquoi Moscou parle-t-elle si timidement de « la première quinzaine de décembre » ? Pourquoi ? Parce que les faussaires ont peur que leur calendrier ne coïncide pas avec le mien (mes voyages de détente, jours de maladie, mes visites aux médecins à Oslo, etc.). Nous exigeons des dates précises !

3. Piatakov aurait soi-disant rencontré à Berlin mon messenger « au Tiergarten ». (Notons entre parenthèses que Vladimir Romm m'avait rencontré dans une allée sombre près de Paris et que Piatakov a rencontré mon messenger dans un parc de Berlin. Depuis que le G.P.U. s'est brûlé les doigts avec les hôtels de Copenhague, il préfère les allées à l'écart et obscures.) Pour préparer une telle rencontre, j'aurais dû savoir d'avance le jour de l'arrivée de Piatakov à Berlin et mon messenger aurait dû savoir à quelle heure Piatakov apparaîtrait sur la promenade. Comment Piatakov m'a-t-il informé * ? Par télégramme ? Si oui, quelle en était l'adresse, le texte ?

4. Mon messenger a donné à Piatakov un passeport allemand. Très bien ! Mais à quel nom ? Moscou garde le silence sur ces circonstances décisives. Que ce silence est éloquent ! Mais il n'est pas difficile de vérifier toute la liste des Allemands qui sont arrivés à Oslo, « dans la première quinzaine de décembre ».

5. Piatakov est venu de l'aéroport à notre lieu de rencontre en voiture. Il a roulé pendant une demi-heure seulement. Cela signifie que la rencontre n'a pas eu lieu chez moi à Weksal, puisqu'il faut deux heures pour venir d'Oslo. Où la rencontre a-t-elle eu lieu ? J'en ignore tout, mais le chauffeur doit le savoir, et par conséquent Piatakov aussi. Pas un seul mot n'est dit là-dessus. Que le G.P.U. nous donne l'adresse.

6. Il est dit que Piatakov est arrivé à Oslo à 15 h 30 dans l'après-midi et que son voyage en auto a duré une demi-heure. Suivant un compte rendu, la conversation avec moi a duré deux heures, et, suivant un autre, trois. Piatakov ne pouvait pas avoir son vol de retour cette nuit-là. Pourtant, en Norvège en décembre, il est impossible de passer la nuit dehors. Où Piatakov a-t-il dormi ?

4. La réponse à cette question du point de vue de l'accusation avait été donnée par le « témoin » Dimitri F. Boukhartsev, également correspondant des *Izvestija* qui disait avoir pris lui-même contact avec Piatakov pour lui faire rencontrer « l'homme de Trotsky ».

7. Le rapport de Moscou n'indique pas comment Piatakov a réussi à échapper à la surveillance prudente des institutions soviétiques à l'étranger pour aussi longtemps. Aucun administrateur soviétique ne pourrait réussir semblable disparition, car il existe des règles strictes régissant leur conduite.

Le député Konrad Knudsen a établi par une enquête préliminaire en Norvège qu'aucun avion étranger n'avait atterri à Oslo pendant « les deux premières semaines de décembre »⁵. Comment peut-on régler ce détail désagréable ? J'ai grand peur que le G.P.L.J. n'exécute Piatakov précipitamment pour empêcher que de nouvelles questions embarrassantes lui soient posées et pour priver une commission d'enquête internationale d'interroger Piatakov pour obtenir à l'avenir des explications précises.

J'ai choisi le témoignage de Piatakov parce qu'il constitue l'exemple le plus simple et le plus évident. Il ne serait pas difficile de prouver que tous les autres aveux, particulièrement ceux qui me concernent, sont basés sur les mêmes misérables subterfuges et les mêmes mensonges.

5 La déposition du directeur de l'aéroport de Kjeller, situé à 85 kilomètres d'Oslo, M. Gulliksen, était indiscutable. Vychinsky l'était contenté à Moscou de lire un communiqué affirmant qu'un atterrissage était possible à Kjeller en toute saison.

LES ACCUSÉS SERONT-ILS EXÉCUTÉS ? ¹

(29 janvier 1937)

Vychinsky demande la tête des accusés. Il conduit le jeu avec la certitude qu'il va gagner : le verdict était déjà décidé avant le début du procès.

Il est possible que deux ou trois des accusés soient épargnés afin d'éviter de donner l'impression d'un monolithisme excessif. En tout cas, les principaux accusés seront condamnés à mort. Seront-ils réellement exécutés ? Leur meurtre aurait des conséquences effroyables sur le sentiment populaire et mettrait définitivement le signe de Caïn sur Staline aux yeux de la classe ouvrière internationale. D'un autre côté, pardonner des accusés qui ont été reconnus coupables de crimes infiniment plus grands que ceux de Zinoviev et Kamenev ferait apparaître ce procès comme une sinistre farce à la face du monde. Tel est le dilemme qui confronte Staline.

Le pardon implique l'autre terrible danger que, tant que les accusés seront vivants, le mouvement ouvrier mondial réclamera un nouveau procès, des entretiens avec les accusés, et l'examen d'une commission internationale d'enquête. Cette menace est trop grande pour Staline ! C'est ce qui me persuade que Staline va faire exécuter les accusés dont il avait au cours de l'enquête promis d'épargner la vie. Ce n'est pas sans vérité que Lénine disait de Staline : « Il va faire un compromis pourri, et puis il trahira. »

1. Publié dans *El Proceso de Moscu* ; traduit de l'espagnol.

LE PROCUREUR VYCHINSKY¹

(29 janvier 1937)

Le procureur Vychinsky ² n'est pas seulement un procureur, c'est aussi un symbole. Le destin l'a appelé à protéger la Révolution d'Octobre contre les vieux-bolcheviks. En 1905, pendant quelque temps, Vychinsky a été menchevik ; plus tard, il a abandonné la politique et s'est adapté au régime tsariste. En 1917, après le renversement du tsar, il est apparu de nouveau en tant que menchevik, a lutté farouchement contre la Révolution d'Octobre et, après sa victoire, a disparu pour trois ans de la scène politique. Vychinsky attendait. Ce n'est qu'en 1920 que ce monsieur a rejoint le parti bolchevique. Maintenant il sauve la Révolution d'Octobre de ceux qui l'ont faite. Laissez-moi remarquer, bien qu'en passant, que les biographies de la majorité des ambassadeurs soviétiques et autres hauts fonctionnaires ressemblent exactement à celle de Vychinsky. Aujourd'hui, ils lèchent les bottes du bolchevisme... dans l'espoir d'une bonne récompense.

1. Communiqué de presse (T 4040), avec la permission de la Houghton Library. Traduit du russe.

2. Sur Vychinsky, cf. n. 7 p. 44. Trotsky n'avait aucun souvenir personnel de cet homme et avait trouvé ses informations dans la presse menchevique.

STALINE BAT EN RETRAITE¹

(29 janvier 1937)

J'écrivais ce matin à propos des verdicts à venir : « Il est possible que deux ou trois des accusés soient épargnés afin d'éviter de donner l'impression d'un monolithisme excessif. En tout cas, les principaux accusés seront condamnés à mort. »²³

La dernière dépêche nous apprend que quatre d'entre eux seront épargnés, 25 % de plus que ce que j'avais supposé.

Mais je dois admettre que je n'avais pas prévu que, parmi ceux qui sont d'ores et déjà épargnés par le verdict du tribunal, se trouveraient Karl Radek et Grigori Sokolnikov³, car, comme Grigori Zinoviev et Lev Kamenev, ils avaient reconnu le crime d'actes terroristes, y compris l'assassinat de Sergei Kirov ; mais, plus encore, ils plaidaient coupables également de l'accusation de haute trahison.

Sokolnikov a avoué — plus exactement il s'est calomnié — qu'il avait transmis des secrets militaires à des diplomates japonais. Comment leur a-t-on laissé la vie ? Il n'y a qu'une seule explication possible : ils sont trop connus dans le monde occidental comme à l'Est.

On ne peut pas ne pas voir là une retraite partielle de la part de Staline face à l'opinion publique mondiale. Je dis Staline, parce qu'il n'est pas possible de nourrir le moindre doute sur le fait que les verdicts sont prononcés au bureau politique et transmis par le téléphone secret.

Non seulement Staline n'a pas osé fusiller Radek et Sokolnikov dans la situation actuelle, mais il a estimé impossible de

1. Communiqué à la presse (T 4044). avec la permission de la Houghton Library. Traduit du russe.

2. P. 209.

3. Radek et Sokolnikov avaient été condamnés à dix ans de pri-

les condamner à mort en première instance. En comparant avec le premier procès des seize, il n'est pas possible de ne pas relever là une retraite inspirée par un sentiment d'incertitude.

Treize sont condamnés à mort et Georgi Piatakov occupe la première place parmi eux.

Il est possible que, parmi les accusés qui nous sont inconnus, se trouvent d'authentiques traîtres et espions introduits dans l'affaire seulement pour l'amalgame, mais Piatakov, Sérébriakov, Mouralov, Bogouslavsky et Drobnis ne sont pas plus coupables de terrorisme et de haute trahison que ne le sont Radek et Sokolnikov. Pourquoi donc pour eux ce verdict d'assassinat ?

Souvenons-nous qu'ils sont accusés avant tout de sabotage industriel. Il faut supposer que les nombreuses catastrophes dans l'industrie qui coûtent des centaines de vies humaines ont soulevé dans les masses travailleuses une brûlante indignation. La clique dirigeante a donc besoin de victimes expiatoires. D'où le verdict contre Piatakov et autres saboteurs.

Reste à savoir si ce verdict est définitif ou si, en appel, Staline va commuer les peines de mort en termes d'emprisonnement. Si les cinq vieux-bolcheviks mentionnés ci-dessus sont épargnés — et nous souhaitons ardemment qu'ils le soient —, cette faiblesse révélera le caractère mensonger des accusations et, du même coup, l'incertitude grandissante de la clique dirigeante.

Il nous semble pourtant que Piatakov est, avant tout, en danger, non seulement parce qu'il doit payer de sa tête toutes les erreurs de l'administration de l'industrie d'Etat, mais surtout parce qu'il a incomparablement compromis le procès par la description de son voyage en Norvège. Tant que Piatakov vit, la discussion, très embarrassante, continuera.

Il est malheureusement bien possible que Staline tente de se sortir de cette impasse en assassinant Piatakov. On n'interroge pas un mort.

Pour l'ultime conclusion, il faut attendre la décision suprême. Nous n'aurons pas longtemps à attendre.

Dans les cercles officiels de Moscou, on commence à laisser entendre, quoique de façon très vague, la possibilité de réclamer mon extradition. J'accueille chaleureusement cette idée. Plus, pour ma part, j'exige que le gouvernement russe présente une requête en ce sens.

Pendant le procès des seize, j'ai demandé à Moscou de présenter ses preuves à la justice norvégienne pour obtenir mon extradition.

Dans son témoignage devant les tribunaux norvégiens le

11 décembre 1936 au sujet de l'attaque fasciste contre ma maison, j'ai dénoncé sous la foi du serment la criminelle imposture de Moscou. Malheureusement, c'était à huis clos *.

Je suis maintenant prêt à répéter cela avec infiniment plus de détails, avec les portes grand ouvertes, devant un tribunal mexicain. Je ne puis imaginer de solution meilleure pour toute l'affaire.

La vérité est qu'aucun des procès n'a présenté une lettre ou un document authentique, ni un témoignage incontestable. On ne peut qu'imaginer ce qui s'est passé derrière les portes fermées. Mais en séance publique, toutes les preuves judiciaires reposent sur les aveux des accusés.

Les procès ont pour base unique et exclusive les prétendus aveux volontaires des accusés. L'Opposition de gauche existe depuis quatorze ans. Pour elle, des milliers ont été emprisonnés, déportés, martyrisés dans les prisons et en exil.

Si l'Opposition est en vérité si hostile à l'Union soviétique et au socialisme, si elle est au service des pays ennemis, si elle utilise le terrorisme, etc., alors le G.P.U. devrait avoir été capable au cours de ces quatorze années de punitions, d'arrestations, de viols de correspondance, d'accumuler nombre de preuves véritables.

Le G.P.U. n'avait aucun moyen d'obliger les oppositionnels véritables à capituler même au prix de leur vie. Aussi, pour fabriquer un procès contre le trotskysme, ont-ils été obligés d'utiliser les capitulards, mes plus féroces ennemis.

4. *Œuvres*, II, pp. 288-319.

LA CONSTRUCTION DU PROCÈS

(30 janvier 1937)

A travers le silence et les distorsions des dépêches officielles Tass, on peut déjà découvrir comment le procès a été réellement organisé, au moins dans ses caractères généraux. Outre son objectif fondamental — *l'extermination de l'Opposition* — le procès avait de façon annexe à régler le compte d'une série de directeurs de l'industrie soviétique, particulièrement l'industrie en liaison avec la guerre. Tous les faits obligent à conclure que des abus de confiance monstrueux, des désordres et une escroquerie de l'Etat, ont été révélés dans l'industrie militaire. Il est tout à fait exact que l'espionnage étranger fleurit dans cette atmosphère. Piatakov lui-même, je n'en doute pas, n'avait rien à voir avec les abus et autres crimes de même nature. Mais il est le chef du service. Staline avait par conséquent la possibilité pleine et entière de lui faire endosser la responsabilité et de le faire fusiller.

Le chaos et les abus dans l'industrie ne constituent pas pour moi des révélations. J'ai démontré dans mon livre *La Révolution trahie* que le régime de despotisme bureaucratique ne pouvait manquer d'avoir une influence fatale sur la planification économique, c'est-à-dire sur la critique et le contrôle. L'industrie militaire est le domaine le plus clos et le moins contrôlé. Là, tous les vices de l'arbitraire, du favoritisme et de la négligence revêtent sans aucun doute les formes les plus abominables.

Des dix-sept accusés, treize ne me sont même pas connus de nom³. Y a-t-il parmi eux des agents directs de l'Allemagne

1 Communiqué de presse (T 4047) traduit de l'anglais.

2 Trotsky commet de toute évidence une erreur de comptage : il a plusieurs fois énuméré par ailleurs les noms des sept accusés ou'il connaît personnellement — et pas quatre seulement, comme pourrait le faire croire la phrase ci-dessus.

et du Japon ? C'est parfaitement possible. Il serait tout à fait improbable que la Gestapo et l'état-major général n'aient pas acheté quelques bureaucrates soviétiques. En tout cas, il y a parmi les accusés plusieurs hommes qui portent des responsabilités personnelles à partir de considérations arrivistes : réaliser la production la plus élevée possible, sans se tracasser pour la qualité ou la nature des machines, ou la vie des ouvriers. Le peloton d'exécution les menace.

La tâche du G.P.U. était d'unifier les cas d'abus dans l'industrie militaire, les chemins de fer, etc., avec l'affaire contre les trotskystes. Méthode classique de l'amalgame judiciaire. Le G.P.U. a exigé que les directeurs d'industrie criminels ou négligents au-dessus desquels l'épée de Damoclès * était déjà suspendue se reconnaissent trotskystes, en leur promettant, à ce qu'on croit comprendre, une atténuation de leur sort. De l'autre côté, les anciens trotskystes (Piatakov, Radek, etc.), qui sont devenus depuis longtemps mes ennemis jurés, se sont vus demander par le G.P.U. de se déclarer, contre toute évidence, mes amis. Il n'y avait plus alors qu'à établir une liaison entre mes pseudo-« amis », les directeurs criminels de l'industrie militaire, d'une part, et moi-même personnellement, de l'autre.

Le premier travail était facile, parce que l'alliance et le complot ont pris forme dans les bureaux du G.P.U. : les dépositions ont été complétées, ajustées les unes aux autres, corrigées et transcrites, afin d'obtenir la nécessaire « harmonie ». La deuxième partie du travail s'est révélée infiniment plus difficile.

La liaison aérienne

Comment établir une liaison entre les accusés et un homme qui vit à l'étranger, sous le regard de l'opinion publique, sous les yeux de la presse et de la police étrangère, et qui, de plus, exprime constamment ses idées dans des livres, des articles et des lettres ? C'est là qu'apparaît le maillon le plus faible de la chaîne. Deux des vedettes involontaires du drame s'étaient vues confier la tâche d'entrer en liaison avec moi : Piatakov,

3. Des centaines de pages consacrées' par Trotsky au second procès de Moscou, *L'Humanité* ne citera que les trois phrases précédentes, dans son numéro du 1^{er} février 1937, en les faisant suivre du commentaire suivant : « La lâcheté du personnage, sacrifiant ses complices pour essayer de se disculper, révoltera toutes les consciences honnêtes... »

4. Le tyran Dcnys de Syracuse avait fait suspendre, au cours d'un festin, une lourde épée à un crin de cheval au-dessus de la tête du courtisan Damoclès. Une « épée de Damoclès » indique' un danger permanent et imminent à la fois.

qui représentait le groupe industriel des accusés, et Radek qui s'était vu assigner la mission d'établir le fondement politique du complot

De grandes intentions sont parfois réduites à néant par de minces obstacles. Radek a affirmé qu'il avait été mis en contact avec moi par l'intermédiaire de Vladimir Romm. Il est inutile de s'occuper maintenant du témoignage grotesque de Romm à propos de sa rencontre nocturne avec moi dans un parc inconnu près de Paris, où j'étais supposé rencontrer un homme que je ne connaissais pas, sans garde et sans peur d'un piège ou d'une provocation. Prenons l'autre témoignage, qui est au premier coup d'œil beaucoup plus solide, celui du principal accusé, Piatakov à propos de son voyage spécial pour me rendre visite en Norvège afin de recevoir mes instructions sur le terrorisme, le sabotage et la haute trahison.

Un homme ordinaire, habitué à des rapports tranquilles et pacifiques, se dira tout de suite : « Piatakov ne pouvait pas inventer une accusation qui le menace de mort. » C'est sur cette simple considération de bon sens que reposent tous les calculs des organisateurs du procès. Pourtant le même Piatakov a révélé incidemment que ce dont il s'agissait, c'était d'une imposture manifeste et indiscutable. Piatakov est prétendument arrivé à Oslo par avion pour me voir au milieu de décembre 1935, venant de Berlin. *Mais les autorités de l'aéroport d'Oslo, après avoir étudié les documents officiels, ont déclaré au monde entier : aucun avion étranger n'a atterri à l'aéroport d'Oslo pendant tout le mois de décembre 1935*⁵.

Il semble que le G.P.U. n'ait pas choisi le bon mois. J'ignorais ce fait le 27 janvier quand j'ai posé mes treize questions à Piatakov et au tribunal de Moscou. Mais, même alors, je n'ai pas un instant douté que lorsque ces témoignages vagues et faux seraient confrontés à des circonstances concrètes de temps et d'espace, la falsification apparaîtrait inévitablement. Naturellement pas en U.R.S.S. où le G.P.U. peut fusiller tout de suite quiconque tente de présenter une réfutation ! Mais je

5. Sous le titre « La conférence de Piatakov avec Trotsky à Oslo très improbable », reproduisant les déclarations des directeurs des aéroports de Kjeller et Gressholmen indiquant qu'il n'y avait pas eu d'atterrissage à l'époque en question, reproduisant également des déclarations de Knudsen et Konstad, *Aftenposien* du 25 janvier 1937 avait démontré que les « aveux » de Piatakov au sujet de son voyage à Oslo étaient manifestement faux. Le 29 janvier 1937, sous le titre « L'étrange voyage de Piatakov à Kjeller », *Arbeiderbladet* reproduisait une interview du directeur de l'aéroport de Kjeller, M. Gulliksen, qui affirmait qu'aucun avion étranger n'avait atterri entre le 19 septembre 1935 et le 1^{er} mai 1936.

vis à l'étranger depuis huit ans. Toutes les circonstances en liaison avec moi peuvent être ouvertement et librement vérifiées. C'est là que réside la force de ma position et en même temps la faiblesse désespérée de la machination stalinienne en dépit de ses dimensions grandioses.

L'écroulement de l'imposture

Si aucun avion n'est venu de Berlin, cela signifie que Piatakov ne m'a pas rencontré et n'a pas reçu d'instructions ; cela signifie que le malheureux Piatakov ment, c'est-à-dire qu'il répète le mensonge que lui a dicté le G.P.U. Je ne sais pas ce que va dire Moscou. Le procureur Vychinsky, avec l'ingénuité qui est la sienne, peut assurément dire que les instructions criminelles de Trotsky étaient « connues » par d'autres sources, indépendamment du voyage de Piatakov en décembre. Mais, si les instructions étaient « connues », pourquoi Piatakov leur courrait-il après ? Était-il nécessaire qu'il s'envole dans un avion imaginaire ? Qui croira les aveux généraux de Piatakov si, à propos d'un fait aussi simple et aussi élémentaire, la pierre angulaire de son témoignage, il a menti ? Encore une fois : si le G.P.U. peut obliger Piatakov, membre du comité central, important administrateur, vieux-bolchevik, à faire un témoignage aussi grossièrement faux, que peut-on dire des accusés de moindre stature ?

Le malheur pour Staline, c'est que le G.P.U. ne peut pas disposer du climat de la Norvège, du mouvement international des avions ou même du mouvement de ma pensée, du caractère de mes affiliations et du progrès de mes activités. C'est pourquoi cette imposture élaborée, imprudemment brandie très haut, est tombée de l'avion qui n'existait pas et s'est écrasée en miettes. Mais si l'accusation contre moi — qui suis le principal accusé, l'inspirateur, l'organisateur, le dirigeant du complot — est construite sur des témoignages aussi grossièrement faux, que vaut le reste ?

Mais Piatakov a fait une fausse dénonciation, non seulement contre moi, mais aussi contre lui-même. C'est la même chose pour Radek. Tous ces « pseudo-trotskystes » — au procès des seize comme à celui des dix-sept — n'ont servi que de marches pour se rapprocher de moi. Le G.P.U., maintenant, a tout manqué. Que reste-t-il, en dernière analyse, du procès ? Seulement des abus dans l'industrie militaire, l'anarchie dans les chemins de fer, l'espionnage, fasciste ou japonais, etc. Mais

la responsabilité politique de ces crimes ne retombe pas sur le trotskysme, mais sur la bureaucratie dirigeante.

Ajoutons que, si je suis accusé d'avoir transmis des instructions criminelles à Piatakov, mon fils Sergei Sedov, actuellement détenu à Krasnoïarsk, un ingénieur irréprochable, tout à fait à l'écart de la politique, est accusé d'avoir exécuté les instructions de Piatakov en préparant l'empoisonnement d'ouvriers sur une grande échelle. Que peut-on dire de plus ?

LES DERNIÈRES PAROLES DES ACCUSÉS¹

(30 janvier 1937)

L'histoire de l'avion de Piatakov est crédible. Mais à ceux qui voudraient approfondir la question, il apparaîtra clairement que tout le procès n'est qu'une falsification, dans chacune des déclarations, dans chaque réplique, il n'y a rien de naturel, rien de vivant, rien d'humain dans ce procès. Il ne contient aucun élément psychologique vrai : c'est un procès d'automates, et non d'êtres humains. Des conspirateurs terrifiants, des terroristes se repentent en chœur comme de petits enfants. De vieux « trotskystes » endurcis stigmatisent Trotsky et chantent les louanges de Staline qu'ils se seraient proposé hier encore d'assassiner. Où et quand a-t-on jamais vu chose semblable ? Radek explique que la raison de son crime était qu'il ne croyait pas en la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays. Mais, depuis huit ans, Radek a écrit un grand nombre d'articles pour prouver que c'était possible. Il s'ensuit qu'il ne faut pas croire ses articles : ils n'étaient que mensonges et falsifications. Ce n'est qu'après le 20 décembre 1936, dans une prison du G.P.U., que Radek fut véritablement et sincèrement convaincu que le socialisme avait triomphé en U.R.S.S., Piatakov a contrôlé l'industrie pendant plus de dix ans, élaborant les plans, construisant des usines, fournissant au public d'innombrables rapports, se réjouissant des succès et se lamentant devant les échecs. Il semble aujourd'hui qu'en réalité il haïssait l'industrie soviétique, la détruisait et qu'il massacrait les ouvriers. Tout cela, il l'a fait par haine pour Staline et par amour des ouvriers. Tout cela, il l'a fait par haine de Staline et par amour pour Trotsky. Ce n'est que quand il s'est retrouvé seul

1. Déclaration de presse (T 4049), traduite du russe.

dans une cellule qu'il s'est mis à haïr Trotsky et adorer Staline, en l'espace d'un mois ou deux.

Tout cela ressemble à un délire de fièvre typhoïde. Mais, dans ce délire, il y a une méthode. Pour la comprendre, il faut rejeter tous les critères de la psychologie humaine individuelle. Les accusés n'existent pas en tant que personnes. Us sont brisés avant le procès. Us ne sont que les nègres du G.P.U. qui fait jouer un spectacle édifiant sur le thème : « Le trotskysme est la source du Mal. » Devant le monde entier, ils se jettent sous le char de Mahabharata³. Mais, contrairement aux pieux Hindous, ils ne le font pas volontairement par fanatisme aveugle, pas dans une frénésie religieuse, mais froidement, en désespérés, sous le bâton qui les a conduits dans l'impasse.

Le procureur Vychinsky a déclaré que le procès actuel marquait « la fin du trotskysme et de Trotsky ». Non, le procès de Moscou n'est pas la fin. Le vrai procès contre les organisateurs de la falsification commence seulement. Malgré toutes les menaces, tous les obstacles et les dangers, nous mènerons ce procès jusqu'à son terme.

² Le Mahabharata est une épopée hindoue. Apuri, une statue de Jagannath — une des incarnations de Vichnou — est promenée sur un char et des fidèles se jettent parfois sous ses roues.

[PRATIQUES ANTISÉMITES^x]

(30 janvier 1937)

A l'occasion de l'arrestation de mon plus jeune fils, Sergei, on a murmuré que la presse soviétique a révélé que le véritable nom de l'homme arrêté n'était pas Sedov, mais Bronstein ^a. En soi, cette question pourrait être apparemment dénuée de signification, mais les implications de cette révélation sont évidentes.

La vérité sur cette question est la suivante : depuis 1902 j'ai toujours porté le nom de Trotsky. Du fait de ma situation d'illégal, mes enfants ont été enregistrés sous le tsarisme sous le nom de famille de leur mère, Sedov. Pour ne pas les obliger à changer le nom dont ils avaient l'habitude, sous le pouvoir soviétique, j'ai pris pour mon usage de citoyen le nom de Sedov, conformément à la loi soviétique où, on le sait, le mari peut prendre le nom de sa femme. Le passeport soviétique avec lequel moi, ma femme et notre fils aîné avons été exilés, était établi au nom de la famille Sedov. Mon fils n'a donc jamais utilisé le nom de Bronstein.

Pourquoi fallait-il maintenant exhumer ce nom ? La réponse est évidente : à cause de sa sonorité juive. Il faut ajouter à cela que mon fils est accusé d'avoir plus ou moins assassiné des ouvriers. Est-ce réellement très différent d'accuser des Juifs d'utiliser rituellement le sang des chrétiens ³ ?

1.Communiq   de presse (T 4051) avec la permission de la Houghton Library. Traduit du russe.

2.Trotsky était né Bronstein. La plupart des militants bolcheviques avaient cependant adopté définitivement après la révolution celui de leurs pseudonymes militants, sous lequel ils avaient été le plus connus: c'était le cas de Lénine (Oulianov), Zinoviev (Radomysky). Kamenev (Rosenfeld), Staline (Djougachvili) Molotov (Skriabine), etc.

[POUR UNE BANDE D'ACTUALITÉS¹]

(30 janvier 1937)

Chers auditeurs,

Vous comprendrez facilement que je commence cette brève adresse pour vous — dans mon anglais bien imparfait — en exprimant mes chaleureux remerciements au peuple mexicain et à l'homme qui le guide avec tant de mérite et de courage, le président Cardenas. Au moment où de monstrueuses et absurdes accusations étaient lancées contre moi et ma famille, au moment où ma femme et moi étions sous clé, enfermés par le gouvernement norvégien, incapables de nous défendre, le gouvernement mexicain nous a ouvert les portes de ce pays magnifique et nous a dit : « Ici, vous pouvez librement défendre vos droits et votre honneur ! » Ce n'est naturellement pas la sympathie pour *mes* idées qui a inspiré le président Cárdenas, mais sa *fidélité* à ses propres idées ; d'autant plus méritoire est par conséquent cet acte d'hospitalité démocratique, si rare en ces temps !

Le procès de Staline contre moi est construit sur des aveux mensongers, extorqués par des méthodes modernes d'inquisition, dans l'intérêt de la clique dirigeante. *Il n'existe pas dans l'histoire de crimes plus terribles, dans leur intention ou leur réalisation, que les procès de Moscou de Zinoviev-Kamenev et de Piatakov-Radek.* Ces procès n'ont pas leur origine dans le communisme ou dans le socialisme, mais dans le stalinisme, c'est-à-dire le despotisme incontrôlé de la bureaucratie aux dépens du peuple !

Quelle est ma tâche principale aujourd'hui ? Révéler *la*

1. Enregistrement (T 4054) d'une déclaration faite à une bande d'actualités, en anglais.

vérité. Montrer et démontrer que les véritables criminels se dissimulent en accusateurs. Quel sera le prochain pas dans cette direction ? La constitution d'une commission américaine, européenne, et ensuite d'une *commission internationale d'enquête* formée de personnes qui jouissent d'une incontestable autorité et de la confiance publique. Je présenterai à une telle commission tous mes dossiers, des centaines de lettres personnelles et publiques dans lesquelles se reflète le développement de ma *pensée* et de mon action, jour après jour, sans aucune lacune. Je n'ai rien à cacher ! Des dizaines de témoins de par le monde possèdent des faits et documents d'une inestimable valeur qui jetteront la lumière sur les impostures de Moscou. Le travail de la commission d'enquête doit s'achever par un grand *contre-procès*. Il faut un contre-procès pour purifier l'atmosphère des germes de tromperie, de calomnie, de falsification et de fabrication, dont la source est la police de Staline, le G.P.U., tombé au niveau de la Gestapo nazie.

Chers auditeurs ! Vous pouvez avoir des attitudes diverses quant à mes idées et à mon activité politique pendant les quarante dernières années. Mais une enquête impartiale confirmera qu'il n'y a *pas de tache sur mon honneur, ni personnel ni politique*. Profondément convaincu que le droit est de mon côté, je salue du fond du cœur les citoyens du Nouveau Monde.

POURQUOI LE G.P.U. A-T-IL CHOISI DÉCEMBRE ? ¹

(31 janvier 1937)

Pourquoi le G.P.U. a-t-il choisi un mois aussi impropre à la navigation aérienne que décembre, pour situer le voyage de Piatakov à Oslo ? L'explication n'est pas difficile à trouver. Je suis arrivé de Norvège en juin 1935 et j'ai été malade pendant tout l'été. Bien entendu le G.P.U. le savait. Arranger une « entrevue » avec Piatakov pendant l'été, c'était courir le risque de tomber sur une période où j'étais cloué au lit. En octobre j'ai été transporté à l'hôpital à Oslo et j'y ai passé trois semaines, chose connue du G.P.U. grâce à la presse. Ainsi, ni octobre ni novembre ne pouvaient convenir pour l'escapade de Piatakov. Après ma sortie de l'hôpital, je devais être, selon les calculs du G.P.U., tout à fait apte à organiser des conspirations, des complots et des entrevues. Il est vrai que le mois de décembre en Norvège est peu propice à l'aviation. Mais les mois suivants •le sont encore moins. Retarder l'affaire jusqu'au printemps 1936 ? Piatakov n'aurait pas eu alors le temps d'organiser les destructions qui devaient avoir lieu durant l'année « stakhanoviste ». Nous en concluons que le G.P.U. n'a pas agi au hasard, mais après mûre réflexion, un calendrier à portée de la main. On peut même dire que, par un ensemble de circonstances, décembre était le mois qui convenait le mieux. Si, au cours de ce mois, aucun avion étranger n'a atterri à Oslo, ce n'est certes pas la faute du G.P.U.

1. Communiqué de presse (T 4063), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

POURQUOI LE G.P.U. A-T-IL CHOISI LA NORVEGE ?²

On pourrait répondre : si l'entrevue entre Piatakov et moi ne pouvait être reportée à l'été 1936, on aurait pu l'« arranger » en 1933 ou 1934, en France, où les communications aériennes sont beaucoup plus développées. Mais non, la France ne faisait pas l'affaire. La France, c'était du passé. La tâche immédiate principale du procès était d'obtenir que je sois chassé de Norvège ; non pas par une extradition légale (il aurait pour cela fallu engager une procédure judiciaire en Norvège, ce qui était parfaitement inacceptable pour le G.P.U.), mais simplement par une expulsion. Vers où ? Dans les bras du G.P.U. ; Je visa mexicain n'avait pas été prévu par Moscou ! Tout de suite après le procès des seize (août 1936), Moscou demanda mon expulsion dans une note spéciale. Le gouvernement norvégien répondit que, premièrement, les faits qui m'étaient reprochés étaient antérieurs à mon arrivée en Norvège (discours du ministre des affaires étrangères) et que, deuxièmement, j'étais en résidence surveillée et ne pouvais donc pas représenter le moindre « danger ». Moscou envoya ensuite une nouvelle note qui rejetait sur le gouvernement norvégien « la responsabilité des conséquences » de sa décision. Par l'intermédiaire de mon avocat, Puntervold, je prévins alors par lettre le gouvernement norvégien que le terme de « responsabilité » devait être compris non comme une simple figure de style diplomatique, mais comme la préparation d'un nouvel amalgame, celui d'Oslo après celui de Copenhague. Le 15 septembre, de Sundby où j'étais interné, j'écrivis à mon avocat : « Mais comment le G.P.U. peut-il forger un amalgame à Oslo ? Je dois avouer que je l'ignore... En tout cas, ce ne sera pas facile... L'art du G.P.U. consiste à découvrir de nouveaux Olberg, Berman-Iourine, etc., qui auront reçu leurs ordres directement d'Oslo. Qui sait, Monsieur Puntervold, un agent du G.P.U. peut vous aborder le plus cordialement du monde pour s'enquérir de ma santé et, plus tard, cette crapule ira témoigner devant le tribunal qu'il a reçu de Trotsky, par l'intermédiaire de M. Puntervold, une instruction à l'encre sympathique pour des actes de " terrorisme ", instruction que, " par précaution ", il aura naturellement brûlée par la suite. Et, pour rendre son témoignage plus complet, il aura également volé dans votre bureau quelques enveloppes avec adresse. » ³ Je demandais que cet avertissement soit publié dans la presse, espérant

2. Communiqué de presse (T 4065), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

3. *Œuvres*, 11, p. 170.

ainsi rendre plus difficile l'organisation d'un nouveau coup monté. Mais le gouvernement norvégien a préféré confisquer ma déclaration et laisser ainsi les mains libres au G.P.U...

On comprend maintenant pourquoi c'était à Oslo que devait atterrir Piatakov.

[UNE AMITIÉ CONCLUE¹]

(31 janvier 1937)

Mon cher M. Farrell²,

J'espère que vous excuserez le retard de ma réponse : avec mes jeunes collaborateurs, j'ai vécu une semaine de folie, chaque minute à haute pression, journalistes, téléphones, visiteurs... Le travail frénétique n'est pas encore terminé, mais j'utilise quelques minutes libres ce dimanche pour vous dire combien j'apprécie votre lettre amicale. Il n'est pas difficile aujourd'hui d'être un ami de l'Union soviétique ; il est plus difficile d'être un ami de Trotsky. Mais c'est précisément pourquoi une amitié conclue en ce moment demeurera fidèle et solide... J'espère que le dernier procès créera pour les « Amis de l'U.R.S.S. » une situation incomparablement plus difficile — du point de vue moral, bien entendu — que pour mes amis.

Mes amis me disent que vous êtes le meilleur écrivain révolutionnaire aux Etats-Unis. Je ne connais pas du tout la littérature américaine, mais je me suis promis de combler ce trou.

1. Lettre à J.T. Farrell (7749), avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. James Thomas FARRELL (né en 1904), romancier d'origine irlandaise venait de se rendre célèbre en publiant sa célèbre trilogie *Studs Lonigan*. Il avait été lié au P.C. américain mais, en 1936, avait réagi au procès de Moscou et, après son contact avec les trotskystes avait milité au sein du comité de défense (A.C.D.L.T.). Voir Alan M. Wald, *James T. Farrell : The Revolutionary Socialist Years* New York 1970.

[LE LIVRE EN PRÉPARATION^{1 2}]

(31 janvier 1937)

Mes chers Amis,

Les communications entre le Mexique et les Etats-Unis semblent plus mauvaises que d'Europe. J'ai envoyé une longue lettre à Sara³ (avec copie de ma lettre à Liova³) ; j'ai envoyé à Sara, à Eastman et à Lieber^{4 5} un article en russe sur le procès, deux jours avant son commencement — pas une seule réponse. Et remarquez que tout a été envoyé par la poste aérienne. Je comprends très bien que la raison n'en est pas dans un manque de quelconque bonne volonté de votre part, mais plutôt dans l'imperfection des techniques américaines.

Je veux vous entretenir de mon nouveau pamphlet sur les faux de Moscou ^s. Vous comprenez bien entendu qu'il me faut compléter mon plan primitif avec une série de chapitres concernant le dernier procès. Ce travail est pratiquement terminé. Dans l'ensemble, mon pamphlet a l'aspect d'un journal, et maintenant mes articles et déclarations les plus importants constitue-

1. Lettre à Shachtman, Novack et autres (10323), avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. Sara JACOBS, dite Sara WEBER (1900-1976), née en Pologne, avait émigré très jeune aux Etats-Unis où elle s'était mariée à Louis Jacobs dit Jack Weber, un des dirigeants trotskystes. En 1933, elle avait accepté de se rendre à Prinkipo pour y être la secrétaire russe de Trotsky qu'elle avait accompagné en France en juillet de la même année : elle était repartie en janvier 1934 mais avait conservé le contact et commençait à s'occuper des relations de Trotsky avec les éditeurs américains.

3. Liova est l'appellation familière de Léon Sedov.

4. Maxim LIEBER (né en 1897) était l'agent littéraire de Trotsky à New York. Trotsky ignorait évidemment que l'agence en question n'était que la couverture du G.P.U. dont Lieber était un agent

5. Il s'agit des premiers écrits qui constitueront *Les Crimes de Staline*.

ront autant d'additifs quotidiens à mon journal. C'est pourquoi le travail devient plus long. Je pense qu'il sera d'environ 80 000 mots. Les premiers chapitres sont déjà tapés et peuvent être envoyés tout de suite au traducteur. Le reste du travail repose plus sur la dactylo que sur moi. Il faut accélérer l'accord avec l'éditeur. J'espère que ce livre, à cause de son sujet et du moment où il paraît, sera l'un des plus lus de notre temps. La question la plus importante est de ne pas perdre un moment à attendre. J'attends de vous, mes chers amis, une réponse concise et une offre favorable de l'éditeur.

Que se passe-t-il avec Lieber ? Il ne donne aucun signe de vie. Serait-il peut-être lié aux staliniens ⁶ ? Pouvez-vous éclaircir cette question ? Il me faut maintenant aux Etats-Unis un agent efficace et en qui on puisse avoir confiance.

Ici, avec Van et Wolfe, nous travaillons comme des terrassiers à préparer le matériel pour la presse. L'hospitalité de la presse mexicaine est excellente. Nous avons pratiquement toute l'opinion publique avec nous. Les staliniens sont isolés et démoralisés. Us s'interrogent les uns les autres: est-il, réellement possible que Staline prépare de telles falsifications ? Le doute est le début de la connaissance.

Natalia a reçu la lettre de Sara, mais elle est de nouveau malade. Nous espérons que ce n'est que la grippe pas une nouvelle crise de malaria.

6. Le silence de Lieber en une telle période était significatif. Mais il ne sera démasqué qu'après la guerre.

[UN VIEUX LIEN SOLIDE] ’

(31 janvier 1937)

Cher Camarade Lore^{1 2},

J’ai reçu votre lettre du 25 janvier avec une sincère satisfaction ; je vois que le lien moral établi en 1917 est resté solide et indestructible. Vous comprenez que je suis plongé totalement dans le travail quotidien sur la falsification de Moscou. Je suis heureux que ce terrible événement me trouve libre au Mexique et pas interné en Norvège. Quelle est, à votre avis, la réaction de la presse américaine, aux falsifications de Moscou ? Ici, au Mexique, l’attitude de la presse est splendide. Tous les journaux publient quotidiennement mes déclarations et ne m’épargnent pas leur sympathie. Les stalinien sont complètement isolés et les plus indépendants d’entre eux se demandent les uns aux autres si ce n’est pas vrai que les accusateurs de Moscou sont d’authentiques crapules.

Votre promesse de venir l’été prochain avec votre femme et vos garçons au Mexique est excellente et j’attends notre rencontre... Vous savez que Staline a arrêté notre plus jeune fils et qu’il l’accuse d’avoir préparé l’assassinat d’ouvriers par le gaz. J’espère que la presse américaine nous aidera, Natalia et moi, à sauver Sergei, qui est garçon honnête et bon, un ingé-

1. Lettre à L. Lore (8942) avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l’anglais.

2. Ludwig LORB (1875-1942) était déjà un social-démocrate connu en Allemagne quand il avait émigré aux Etats-Unis en 1903 et s’était imposé — notamment au *New Yorker Volkszeitung* — comme l’un des meilleurs journalistes socialistes. Il s’était lié à Trotsky lors du séjour de ce dernier en 1917 et l’avait notamment aidé à vivre grâce à ses positions dans la presse. Il avait été exclu du P.C. américain pour « trotskysme » en 1925, alors qu’il était plus lié à Trotsky par un attachement personnel que par une communauté d’idées. Il avait été quelque temps membre du W.P.U.S. Des rumeurs le disaient à cette époque « tenu » par le G.P.U.

nieur sérieux, tout à fait apolitique. Le mot d'ordre doit être : qu'il sorte pour rejoindre sa famille ! En nous exilant, le G.P.U. m'avait officiellement promis, au nom du gouvernement, que tous les membres de notre famille qui restaient en U.R.S.S. auraient la possibilité de nous rejoindre à l'étranger.

KAGANOVITCH ANTICIPE MA FIN'

(31 janvier 1937)

Kaganovitch beau-frère de Staline, est sans aucun doute l'un des principaux organisateurs des amalgames de Moscou (dans ces cas-là, Staline préfère agir à travers un intermédiaire de confiance). De plus, Kaganovitch a un intérêt direct dans le dernier procès, surtout puisque le service qu'il dirige est entré, grâce à ses succès tant célébrés et aux « rythmes » aventuristes, dans l'arène des accidents et des catastrophes. Rappelons une fois de plus qu'une tâche secondaire, mais très importante, du procès était de rejeter la responsabilité des erreurs, des infortunes, et des crimes de la bureaucratie dans le domaine de l'économie sur le dos des oppositionnels qui, depuis longtemps, ont été mis à l'écart et même privés de leur pain quotidien.

Kaganovitch sait mieux que personne que les accusations contre moi ont été fabriquées dans le bureau de Staline et qu'il n'y a pas un mot de vrai dans leur contenu. Mais c'est précisément pourquoi Kaganovitch a hurlé, dans un meeting à Moscou le 29 janvier : « Mort à Trotsky ! » Si la clique de Moscou espère me faire peur par de telles menaces et me réduire ainsi au silence, elle se trompe. Non que je sous-estime la force et les méthodes du G.P.U. : non, je comprends très bien qu'il leur serait plus facile de me tuer en secret que de démontrer mon » alliance » avec Hitler. Mais il est des devoirs qui sont plus importants encore que des considérations de sécurité personnelle. En ce qui me concerne, je suis un soldat de la révolution. Mieux,

1. Communiqué de presse (T 4056) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Lazar M. Koganovitch, dit KAGANOVITCH (né en 1893), ouvrier cordonnier bolchevik en 1911, avait fait une carrière *d'apparatshik* dans le sillage de Staline. Il était en 1937 membre du Politburo et commissaire du peuple aux transports.

même un assassinat réussi ne réfuterait pas mes révélations. J'ai des amis. Il ne manque pas dans le monde d'hommes courageux et honnêtes. La vérité triomphera.

LE « PEUPLE » RÉCLAME LE CHATIMENT¹

(31 janvier 1937)

La bureaucratie de Moscou a mobilisé des milliers de gens Place Rouge pour célébrer sa victoire. Au cours des premières années de la révolution, les grandes manifestations exprimaient réellement l'état d'esprit des masses elles-mêmes : les mots d'ordre, les symboles, la joie comme la colère, tout était spontané, tout montait de la base. Maintenant, les manifestations de la Place Rouge n'expriment que le pouvoir de la bureaucratie. Le travailleur se rend à une manifestation comme il se rend à son travail, le plus souvent sous la pression des mêmes gens et dans la crainte des mêmes indicateurs.

C'est encore plus vrai des résolutions « unanimes » qui réclament la tête de tous les accusés et la mienne par-dessus le marché.

La participation aux réunions officielles a eu depuis longtemps un caractère obligatoire. Dans la période entre 1925 et 1928, la majorité des ouvriers, suivant une expression qui était alors courante, « votaient avec leurs pieds », c'est-à-dire qu'ils disparaissaient des réunions avant les votes. Mais dans les années suivantes, des agents secrets du G.P.U. étaient postés à la porte ; quiconque tentait de s'en aller perdait son travail et était souvent arrêté. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que toutes les résolutions proposées d'en-haut aient été adoptées à l'unanimité.

Je ne veux pas nier par là que les fractions les plus arriérées de la population ne soient pas réellement abusées par le procès de Moscou, avec le concours d'une presse et d'une radio monolithiques, et que Staline, imitant les méthodes de Hitler, exploite l'état d'esprit « d'avant-guerre » avec un certain succès dans le sens des intérêts de sa dictature personnelle.

¹ Communiqué de presse (T 4059) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

« SAUVÉS » ^{1 2}

(31 janvier 1937)

Radek et Sokolnikov ont été épargnés. Au moment où ces lignes paraîtront dans la presse, le sort des accusés sera entre les mains du gouvernement. Il est difficile de dire qui s'est vu attribuer le sort le plus terrible : ceux qu'on exécute ou ceux qu'on épargne. Pour les dirigeants, chacun de ceux dont la vie a été épargnée représente une menace, une sorte de bombe : en prison, il peut révéler la vérité sur ce qui s'est déroulé dans les coulisses pendant le procès. Cette menace ira s'aggravant au fur et à mesure que s'intensifiera la lutte internationale pour la révision des amalgames de Moscou.

En 1931, les mencheviks ont été traduits en justice à Moscou également sur la seule base des « aveux volontaires ». Deux des accusés, écrivains bien connus, Groman et Soukhanov³, des hommes connus et respectés, ont « avoué » au tribunal qu'ils étaient impliqués dans un complot international pour organiser une opération militaire contre l'U.R.S.S. avec Léon Blum ⁴ et les autres dirigeants de la II^e Internationale. Soukhanov et

1. Communiqué de presse (T 4067) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sokolnikov et Radek, reconnus coupables d'avoir été « membres du centre antisoviétique trotskyste, portant la responsabilité de son activité criminelle, mais n'ayant pas directement participé à l'organisation et à l'exécution d'actes de diversion et de sabotage, d'espionnage et de terrorisme », avaient été condamnés à 10 ans de prison, cependant que treize de leurs co-accusés — dont Piatakov, Sérebriakov, Mouralov, Drobnis, Bogouslavsky — étaient condamnés à mort.

3. Sur le cas de Groman et de Soukhanov, cf. n. 5, p. 47.

4. Léon BLUM (1872-1950), haut fonctionnaire et homme de lettres était le maître à penser de la S.F.I.O. depuis la scission de Tours et l'une des cibles préférées du P.C. dans les années vingt et au début des années trente : les mencheviks l'avaient mis en cause dans leurs « aveux ». Depuis juin 1936, en tant que chef de la majorité de Front populaire à la Chambre des députés, il était président du conseil en France, soutenu par le P.C.

Groman ont été « épargnés » et incarcérés. Néanmoins la promesse de les libérer ne s'est jamais matérialisée. Les victimes, que le G.P.U. avait abusées, ont dit à tout le monde en prison que leurs accusations contre eux-mêmes étaient fausses, qu'on les leur avait extorquées et comment on leur avait proposé en échange une liberté totale. Soukhanov s'est lancé dans une grève de la faim qui a duré plusieurs semaines, après quoi, comme Groman, il a disparu de la prison. Où sont-ils maintenant ? Personne ne le sait.

Selon toute vraisemblance, le G.P.U. a tout simplement mis à mort Soukhanov et Groman pendant la période de préparation du procès de Zinoviev, afin qu'ils ne puissent pas dénoncer le mécanisme qui est derrière les « aveux volontaires ». Des organisations comme les Amis de l'U.R.S.S. et la Ligue des Droits de l'Homme ne pourraient-elles pas enquêter pour savoir ce qu'il est advenu de Soukhanov et de Groman ?

Le groupe de Radek et Sokolnikov⁵ aura-t-il plus de chance ? Nous n'en sommes pas sûrs. Radek ne sait pas garder un secret et tout le monde le sait. Toute parole imprudente lâchée par Radek constitue pour Staline une menace terrible. C'est pourquoi il est très difficile pour nous de répondre à la question : qui s'est vu attribuer le destin le pire, ceux qui ont été exécutés ou ceux qui ont été « épargnés »^{5 6} ?

5. Deux autres accusés, Valentin V. Arnold et Mikhail S. Stroilov avaient été respectivement condamnés à dix et huit ans de prison.

6. Anton Antonov-Ovseenko, dans son livre *The Time of Stalin*, indique que les condamnés « épargnés », comme les hommes en question, et plus tard, Rakovsky, furent « confiés » en prison à des criminels de droit commun payés pour les persécuter. Il affirme que l'opération portait un nom de code et qu'il en existe les traces dans les comptes financiers du N.K.V.D. de l'époque. Selon le même historien, Radek fut tué par un de ses bourreaux qui lui écrasa la tête à coups de brique.

TREIZE HOMMES DOIVENT MOURIR¹

(31 janvier 1937)

Staline a concédé Radek, Sokolnikov et deux autres accusés à l'opinion publique mondiale afin de fusiller les autres avec une assurance plus grande. Après les accusations qu'il a obligé les accusés à lancer contre eux-mêmes, il ne pouvait pas les fusiller. Il doit avoir déjà exécuté Piatakov pour empêcher une enquête sur son vol à Oslo dans un avion imaginaire. Il doit fusiller les autres pour étayer son droit de fusiller Piatakov. Il était obligé de les tuer pour donner satisfaction à l'« opinion publique » en U.R.S.S., laquelle a été elle-même abusée et démoralisée.

Les accusés que je connais — Radek, Piatakov, Bogouslavsky, Sérébriakov, Mouralov, Drobnis — ont été longtemps mes adversaires irréductibles et ils se sont comportés au cours du procès comme mes ennemis les plus déterminés. Mais, devant l'humanité, je le clame du fond de mon âme : *ces hommes sont innocents des crimes que le G.P.U. les a forcés à prendre sur eux*. Ces hommes sont victimes du plus abominable des systèmes politiques, dans lequel ne subsiste plus aucun vestige de conscience ou d'honneur. L'inspirateur et l'organisateur de ce système est Staline. Le nom de Caïn² lui restera pour toujours.

1. Communiqué de presse (T 4070) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Dans l'Ancien Testament, Caïn, fils d'Adam et Eve tue son frère Abel. Trotsky appelle souvent Staline « Caïn-Djougachvili » Djougachvili étant son véritable nom.

POURQUOI LES PROCÈS ? ¹

(31 janvier 1937)

J'ai déjà essayé maintes fois de répondre à cette importante question. La bureaucratie se trouve de plus en plus isolée et de plus en plus effrayée de son isolement. Elle a peur du peuple qui est profondément hostile à la nouvelle aristocratie. La bureaucratie essaie de tromper le peuple par la nouvelle Constitution pseudo-démocratique. En même temps, elle veut tuer toute opposition. Mais elle ne peut dire au peuple les vraies raisons de sa lutte contre les défenseurs des intérêts du peuple. Elle doit donc attribuer à l'Opposition des mobiles malhonnêtes, des objectifs horribles et criminels. Voilà la raison de ces falsifications sans précédent dans l'histoire.

¹ Communiqué de presse (T 4072) en réponse à une question posée par le quotidien de Mexico *La Prensa* : le texte en a été dicté directement en français à Jean van Heijenoort.

LA FIN ?'

(1" février 1937)

Le fiasco moral du procès Zinoviev-Kamenev a obligé Staline à organiser le procès Radek-Piatakov. Pendant neuf ans, Radek et Piatakov ont été de fidèles instruments entre les mains de Staline qui les appréciait beaucoup parce qu'ils étaient plus intelligents et mieux éduqués que tous ses proches collaborateurs. Mais il ne disposait pas d'autres ex-trotskyistes connus à faire entrer en scène pour un nouveau procès démonstratif. Il était forcé de sacrifier Radek et Piatakov. Si Staline, au début de la série des amalgames, a pu croire qu'il était l'inventeur et le créateur d'un nouveau système miraculeux, il est devenu aujourd'hui prisonnier de ce système. Pour couvrir la fatale histoire de Piatakov et de son avion, Staline a besoin d'un procès nouveau. Où trouver les hommes ? Pour soutenir la fable stupide de mes relations avec la Gestapo, il faut organiser un procès spécial où figurent des ingénieurs et des techniciens allemands. Quand cela finira-t-il ? Nous l'avons déjà dit : Staline essaie d'étancher sa soif avec de l'eau salée.

Staline joue avec les têtes des bureaucrates

Les amalgames judiciaires ne peuvent pas ne pas inspirer les plus grandes craintes dans les rangs même de la bureaucratie. La majorité de ceux qui furent exécutés à l'issue du dernier procès n'étaient pas des personnages politiques, mais des bureaucrates de niveau moyen ou un peu au-dessus de la moyenne. Us avaient probablement commis quelque faute, quelque délit, peut-être un crime. Mais le G.P.U. exigea d'eux qu'ils avouent

1. Article (T 4075) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

des crimes bien différents, à l'échelle de l'Histoire, puis les fusilla. Aucun bureaucrate ne se sent désormais en sécurité. Staline possède des *dossiers* sur tous les personnages politiques ou administratifs de quelque importance. Ces dossiers contiennent des rapports sur la moindre faute commise (maniement imprudent de fonds publics, aventures sentimentales, relations personnelles suspectes, parents compromis, etc.). Les satrapes locaux possèdent des archives semblables sur tous leurs subordonnés. Staline peut à tout moment renverser et briser n'importe lequel de ses collaborateurs, y compris les membres du Politburo. Jusqu'en 1936, grâce à ses dossiers, il s'est contenté de violer la conscience des gens, les obligeant à dire des choses qu'ils ne pensaient pas. Depuis 1936, il a commencé ouvertement à jouer avec les têtes de ses collaborateurs. Une nouvelle période s'est ouverte ! Avec l'aide de la bureaucratie, Staline écrasait le peuple ; aujourd'hui, il terrorise la bureaucratie elle-même ³. Isolée du peuple, elle a peur de lui et c'est pourquoi elle soutient Staline. Et Staline a peur d'être isolé de la bureaucratie et il essaie de jouer le peuple contre elle : d'où la constitution « démocratique » et les procès démagogiques.

Une crise politique

Les plus proches collaborateurs de Staline échangent des coups d'œil et s'interrogent intérieurement : « A qui le tour, demain ? » En même temps, les masses populaires ne peuvent pas ne pas se poser la question : « Qui nous gouverne ? » Comment des gens qui hier encore occupaient les postes les plus importants ont-ils pu tout d'un coup devenir des criminels ? Comment le comité central de l'époque de Lénine a-t-il pu se trouver dans sa totalité — avec la seule exception de Staline — composé de traîtres et de félons ? Ne serait-ce pas plutôt le contraire ? Staline n'est-il pas obligé de noyer dans le sang les vieux cadres du parti bolchevique, précisément parce que lui-même est passé définitivement à la construction d'une nouvelle aristocratie ?

Le système politique de l'U.R.S.S. est entré dans une pé-

2. Quelques jours après la rédaction de cet article, à la réunion du C.C. du 23 février 1937, cette peur de la bureaucratie se manifesta dans une tentative de résistance à la terreur stalinienne dans les rangs des plus hauts hiérarques du régime. Ordjonikidzé certainement, et peut-être Kossior et Tchoubar par la bouche de Postychev, formulèrent réserves et critiques. Tous ces hommes — qui étaient pourtant parmi les plus puissants des puissants — allaient bientôt payer de leur vie cette velléité d'opposition.

riode de crise profonde et sévère. Seul un aveugle pourrait ne pas le voir. Seuls les hypocrites qui se prétendent « révolutionnaires » sous le titre à bon marché d'« amis de l'U.R.S.S. » peuvent garder le silence là-dessus. Ces messieurs se justifient en affirmant que dénoncer les crimes de la clique stalinienne, c'est soutenir le fascisme. Ils se comportent comme des gens superstitieux qui ont peur de parler de maladie parce qu'ils croient à la magie des mots. C'est la bureaucratie stalinienne qui aide le fascisme en présentant les aspects les plus répugnants du régime totalitaire. Les procès de Moscou ont fait oublier à l'opinion publique mondiale le procès du Reichstag et la façon sanglante dont Hitler disposa de sa propre opposition (30 juin 1934)³ ! Peut-on rendre plus grand service aux bourreaux fascistes' ?

Les bases économiques de l'U.R.S.S. conservent leur caractère progressiste. Les masses laborieuses du monde entier et tous les partisans du progrès en général doivent défendre ces bases par tous les moyens possibles. Mais la menace la plus directe et la plus immédiate provient de la bureaucratie stalinienne démoralisée et démoralisante.

Les peuples de l'U.R.S.S. sont pris dans le filet des falsifications totalitaires. Le premier devoir des véritables amis de l'U.R.S.S. et non pas des amis de la mascarade, c'est de dire aux peuples de ce grand pays la vérité, toute la vérité pour les aider à sortir de l'impasse.

La question d'une *commission internationale d'enquête* ne concerne pas que moi ou ma famille (un de mes fils, Sergéi est en danger à Krasnoïarsk, l'autre, Léon, en danger à Paris). Il ne s'agit pas non plus des milliers d'opposants soviétiques qui attendent les décisions d'une justice sommaire. Non, c'est un problème international qui blesse profondément la conscience politique et la conscience morale publique de tous les pays. Dans les conditions les plus difficiles, il n'est rien de plus revigorant que la *vérité* ! C'est pourquoi toutes les organisations ouvrières, tous les groupes sociaux progressistes, tous les citoyens honnêtes doivent soutenir l'initiative de la création d'une *commission internationale d'enquête* !

3. Allusion à la « Nuit des Longs couteaux » au cours de laquelle les tueurs envoyés par Hitler — les S.S. en étaient le cœur — exterminèrent dans l'Allemagne entière, le 30 juin 1934, tous les cadres dirigeants des S.A., les amis de leur chef Ernst Rohm et quelques autres personnes gênantes pour Hitler, par la même occasion

J'ACCUSE D.N. PRITT ET R. ROSENMARK'

(1^{er} février 1937)

16 heures

Malgré ses titres ronflants (K.C. et M.P.³), l'avocat britannique D.N. Pritt ³ est un agent « juridique » du G.P.U. Jusqu'au dernier moment. Moscou a caché au monde entier le procès imminent contre Zinoviev-Kamenev. Pritt, au contraire, a été invité d'avance à ce procès, c'est-à-dire que, déjà avant l'ouverture de la honteuse comédie du procès, le G.P.U. ne doutait pas de la future « expertise » favorable de la part de l'impartial conseiller du Roi. Le G.P.U. ne s'est pas trompé. Les coups de revolver dans la nuque des seize victimes injustement condamnées avaient à peine retenti que Pritt publiait la brochure *The Zinoviev Trial**, où la suffisance ne parvient pas à masquer une conscience frelatée. A l'étranger, cette brochure sert de principal moyen de défense du G.P.U. et elle est vendue très bon marché dans différents pays. Combien elle a coûté à Moscou, c'est une autre question.

Le rôle de l'avocat français Rosenmark est encore pire si possible. Celui-ci, on se demande pourquoi, est apparu en qualité d'autorité suprême pour les questions de juridiction « révolutionnaire » et de morale politique⁵. Pritt au moins agit en son

1. Communiqué de presse (T 4080), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. K.C. = King's Counsellor ; M.P. = Member of Parliament (membre du Parlement, c'est-à-dire député).

3. Sur D.N. Pritt. cf. n. 18 p.

4. La brochure de Pritt parue sous ce titre avait été publiée en septembre 1936.

5. Rien ne semblait prédestiner M<= Rosenmark (cf. n. 18 p. 53) au rôle qu'il a joué : avocat à Paris depuis 1906, il était spécialiste de droit civil dans le cabinet de l'ancien président du conseil Viviani et ses causes célèbres avaient été le divorce de Sacha Guitry et

nom propre et assume personnellement les risques de sa peu reluisante mission. Rosenmark n'a même pas ce « courage » : il agit sous le couvert de la Ligue française des Droits de l'Homme dont l'organe a publié le 15 novembre 1936, au moment de ma détention en Norvège, un « rapport » d'un cynisme sans exemple où Rosenmark justifie par de pitoyables sophismes tout l'amalgame de Moscou et où il déclare que dans n'importe quel autre pays Trotsky serait condamné à être fusillé. Je dis que l'opinion publique doit condamner et qu'elle condamnera M. Rosenmark à une honte éternelle

Je suis prêt à prendre la responsabilité des graves accusations que je porte contre Pritt et Rosenmark, devant n'importe quel tribunal indépendant et devant une commission d'enquête internationale compétente. Que les agents internationaux, les « amis » du G.P.U. et ses instruments de toutes sortes soient plus prudents : le procès contre eux est ouvert, et il sera mené jusqu'au bout !

Jacqueline Delubac et la succession du parfumeur Coty. Il était mem-
 bre de la Ligue des Droits de l'Homme depuis 1902, franc-maçon et
 lie au président Victor Basch, mais il n'y avait là aucune raison
 sérieuse d'en faire un «expert» dans une affaire aussi délicate en
 le choisissant comme secrétaire de la commission spéciale de la
 Ligue des Droits de l'Homme sur le procès des seize...

6. En fait-M¹ Rosenmark est tombé dans l'oubli le plus total au point que nous avons eu beaucoup de difficultés à obtenir sur ^{Λ_qUe}Λ_qUe^{Λ_qUe}, en D¹Seigneurie^{Λ_qUe} biographiques. Réfugié en province de 1940 à 1944, M¹ Rosenmark reprend ensuite son activité au barreau de

[MALENTENDU LITTÉRAIRE] ^{1 2}

(1^{er} février 1937)

Cher M. Stolberg³,

J'apprécie beaucoup votre petit message de bienvenue et d'amitié. Ma femme et moi sommes très contents, dans ces jours troublés, d'être libres et en contact avec des amis. La campagne de déclarations sur le procès touche à sa fin. Nous allons maintenant attirer l'attention sur le sort de notre fils Sergei, accusé de préparer l'assassinat de travailleurs, ni plus ni moins. Nous sommes certains que tous nos amis nous aideront là-dessus aussi.

Cher M. Stolberg, je vais utiliser cette occasion pour dissiper un malentendu littéraire entre nous. Il y a longtemps, j'ai écrit que le général Denikine³ était un général très instruit, qui avait lu cinq ou six livres. Dans un article très spirituel, vous avez légèrement tourné en ridicule cette appréciation journalistique et non militaire sur un adversaire militaire et non journaliste. Je me suis dit en moi-même : j'expliquerai un jour l'affaire à M. Stolberg. L'expression sur les cinq ou six livres n'est pas de moi, mais de Gogol ' et caractérise un type russe bien défini : Tjapkin-Ljapkin. En tout cas, Denikine est plus fier de sa puérile production littéraire que de ses défaites militaires... Excusez cette digression, je vous prie, mais je souhaite que le sol américain nouveau soit éclairci à tous égards.

1. Lettre à B. Stolberg (12435), avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2 Benjamin STOLBERG (1891-1951), allemand émigré aux États-Unis, diplômé de Harvard et de l'Université de Chicago, collaborait notamment à *The Nation*. Il participait au comité de défense de Léon Trotsky.

3 Anton I. DENIKINE (1872-1937), officier dans l'armée du tsar, général, commanda en 1919-1920 l'« armée des volontaires » contre le régime bolchévique. Nikolai V. GOGOL (1809-1859) est l'un des plus grands romanciers et dramaturges russes.

[PRISE DE CONTACT] ¹

(1^{er} février 1937)

Chère Mademoiselle LaFollette²,

Merci de tout cœur de votre lettre si amicale. Nous avons cet après-midi un bref répit et je l'utilise pour répondre à votre message, reçu ce matin. Je suis tout à fait satisfait de la réaction de l'opinion publique mexicaine aux procès de Moscou et à nos déclarations. De tous côtés, on m'assure que l'opinion publique mexicaine, à de minuscules exceptions, est avec nous. Je serais très heureux de recevoir une brève appréciation de l'attitude qui prévaut sur ce point dans l'opinion publique aux Etats-Unis. Le correspondant mexicain du *Times* me disait il y a quelques jours que les Yankees ne pouvaient pas comprendre pourquoi beaucoup de vieux-bolcheviks s'accusaient de crimes qu'ils n'avaient jamais commis. Roy Howard ³ m'a envoyé un câble, dans le même sens. J'ai essayé, dans un article et une série de déclarations d'éclaircir cette question complexe et particulière. Je ne peux malheureusement juger d'ici si mes efforts ont été couronnés de succès.

Diego est malheureusement malade et reste à l'hôpital. Je le vois très rarement. Frida nous rend visite presque tous les jours.

1. Lettre à S. LaFollette (8740), avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. Suzanne LAFOLLETTE (née en 1893), écrivain et journaliste éditeur de *The New Freeman*, était l'un des membres les plus actifs du bureau du comité de défense.

3. Roy HOWARD (1883-1964), journaliste dans la fameuse chaîne Scripps, était le journaliste qui avait obtenu de Staline l'interview du 1^{er} mars 1936.

[DÉMENTI] ¹

(1^{er} février 1937)

RUMEURS CONCERNANT ARTICLES VENDUS A
HEARST² ABSOLUMENT FAUSSES STOP TOUS ARTI-
CLES ET DECLARATIONS CONCERNANT PROCES PAS
VENDUS MAIS REMIS GRATUITEMENT A PRESSE A
EXCEPTION PRESSE HEARST ET UNIVERSAL SERVI-
CE³ A CAUSE DE LEURS LIENS AVEC FASCISME ET
REACTION DANS MONDE ENTIER STOP

1. Télégramme à Harold R. Isaacs (8546), avec la permission de la Houghton Library. Traduit de l'anglais.

2. William Randolph HEARST (1863-1951) était à la tête d'une « chaîne » de quarante journaux et revues tirant au total à plus de deux millions d'exemplaires. Il était grossièrement anti-ouvrier et anti-soviétique.

3. Agence de presse du groupe Hearst.

[INFORMATIONS ET QUESTIONS]

(1^{er} février 1937)

Nous avons reçu hier les documents accompagnés de ta note nous informant que tu avais souffert d'une grippe tenace. C'est bien que tu en sois remis et j'espère que notre correspondance sera plus régulière et surtout plus concrète³. Je ne sais pas encore si tu as reçu le livre d'Eastman avec une longue lettre au sujet de Pritt et Rosenmark³. Nous nous inquiétons beaucoup du sort de ce livre et en attendons des nouvelles de ta part, ne. serait-ce qu'un télégramme*. Mais pas un mot là-dessus dans ta dernière lettre. As-tu pu te servir de la lettre si tu l'as reçue ? A-t-elle été publiée sous une forme ou sous une autre ?

C'est tout simplement un crime de ne pas nous avoir envoyé les témoignages des Français, des Danois, etc. Ici, l'affaire peut aller si vite que, d'ici deux ou trois semaines, la commission d'enquête américaine pourra commencer son travail. Je n'ai pas encore les copies des télégrammes à Herriot pour ton visa⁵, ni la photo de ton visa sur ton passeport A qui faut-il s'adresser pour cela ? J'ai l'impression que vous n'avez pas un brin d'organisation, que tout est fait par l'un ou l'autre au gré de l'initiative personnelle.

Tu ne dis pas un mot non plus sur le sort des éditions

1. Lettre à L. Sedov (7535), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ces deux premières phrases révèlent un mécontentement mal contenu : le conflit éclate entre le père et le fils dans l'extrême tension du travail contre les procès.

3. Cf. n. 9, p. 53.

4. Trotsky jugeait ce texte important. Sedov répondra par lettre

5. Il s'agissait des télégrammes de Natalia Sedova à Herriot et de Herriot au consul de France à Berlin qui prouvaient que c'était en France que Léon Sedov avait rencontré ses parents en 1932 pas à Copenhague où il n'était pas allé. Cf. *Œuvres*. II n. 3 et 4 p 203

anglaise et russe. En attendant, cette question m'inquiète au plus haut point. Quand tu recevras le premier versement de l'éditeur anglais, tu partageras la somme : garde la moitié pour toi et envoie-moi le reste.

Qu'advient-il de la nouvelle édition de *La Révolution trahie* ? Je suppose que les 8 000 premiers exemplaires ont dû être diffusés. Qu'attend l'éditeur pour faire un nouveau tirage ? N'aurait-il pas été possible de faire une édition meilleur marché, accessible aux travailleurs ?

Passons maintenant à mon dernier livre : grâce au nouveau procès de Moscou, il a bien avancé : j'y inclurai, quand je les aurai reçus, une série d'articles et de communiqués journaliers sous forme de chapitres ou plutôt de « jours », puisque tout le livre est écrit comme un journal. En tout, il n'aura pas moins de 300 pages (texte français). Je peux envoyer les chapitres au traducteur tout de suite après avoir reçu le télégramme de Paris. Le livre est en fait prêt, il ne reste qu'à apporter quelques corrections et à le dactylographier. Moins d'un mois suffira pour cela, tout dépendra ensuite du traducteur et de la rapidité du travail de l'éditeur.

Quoi qu'il arrive, le livre doit sortir au printemps. Il sera accessible à tous ; de plus, il traite d'un sujet dramatique et brûlant, son succès semble donc assuré d'avance. Un éditeur intelligent, d'ailleurs, le comprendra tout seul.

La réaction de l'opinion publique américaine au procès est tout simplement fantastique. - Tous les journaux, sauf l'hebdomadaire stalinien, publient quotidiennement mes communiqués, qui sont en fait de véritables articles. La sympathie de la population est entièrement de mon côté en ce qui concerne les points décisifs. Les staliniens sont complètement isolés et désarmés. Aujourd'hui même un journaliste qui les a rencontrés a rapporté un de leurs jugements : « Il faut admettre que Trotsky a réussi à désorienter l'opinion publique de la classe ouvrière mondiale. » L'aveu est en vérité extraordinaire ! J'ai fait passer pas mal de communications dans la presse américaine. Aujourd'hui a été publié dans 25 journaux simultanément un grand article de Roy Howard, celui-là même qui interviewait Staline il y a un an et demi. Cette campagne devrait donc avoir des conséquences très importantes. Personnellement, je ne peux imaginer quelle attitude adoptera cette clique face à un pilonnage pareil.

Comment réagissent les journaux français ? Ont-ils publié ne serait-ce que quelques extraits de mes articles et communiqués ?

Un grand meeting se tiendra à New York le 14 février (4 000 personnes), auquel je m'adresserai d'ici par téléphone. Il s'agira évidemment du procès de Moscou puisque je m'abstiens rigoureusement de toute ingérence dans la politique américaine. Le but de ce meeting est la création de la commission d'enquête américaine.

Je suis en assez bonne santé, malgré un travail acharné, ou peut-être grâce à cela. Maman est complètement guérie de sa malaria, mais, ces derniers jours, elle a été fortement grippée. Dans l'ensemble, le climat comme la nourriture (légumes, fruits) sont au-dessus de toute louange. Quelle chance d'avoir pu arriver au Mexique avant le début du nouveau procès de Moscou. Comme je te l'ai écrit, j'ai une collaboratrice russe, donc, même de ce côté, tout va merveilleusement bien. En ce moment, outre Van, il y a avec moi Wolfe, un camarade américain. Jan [Frankel] arrivera dans quelque temps. J'aurai alors le secrétariat idéal. Voilà, c'est tout pour l'instant.

Le comité américain existe et agit ; il est devenu une force politique. Je n'ai rien appris de décisif quant au comité français. D'Oslo me sont parvenus d'importants échos, mais de Paris, rien.

Je n'ai ici qu'un seul exemplaire du *Livre rouge*. Est-il possible que personne à Paris n'ait pensé combien il était im-portant de fournir aux Mexicains le *Livre rouge*, la brochure de Serge, les appels du comité français, etc. ?

[SUR L'ÉDITION AMÉRICAINE]¹

(2 février 1937)

Cher M. Maule^{2 3},

Votre lettre du 26 janvier a constitué pour moi le pire des coups. J'étais absolument certain que le livre paraîtrait dans les jours prochains. J'ai envoyé mon manuscrit à M. Eastman, chapitre par chapitre, avec l'assurance qu'il le traduirait à temps pour permettre sa publication en feuilleton⁴. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Je dois renoncer à la publication en feuilleton et cela constitue la partie la plus importante de mes droits. Mais ce n'est pas assez. Même si j'abandonne tous mes intérêts en une publication en feuilleton — ce que je fais — le livre ne peut paraître au plus tôt qu'en mars. Cela signifie simplement que le livre sera assassiné. Après la grande concentration d'attention sur le « trotskysme » pendant les dernières semaines, une réaction est inévitable et le livre paraîtra justement au moment de cette réaction.

Vous parlez dans votre lettre de certaines méthodes techniques de publicité. Mais la publicité que j'ai faite par mes articles et déclarations dans la presse américaine est suffisamment importante. Je n'y peux rien si M. Eastman empêche la parution du livre à temps.

Je ne peux en aucun cas retirer la date de ma préface^{*}.

1. Lettre à H.E. Maule (9030), avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. Harry Edward MAULE (1886-1971) était directeur de la maison d'édition Doubleday & Doran qui devait éditer *La Révolution trahie*.

3. La pré-publication dans des revues était financièrement plus rémunératrice que les droits d'auteur.

4. La préface de Trotsky portait la date de sa rédaction : 4 août 1936, et l'éditeur souhaitait sa suppression, car, selon lui, elle « datait » l'ouvrage.

Ce n'est pas une question d'« intérêt historique ». La question est : ai-je écrit ce livre *après* l'événement (les procès de Moscou) ou *avant*. Les chapitres consacrés au régime intérieur prennent leur valeur précisément du fait qu'ils ont été écrits avant les procès. La seule chose que je puisse vous proposer est ceci : j'éliminerai la date et le post-scriptum de la préface, mais j'écirai une courte préface nouvelle (plus exactement pré-préface) d'une page, dans laquelle j'indiquerai que le livre a été écrit avant les procès de Moscou et que cette circonstance n'enlève rien à son actualité, au contraire. Je vous prie de me télégraphier si vous acceptez cette proposition de pré-préface. Je la ferai traduire ici pour éviter de nouveaux obstacles. Mais en aucun cas je ne puis induire le lecteur en erreur en omettant simplement la date.

Maintenant, quant à mon nouveau livre sur les procès de Moscou *, la traduction doit commencer *tout de suite*, avec l'objectif d'être terminée d'ici quatre à cinq semaines : c'est le temps nécessaire pour corriger et dactylographier le manuscrit qui est terminé. Je ne peux pas attendre jusqu'à ce que l'éditeur ait « examiné » l'ensemble du manuscrit. Je ne demande pas d'argent tant que la traduction n'est pas terminée. En tout cas, il faut publier le livre avant avril.

Je doute que vous puissiez accepter ces conditions, surtout que les deux livres paraîtront au même moment. Si, contrairement à mes suppositions, vous acceptez le nouveau livre, je dois avoir un traducteur attentif à mes intérêts et à mes instructions. M. Eastman est un auteur trop éminent pour être un traducteur attentif.

Vous jugez nécessaire de répéter que, compte tenu de votre « important investissement » dans le livre sur Lénine, vous êtes « impatient » de le voir achevé. Je suis désolé de vous dire que je m'impatiente un peu de ces rappels. Je suis prêt à vous restituer votre investissement, avec l'intérêt.

[PAS DE PESSIMISME !]¹

(3 février 1937)

Très chère Angelica²,

Hier j'ai reçu votre lettre, je l'ai lue et imaginez-vous que je n'ai pas compris qui m'écrivait. Je n'ai pas reconnu la signature. On aurait dit : « Répondez. » Je l'ai relue, l'écriture m'était familière, les mots étaient familiers, mais impossible de trouver. Enfin cela me revint « Mais c'est Angelica ! » J'en fus sincèrement heureux, dans la mesure où l'on peut encore se réjouir de quelque chose par ces temps horribles. Car je n'ai pas douté une seule minute, qu'en ce qui concerne la question de la lutte contre les infamies staliniennes, vous ne soyez pleinement et entièrement de notre côté. Juste après votre lettre, j'en ai ouvert une autre de New York où l'on parlait de vous et un peu de votre... pessimisme. Je n'ai pas cru cette lettre. Révolte, indignation, répugnance, aversion — oui. Il se peut que ce soit dû à une fatigue temporaire : tout ceci est humain, trop humain, mais je ne pense pas que vous puissiez tomber dans le pessimisme. Ce n'est pas dans votre caractère. Que signifie le pessimisme ? Une rancœur passive et pleurnicharde contre l'Histoire. Peut-on en vouloir à l'Histoire ? Il faut la

1. Lettre à A. Balabanova (7314), avec la permission de la Houghton Library. Traduite du russe.

2. Angelica BALABANOVA (1878-1965), née en Russie, avait émigré et milité dans le P.S. italien à partir de 1900, s'était liée avec Benito Mussolini et éditait avec lui *VAvanti* ! avant 1914. Elle avait représenté le P.S.I. au Bureau socialiste international. Pendant la guerre, elle avait participé aux conférences de Zimmerwald et Kienthal et avait été élue au comité socialiste international. Revenue en Russie, elle avait adhéré au parti bolchevique en septembre 1917. Secrétaire de l'I.C., elle entra en conflit avec Zinoviev, fut autorisée à quitter la Russie en 1922 et exclue du P.C.U.S. en 1924. Elle avait milité ensuite dans l'émigration italienne à Paris, y dirigeant le P.S.I. (maximaliste) et le « bureau de Paris ». Elle avait émigré aux E.U. en 1935.

prendre comme elle est et, quand elle arrive avec des cochonneries inhabituelles, il faut la bourrer de coups de poing. C'est l'unique façon de vivre sur la terre. Mais pourquoi vous le dire, chère Angelica ? Vous savez tout cela. La principale conclusion, à mon avis, à tirer de tous ces événements, est la suivante : il faut construire dans un endroit nouveau, avec des éléments nouveaux, avec la jeunesse.

Vous me parlez de Boudin³ comme d'un « ami personnel ». Il y a malentendu. J'ai vu Boudin, il y a trente ans lors d'un congrès international, puis je l'ai rencontré pendant un bref séjour que j'ai effectué aux Etats-Unis. C'est tout. Il a toujours été à droite de mes positions. Quelle a été son attitude durant les premières années de la Révolution d'Octobre ? Je ne sais pas. Je suppose qu'il a dû sérieusement se rapprocher de l'Union soviétique dans la période de sa dégénérescence bureaucratique. Je n'ai eu aucun lien avec lui pendant ces années (c'est-à-dire pendant ces dix-neuf dernières années). Si les procès de Moscou l'amènent à la raison, j'en serai content, bien entendu. Pas la peine de parler de Kurt Rosenfeld * ¹ : cela sent trop le sandwich.

Vous écrivez que, pour la première fois de votre vie, vous avez « honte » de ce qui se passe chez nous. On ressent de la honte quand on considère le cercle ou le groupe concerné comme même un petit peu des « nôtres ».

Il faut en finir avec ce sentiment. La bureaucratie est étrangère et ennemie de notre monde. Nous pouvons avoir aussi peu « honte » de ses monstrueuses bassesses que des esclandres d'ivrognes dans des établissements douteux. Il faut sans hésiter en venir à conclure à la nécessité de construire une maison neuve et propre, une place nouvelle avec des briques neuves. Alors le sentiment de « honte » pour les habitants de la vieille maison sale passera.

Natalia Ivanovna a la grippe. Elle vous salue sincèrement et vous embrasse. Moi aussi.

3. Louis B. BOUDIN (1874-1952), né en Russie, émigré aux Etats-Unis à 15 ans, avocat à 25, avait été l'un des théoriciens de l'aile socialiste qui se réclamait du « marxisme » et éditeur de *The Class Struggle* (La Lutte de Classe) pendant la guerre. Il avait été lié au noyau qui entourait Trotsky en 1917, mais n'avait pas rejoint le P.C.

e ROSENFIELD (1877-1943), avocat socialiste, avait appartenu à

1 U.S.P.D. de 1917 à 1922, puis avait été exclu du nouveau du parti social-démocrate en 1931. Il avait dirigé le S.A.P. jusqu'en 1933 et émigré ensuite aux Etats-Unis.

[QUESTIONS FINANCIÈRES]¹

(3 février 1937)

Mon cher Epe^{2 3},

Je vous remercie chaleureusement pour vos interventions en ma faveur. J'ai envoyé les deux télégrammes indiqués, l'un pour M. l'avocat Støylen', concernant l'affaire des impôts, l'autre pour vous-même concernant l'affaire Puntervold.

Je sais très bien que vous êtes parfaitement au courant de ces deux affaires, mais je tiens néanmoins à vous communiquer quelques considérations ou quelques détails qui pourraient vous échapper.

Sur les impôts. L'internement m'a privé durant quatre mois de toute possibilité de travailler et de gagner mon pain. En même temps, le gouvernement m'a fait payer pour ma pension deux fois et demi plus cher que ce que je payais quand nous étions les hôtes de l'excellente famille Knudsen. Dans ces conditions, j'ai dépensé le reste de mes honoraires gagnés auparavant.

Bien que ma présence en Norvège ait été bien connue depuis une année, jamais aucune autorité ne m'a demandé le paiement d'impôts. On a commencé toute cette histoire après m'avoir enfermé. M. Puntervold m'a déclaré que je n'avais rien à payer, puisque je n'avais aucun capital et que je couvrais mes dépenses par des revenus bien modestes que je reçois de l'étranger.

Pour mes honoraires, je' paie des impôts aux pays d'ori-

1. Lettre à W. Held (H. Epe) (8509), avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Trotsky donne ici son véritable nom à son collaborateur allemand de Norvège qu'il appelle d'ordinaire par son pseudonyme militant, Held.

3. M^r Andréas STØYLEN (né en 1896) était l'avocat embauché par Epe depuis que son prédécesseur Puntervold, non content de n'avoir rien fait pour la situation fiscale de Trotsky, avait fait bloquer son compte sous le prétexte de sommes qu'il réclamait comme honoraires.

gine : 10 % aux U.S.A., 10 % en France, 22,5 en Angleterre. En Norvège, je n'ai gagné que 5 000 couronnes pour mon autobiographie.

J'ai présenté toutes ces données et explications par l'intermédiaire de M. Puntervold avec un relevé de mon éditeur américain Simon & Schuster, où était indiqué l'impôt prélevé aux U.S.A. Si la commune intéressée n'a pas reçu mes explications et le relevé, ce doit être la faute de M. Puntervold. D'ailleurs, j'avais demandé qu'on me rende aussitôt que possible le relevé de Simon & Schuster dont j'ai besoin. M. Puntervold ne l'a jamais fait.

Profitant de mon internement et de l'inexpérience de mon fils, un éditeur anglais s'est emparé de mon manuscrit *La Révolution trahie* sans rien payer jusqu'à ce moment-ci. Je ne sais pas si les éditeurs tchécoslovaques, hollandais et autres, n'ont pas rompu les pourparlers à cause du grand retard dans la livraison du manuscrit. Voir le § 4 ci-dessous.

Sur l'affaire de mon avocat Puntervold. Il m'a rendu visite la première fois dans les derniers jours du mois d'août, encore à Weksal, avec le projet de plainte devant le tribunal contre les fascistes et les staliniens. J'en approuvai le texte. Il me dit : « Demain, je le dépose à la Cour. » Quand il m'a rendu visite après deux ou trois semaines à Hurum, il répondit à ma question lui demandant si le premier pas était déjà fait, d'une manière positive, mais très confuse. Je n'insistai pas, par politesse et aussi par ignorance des procédures juridiques en Norvège. En réalité, il a fait ce premier [pas] à la fin du mois de septembre ou au commencement du mois d'octobre, en prétextant l'absence d'Oslo du rédacteur stalinien, ce qui m'a paru incompréhensible et ridicule.

La situation pour le procès, au commencement de septembre, était déjà beaucoup plus favorable que quatre ou cinq semaines plus tard. Je ne sais pas si le gouvernement aurait osé interrompre un procès déjà en marche. En tout cas, la perte de temps dans cette affaire est absolument inexcusable.

M. Puntervold m'a rendu cinq ou six visites, absolument sans valeur pour moi : il n'était jamais au courant de l'affaire. Il se trouvait toujours dans un état assez trouble pour me bien comprendre et surtout pour se rappeler ses obligations et promesses \ Je n'ai pas réussi une seule fois à aboutir à quoi que ce soit par l'intermédiaire de M. Puntervold.

4. Moins diplomate, Trotsky écrira plus tard que Puntervold n'était qu'un « vieil ivrogne », ce qui était en fait plus proche de la vérité historique.

Trois copies du manuscrit de mon livre *La Révolution trahie* ont été retenues à la censure pendant deux mois (pour l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Hollande), malgré le fait que deux copies de ce manuscrit avaient déjà été envoyées avant mon internement en France et aux U.S.A. M. Puntervold avait tout simplement oublié de communiquer ce fait au Central Pass Kontor, comme il avait oublié de me dire que le manuscrit n'était toujours pas envoyé. C'était sa manière. Il venait me visiter seulement pour recevoir 1 000 couronnes.

Il ne savait rien du procès, je le répète. Sur votre excellente analyse de la déposition d'Olberg, il me dit une fois : « Nous avons écrit avec Epe une analyse, etc. » Je ne réagis que par un rire intérieur. En quoi consistait donc son travail ? En cinq ou six visites au maximum. Avec ma femme, nous avons reçu dans les mêmes conditions des visites des meilleurs médecins, qui honorent vraiment la médecine norvégienne. Us ne réclamaient pour chaque visite qu'une somme modeste, de 60 à 80 couronnes. Cela ferait pour M. Puntervold de 4 à 500 couronnes, plus les dépenses postales et les pourparlers téléphoniques. Il n'a pratiquement rien fait, tout en laissant totalement à moi-même et à mes amis ce qui concernait le procès.

Dans les premiers temps, il avait dit 5 000 couronnes pour le procès en première instance. Il n'y a eu cependant aucun procès (jusqu'à un certain point du fait de sa négligence). Même quand j'ai dû déposer en tant que témoin devant le tribunal de Drammen, il n'est pas venu m'instruire des particularités de la procédure norvégienne, malgré sa promesse. Je ne sais comment M. Puntervold peut expliquer ce qu'il a fait pour faciliter ma situation en Norvège ou pour m'aider à poursuivre mes calomniateurs.

Quand la question du Mexique s'est posée, les communications téléphoniques de M. Puntervold furent tellement confuses que je rompis même -un entretien avec lui pour ne pas me laisser embrouiller et je m'adressai directement au gouvernement par l'intermédiaire du *Hauptmann*^s Jonas Lie : j'étais au moins sûr que ce que je dirais serait retransmis d'une manière exacte.

Il m'est pénible d'écrire tout cela, mon cher Epe. A Hurum encore, quelques amis m'ont écrit, connaissant ma situation financière difficile : « Mais après l'interdiction du procès, Puntervold vous rendra au moins la moitié de la somme que vous

5. En allemand dans le texte : * capitaine >.

lui avez payée. » Je haussai seulement les épaules : pas la peine de poser cette question. Mais je ne me suis jamais attendu, jamais, à ce coup de force brutal commis par Puntervold à l'aide du gouvernement. J'attire votre attention sur le fait qu'à la veille de notre départ le Central Pass Kontor nous a fait savoir qu'il était impossible, pour des raisons techniques, de recevoir notre argent de la banque et qu'il nous serait envoyé le lendemain par télégraphe au Mexique. Nous n'avions sur nous que 100 couronnes, précisément pour payer le steward et le cuisinier. Pour remercier un peu les gens de l'équipage, nous avons dû emprunter 30 dollars à notre arrivée et avons mis le pied sur le sol sans un sou. C'est seulement l'extraordinaire hospitalité des autorités mexicaines qui nous a évité des difficultés presque insurmontables pendant les premiers moments.

Je vous ai écrit cette fois sur ce sujet pénible. Je vous écrirai bientôt sur notre vie ici.

[AUCUNE INGÉRENCE DANS LA VIE POLITIQUE AU MEXIQUE] ¹

(4 février 1937)

Chers Amis,

Après avoir voulu le faire à plusieurs reprises, je veux vous exprimer dans cette lettre quelques idées que j'ai déjà formulées au cours de conversations privées et personnelles.

Vous appartenez à une organisation politique^{2 3} qui se déclare solidaire des idées que je représente. Vous me manifestez votre solidarité par des gestes d'attention et d'amitié personnels. Il est inutile de dire que je vous suis profondément reconnaissant de ces sentiments purement humains de votre part et, heureusement, de la part de nombreux autres citoyens et citoyennes de ce pays hospitalier et généreux.

Bien des amis nouveaux voudraient me consulter sur diverses questions de doctrine et de politique. Je dois répéter avec la plus grande énergie ce que j'ai déjà dit le premier jour de mon arrivée à Tampico : je veux éviter tout, absolument tout ce qui pourrait donner à mes ennemis un prétexte pour dire que je me mêle, de près ou de loin, aux affaires intérieures de ce pays. Votre organisation existait avant mon arrivée. Elle continuera de même à exister maintenant. Je ne puis assumer la moindre responsabilité pour vos activités

1. *IVA Intemacional* (Mexico), février 1937.

2. La section mexicaine portait le nom de Liga comunista internacionalista. Elle comptait quelques dizaines de militants actifs, àprement divisés par d'intenses luttes fractionnelles.

3. Trotsky redoutait de la part de certains dirigeants de la L.C.I. des initiatives « gauchistes » ou aventuristes qui auraient pu fournir un prétexte à son expulsion du Mexique. Il semble que certains militants mexicains commençaient à voir dans sa position vis-à-vis du gouvernement une attitude « opportuniste », dictée par un souci per-

Vous m'avez dit, chers amis, que vous compreniez bien la situation et que vous étiez d'accord avec moi là-dessus. Néanmoins je veux le répéter publiquement afin d'éviter tout malentendu possible. Nos relations demeureront personnelles et amicales, mais elles ne seront pas politiques.

Avec mes salutations les plus chaleureuses.

sonne! I de sécurité. Parmi les plus critiques de Trotsky sur ce point on relève un ancien militant des I K.D., puis du groupe Oehler dans le W.P. italien ^{Paul} KJRCHHOFF, dit EIFFEL (1900-1972) qui était arrivé ^{Pour} X travailler comme ethnologue le jour où avaient été décidées les premières démarches pour l'obtention du visa de Trotsky.

UNE INCOMPRÉHENSIBLE SORTIE POLITIQUE DE M. TROIANOVSKY'

(4 février 1937)

C'est avec la plus grande stupéfaction que je viens de lire dans les journaux mexicains d'aujourd'hui une dépêche de Washington sur l'article polémique dirigé contre moi par l'ambassadeur soviétique Troianovsky', lequel affirme que, dans mes déclarations, j'avais reconnu « l'existence d'un complot dont le but était l'assassinat de Staline » (!), et que j'avais même motivé la nécessité de ce complot par ces mots : « Le seul moyen de se débarrasser de Staline, c'est de l'assassiner. » Il doit avoir totalement perdu son équilibre mental — je ne parle pas du diplomate, mais du journaliste Troianovsky — pour recourir à des arguments aussi dérisoires. En outre, cela supposerait un total manque de respect pour la presse américaine que de lui proposer d'imprimer des déclarations contenant des appels directs à l'assassinat !

En réalité, dans ma déclaration, comme c'est évident pour tout lecteur impartial, j'ai expliqué la *psychologie politique du groupe dirigeant*. Staline, ai-je écrit, se croit le chef irremplaçable, aussi incontrôlable que Hitler. Staline croit qu'il n'existe pas et ne peut pas exister de moyen légal de le remplacer et

1. Article (T 4082), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Aleksandr A. Troianovsky, ainsi qu'on le sait¹ (cf. n. 8, p. ou avait été menchevik. Récupéré par Staline à la fin de la guerre civile, il avait d'abord tenté de créer un « club » qui pouvait servir de centre aux mencheviks prêts à se rallier, puis avait été admis au parti. Il était passé ensuite dans la diplomatie et servait fidèlement Staline dont le programme de politique extérieure « grand-russe » était au fond le sien Il était en 1937 ambassadeur à Washington.

qu'il n'est pas possible à travers les dispositions de la Constitution ou du parti de modifier, soit la politique, soit la composition de la direction. C'est pour cela qu'il croit que l'Opposition, si elle veut atteindre ses objectifs, doit recourir au terrorisme. C'est pourquoi, aux yeux des maîtres de l'U.R.S.S., toute opposition est formée de terroristes potentiels. Toute critique politique n'est que le premier pas vers l'assassinat de Staline et de ses collaborateurs. Et, là-dessus, Vychinsky entre dans son domaine de la « jurisprudence » et identifie le *premier* pas au *dernier*. Les oppositionnels sont automatiquement assimilés à des terroristes. Je n'ai cependant parlé, ni du programme de l'Opposition, ni de ses plans, et moins encore des plans des malheureux capitulards (Zinoviev, Piatakov, etc.). Non j'ai parlé intégralement et exclusivement de la *logique interne* du despotisme, du bonapartisme, du stalinisme.

Les trotskystes (les vrais, pas les fantoches du G.P.U.) ne pensent nullement que Staline soit un chef sacré, irremplaçable, un chef à vie. Le développement du bien-être et de la culture des masses les mène à une opposition implacable au bonapartisme. *C'est en cela que réside l'essence de la crise actuelle en U.R.S.S.* Face à ce gigantesque processus politique — c'est-à-dire l'antagonisme croissant entre le peuple et la bureaucratie —, les actes de terrorisme représentent des aventures misérables et impuissantes d'individus isolés et désespérés. On peut facilement remplacer Staline par Vorochilov, Kaganovitch, etc. Seul le mouvement des masses elles-mêmes peut liquider le fatal régime politique actuel de l'U.R.S.S.

Le tsar russe était irremplaçable et héréditaire. Un parti de l'intelligentsia russe pensait qu'on pouvait se débarrasser du tsarisme seulement par des méthodes terroristes (le parti des « social-révolutionnaires »). A son tour, la bureaucratie tsariste tendait à voir un terroriste dans chaque révolutionnaire. Ce n'est qu'après un long temps que nous, les marxistes russes, représentant la classe ouvrière, avons réussi à démontrer à travers notre lutte incessante contre le terrorisme aventuriste que notre méthode de lutte n'avait rien de commun avec l'assassinat de ministres et de dirigeants.

Je dois dire que je ne peux pas sonder précisément l'erreur du journaliste Troianovsky. Lui-même, comme la majorité des actuels ambassadeurs et hauts fonctionnaires, a été, pendant les années 1914-1920, un adversaire implacable de Lénine et de la révolution d'Octobre. Pendant les années de la guerre civile, M. Troianovsky était l'un des dirigeants du parti menchevique. Mais, à la différence du parti des social révolu-

tionnaires — qui assassina Volodarsky et Ouritsky', tira sur Lénine, essaya de saboter mon train militaire, etc. — les mencheviks et avec eux M. Troianovsky, malgré leur implacable hostilité au régime soviétique, n'ont jamais recouru aux moyens terroristes. C'est-à-dire, n'est-ce pas, qu'une opposition est possible même sans terrorisme ? Telle est notre opposition, non au pouvoir des soviets, mais au despotisme bureaucratique qui a étranglé les soviets.

Le 4 mars 1929, alors qu'il n'était pas encore question des futurs procès à Moscou, j'écrivais, analysant la politique de Staline : « Il ne reste à Staline qu'une possibilité : tracer une ligne de sang entre le parti officiel et l'Opposition. *Il doit absolument lier l'Opposition à des crimes terroristes, la préparation de l'insurrection armée*, etc. » Il y a huit ans que ces lignes ont été publiées ! Depuis cette époque, j'ai répété des dizaines de fois cette mise en garde dans la presse. Les impostures de Moscou ne m'ont pas surpris.

3 Moisséi M. Goldstein dit V.V. VOLODARSKY (1891-1918), militant à quatorze ans, émigré aux E.U. à dix-neuf, avait milité au P.S. et collaboré en 17 avec Boukharine et Trotsky à New York. Revenu la même année, il était devenu l'un des principaux orateurs bolcheviques. Il était commissaire du peuple à l'information quand il fut assassiné en 1918 par un terroriste S.R. Moïssei M. OURITSKY (1873-1918) vieux militant, s'était lié avec Trotsky en déportation en Sibérie et avait collaboré avec lui à la *Pravda* de Vienne puis *Naché Slovo* de Paris. Il était en 1918 membre suppléant du C.C. et chef de la Tcheka de Pétrograd quand il fut assassiné par un terroriste S.R.

[RETOUR SUR LA NORVÈGE] ^{1 2}

(4 février 1937)

Cher Ami,

Je réponds à votre lettre du 15 janvier. Il faut avouer que vous êtes le seul Européen qui écrive systématiquement. Je vous en sais gré bien sincèrement.

Deux remarques encore sur Puntervold. Il aurait pu m'envoyer sa note pendant les dix derniers jours, alors que la question du Mexique était posée. Il a préféré attendre notre départ et ensuite se servir du plein pouvoir que je lui avais donné et s'emparer de mon compte en banque. On peut dire que c'est vraiment la seule fois qu'il s'en est servi avec énergie. Dans le télégramme que nous avons reçu à notre arrivée à México, Puntervold exigeait le transfert de 2 500 couronnes et nous promettait d'envoyer témoignages, documents, etc. Je n'ai rien reçu jusqu'à maintenant. Où sont vraiment les documents qui ont été envoyés dans les mains de Puntervold ? J'en aurais besoin très bientôt pour la commission d'investigation à New York qui doit se créer dans les semaines prochaines. Je vous prie d'éclaircir cette question importante. Il faut que nous soient envoyés tous les témoignages qui ont été rassemblés jusqu'à maintenant : Copenhague, déposition de Falk ^a, etc.

Maintenant, sur une autre question : lors de notre avant-dernier entretien avec le ministre de la justice qui avait eu le toupet de venir personnellement chez moi, je lui ai dit : « Vous

1. Lettre à W. Held (8510), avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Eriing FALK (1887-1940), norvégien, militant I.W.W. aux E.U. pendant plus de dix ans avait rejoint le D.N.A. au début des années vingt et y avait animé le groupe autour du journal *Mot Dag*. Il était venu à Copenhague pour y rencontrer Trotsky lors du séjour de ce dernier en 1932.

me dites que Epe et peut-être sa femme vont nous accompagner. C'est précisément pourquoi je veux m'entendre avec Epe avant le départ. Je veux savoir s'il veut rester au Mexique ou revenir et si vous lui réservez la possibilité de le faire. » Le ministre : « Mais je vous le dis carrément, nous voulons nous débarrasser de Epe, il a écrit un article... — Alors vous voulez que je vous aide à monter un guet-apens pour Epe. Si vous voulez l'expulser, il doit lui-même choisir l'endroit. Je serais heureux qu'il vienne au Mexique, mais il doit choisir lui-même. Comment ne comprenez-vous pas ces choses élémentaires ? »³

Je m'étonne presque qu'on vous ait laissé en Norvège. M. Trygve Lie a dû se heurter à une opposition intérieure. Vous posez néanmoins la question de votre déplacement. Ne croyez-vous pas que la meilleure chose pour vos travaux littéraires serait d'aller à Bruxelles et de vous établir maintenant comme correspondant de différents journaux ? C'est un point très important. Naturellement la vie n'est pas assurée d'avance. Voilà la difficulté. Vous parlez des Etats-Unis. C'est aussi une possibilité importante. A mes yeux, ce serait plutôt la seconde étape, c'est-à-dire pour le cas où la situation en Europe empirerait (fascisme, danger de guerre, etc.). Mais... c'est bien difficile de donner des conseils d'ici.

Mes saluts les plus chaleureux aux camarades Meyer, Krog et Scheflo⁴. Les articles de Krog sont vraiment magnifiques et pénétrés d'une honnêteté et d'un esprit révolutionnaires. Je serai heureux de les citer dans mon nouveau livre sur les procès de Moscou et sur mes tristes aventures en Norvège.

Je suis aussi fier que notre chère Synndve de la renommée mondiale de ma cravate⁵.

3. Trotsky avait indiqué à Held qu'il n'estimait pas prudent que ce dernier parte avec lui. Mais il semble bien qu'il indique, ici pour la première fois sa source.

4. Ce sont les trois Norvégiens qui, avec Knudsen, avaient été les plus proches de Trotsky et critiquaient la politique menée à son égard.

5. Synndve Rosendahl-Jensen était la compagne de Held et elle avait offert à Trotsky une cravate qu'il arborait sur des photos mexicaines qu'on avait vues en Norvège.

[QUE VEUT DIRE SOLOW?]¹

(6 février 1937)

Cher Camarade Isaacs ²,

Le camarade Solow^{3 4} trouve que mes explications sur 'Hearst ne sont pas claires. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. J'ai refusé de recevoir le représentant de Hearst ou de donner des déclarations à Universal Service *. Ce dernier a été l'unique agence qu'on ait refusé de recevoir. N'est-ce pas clair ? Peut-être Hearst a-t-il obtenu les déclarations par d'autres agences ou des journaux mexicains qui les ont publiées textuellement sans coupures. Quand il les imprime comme étant « de Léon Trotsky », il ne ment pas formellement puisque j'en suis vraiment l'auteur. Mais je ne suis pas responsable des canaux par lesquels il obtient ces déclarations. Puis-je entreprendre une action légale contre lui ? Vous devez le savoir mieux que moi. Qu'est-ce qui n'est pas clair pour Solow ?

1. Lettre à H.R. Isaacs (8547), avec la permission de la Houghton Library. Traduite de l'anglais.

2. Harold R. ISAACS (né en 1910), d'abord journaliste en Chine et proche du P.C., s'était lié aux trotskystes chinois en 1934 et avait visité Trotsky en 1935. Il avait rejoint la section américaine et assurait l'intermédiaire avec Trotsky depuis l'entrée dans le S.P. des militants du W.P.U.S.

3. Herbert SOLOW (1903-1964), ancien étudiant de Columbia, journaliste, animateur du groupe Menorah, avait rencontré Trotsky à Prinkipo en 1930 et animé en 1933 la résistance des intellectuels à la politique de division du P.C. américain en pleine « troisième période ». Il avait milité un certain temps dans la C.L.A. avant la création du W.P.U.S. et notamment édité pendant les grèves de Minneapolis le journal *The Organizer*. Il avait été très irrité que les trotskystes dissolvent en 1936 leur organisation de solidarité le N.P.L.D. mais était néanmoins très actif dans le comité de défense et la préparation de la commission d'enquête. C'était un intellectuel de grande classe mais Trotsky n'avait pas toujours avec lui la patience qu'il souhaitait avoir et préférait employer un intermédiaire.

4. Universal Service dépendait de la chaîne Hearst.

J'ai peur que vos revendications pour mon discours⁵ ne soient impossibles. Pour réaliser un dixième de ce que Solow suggère, je devrais tenir cinq heures, comme Vychinsky.

Je ne suis pas certain que le texte puisse vous atteindre avant le 9. Vous avez changé la date, et la traduction demande deux ou trois fois plus de temps parce que Wolfe ne sait pas le russe et que je connais mal l'anglais. J'enverrai le texte par parties, dès qu'elles seront achevées.

Je suis trop occupé pour écrire à Solow maintenant, aussi remerciez-le pour sa lettre. Meilleurs saluts à tous les camarades.

⁵ Il s'agit du discours que Trotsky devait prononcer par téléphone au meeting du comité de défense le 9 février, à New York.

[DISCOURS POUR LE MEETING DE NEW YORK] ^{1 2}

(9 février 1937)

Chers auditeurs, camarades et amis !

Ma première parole doit être pour vous prier d'excuser ma déplorable prononciation anglaise. Ma seconde, pour remercier le comité qui me donne la possibilité de vous parler des procès de Moscou *. *Je ne sortirai pas un instant de mon sujet, trop vaste par lui-même. Je n'en appellerai ni aux passions, ni aux nerfs, mais à la seule raison, ne doutant pas que la raison soit du côté de la vérité.*

Le procès Zinoviev-Kamenev a suscité un mouvement d'effroi, de désarroi, d'indignation ou tout au moins de stupeur. Le procès Radek-Piatakov a encore renforcé ces sentiments. Voilà un fait incontestable. Douter de la justice, en l'occurrence, c'est soupçonner l'imposture. Conçoit-on soupçon plus accablant à l'égard d'un gouvernement qui agit sous le drapeau du socialisme ? Le gouvernement soviétique ne devrait-il pas chercher à dissiper ces soupçons ? Le devoir des vrais amis de l'U.R.S.S. ne devrait-il pas être de dire fermement aux gouvernants de Moscou de dissiper à tout prix la méfiance que la justice de Moscou inspire à l'Occident ?

Répondre : « Nous avons notre justice et le reste ne nous intéresse pas », ce n'est pas éclairer les masses dans un esprit socialiste, c'est faire une politique de faux prestige à la manière de Hitler ou de Mussolini.

1. Discours préparé pour être prononcé par téléphone dans le meeting de New York du 9 février 1937 (T 4090). Victor Serge en a donné une traduction très abrégée, comportant de nombreuses coupures, dans *Les Crimes de Staline*, pp. 144-160. Sa traduction a été revue et complétée en vue de cette édition.

2. Le comité américain de défense de Léon Trotsky.

Même les amis de l'U.R.S.S. » convaincus du bien-fondé des procédures judiciaires de Moscou (et combien sont-ils, ceux-là ? On déplore de ne pouvoir recenser les consciences !), même ces « amis » inébranlables de la bureaucratie doivent exiger avec nous la formation d'une commission d'enquête faisant autorité. Les autorités de Moscou devraient fournir à cette commission toutes les preuves nécessaires. Elles ne sauraient évidemment faire défaut, puisque c'est à partir d'elles que les procès « Kirov » ont entraîné l'exécution de 49 personnes — sans compter quelque cent cinquante autres fusillés sans jugement'.

Rappelons que deux avocats, le Londonien Pritt, et le Parisien Rosenmark, se sont portés garants devant l'opinion publique internationale du bien-fondé des verdicts de Moscou, sans compter le journaliste américain Duranty. Mais qui répondra de ces répondants ? Les deux avocats Pritt et Rosenmark remercient le gouvernement soviétique d'avoir mis à leur disposition tous les éclaircissements nécessaires. Ajoutons que Pritt, a conseiller de Sa Majesté britannique », a été invité à Moscou en temps opportun, alors que la date d'ouverture du procès était tenue rigoureusement secrète. Le gouvernement soviétique n'a donc pas tenu pour indigne de sa part de recourir par un biais au concours d'avocats et de journalistes étrangers ne méritant aucune confiance particulière. Mais quand l'internationale socialiste et l'internationale syndicale proposèrent d'envoyer des avocats à Moscou, la presse soviétique les accusa — ni plus ni moins ! — de défendre les assassins et la Gestapo. Vous savez probablement que je ne suis pas un partisan de ces deux Internationales. Mais n'est-il pas évident que leur autorité morale est infiniment supérieure à celle d'avocats à l'échine souple ? Ne sommes-nous pas en droit de constater que le gouvernement de Moscou consent à négliger son prestige devant des experts et des sommités dont l'approbation lui est acquise d'avance ? Il est tout à fait prêt à faire de Pritt, « conseiller de Sa Majesté », un conseiller du G.P.U. Mais en revanche il rejette grossièrement toute tentative de contrôle comportant des garanties d'objectivité et d'impartialité. Le fait n'est pas contestable, et il est accablant !

Cette conclusion cependant n'est-elle pas fausse ? Rien de plus facile que de la démentir : que le gouvernement de Moscou mette donc à la disposition d'une commission d'enquête inter-

3. Immédiatement après l'assassinat, la presse soviétique avait annoncé des exécutions à Kiev, Minsk et Moscou. Nikolaïev et ses prétendus « complices », ainsi que tous les accusés du procès des seize avaient été également condamnés pour... l'assassinat de Kirov.

nationale des données sérieuses, concrètes, précises, sur tous les points obscurs des procès Kirov. Il n'y a rien dans ces procès, hélas, en dehors de ces points obscurs... C'est précisément pourquoi Moscou fait l'impossible pour me faire taire, moi qui suis l'accusé principal. Sous la redoutable pression économique de Moscou, le gouvernement norvégien m'avait interné, prenant prétexte d'un article sur la France que j'avais publié dans la revue américaine *The Nation* * ! Qui le croira ? Quel bonheur que la généreuse hospitalité du Mexique, accordée à l'initiative de son président, le général Cárdenas, nous ait permis, à ma femme et à moi, d'affronter en liberté le deuxième procès ! De nouveau, cependant, tous les leviers sont mis en mouvement pour m'obliger à me taire. Pourquoi craint-on tellement à Moscou la voix d'un seul ? Uniquement parce que je sais la vérité, toute la vérité. Uniquement parce que je n'ai rien à cacher. Uniquement parce que je suis prêt à comparaître devant une commission d'enquête impartiale et publique, avec des documents, des faits et des témoignages pour lui dévoiler toute la vérité. Et je déclare que si cette commission me trouve coupable, ne serait-ce que d'une faible partie des crimes que m'impute Staline, je prends à l'avance l'engagement de me livrer volontairement aux bourreaux du G.P.U. J'espère que c'est clair. Je fais cette déclaration à la face du monde. Je demande à la presse de porter ces paroles dans les coins les plus reculés de la planète. Mais si la commission établit que les procès de Moscou sont des impostures conscientes et préméditées, bâties sur les nerfs et les ossements d'hommes, je ne demanderai pas à mes accusateurs de s'offrir volontairement aux balles. La honte éternelle dans la mémoire des générations leur suffira ! Les accusateurs du Kremlin m'entendent-ils ? Je leur jette un défi au visage ! Et j'attends leur réponse !

*
* *

Je répons incidemment aux sceptiques superficiels qui vont interrogeant : « Pourquoi devrions-nous croire Trotsky plutôt que Staline ? » Se livrer à des conjectures psychologiques serait absurde. Il ne s'agit pas de confiance personnelle ! Il s'agit de contrôle ! Je propose un contrôle. J'exige un contrôle !

4. Il s'agit de « La Révolution française a commencé » (*Œuvres*, JO pp. 78-84) publié notamment dans *The Nation* du 4 juillet 1936.

Vous n'attendez aujourd'hui de moi ni une réfutation des « preuves » qui en réalité n'existent pas, ni une analyse détaillée des « aveux *T* », ces monologues inhumains et contre nature qui contiennent en eux-mêmes leur propre réfutation. Pour une analyse concrète du procès, il me faudrait plus de temps qu'il n'en a fallu au procureur, parce qu'il est plus difficile d'éclaircir les choses que de les embrouiller. Je me livrerai à ce travail dans la presse et devant la future commission. Ma tâche aujourd'hui est de dévoiler le vice *fondamental, initial*, des procès de Moscou, de montrer les forces motrices de l'imposture, ses buts politiques, la psychologie de ses participants et de ses victimes.

Le procès Zinoviev-Kamenev avait été centré sur le « terrorisme ». Celui de Piatakov-Radek a mis au premier plan non le terrorisme, mais les intelligences des trotskystes avec l'Allemagne et le Japon pour la préparation de la guerre, le démembrement de l'U.R.S.S., le sabotage de l'industrie, l'extermination des ouvriers... Comment expliquer cette discordance frappante ? On nous avait pourtant dit après l'exécution des seize que les aveux de Zinoviev, de Kamenev et des autres fusillés étaient sincères et correspondaient aux faits. Zinoviev et Kamenev avaient du reste réclamé la peine de mort pour eux-mêmes ! *Pourquoi n'ont-ils rien dit du plus important : l'alliance des trotskystes avec le Japon et l'Allemagne et le plan de démembrement de l'U.R.S.S. ?* Pouvaient-ils, eux, les leaders du prétendu centre, ignorer ce que savaient les accusés du second procès, figures de second plan ? Cette énigme est simple : le nouvel amalgame a été conçu *après* l'exécution des seize, au cours des cinq derniers mois, en réponse aux échos défavorables de la presse mondiale. Le point le plus faible du procès des seize était dans l'accusation contre les vieux-bolcheviks d'avoir eu des intelligences avec la police secrète de Hitler, la Gestapo. Ni Zinoviev, ni Kamenev, ni Smimov, ni aucun des accusés ayant une réputation politique n'a admis cette liaison : tous se sont arrêtés à cette limite extrême de l'abaissement ! Je serais donc entré en rapports avec la Gestapo par l'intermédiaire d'inconnus obscurs comme Olberg, Berman, Fritz David, pour des objectifs aussi importants que l'obtention d'un passeport du Honduras pour Olberg ! Tout cela semblait trop bête : personne ne voulait y croire. Il fallait à tout prix corriger cette faute grossière de mise en scène. Il fallait combler la brèche. Iagoda fut remplacé par Ejov ⁵. Un nouveau procès fut mis à l'ordre

⁵ Ainsi que Khrouchtchev l'a révélé dans son « discours secret » au XX^e congrès en 1956, c'est au lendemain du procès des seize, de

du jour. Staline décidait de répondre aux critiques : « Vous ne croyez pas que Trotsky soit capable d'entrer en rapports avec la Gestapo à cause d'un Olberg et d'un passeport du Honduras ? Eh bien, je vais vous démontrer que le but de son alliance avec Hitler est de provoquer la guerre, de refaire le partage du monde. » Mais, pour cette deuxième mise en scène, plus grandiose, les principaux acteurs manquaient, Staline les ayant déjà massacrés. Il ne lui restait plus qu'à attribuer les premiers rôles de la pièce principale à des figures de second plan. Il n'est pas superflu d'indiquer que Staline appréciait Radek et Piatakov en tant que collaborateurs. Mais il ne restait personne d'autre, ayant une réputation politique, que l'on pût, ne fût-ce que du fait de leur lointain passé, rattacher au « trotskysme ». Ce sort échut dès lors à Piatakov et à Radek. La version concernant mes rapports avec le menu fretin de la Gestapo par l'intermédiaire d'inconnus hasardeux fut abandonnée. La question fut tout de suite posée à l'échelle mondiale. Il ne s'agissait plus d'un passeport du Honduras, mais du démembrement de l'U.R.S.S. et même de la défaite des Etats-Unis ! En cinq mois, ce fut comme si un ascenseur phénoménal tirait le complot des caves malpropres de la police pour le porter sur des hauteurs où se décident les destinées des Etats. Zinoviev, Kamenev, Smirnov et Mratchkovsky étaient descendus dans la tombe sans se douter de ces plans grandioses, de ces alliances, de ces perspectives... Tel est le *mensonge fondamental* du dernier amalgame !

Pour masquer un tant soit peu la contradiction criante entre les deux procès, Piatakov et Radek ont déclaré, sous la dictée du G.P.U., qu'ils formaient un centre « *parallèle* »... en raison de la méfiance de Trotsky à l'égard de Zinoviev et Kamenev. On inventerait malaisément explication plus absurde et plus fausse ! Le fait est que je n'avais aucune confiance en Zinoviev et Kamenev depuis leur capitulation, et que je n'ai eu

Sochi où ils étaient en vacances, que Staline et Jdanov avaient télégraphié à Kaganovitch, Molotov et autres membres du bureau politique » qu'il était * absolument nécessaire et urgent que le camarade Ejov soit nommé au poste de commissaire à l'intérieur, lagoda ayant définitivement montré son incapacité à démasquer le bloc trotskyste-zinoviéviste ». Le télégramme, faisant probablement allusion au « bloc des oppositions » de 1932 poursuivait : * Le G.P.U. a cinq ans de retard ». La nomination était intervenue le 26 septembre. Nikolai I. Ejov avait été un *apparatchik* obscur jusqu'en 1934 où la faveur de Staline l'avait fait membre du C.C. et de l'Orgburo, responsable des cadres au secrétariat. Il s'était distingué précédemment dans la direction de l'enquête sur la société (dissoute) des anciens forçats et prisonniers politiques. Le 7 juin 1935, c'est lui qui avait présenté au C.C. le rapport concluant à la nécessité d'exclure le secrétaire de l'exécutif des soviets, le vieux-bolchevik géorgien Enoukidzé.

avec eux aucun rapport depuis la fin de 1927. Mais j'avais moins de confiance encore en Radek et Piatakov ! Dès 1929, Radek avait livré au G.P.U. l'opposant Blumkine qui fut passé par les armes sans jugement, en secret. J'écrivais alors, à l'étranger, dans le *Biulleten Oppositsii* : « Radek, ayant perdu les derniers vestiges d'un équilibre moral, ne s'arrête plus devant aucune ignominie. » Je ne m'exprimais pas sensiblement mieux sur le compte de Piatakov dans la presse et dans mes lettres privées. Sans doute est-il pénible d'avoir à citer ces jugements tranchants sur les tragiques victimes de Staline, mais il serait criminel de voiler ici la vérité pour des raisons de sentiment... Radek et Piatakov eux-mêmes ont toujours été méfiants à l'égard de Zinoviev et de Kamenev, ils n'avaient pas tort. Ce n'est pas tout. Pendant le procès des seize, le procureur appela Smimov « le leader des trotskystes en U.R.S.S. ». L'accusé Mratchkovsky, pour prouver combien il était proche de moi, déclara que l'on ne communiquait avec moi que par son entremise, et le procureur souligna cela tant qu'il put. Comment se fait-il que ni Zinoviev, ni Kamenev, ni Smimov, « le chef des trotskystes en U.R.S.S. », ni Mratchkovsky, si proche de moi, n'aient rien su des plans dont j'informais Radek — ce Radek que je flétrissais publiquement comme un traître ? Voilà le mensonge capital du dernier procès. Il se révèle au premier coup d'œil. Nous en connaissons l'origine. Nous en voyons les fils cachés. Nous voyons la main grossière qui les tire.

Radek et Piatakov se sont repentis des pires crimes. Ces crimes, cependant, du point de vue des accusés — et non des accusateurs — *n'ont aucun sens*. Par le terrorisme, le sabotage et l'alliance avec les impérialistes, ils entendaient, paraît-il, restaurer le capitalisme en U.R.S.S. Pourquoi ? Pendant toute leur vie, ils avaient combattu le capitalisme. Seraient-ils mus par des mobiles personnels : la soif du pouvoir, la soif du profit ? Mais, sous aucun régime, Piatakov ni Radek ne pouvaient espérer des situations plus hautes que celles qu'ils occupaient avant leur arrestation. Peut-être se sacrifiaient-ils de façon aussi absurde par amitié pour moi ? Hypothèse insensée. Par leurs propos, leurs discours, leurs actes des huit dernières années, Radek et Piatakov se sont montrés mes ennemis acharnés. Le terrorisme ? Mais les opposants pouvaient-ils, après l'expérience révo-

6. Lors du premier procès de Moscou, l'accusé Olberg avait < avoué » s'être procuré un passeport du Honduras par "intermédiaire du bibliothécaire de la Bibliothèque slave de Prague, Vladimir Toukalevsky, qu'il présentait comme un « trotskyste » et « agent de la Gestapo ».

lutionnaire de la Russie, ne pas prévoir que le terrorisme servirait seulement de prétexte à l'extermination des meilleurs militants ? Non, ils le savaient, ils le prévoyaient, ils l'avaient déclaré des centaines de fois. Nous n'avions pas besoin du terrorisme. Par contre, la clique dirigeante en avait le plus grand besoin. Le 4 mars 1929 — il y a huit ans — j'écrivais dans un article sur la politique de Staline : « Il ne lui reste plus qu'à mettre du sang entre le parti officiel et l'Opposition. Il faut à tout prix qu'il *rattache l'Opposition à des attentats, à la préparation d'une insurrection armée, etc.* » Souvenez-vous que, dans l'histoire, le bonapartisme ne s'est jamais passé encore de la fabrication policière des complots !

L'Opposition devrait se composer de crétins pour s'imaginer que l'alliance avec Hitler ou le Mikado⁷, tous les deux d'ailleurs voués à la défaite dans la prochaine guerre, que cette alliance stupide, impensable, insensée, pourrait valoir aux marxistes révolutionnaires autre chose que la honte et le désastre ? En revanche, l'alliance des trotskystes avec Hitler est au plus haut point nécessaire à Staline. Voltaire^{7 8} disait qu'il faudrait inventer Dieu s'il n'existait pas. Le G.P.U. dit : « S'il n'y a pas d'alliance avec l'ennemi, il faut en fabriquer une. »

Les procès de Moscou sont fondés sur l'absurde. D'après la version officielle, les trotskystes, à partir de 1931, organisent un complot monstrueux et, en outre, font le contraire de ce qu'ils disent, comme s'ils en avaient l'ordre. Des centaines de personnes sont initiées ; pourtant, pendant des années, il ne se produira entre elles ni divergences de vues, ni scissions, ni dénonciations, et pas une lettre ne sera saisie — jusqu'à l'heure du repentir collectif. Alors un autre miracle se produit. Des hommes qui ont préparé des assassinats, la guerre, le démembrement de l'U.R.S.S., des criminels endurcis, se repentent tout à coup en août 1936 et ce n'est pas [parce qu'ils sont] accablés par les preuves — car il n'existe pas de preuves contre eux —, c'est pour des raisons mystiques que d'hypocrites psychologues déclarent propres à l'âme russe ». Songez-y : hier, ils faisaient dérailler les trains, ils empoisonnaient les ouvriers sur un ordre invisible de Trotsky. Aujourd'hui, pris de haine contre Trotsky, ils le rendent responsable de leurs crimes imaginaires. Hier, ils

7. Le Mikado est l'empereur du Japon.

8. François Marie Arouet, dit VOLTAIRE (1694-1778) était le plus connu des philosophes français du XVIII^e, pour sa verve et sa critique de l'absolutisme et de l'intolérance mais il ne manquait pas non plus de méfiance à l'égard du « peuple ».

ne pensaient qu'à tuer Staline ; aujourd'hui, ils chantent ses louanges. Sommes-nous dans une maison de fous ? Non, disent MM. Duranty, ce n'est pas une maison de fous, c'est « l'âme russe ». Menteurs ! Vous calomniez l'âme russe, vous calomniez l'âme humaine en général !

Ce ne sont pas seulement la simultanéité des aveux, leur unanimité, qui sont monstrueuses. Le plus monstrueux, c'est que, de leur propre aveu, les conjurés aient fait en politique exactement ce qui devait les perdre mais qui était absolument nécessaire à la clique dirigeante. Devant le tribunal, les conspirateurs disent ce que pourraient dire les agents les plus serviles de Staline. Des hommes normaux, obéissant à leur propre volonté, n'eussent jamais pu se comporter à l'instruction et devant leurs juges comme l'ont fait Zinoviev, Kamenev, Piatakov et autres. La fidélité à leurs convictions, le sentiment de leur dignité politique, le simple instinct de conservation, les eussent contraints à se défendre, à défendre leurs intérêts, leur vie. La seule question raisonnable se pose en ces termes : « Qui a amené ces hommes — et comment — à un état dans lequel tous les réflexes humains normaux sont réduits à l'impuissance ? » La jurisprudence connaît un principe fort simple qui donne la clé de bien des secrets : *Is fecit cui prodest*, cherche à qui profite le crime. Toute l'attitude des accusés, du début à la fin, est dictée, non pas par leurs intérêts et leurs idées, mais par les intérêts de la clique dirigeante. Le faux complot, les aveux, le procès théâtral, les exécutions tout à fait réelles — une seule main a tout fait. Laquelle ? *Cui prodest* ? La main de Staline ! Assez de bavardages, de mensonges et de boniments sur l'« âme russe » ! Nous avons vu juger non des militants, non des conspirateurs, mais des mannequins aux mains du G.P.U. ! Ils jouaient des rôles appris d'avance. L'objet de ces honteuses représentations est d'écraser toute opposition, d'empoisonner à la source même toute pensée critique, d'établir définitivement le régime totalitaire de Staline.

Répétons-le : l'acte d'accusation est une falsification préméditée. Cette falsification doit inévitablement se dévoiler dans chaque aveu des accusés si on les confronte avec les faits. Le procureur Vychinsky le comprend très bien puisqu'il a participé à la confection du faux : c'est pourquoi il n'a posé aux accusés aucune question concrète qui eût pu leur causer des difficultés. Les noms, les documents, les dates, les circonstances, les moyens de déplacement, les conditions de rencontre — sur tous ces points décisifs, Vychinsky a jeté un *voile pudique qu'il serait plus juste d'appeler un voile d'impudence*. Vychinsky parlait aux

accusés non la langue du juriste, mais le langage entendu du complice, du conspirateur, du maître faussaire, le langage des truands. Le caractère insinuant des questions de Vychinsky, à côté de l'absence complète de preuves matérielles, constitue la *deuxième preuve accablante contre Staline !*

Mais je n'ai pas l'intention de me limiter à ces démonstrations négatives, non ! Vychinsky n'a pas prouvé et ne pouvait pas prouver, que les *aveux subjectifs* étaient véridiques, c'est-à-dire correspondaient aux *faits objectifs*. J'entreprends une tâche beaucoup plus difficile : prouver que chacun de ces aveux est mensonger, c'est-à-dire contredit la réalité. En quoi consistent mes preuves ? Je vais vous donner deux ou trois exemples. Il me faudrait au moins une heure pour analyser devant vous seulement deux épisodes importants : le voyage imaginaire de l'accusé Holzman à Copenhague, pour me voir et recevoir des instructions terroristes, et le voyage imaginaire de l'accusé Piatakov à Oslo pour me voir et recevoir des instructions sur le démembrement de l'U R.S.S. J'ai à ma disposition tout un arsenal de documents qui prouvent que Holzman n'est pas venu me voir à Copenhague et que Piatakov n'est pas venu me voir à Oslo. Je ne vais donner maintenant que les preuves les plus simples : celles qui demandent le minimum de temps.

A la différence des autres accusés, Holzman a indiqué une date (23-25 novembre) — le secret est simple : on savait par les journaux quand j'étais arrivé à Copenhague — et les détails suivants : c'est mon fils, Léon Sedov qui l'a mis, Holzman, en rapports avec moi ; ils s'étaient rencontrés à l'hôtel Bristol. Holzman et Sedov s'étaient mis d'accord à Berlin. Arrivé à Copenhague, Holzman rencontra effectivement Sedov dans le vestibule dudit hôtel. De là, ils se rendirent ensemble chez moi. Pendant la conversation entre Holzman et moi, Sedov, d'après ce que dit Holzman, sortait souvent de la pièce. Quels détails pittoresques ! Nous respirons avec soulagement : enfin nous n'avons pas seulement des dépositions brumeuses, mais des apparences de fait. Le malheur cependant, chers auditeurs, c'est que mon fils n'a été à Copenhague ni en novembre 1932 ni à aucun autre moment de sa vie. Je vous demande de bien retenir cela ! En novembre 1932, mon fils se trouvait à Berlin, c'est-à-dire en Allemagne et pas au Danemark et y faisait de vains efforts pour venir à Copenhague voir sa mère et moi : n'oubliez pas que la république de Weimar était déjà à l'agonie et que la police de Berlin devenait de plus en plus rigoureuse. Toutes les circonstances des démarches de mon fils pour obtenir un visa de sortie sont établies par des dépositions des

LEON TROTSKY, ŒUVRES, JANVIER-FEVRIER 1937

témoignages précis. Nos conversations téléphoniques quotidiennes avec mon fils, de Copenhague à Berlin, peuvent être confirmées par le central de Copenhague. Des dizaines de témoins qui, à ce moment-là, nous côtoyaient, ma femme et moi, à Copenhague, savent que nous avons attendu notre fils impatiemment mais vainement. Pendant le même temps, tous les amis de mon fils à Berlin savaient qu'il s'efforçait vainement d'obtenir un visa. C'est précisément à cause de ces démarches et des obstacles continuels que des dizaines de personnes ont gardé présent à l'esprit le fait que la rencontre de Copenhague était impossible. Ils vivent tous à l'étranger et ont déjà communiqué leurs dépositions écrites. Cela est-il suffisant ? J'espère que oui ! Pritt et Rosenmark diront peut-être que *non* ? Ils ont tellement d'indulgence pour le G.P.U. ! Eh bien, je vais accéder à leur désir. Je possède des preuves encore plus directes, encore plus incontestables.

Le fait est que notre rencontre avec notre fils a eu lieu après notre départ du Danemark, précisément au cours de l'étape française de notre retour vers la Turquie. Cette rencontre n'a été possible que grâce à *l'intervention personnelle du ministre-président* (sic) *d'alors, Herriot*. Le ministère français des affaires étrangères possède le télégramme adressé par ma femme à Herriot le 1^{er} décembre (veille de notre départ de Copenhague) et l'ordre télégraphique de Herriot au consul de France à Berlin (daté du 3 décembre) sur l'obtention immédiate d'un visa pour mon fils. J'ai craint tout le temps que les agents du G.P.U. à Paris ne volent ces documents. Heureusement ils n'y sont pas parvenus. *Les deux télégrammes ont été retrouvés au ministère français des affaires étrangères il y a quelques semaines*. Vous m'entendez bien ? J'ai actuellement en mains ces deux télégrammes. Je ne citerai pas leur contenu, leur numéro ni les heures d'envoi pour ne pas perdre de temps : je les présenterai demain à la presse. Sur le passeport de mon fils se trouve le visa délivré par le consul français le 3 décembre. Le 4 au matin, mon fils quittait Berlin. Sur son passeport se trouve le tampon de douane avec la même date. Le passeport est intégralement conservé. La rencontre avec notre fils a eu lieu à Paris, à la gare du Nord, dans le wagon de deuxième classe où nous étions depuis Dunkerque en présence d'une dizaine d'amis qui nous accompagnaient. J'espère que c'est suffisant. Ni le G.P.U., ni Pritt ne pourront s'en sortir. Ils sont pris dans un étau. Holzman ne pouvait voir mon fils à Copenhague puisque mon fils était à Berlin. Celui-ci ne pouvait sortir souvent pendant notre entretien. Qui donc croira à l'existence même de

cette rencontre ? Qui croira après cela aux aveux de Holzman ?

Mais ce n'est pas tout encore. D'après Holzman, la rencontre avec mon fils a eu lieu comme nous l'avions déjà dit à l'hôtel Bristol dans le vestibule. Parfait ! Mais il s'avère que l'hôtel Bristol de Copenhague a été détruit de fond en comble en 1917 ! En 1932, cet hôtel n'existait que comme souvenir de vieux voyageurs. Le serviable Pritt avance l'hypothèse d'un « lapsus » vraisemblable : la sténographe russe s'est trompée, voyez-vous, en entendant le mot « Bristol », et en outre aucun journaliste, aucun rédacteur du compte rendu n'a remarqué ni corrigé cette erreur. Bien ! Mais qu'en est-il pour mon fils ? C'est aussi un lapsus de la sténographe ? Là-dessus, Pritt, après Vychinsky, observe un silence éloquent. En fait le G.P.U., par ses agents à Berlin, était au courant des démarches de Léon Sedov et ne doutait pas qu'il viendrait me voir à Copenhague. Voilà l'origine du « lapsus » ! Holzman connaissait évidemment l'hôtel Bristol par de vieux souvenirs d'émigration et c'est pourquoi il l'a nommé. D'où le deuxième « lapsus » ! Les deux lapsus se sont fondus en une seule catastrophe : des aveux de Holzman il ne reste qu'un nuage de poussière comme de l'hôtel Bristol au moment de sa destruction. Et pourtant — ne l'oubliez pas — c'est l'aveu le plus important du procès des seize : de tous les vieux révolutionnaires, seul Holzman m'aurait rencontré personnellement et aurait reçu de moi des instructions de terrorisme !

Passons au second épisode. Au milieu de décembre 1935, Piatakov serait venu de Berlin à Oslo en avion pour me rencontrer. Aucune des treize questions précises que j'ai posées au tribunal de Moscou du vivant de Piatakov n'a reçu de réponse. Chacune de ces questions anéantit le voyage mythique de Piatakov. Pendant ce temps, mon hôte norvégien, Konrad Knudsen, membre du Storting, et mon ancien secrétaire Erwin Wolf, ont déclaré à la presse que je n'avais reçu en décembre 1935 aucun visiteur russe et que je n'avais fait aucun voyage. Ces dépositions ne sont-elles pas suffisantes pour tout le monde ? En voici encore une autre : les autorités de l'aérodrome d'Oslo ont établi officiellement, sur la base de leurs procès-verbaux, qu'en décembre 1935 pas un seul avion étranger ne s'était posé sur leur aérodrome. Peut-être que dans les procès-verbaux de l'aérodrome, il y a eu aussi... un lapsus. Mr Pritt, laissez-nous tranquille avec vos lapsus et trouvez quelque chose de plus malin ! Mais votre ingéniosité ne vous servira à rien : je dispose de dizaines de preuves directes ou indirectes du caractère mensonger des dépositions de ce malheureux Piatakov que le

G.P.U. a forcé à emprunter un avion imaginaire pour venir me voir, comme la Sainte-Inquisition obligeait les sorcières à monter sur un balai pour aller voir le diable. La technique a changé, mais le fond est resté le même.

Dans la salle de l'hippodrome, que j'aimerais voir d'ici, il y a sans doute des juristes compétents. Je leur demande d'observer que ni Holzman, ni Piatakov n'ont donné la moindre indication sur *mon adresse*, c'est-à-dire le lieu réel de notre rencontre. Ni l'un ni l'autre n'ont dit avec quel *passport*, sous quel *nom* précisément ils sont allés à l'étranger. Le procureur ne leur a même pas posé une question sur leur passeport. La raison en est claire : on ne trouverait pas ces noms sur les listes des arrivées d'étrangers. Piatakov ne pouvait pas ne pas passer la nuit en Norvège où les jours de décembre sont très courts. Il n'a cependant pas indiqué d'hôtel. Le procureur ne lui a pas posé la question. Pourquoi ? Parce que le spectre de l'hôtel Bristol erre au-dessus de la tête de Vychinsky ! Le procureur n'est pas un procureur, mais un inquisiteur, de même que Piatakov n'est que la malheureuse victime du G.P.U.

Je pourrais produire ici un grand nombre de témoignages et de documents détruisant de fond en comble les dépositions de divers accusés : Smimov, Mratchkovsky, Dreitsers⁹, Radek, Vladimir Romm, de tous ceux qui, en un mot, ont tenté de préciser des faits et des circonstances de temps ou de lieu. Mais ce travail ne peut être fait utilement que devant une commission d'enquête à laquelle participeraient des juristes et qui disposerait d'assez de temps pour prendre connaissance des témoignages et étudier les documents.

Le peu que j'en dis permet, je l'espère, de prévoir le cours de l'enquête à poursuivre. D'une part, l'accusation est en elle-même fantastique : toute la vieille génération bolchevique est accusée d'une trahison abominable, qui n'a ni but ni sens. A l'appui de cette accusation, le procureur ne dispose pas d'une seule preuve matérielle, bien qu'il y ait eu des dizaines de milliers de perquisitions et d'arrestations. L'absence totale de preuves est contre Staline la preuve la plus redoutable. Les exécutions ne sont justifiées que par les aveux arrachés sous la contrainte. Dès qu'un fait est mentionné dans les aveux, il s'écroule au premier examen. Le G.P.U. n'est pas seulement coupable de faux, il est encore coupable de bêtise, de mala-

9. Efim A. DREITSER (1894-1936), ancien officier de l'Armée rouge et membre de l'Opposition de gauche, exclu en 1928, avait capitulé en 1929. De nouveau arrêté après l'affaire Kirov, il avait été jugé, condamné et exécuté en même temps que Zinoviev et les autres.

dresse, de grossièreté dans la confection du faux. L'impunité déprave. L'absence de contrôle paralyse la critique. Les faussaires bâclent la besogne. Ils comptent sur l'effet sommaire des aveux et des fusillades. A confronter attentivement les accusations fantaisistes dans leur ensemble et les déclarations manifestement fausses des accusés, que reste-t-il de tous ces aveux monotones ? L'odeur étouffante d'une cuisine judiciaire inquisiteuriale — et rien de plus.

Mais il y a encore une sorte de preuves qui ne semblent pas moins importantes. En un an de déportation et huit ans d'émigration, j'ai écrit à mes amis proches et lointains environ deux mille lettres consacrées aux questions politiques les plus brûlantes. Les lettres que j'ai reçues et les copies de celles que j'ai envoyées sont disponibles. Grâce à sa continuité, cette correspondance dévoile avant tout les grossières contradictions, les anachronismes et les absurdités évidentes de l'accusation, non seulement en ce qui concerne mon fils et moi, mais aussi en ce qui concerne les autres accusés. Cependant ce n'est pas la seule importance de ces lettres. Toute mon activité théorique et politique au cours de ces années s'y trouve reflétée fidèlement. Ces lettres complètent mes livres et mes articles. L'étude de ma correspondance a, me semble-t-il, une importance décisive pour caractériser non seulement ma personnalité morale et politique, mais aussi celle de mes correspondants. Vychinsky n'a pas su présenter au tribunal une seule lettre. Je présenterai à une commission ou à un tribunal des milliers de lettres qui reflètent réellement ma façon de penser sur tous les sujets, et, de plus, en rapport avec les gens qui me sont les plus proches, auxquels je n'ai rien à cacher, en particulier avec mon fils, Léon Sedov. Cette seule correspondance est suffisamment convaincante pour étouffer l'amalgame stalinien dans l'œuf. Le procureur, avec ses subterfuges et ses injures, les accusés avec leurs monologues désespérés, tous ne disent que du vent. Telle est la signification de ma correspondance. Tel est le contenu de mes archives. Je ne réclame la confiance de personne. J'en appelle à la raison, à la logique, à la critique. Je propose des faits et des documents. Je réclame un contrôle.

Parmi vous, chers auditeurs, il y a probablement des gens qui répètent volontiers : « Que les aveux soient faux, c'est évident, mais comment Staline a-t-il réussi à les obtenir ? Voilà le mystère. » De fait, le mystère n'est pas aussi profond qu'il

10. Rappelons que l'inquisition utilisait la « question », c'est-à-dire la torture pour arracher des aveux aux prétendus « hérétiques »

nait de ses victimes tous les aveux possibles. Le droit criminel des pays démocratiques a justement renoncé aux méthodes moyenâgeuses parce qu'elles menaient non à la vérité, mais à la confirmation des accusations dictées par l'instruction. *Les procès du G.P.U. ont un caractère profondément inquisitorial*: tel est tout le mystère des aveux.

Toute l'atmosphère politique de l'Union soviétique est pénétrée de l'esprit de l'inquisition. Avez-vous lu le livre d'André Gide¹¹, *Retour de l'U.R.S.S.*? Gide est un ami des soviets, mais ce n'est pas un laquais de la bureaucratie. En outre, cet artiste a des yeux pour voir. Une petite anecdote dans le livre de Gide est inestimable pour comprendre les procès de Moscou. A la fin de son voyage, Gide voulait envoyer un télégramme à Staline mais, n'ayant pas été élevé dans l'esprit de l'inquisition, il s'adressait à Staline en utilisant le simple « vous » démocratique. On a refusé le télégramme. Vous ne le croyez pas ? Oui, oui, on a refusé le télégramme ! Les représentants des autorités ont expliqué à Gide : « A Staline, il faut dire « chef des ouvriers » ou « maître des peuples » et pas simplement « vous ». Gide a essayé de résister : « Est-il possible que Staline ait besoin de ce genre de flatterie ? » Rien n'y a fait. On a refusé carrément de prendre son télégramme sans les flatteries byzantines. Finalement Gide a déclaré : « Je me sou mets, de guerre lasse, mais en déclinant toute responsabilité. » Ainsi un écrivain mondialement connu, un hôte honoré, a dû céder en quelques minutes et on l'a obligé à signer non le télégramme qu'il voulait mais celui que lui ont dicté de petits inquisiteurs. Que ceux qui ont un peu d'imagination se représentent non le célèbre voyageur, mais le citoyen soviétique en disgrâce, l'oppositionnel violé et persécuté, le paria qui est contraint d'écrire non un télégramme de salutations mais le dixième ou le vingtième aveu de ses crimes.

Il y a peut-être en ce monde bon nombre de héros capables d'endurer toutes les tortures physiques et morales et de consentir à celles de leurs femmes et de leurs enfants... Je n'en sais rien. Mes observations personnelles m'apprennent que la capacité de résistance des nerfs de l'homme est limitée. Avec le G.P.U., Staline peut pousser sa victime dans un abîme d'horreur insondable, d'humiliation, de déshonneur, tel que l'accep-

11. André GIDE (1869-1951), romancier et essayiste mondialement connu avait été un « compagnon de route » très célèbre du stalinisme ■ il avait de fait rompu en 1936 avec la publication du petit *Retour de l'U.R.S.S.* où se trouve, pp. 64-65, l'épisode rapporté plus haut par Trotsky. Ce dernier avait lu le livre en Norvège.

tation du crime le plus hideux, entraînant une perspective d'exécution ou donnant une faible chance de vie, devient la seule issue. Pour ne pas considérer le suicide, que Tomsyky préféra ! Joffé" y avait eu recours auparavant, ainsi que deux membres de mon secrétariat, Glazman et Boutov, ainsi que le secrétaire de Zinoviev, Bogdan ", ainsi que ma fille Zinaïda et des dizaines d'autres. Le suicide ou la prostration morale, pas d'autre alternative. Mais n'oubliez pas que, dans les prisons du G.P.U., le suicide est souvent un luxe inaccessible !

Les procès de Moscou ne déshonorent pas la révolution, car ils sont les fruits de la réaction. Ils ne déshonorent pas la vieille génération bolchevique, ils attestent seulement que les bolcheviks sont faits de chair et de sang et qu'ils ne supportent pas indéfiniment de voir se balancer au-dessus de leur tête le pendule de la mort. Les procès de Moscou déshonorent le régime politique qui les a engendrés : un bonapartisme sans honneur ni conscience ! Les fusillés sont tombés en le maudissant.

Que ceux qui en ont envie versent des larmes sur la marche hésitante de l'Histoire : *deux pas en avant, un pas en arrière*. Mais les larmes ne serviront à rien. Nous devons, selon le mot de Spinoza " , comprendre et non pas rire ou pleurer. Nous essaierons de comprendre ! Qui sont les principaux accusés ? De vieux bolcheviks, bâtisseurs du parti, de l'Etat soviétique, de l'Armée rouge, de l'internationale communiste. Qui a requis contre eux ? Vychinsky, avocat bourgeois, reteint en menchevik après la révolution de février 1917, rallié aux bolcheviks après leur victoire définitive. Qui insultait les accusés dans la *Pravda* ? Zaslavsky ", l'ancien collaborateur du journal des banques de Pétrograd, Zaslavsky, que Lénine, dans ses articles, qualifia invariablement de « gredin ». L'ancien rédacteur de la *Pravda*, le vieux-bolchevik Boukharine, est arrêté^{12 13 14 15 16} ; l'anima-

12. Adolf A. Krinsky dit JOFFE (1883-1927), vieux militant lié à Trotsky, avait été l'un des plus grands diplomates de la jeune république soviétique. Membre de l'Opposition de gauche, gravement malade, il n'avait pu obtenir l'autorisation de se soigner sérieusement à l'étranger et avait donné à son suicide en 1927 le sens d'une protestation politique. Son enterrement avait donné lieu à l'ultime manifestation publique de l'Opposition de gauche à Moscou.

13. BOGDAN, un vieux-bolchevik, longtemps secrétaire de Zinoviev s'était suicidé, semble-t-il; pour éviter le chantage aux « aveux » que le G.P.U. exerçait sur lui. Le témoin Pikel expliqua au tribunal en août 1936 que le « centre terroriste » lui avait donné le choix entre l'assassinat de Staline et le suicide !

14. Trotsky aime à citer cette formule du grand philosophe juif portugais fixé aux Pays-Bas, Baruch SPINOZA (1632-1677)

15. Sur David I. Zaslavsky, cf. n. 9 p. 50

16. Boukharine avait été arrêté et 'gardé à domicile depuis nl, sieurs semaines et avait entamé, pour protester, une grève de la faim"

teur de la *Pravda* d'aujourd'hui est Mikhaïl Koltsov^{17 18 *}, chroniqueur bourgeois qui passa chez les Blancs la plus grande partie de la guerre civile. Sokolnikov, combattant de la révolution d'Octobre et de la guerre civile, a été condamné comme traître. Rakovsky attend d'être jugé. Tous deux ont été ambassadeurs de l'U.R.S.S. à Londres. Ils y sont remplacés par *Maïsky*, menchevik de droite qui, pendant la guerre civile, appartient à un gouvernement blanc sur le territoire de Koltchak ". Troïanovsky, ambassadeur à Washington, déclare que les « trotskystes » sont contre-révolutionnaires. Lui-même, dans les premières années de la révolution d'Octobre, appartient au comité central du parti menchevik et ne se rallia aux bolcheviks que lorsque ceux-ci se mirent à distribuer des emplois attirants. Avant de devenir ambassadeur, Sokolnikov avait été commissaire du peuple aux finances. Ce poste est aujourd'hui occupé par Grinko^u qui, en 1917-1918, faisait partie du comité de salut public des Blancs formé pour combattre les Soviets. L'un des meilleurs diplomates soviétiques a été Joffé, ambassadeur des Soviets à Rome, premier ambassadeur des Soviets en Allemagne, plus tard conduit au suicide par la persécution. Qui l'a remplacé à Berlin ? D'abord un opposant repent, Krestinsky, puis Khintchouk, ancien menchevik, membre du comité contre-révolutionnaire de salut public, et enfin Souritz qui passa lui aussi l'année 1917 de l'autre côté de la barricade. Ces énumérations pourraient être prolongées indéfiniment.

Le renouvellement des cadres à grande échelle, frappant surtout en province, a de profondes causes sociales. Lesquelles ? Il est temps de se rendre compte enfin qu'une nouvelle aristocratie s'est formée en U.R.S.S. La révolution d'Octobre s'est déroulée sous le drapeau de l'égalité. La bureaucratie incarne une inégalité monstrueuse. La révolution a supprimé la noblesse. La bureaucratie crée une nouvelle aristocratie. La révolution a aboli les *rangs* et les *ordres*. La bureaucratie ressuscite les *maréchaux*, les *généraux*, les *colonels*. La nouvelle aristocratie dévore une part énorme du revenu national. Sa situation en présence du peuple est fausse et mensongère. Ses chefs sont

17. Sur Koltsov, cf. n. 9, p. 50.

18. Aleksandr V. KOLTCHAK (1870-1920), amiral de la flotte tsariste, soulevé contre les bolcheviks, avait renversé le Directoire blanc de Sibérie et pris le titre de « Commandant suprême ». Reconnu par les Alliés, il avait été représenté à la Conférence de la Paix. Il fut pris à Irkutsk et fusillé en 1920.

19. Grigori F. GRINKO (1890-1938), ancien s.r. rallié aux bolcheviks en 1920, était entré au C.C. en Ukraine en 1920 et était commissaire aux finances de l'U.R.S.S.

obligés de cacher la réalité, de tromper les masses, de se masquer, de faire passer pour noir ce qui est blanc. Toute la politique de la nouvelle aristocratie n'est qu'imposture. Imposture aussi la nouvelle Constitution.

La crainte de la critique est la crainte des masses. La bureaucratie a peur du peuple. La lave révolutionnaire n'est pas encore refroidie. La bureaucratie ne peut pas verser le sang des mécontents qui la critiquent pour la seule raison qu'ils exigent la restriction des privilèges. Les fausses accusations contre l'Opposition ne sont donc pas occasionnelles, mais systématiques, et commandées par la situation actuelle de la caste gouvernante. Souvenons-nous de l'attitude des thermidoriens à l'égard des Jacobins^a. Aulard ²⁰ ²¹ écrit : « Ils ne se contentèrent pas d'avoir tué Robespierre et ses amis ; ils les calomnièrent en les présentant aux yeux de la France comme des royalistes et des traîtres vendus à l'étranger. » Staline n'a rien inventé. Il n'a fait que remplacer les royalistes par les fascistes.

Quand les staliniens nous qualifient de « traîtres », il n'y a pas que de la haine, il y a aussi une certaine sincérité dans l'injure. Ils considèrent que nous avons trahi les intérêts de la caste sacrée des généraux et des maréchaux, la seule capable, à leur avis, de construire le socialisme — et qui, en réalité ne fait que compromettre l'idée même du socialiste. De notre côté, nous considérons les staliniens comme traîtres aux intérêts des masses populaires soviétiques et du prolétariat mondial. Il serait absurde d'expliquer une lutte aussi acharnée par des motifs personnels. Il ne s'agit pas seulement de programmes différents, mais d'intérêts sociaux qui se heurtent de façon de plus en plus irréductible.

« Mais quel est votre diagnostic général ? », allez-vous me demander. « Quelle est votre perspective ? » Je vous ai averti que je ne parlerai que des procès de Moscou. Mon dernier livre, *La Révolution trahie*, est consacré à l'analyse sociale et aux perspectives. Mais en deux mots je dirai ce que je pense.

20. Fondé en 1789, le Club des Jacobins, marqué par l'influence de Robespierre, avait été l'aile marchante de la révolution française. Après le 9 Thermidor et la chute du comité de salut public les représentants de la bourgeoisie thermidorienne, avides de jouir des fruits de la révolution, fermèrent le club et persécutèrent ses animateurs ouï avaient survécu.

21. Alphonse AULARD (1829-1928), professeur à la Sorbonne auteur d'une *Histoire politique de la Révolution française* HQON Trotsky avait étudiée.

H

était
que

Les conquêtes essentielles de la révolution d'Octobre, c'est-à-dire les formes nouvelles de la propriété, ne sont pas encore abolies, mais elles sont déjà entrées en conflit avec le despotisme politique. Le socialisme est inconcevable sans l'activité spontanée des masses et l'épanouissement de la personne humaine. Le stalinisme empêche l'un et l'autre. Un conflit déclaré entre le peuple et la nouvelle tyrannie est inévitable. Le régime stalinien est condamné. Sera-t-il remplacé par une contre-révolution capitaliste ou par une démocratie ouvrière ? L'Histoire n'a pas encore tranché la question. La solution dépend aussi de l'activité du prolétariat mondial. Si nous admettions un instant le triomphe du fascisme en Espagne, puis en France, le pays des soviets, encerclé par le fascisme, serait voué à une désagrégation plus profonde, qui, de la superstructure politique, finirait pas gagner les assises de la société. En d'autres termes, la défaite du prolétariat européen signifierait infailliblement l'écroulement de l'U.R.S.S. Si, au contraire, les travailleurs d'Espagne l'emportent sur le fascisme, si la classe ouvrière française s'engage dans la voie de son émancipation, les masses opprimées de l'U.R.S.S. se redresseront et relèveront la tête. Alors sonnera la dernière heure du despotisme stalinien.

■ Mais la démocratie soviétique ne triomphera pas automatiquement. Cela dépend aussi de vous. Il faut aider les masses, et, pour commencer, leur dire la vérité. La question se pose ainsi : ou aider la bureaucratie démoralisée contre le peuple, ou aider les forces progressistes du peuple contre la bureaucratie. Les procès de Moscou sont un signal. Malheur à qui ne l'entend pas ! Le procès sur l'incendie du Reichstag^{22 23} avait sans doute une grande importance. Mais il s'agissait du fascisme, méprisable incarnation des ténèbres et de la barbarie. Les crimes de Moscou, eux, sont perpétrés sous le drapeau du socialisme. Nous n'abandonnerons pas ce drapeau aux maîtres faussaires ! Si notre génération s'est révélée trop faible pour bâtir le socialisme sur la terre, du moins passerons-nous à nos enfants un drapeau sans tache. La lutte à soutenir dépasse de loin en importance les personnes, les fractions et les partis. 11 s'agit de la lutte pour l'avenir de l'humanité. Elle sera dure. Elle sera longue. Que ceux qui recherchent la sécurité matérielle et le confort moral s'écartent de nous. Aux époques de réaction, il est certes plus commode de s'appuyer sur la bureau-

22. Le procès de Leipzig contre les communistes (dont le Bulgare Dimitrov) accusés d'avoir incendié le Reichstag s'était déroulé en septembre, octobre et novembre 1933 et avait constitué un échec cinquantant pour ses organisateurs.

cratie que sur la vérité. Mais, à ceux pour qui le *socialisme* n'est pas un vain mot, pour qui c'est le contenu même de leur vie morale, en avant ! Ni les menaces, ni les persécutions, ni les violences ne nous arrêteront. Ce sera peut-être sur nos ossements que la vérité triomphera. Nous lui ouvrirons un chemin. Elle vaincra. Et, sous les coups implacables du sort, je me sentirai heureux comme aux meilleurs jours de ma jeunesse si je peux, avec vous, contribuer à sa victoire. Car le plus haut bonheur humain n'est pas dans l'exploitation du présent, mais dans la préparation de l'avenir !

[LE PROCÈS DE PRAGUE^{1 2}]

(9 février 1937)

Très estimé docteur³.

Une modification importante est survenue après mon départ de Norvège dans l'affaire des procès de presse intentés par vous en mon nom à Prague. Je suis libre maintenant. J'ai ainsi la possibilité, et il est aussi de mon devoir, de transmettre par votre intermédiaire aux instances judiciaires tous les documents concernant ma plainte.

Vous voudrez bien entreprendre auprès du tribunal toutes les démarches nécessaires, de manière à vous faire accorder un délai qui me permettrait d'élaborer les documents dont il s'agit, et pour le cas où j'aurais éventuellement à répondre à vos questions.

En ce qui concerne le développement même du procès, je reconnais volontiers mon incompétence en cette matière. Je suis convaincu néanmoins que le tribunal de la République tchécoslovaque tiendra compte des conditions exceptionnelles dans lesquelles je me trouvais jusqu'à présent et qu'il accordera un délai nécessaire à un arrangement entre moi et mes représentants en justice.

1. Lettre à Jan G. Adler (7283), avec la permission de la Houghton Library, traduite du tchèque par K. Kostal.

2. Jan G. ADLER (1907-1973), avocat à Prague et beau-frère du dirigeant trotskyste Jiří Kopp, avait été le second du grand avocat Friedrich Bill, membre éminent du parti démocrate et dirigeant de la Ligue des Droits de l'Homme, quand celui-ci avait accepté de porter devant les tribunaux tchèques la plainte de Trotsky contre les journaux pragoïs du P.C.T. et de l'I.C. Mais, intimidé par un cambriolage, subissant des pressions de toutes sortes, le grand avocat avait abandonné la cause que M' Adler continuait donc seul à défendre.

[LA NON-TRANSMISSION DU DISCOURS]

(10 février 1937)

Que les obstacles qui se sont opposés à la transmission du discours de M. Trotsky soient techniques ou autres, ils viennent en tout cas tout à fait exclusivement de la compagnie Mexicana. De notre part, nous avons fait tout ce qu'on nous a proposé ou indiqué. Nous avons même maintes fois souligné notre manque de compétence technique et décliné toute responsabilité.

S'il y avait vraiment des obstacles techniques, en supposant que les principaux obstacles étaient vraiment de nature technique, les techniciens qui s'occupaient de l'affaire n'ont démontré aucun intérêt pour les prévoir ni pour les éliminer. Malgré la visite de la maison le 8, les représentants de la compagnie Mexicana ont déclaré seulement le 9 après-midi qu'il y avait trop d'écho dans les pièces de la maison, qui ont toutes été mises à leur disposition éventuelle. Ils ont proposé au dernier moment de changer le lieu du discours. Les déplacements se sont effectués avec une négligence complète. On a été au poste Radio National X.E.F.O., les représentants de la Mexicana affirmant qu'il n'y avait aucune autre possibilité de trouver un studio ailleurs, ce qui s'est démontré erroné, si le temps n'avait pas été perdu dans une attente vaine. Enfin, on en est presque venu à l'heure de l'émission nous conduire dans les locaux de la Mexicana, Madrid 4, où rien n'était préparé. Il suffit de

1. Note (T 4091) dictée en français à Jean van Heijenoort reproduite ici avec la permission de la Houghton Library. Des raisons « techniques » avaient empêché la liaison téléphonique qui devait permettre à Trotsky de s'adresser directement, du Mexique au meeting de New York. Finalement, après une longue attente, les organisateurs s'étaient décidés à lire ce texte, envoyé à l'avance *
* par

LEON TROTSKY, ŒUVRES, JANVIER-FEVRIER 1937

dire que, pour trouver une table et une chaise correspondant à la hauteur du microphone, M. Trotsky et ses collaborateurs ont dû courir dans les différents bureaux, porter les tables et les chaises, les essayer sous l'indifférence complète des employés présents. On n'a d'ailleurs pas pu comprendre qui était responsable de l'affaire, les employés venaient et disparaissaient. On en a vu six à différents moments, sans jamais savoir à qui il fallait s'adresser. Les expériences avec l'amplificateur ont commencé au moment où M. Trotsky devait prononcer son discours. De nouveau, ce sont des collaborateurs et amis qui ont dû faire tous leurs efforts pour que les expériences s'effectuent réellement. Après une heure, on a déclaré que l'amplificateur ne marchait pas, et on a proposé à M. Trotsky de prononcer son discours avec un simple appareil téléphonique ; quand nous avons réclamé la liaison avec New York pour avoir le consentement du bureau du meeting pour ce changement technique, on n'a même pas pu procurer cette liaison pendant plus d'une demi-heure. Les différents employés ont donné différentes explications de l'échec de l'entreprise et se contredisaient en notre présence. De la part d'au moins deux des employés, nous avons observé une attitude non seulement négligente, mais même hostile. Notre conclusion : si, faute de connaissances techniques nécessaires, nous ne pouvons pas affirmer que la cause de l'échec est la mauvaise volonté de certains employés, le moins qu'on puisse dire est que le manque total de bonne volonté a sûrement aggravé les difficultés techniques et empêché la transmission du discours.

En tout cas, la responsabilité retombe, nous le répétons, sur la compagnie Mexicana, avec les conséquences financières qui en découlent.

[RUPTURE]^{1 2}

(10 février 1937)

Dans le passé, de temps à autre, vous publiez mes articles. Un d'entre eux a même servi de prétexte à mon internement en Norvège. L'éditorial sur la dernière falsification de Moscou (*Nation* n°)³ déshonore votre journal. Je vous prie de ne plus me compter parmi vos collaborateurs.

1. Lettre à *The Nation* (10199), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. La lettre ne fut pas adressée directement à son destinataire.

2. Trotsky a laissé en blanc le numéro de l'hebdomadaire. Deux éditoriaux venaient d'être consacrés coup sur coup aux procès de Moscou : « Shape of Things » (La Forme des choses), dans le n° du 30 janvier 1937, p. 114, et « Behind the Soviet Trial » (Derrière le Procès soviétique), dans celui du 6 février, pp. 143-145. L'hebdomadaire libéral estimait qu'un siècle serait peut-être nécessaire pour connaître la vérité sur les procès, déclarait crédibles les aveux du second procès, admettait la version de la lutte pour le pouvoir mais ne pouvait que « suspendre son jugement » sur la question de l'alliance avec les puissances fascistes. L'observateur sympathisant ne pouvait, selon *The Nation*, que formuler ses justes critiques à l'égard du gouvernement soviétique, tout en se refusant à utiliser les procès pour masquer les « réalisations positives dans la construction d'une économie collective et d'une culture »...

[LE POINT SUR QUELQUES QUESTIONS] ¹

(10 février 1937)

Cher Camarade Novack,

Ci-joint une déclaration sur les causes de la non-transmission de mon discours. J'ai consulté quelques minutes un technicien éprouvé de l'électricité qui est tout à fait certain que la seule raison de la non-transmission a été le sabotage de la part de hauts fonctionnaires de la Mexicana. Les cause techniques « légales » qu'ils indiquent sont ridicules. Naturellement, nous se pouvons rien faire d'ici. La responsabilité incombe à la American Téléphoné Cy. Non seulement on doit vous rembourser les 900 dollars, mais encore vous verser des dommages substantiels. Diego [Rivera] croit que vous pourriez demander au moins une somme équivalente à toutes vos dépenses pour tout le meeting, puisque, pour en réaliser un identique, avec mon discours, etc., il vous faudrait faire les mêmes dépenses.

Il est clair que Moscou développe maintenant un travail énorme d'agitation et de démoralisation dans tous les pays étrangers. Pour Staline et sa clique, c'est une question de vie ou de mort. Ils ont à leur disposition une énorme machine et des ressources financières inépuisables. On ne peut se permettre la moindre illusion sur ce qui est en train de se passer. Des millions et des millions de dollars coulent de Moscou dans toutes les directions. Les consciences sont comme des pommes de terre ou des carottes. Après notre attaque énergique, une grande contre-attaque est inévitable. Elle a déjà commencé. Vous l'avez vous-même senti dans les frictions et conflits à l'intérieur de votre comité. Seuls des intellectuels superficiels, voire stupides.

1. Lettre à G. Novack (9045), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

peuvent imaginer qu'ils sont appelés à jouer le rôle d'intermédiaire entre le bourreau et sa victime. La question posée par les événements n'est pas une question abstraite. Non. Elle est très concrète : ou bien Trotsky est l'allié de Hitler et du Mikado, ou bien Staline est le criminel le plus perfide de l'histoire du monde. Nous n'avons aucune raison de dissimuler ou même d'estomper cette alternative. Nous pouvons perdre au passage quelques intellectuels hésitants (demain ils brûleront de honte), mais nous pénétrerons plus profondément dans la conscience des masses. La plus grande fermeté dans l'offensive est nécessaire. Mais je suis certain que vous n'avez pas besoin de ce conseil.

J'ai lu l'ignoble article de tête dans *The Nation* sur le dernier procès. Je consacrerai à ces gens un chapitre particulier dans mon nouveau livre. Dans ma discussion « amicale » avec eux, je donnerai le fouet aux chiens. Je recommande à mes amis cet instrument indispensable.

Maintenant, sur mon nouveau livre. Harpers a proposé de le publier immédiatement (le livre sur les procès) aux conditions suivantes : 2 000 dollars d'avance, 15 % de droits. Je ne sais si cela vaut seulement pour les droits américains ou également anglais, mais en gros je trouve ces conditions acceptables. J'enverrai demain à Harpers le premier chapitre (pour leur revue) mais je ne signerai pas le contrat définitivement avant d'avoir une réponse négative de Doubleday Doran.

Je ne suis pas responsable quand mes déclarations sont coupées voire déformées dans la presse américaine. La presse mexicaine les publie intégralement et nous pouvons être satisfaits de leur influence sur l'opinion publique. Aux Etats-Unis, Staline a une machine incomparablement plus puissante, mais il n'est pas douteux qu'il va utiliser ici au Mexique aussi dans la prochaine période tous les moyens de corruption... Je joins aussi ma lettre à *The Nation*².

2. Cf. p. 289.

[LES ÉDITIONS AUX E.-U.]^{1 2 3}

(10 février 1937)

Ma chère amie,

Je vous envoie une copie de ma lettre à Novack', surtout parce qu'elle a trait à la publication de mon nouveau livre. Je n'ai pas eu de réponse de Doubleday Doran à ma dernière lettre'. Je ne sais si cela signifie une réponse négative. Je reconnais les droits de priorité de Doubleday Doran et je ne signerai pas de contrat avec Harpers avant d'avoir eu une réponse précise. Pouvez-vous réclamer cette réponse par téléphone ? La question est très urgente parce que Harpers va publier le livre aussi vite que possible.

1. Lettre à S. Weber (10813), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. p. 290.

3. Cf. p. 250.

INTERVIEW AVEC MADAME TITAYNA^{1 2}

(11 février 1937)

1. Je pense que le public français est assez intelligent pour comprendre dès le départ l'absurdité des accusations de Moscou. Le but politique de ces procès est de dépeindre les trotskystes comme les alliés secrets des fascistes contre la démocratie. En guise de preuves, ils utilisent la technique psychologique du fascisme : un flot incessant, monolithique et massif de mensonges. Les faits suivants, à mon avis, ne manqueront pas d'intéresser pour le public français.

Le 13 décembre 1931, Staline, au cours d'une discussion avec l'écrivain allemand Emil Ludwig³, a fait la déclaration suivante : « Si nous devons parler de notre sympathie pour une nation, c'est naturellement pour la nation allemande. » Plus loin : « Il n'y a rien dans la politique de l'U.R.S.S. qui puisse être tenu pour une reconnaissance du système de Versailles. » « Nous n'avons jamais garanti la Pologne, et nous ne le ferons jamais. » « Nos relations amicales avec l'Allemagne resteront exactement ce qu'elles ont été jusqu'à présent. » Et pour donner à ces paroles plus de poids, Staline ajouta ce qui suit : * Il existe des hommes politiques qui promettent ou déclarent une chose un jour et le lendemain l'ont oublié ou nient sans même rougir ce qu'ils ont pourtant dit. Nous ne pouvons pas nous comporter ainsi. » (Toutes les citations sont empruntées à la publication soviétique officielle, *Lenin i Stalin o sovetskoi konstitutsii*, pp. 146-147.)

1. Interview en français (T. 4099), en réponse aux questions de Madame Titayna, pour *Paris-Midi* (publié le 16 février 1937).

2. Emil LUDWIG (1881-1948)* écrivain et journaliste allemand, auteur de biographies et de récits historiques, était à la fois pacifiste et adversaires déterminé du traité de Versailles.

3. Lénine et Staline sur la Constitution soviétique.

Comme chacun sait, les deux interlocuteurs ont réussi à changer de point de vue : Emil Ludwig, l'Allemand, est devenu suisse, et Staline a oublié ses sympathies pour les Allemands et son hostilité au système de Versailles, et il est tout à fait prêt à soutenir la Pologne. Je laisse de côté la question de savoir quels hommes politiques rougissent et quels autres ne rougissent pas. Je voudrais cependant attirer votre attention sur le fait que jusqu'à la fin de 1933, la presse de Moscou et, par conséquent, son ombre, la presse du Comintern, faisaient exclusivement référence à moi en tant que « Mr » Trotsky et me présentait comme un agent *britannique* et *américain*.

Je pourrais vous donner un volume de citations. Il vous suffira de jeter un coup d'œil sur le numéro de la *Pravda* du 8 mars 1929 (je l'ai dans les mains) où une page entière est consacrée à prouver que j'étais un défenseur de l'impérialisme britannique (à cette époque, on ne l'appelait pas encore à Moscou la « démocratie britannique »), et en particulier à établir mon entière solidarité avec Winston Churchill et même son secrétaire Boothby *... dans le but de préserver le traité de Versailles. L'article se termine par ces mots : « Il est clair que la bourgeoisie lui a payé des dizaines de milliers de dollars pour cela. »

La même *Pravda* du 2 juillet 1931, utilisant un document manifestement fabriqué^{4 5}, me présentait comme un allié de Pilsudski et, pour ainsi dire, un « soutien » officieux de la Pologne. Mais voici un fait plus frappant encore : le 24 juillet 1933, j'arrivai en France, grâce à l'autorisation que m'avait accordée Daladier, alors président du conseil. Prenez, s'il vous plaît la peine de feuilleter les numéros de *VHumanité* de cette époque. Vous ne perdrez pas votre temps ! *L'Humanité* ne me qualifie de rien d'autre que d'agent de l'impérialisme français, et, en particulier *d'agent du radical-fasciste Daladier et du social-fasciste Blum pour la préparation de l'intervention militaire contre l'U.R.S.S.* Cela semble invraisemblable aujourd'hui ! Mais Staline nous a déjà appris qu'il existe des hommes politiques

4. Winston CHURCHILL (1874-1965), d'une famille noble, officier, puis journaliste et homme politique, libéral puis conservateur, était apparu dans les années vingt comme le chef de file, dans le gouvernement conservateur, de l'aile la plus réactionnaire et la plus anti-soviétique. Il était en 1929 Chancelier de l'Echiquier. Robert John Graham BOOTHBY (né en 1910), après des études à Eton, puis Oxford, avait été élu député et, depuis 1926, était secrétaire parlementaire particulier de Churchill.

5. Ce numéro de la *Pravda* reproduisait ce faux attribué à Trotsky et publié dans le journal polonais *Ilustrawany Kurjer Codzienny* et son commentaire qualifiait Trotsky d'agent de Pilsudski.

dans ce monde qui oublie ce qu'ils avaient dit la veille et de plus... ne rougissent même pas.

Ainsi, les accusations contre moi et mes partisans n'étaient et ne sont rien de plus que des reflets contradictoires des zig-zags politiques et diplomatiques de Moscou. Maintenant que Staline recherche anxieusement l'alliance de la France, il m'a tout de suite transformé en agent de l'Allemagne et du Japon. L'ensemble de ces modifications dans mon orientation politique ont été réalisées sans la moindre participation de ma part. Mais par ailleurs, je les avais toujours vues d'avance et je les avais prédites dans la presse.

Les procès de Moscou ne sont pas autre chose qu'une mise en scène dramatique des articles de la *Pravda* et de la presse du Comintern. Pour convaincre les gens d'une évidente absurdité, Staline a fusillé des dizaines de gens parfaitement innocents après avoir préalablement employé les méthodes de l'inquisition pour les réduire au dernier degré de la dégradation.

Je pourrais ajouter que mon fils Sergei, un jeune ingénieur soviétique, a été arrêté sous l'accusation d'avoir préparé... *l'extermination d'ouvriers à une échelle massive*. Cette accusation à elle seule jette une lumière tragique et en même temps révélatrice sur les procès de Moscou et la justice de Staline.

2. J'ai répondu à votre seconde question en détail dans mon livre sur *La Révolution trahie* — édition française chez Grasset⁶. Autant que je puisse en juger, ce livre a attiré favorablement l'attention de l'opinion publique française.

3. Le pacte franco-russe, est-il une « bonne » ou une « mauvaise » chose pour le peuple français ? Je dirai qu'il n'est ni l'une ni l'autre, mais qu'il était inévitable. Disons en passant que pendant mon séjour en France, j'ai écrit un certain nombre d'articles dans *l'Intransigeant*, *l'Œuvre*, les *Annales*, dans lesquels j'ai développé l'idée d'une menace grandissant pour la paix de la part de l'Allemagne et du Japon, et de la nécessité d'un rapprochement entre la France et l'Union soviétique. Comme vous le voyez, j'ai dissimulé avec soin mon alliance avec Hitler et le Mikado.

4. La guerre n'est pas causée par le conflit entre « fascisme » et « démocratie », mais plutôt par des causes sociales plus profondes. Au moment où la guerre éclatera, l'Italie fasciste

⁶ *La Révolution trahie* venait de paraître en français dans une traduction de Victor Serge.

peut se trouver du côté de la France. Le même est vrai très exactement de la Pologne. L'Union soviétique d'aujourd'hui n'a rien de commun avec la démocratie, qu'elle soit bourgeoise ou prolétarienne. Les alliances internationales sont déterminées par des intérêts économiques et pas par des formules politiques. Si je pense que l'Europe marche à la guerre ? Oui, je le pense. Les peuples ne peuvent se sauver eux-mêmes et la civilisation en même temps que par leurs propres efforts.

5. J'étais en France pendant diverses périodes de ma vie, et, hors de France, je suis encore autant que possible la littérature française. Dans ce domaine, l'hégémonie française est incontestable. Pendant mon internement en Norvège, ma femme et moi avons lu Jules Romains', un artiste sans égal, et d'autres auteurs français. Le livre remarquable d'André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, m'a donné une grande satisfaction morale.

6. L'évolution de la politique française ? Une collection de mes articles sur ce sujet a été publiée à Paris sous le titre *Où va la France* ?^{7 8 9}. Je suis d'accord avec ce qui y est dit. Je ne soutenais pas la politique de Léon Blum à l'époque où les staliniens le traitaient de « social-fasciste »'. Je ne suis pas maintenant un partisan de Blum, alors que les staliniens, dans leur façon de faire caractéristique, sont devenus ses partisans.

7. Combien ai-je de partisans dans le monde ? Il m'est difficile de vous donner un chiffre précis, surtout que la classe ouvrière traverse une période de changement incessant et parce qu'à côté des partisans, il y a les demi-partisans, les partisans à 25 %, etc. Je crois aujourd'hui qu'il y en a des dizaines de milliers. Les dernières séries des procès de Moscou porteront sans aucun doute un coup mortel au Comintern, et provoquent-

7. Louis. Farigoule, d'abord dit, puis devenu Jules ROMAINS (1885-1972), professeur de philosophie, s'était consacré après 1919 aux romans et au théâtre. Trotsky avait commencé à s'intéresser à son œuvre pendant son séjour à Domène.

8. *Où va la France* ? regroupait en un seul volume sous ce titre les articles de Trotsky sur la France, dans la période 1934-1936 dont dont les premiers, de la période où il se trouvait en France, n'avaient pas été signés de lui, mais au contraire présentés comme rédigés par un Français.

9. Sous le titre « L'Etat-major de la contre-révolution en France », *L'Humanité* avait publié le 1^{er} août 1933 les portraits de Léon Blum et de Trotsky avec ceux du Grand Duc Vladimirovitch CYRILLE (1876-1938) cousin de Nicolas II et « prétendant » au trône du tsar, du général Evgenii K. MILLER (1867-1937), chef des émigrés blancs de Paris de l'ancien socialiste révolutionnaire et chef du gouvernement provisoire Aleksandr F. KERENSKY et du menchevik ancien ministre et géorgien Iraklii G. TSERETELLI (1882-1959).

ront la croissance de la tendance marxiste dans le mouvement ouvrier, dont je reste sous le drapeau.

8. Mes plans ? Mon principal espoir quand je suis arrivé à Mexico était que les calomniateurs et les falsificateurs me laisseraient en paix. Mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Au lieu de me consacrer à mon travail scientifique et littéraire, et surtout de terminer mon livre sur Lénine, je suis obligé de m'occuper de dénoncer les impostures de Moscou. Dans un proche avenir, va paraître mon livre sur les deux derniers procès et sur mon internement en Norvège avec ma femme ^w. J'espère pouvoir bientôt revenir à mon livre sur Lénine. En même temps, je veux apprendre l'espagnol et étudier l'histoire et l'économie du Mexique. Nous projetons de rester dans ce pays magnifique aussi longtemps que le peuple mexicain voudra bien nous offrir son hospitalité.

10. Il s'agit du livre que Trotsky avait commencé à rédiger sur le bateau entre la Norvège et le Mexique. Il devait être publié en France sous le titre de *Les Crimes de Staline*.

TELEGRAMME AU MEETING DE CHICAGO¹

(11 février 1937)

Il y a parmi vous des représentants de diverses tendances de la pensée socialiste, communiste et démocratique, de Chicago et des Etats-Unis en général. Je ne doute cependant pas qu'une majorité d'entre vous, laissant de côté tout le reste, êtes de sincères partisans de la révolution d'Octobre et d'inébranlables défenseurs de l'Union soviétique. Permettez-moi de vous dire avant tout que ceux qui ont été appelés « trotskystes » en U.R.S.S., c'est-à-dire mes véritables amis d'idées, et pas les pseudo-« trotskystes » fabriqués par le G.P.U., se montreront à l'heure du danger les plus sûrs et les plus courageux des défenseurs de la révolution d'Octobre contre les plans du fascisme. On peut compter fermement sur ces hommes qui ne sont pas des fonctionnaires, mais des révolutionnaires qui, à travers de longues années de prison et de déportation, ont démontré leur dévouement à leur drapeau et leur esprit de sacrifice.

Les ennemis de la classe ouvrière dans le monde entier essaient d'utiliser les procès de Moscou pour discréditer non seulement l'Union soviétique, mais l'idée même de socialisme aux yeux des masses populaires. Telle est avant tout la politique de la presse jaune de Hearst. De ce fait, certains bigots « radicaux » ont tiré la conclusion qu'il faut renoncer à toute révélation et garder le silence. Comme si c'était de révélations qu'il s'agissait, et non des procès eux-mêmes ! Comme si le danger était dans le diagnostic médical, et pas dans la maladie qui ronge sournoisement l'organisme !

1. Télégramme (T 4095) au meeting du comité de défense de Chicago, traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

A bas la bigoterie ! La guérison des maux sociaux commence par exprimer franchement ce qui est. Il est impossible de gommer les procès de Moscou de l'Histoire. Us ne sont pas tombés du ciel. Ils ont été engendrés par les intérêts et l'état d'esprit d'une caste parasitaire qui menace toutes les grandes conquêtes de la révolution et qui, en même temps, par l'intermédiaire du Comintem, démoralise le mouvement ouvrier dans le monde entier. C'est précisément pour protéger les masses laborieuses du désespoir et pour sauver l'honneur du socialisme et son avenir que les ouvriers doivent apprendre à distinguer clairement les profondes contradictions internes de l'Union soviétique, ses grandes conquêtes et son barbare héritage, ses possibilités socialistes et ses plaies sociales.

La bureaucratie soviétique affirme : « L'Etat, c'est nous ; le socialisme, c'est nous ! » De son côté, la réaction mondiale essaie de présenter les crimes de la bureaucratie comme des crimes du socialisme. Nous, révolutionnaires marxistes, nous disons : « La bureaucratie n'est pas la révolution ; elle n'est qu'une excroissance malade sur la révolution. »

La cause de son développement réside dans l'isolement de l'Union soviétique, l'arriération et la pauvreté de son peuple, dans les grandes défaites du prolétariat mondial. Si cette excroissance continue à grandir sans rencontrer d'obstacle, elle en arrivera à dominer toute la vie de l'organisme et deviendra une nouvelle classe dirigeante qui détruira définitivement les conquêtes sociales de la révolution.

D'autres voudraient continuer à hésiter éternellement, pour n'assumer aucune responsabilité. « Pourquoi, disent-ils, croirions-nous Trotsky plutôt que Staline ? » Il est tout à fait faux de poser la question ainsi. Ceux qui exigent une confiance aveugle, ce sont les régimes totalitaires que dirigent des chefs infaillibles, et c'est également le cas du fasciste Hitler et de l'ex-bolchevik Staline.

Je ne demande pas qu'on me croie. Je propose qu'on vérifie. Le moyen en est très simple. Une commission d'enquête, formée de représentants autorisés du mouvement ouvrier, de la pensée scientifique, du droit, de la littérature et de l'art, doit être créée.

Je profite de votre meeting pour le répéter encore une fois : si cette commission estime que je suis coupable, directement ou indirectement, même seulement de façon infinitésimale, des monstrueux crimes que Staline m'impute, je me livrerai de moi-même, volontairement, aux mains du G.P.U.

Je dois cependant vous prévenir d'avance que Staline n'ac-

ceptera pas mon défi. Il ne peut pas le relever. Il préfère payer les bureaucrates du Comintem et autres individus à la conscience élastique pour contaminer d'autres âmes.

Mais si Staline recule devant une commission d'enquête, vous, vous ne reculerez pas. Si Staline est incapable de démontrer que ses accusations sont justes, vous, vous pouvez démontrer qu'elles sont fausses.

Que ceux des « amis » de l'U.R.S.S. qui ont les nerfs fragiles ou un excès de prudence se tiennent à l'écart ! Nous n'avons pas besoin d'eux. Il y a parmi eux pas mal de carriéristes et de bavards. Celui qui se tient à l'écart dans les moments critiques, celui-là, à l'heure des difficultés, trahira le mouvement ouvrier.

Gloire et honneur aux défenseurs sincères de l'Union soviétique qui se sont dressés avec fermeté et courage contre les crimes de la bureaucratie soviétique ! Ils gagneront la confiance et le respect de l'écrasante majorité des travailleurs et des citoyens honnêtes en général. Ils préserveront pour l'avenir le drapeau du socialisme, ce drapeau que la bureaucratie soviétique a souillé. Ils aideront le peuple soviétique à écraser le nouveau despotisme et à établir la démocratie ouvrière.

On ne peut aider le peuple que par la vérité !

Citoyens et amis, exigez impérieusement la création d'une commission internationale d'enquête. Soutenez-la de toutes vos forces !

A bas le poison du mensonge !

A bas les impostures ! Vive la vérité ! Vive le socialisme !

[LE LIVRE SUR LES PROCÈS] ¹

(12 février 1937)

Messieurs.

Je joins ci-inclus le premier chapitre de mon livre sur les procès de Moscou. Il peut vous donner* une idée générale du livre. Ce n'est pas un livre scientifique, ni une sèche analyse juridique, pas seulement un pamphlet politique, mais il essaie de donner l'atmosphère générale des procès, de caractériser les personnes impliquées, etc. J'espère que ce livre pourra être accessible à tous.

L'exposé, pour certaines parties, prend la forme d'un journal, avec des réminiscences du passé. Une partie du livre est consacrée à mes dépositions devant le tribunal norvégien à huis clos sur mon activité politique et particulièrement les procès de Moscou. Je les donne sous la même forme dramatique sous laquelle elles furent réellement présentées. L'importance de cette partie réside dans le fait que mes dépositions furent faites sous serment. Le manuscrit est prêt ; je dois le corriger et la dactylo doit le copier.

Avant de pouvoir signer un contrat avec vous, je dois avoir des réponses aux questions suivantes : 1) Vos propositions, y compris l'avance, concernent-elles seulement les droits américains ou les droits britanniques également ? 2) Qui sera le traducteur ? Je dois me réserver le droit d'accepter ou de refuser le traducteur sur la base de la façon dont il aura rendu les deux premiers chapitres. En tout cas, le traducteur devra m'envoyer des exemplaires de son manuscrit pour révision. 3) Quand pen-

1. Lettre aux éditeurs Harper & Brothers (8447), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Le livre dont il s'agit est celui qui s'appellera en France *Les Crimes de Staline*

sez-vous publier le livre ? A condition que je remette le manuscrit à temps, il ne devrait pas y avoir d'attente pour le traducteur.

Je vous donnerai une réponse définitive après votre réponse aux questions ci-dessus. En tout cas, vous pouvez, si vous jugez que c'est intéressant, utiliser le premier chapitre pour votre
revue

[ENCORE LES ÉDITIONS]^{1 2}

(12 février 1937)

Ma chère amie,

Je n'ai pas reçu de réponse de M. Maule de Doubleday Doran. Je dois interpréter cela comme une réponse négative au sujet de mon nouveau livre. J'ai une autre proposition très séduisante, et si je n'ai pas de réponse le 18 février, je signerai le contrat. Il me faut répéter ce que j'ai déjà dit : aucun tribunal, s'il fallait comparaître devant un, ne considérerait comme possible pour un être humain normal d'écrire un livre calme, historique, sur Lénine^s, au moment où lui, l'auteur lui-même et sa famille, sont sous le coup d'accusations uniques dans l'histoire du monde. Pour m'assurer la possibilité d'écrire un livre sur Lénine, je dois vivre. Pour vivre, je dois être assuré du droit d'asile et d'une sécurité élémentaire : je dois rejeter ces horribles accusations. Mon livre *La Révolution trahie* concerne la préparation de ces accusations et mon nouveau livre, ces accusations elles-mêmes. J'étais et je suis prêt à donner toutes les satisfactions possibles à Doubleday Doran, mais seulement dans la limite des possibilités humaines. Quand ils se bornent à répéter qu'ils ont investi de l'argent et qu'en dépit de tous les événements je dois écrire le livre sur Lénine, je ne comprends pas. Les intérêts des éditeurs sont légitimes, mais les éditeurs doivent également prendre en compte les intérêts de l'auteur, qui sont, dans ce cas, infiniment plus importants et décisifs.

Je veux aussi discuter ici la question de M. Lieber qui

1. Lettre à Sara Weber (10814), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Depuis 1935, les éditions Doubleday Doran insistaient pour que Trotsky donne priorité à l'exécution de son contrat avec eux, par lequel il avait promis de rédiger son livre sur Lénine.

a répondu à une lettre du *New York Times* sur la reproduction de certains chapitres de mon livre sur Lénine comme s'il n'était pas mon agent, mais mon contre-agent³. Il faut éclaircir la situation à cet égard. De Norvège, j'ai essayé de placer les chapitres de *La Révolution trahie* en feuilleton, avec l'aide de M. Lieber (les premiers chapitres ont été envoyés au traducteur il y a plus d'un an). Je n'ai jamais reçu de claire réponse de M. Lieber et maintenant toute l'affaire est compromise et je dois renoncer à des droits de feuilleton. Je dois éviter la répétition de la même histoire avec le livre sur Lénine. C'est pourquoi j'estime nécessaire de définir le statut légal de M. Lieber dans cette affaire.

3. Trotsky commence à avoir des soupçons sur Lieber.

[POUR COLLABORER AVEC MOLINIER]'

(15 février 1937)

LEON DOIT TRANSMETTRE IMMEDIATEMENT
HENRI¹ ² EN MON NOM AFFAIRES COPENHAGUE
ROY AN AVEC EXPLICATION NECESSAIRE STOP LET-
TRE HENRI SUIT ADMET AUCUNE OBJECTION.

1. Télégramme en français adressé à Yvonne Carillon (10197) qui servait de boîte aux lettres à Léon Sedov. Mécontent de ce qu'il appelle la « nonchalance » des « Français », Trotsky exige que soient utilisées les amis de Raymond Molinier.

2. Henri Molinier.

[UN COMPORTEMENT RÉVOLTANT¹]

(15 février 1937)

La conduite des Parisiens est tellement révoltante que je ne trouve pas de mots pour la qualifier. Aujourd'hui j'ai reçu ta lettre (n° 1 du 1^{er} février) dans laquelle, comme d'habitude, tu manques de précision et, comme d'habitude, tu promets pour l'avenir toutes sortes de merveilles. Tes excuses m'ont quelque peu ennuyé. Quant à tes promesses, j'ai depuis longtemps cessé d'y croire. Voilà déjà quatre mois, plus exactement cinq, que j'attends les témoignages élémentaires au sujet de Copenhague. Us auraient dû être publiés tout de suite après le premier procès. On me les a promis dix fois de Paris. J'ai voulu transmettre l'affaire à Henri. Tu m'as enjoint de n'en rien faire : « Nous nous en occupons immédiatement ; si nous ne le faisons pas, tu pourras alors t'adresser à Henri. » Depuis, plus de trois mois se sont écoulés. Deux nouveaux procès se sont déroulés. Au lieu de témoignages, je reçois tes plaintes au sujet de Naville. Comme si vous n'aviez pas pu, pendant tout ce temps, réunir dix fois un groupe de gens informés, rédiger avec eux un document et le faire signer. J'ai écrit, dès le début, qu'un ouvrage littéraire était certes important, mais que le problème ne serait résolu que par une commission d'enquête ou un tribunal. C'est pourquoi le plus important est d'établir des documents précis et des témoignages rédigés conformément à la loi. J'ai demandé que l'on me donne leurs noms [de ceux qui composent] la commission qui s'en occupe. Je n'ai jamais pu obtenir de réponse. N'est-ce pas honteux ? Ceux qui font preuve de négligence dans une affaire dont dépendent le sort et la vie de centaines de personnes ne méritent pas la moindre confiance. Je ne

1. Lettre à L. Sedov (7536), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

peux me pardonner de ne pas m'être adressé à Henri dès le début : avec lui, les témoignages auraient été publiés depuis longtemps.

J'ai envoyé aujourd'hui un télégramme exigeant que toute l'affaire lui soit confiée. Je lui écris, en même temps, pour lui demander de nous prêter son concours, malgré notre rupture politique.

La presse américaine n'a pas parlé de la date du rendez-vous » avec Romm². Ce fait a une importance capitale. Jusqu'à présent, nous n'avons pas la *Pravda*. N'était-il vraiment pas possible de donner une brève interview à la presse américaine ou de m'envoyer un télégramme sur l'erreur du G.P.U. ? Je n'ai appris ce fait qu'avec un immense retard, par ta lettre dans laquelle, en outre, tu réagis exactement de la même façon que pour Copenhague : « Il sera facile de le prouver. » Facile de le prouver à ceux qui voient l'affaire de façon sérieuse. Je suis persuadé que vous ne prouverez rien, ni jamais, ou bien que vous ne ferez que vous apporter des preuves les uns aux autres dans d'innombrables discussions. Alors qu'il suffirait d'une demi-heure pour élaborer un document et de deux jours pour rassembler les signatures et les faire certifier par un acte notarié ! C'est de la négligence qui frôle la trahison. Il est difficile de dire d'où viennent les coups les plus durs, de Paris ou de Moscou. Pour toutes ces questions, je m'adresserai dorénavant uniquement à Henri, car je n'ai plus un grain de confiance en vous.

Au télégramme qui demandait s'il était possible de mettre le *Livre rouge* en appendice à mon livre, j'ai répondu : « Oui, si Sedov est d'accord. » J'espère que cela règle le problème. Quant à l'idée de grouper mon nouveau livre et l'ancien, elle est absurde, car cela signifierait de nouveau un retard catastrophique. Au vu de mes expériences, je mènerai les pourparlers avec l'Angleterre directement d'ici. Le nouveau livre ne vous concerne absolument pas. Sortez enfin l'ancien du marais et je pousserai un soupir de soulagement.

Tu ne dis rien à propos de la deuxième édition française de *La Révolution trahie*. Si toutes vos lettres étaient exactes, la première édition aurait dû être épuisée depuis longtemps. Cependant, aucune nouvelle de la seconde. Comment l'expliquer ?

2. Les aveux du « témoin » Romm indiquaient qu'il avait rencontré Trotsky près de Paris en juillet, et Trotsky pouvait prouver qu'à cette date il n'avait pu y être. Il écrivait un article là-dessus le jour même.

Je n'ai pas non plus d'informations ni sur l'édition tchèque, ni sur l'édition néerlandaise, ni sur aucune autre.

J'enverrai dans deux ou trois jours une première partie du manuscrit (50 pages) : il faut juste, maintenant, le dactylographier.

Je n'ai pas l'intention de lire la lettre de Ciliga. Le *Biulleten* n'est pas fait pour que Ciliga nous y donne des leçons. Tu l'as dérouté par tes propos libéraux sur la possibilité, « une seule fois », de publier un article chez les mencheviks. Maintenant c'est irréparable³. Il n'aura pas de place chez nous tant qu'il ne deviendra pas plus intelligent politiquement. Pour cela, il faut qu'il abandonne l'idée qu'il a des choses à nous apprendre et qu'il se mette, au contraire, à apprendre de nous. Je rejette avec indignation la proposition de publier ses verbiages absurdes puisqu'ils sont par principe faux, opportunistes et incontestablement néfastes pour Ciliga, en admettant qu'il soit encore possible de le sauver.

Il faut surseoir aux procès en Suisse et ailleurs. Pour un procès, il faut une direction sérieuse. Vous n'avez pas un seul homme capable de diriger cette affaire. L'avocat, nous l'aurions, bien sûr, grâce à la publicité. Cependant vos maladresses et votre manque de moral sont tels qu'un échec est inévitable. Les conséquences de cet échec seraient épouvantables et je doute que l'on pourrait y remédier. C'est pourquoi j'exige de façon catégorique que ces procès soient oubliés. Désormais, tout sera transféré en Amérique. J'écris en même temps à New York pour qu'en aucun cas ils ne vous envoient d'argent pour les procès.

En conclusion, je dirai seulement que je n'ai pas connu, au cours de ces derniers mois, malgré tout ce que j'ai dû endurer, de jour plus pénible qu'aujourd'hui, lorsque j'ai reçu ta lettre : j'ai décacheté l'enveloppe persuadé de trouver les témoignages : au lieu de cela, rien que des plaintes et des promesses. Pendant ce temps, ici, la commission va pouvoir commencer ses travaux dès les prochaines semaines.

3.L'année précédente, il y avait eu un vif conflit entre Trotsky et Sedov. Sedov avait dit à Ciliga qu'il pouvait parfaitement, une fois en passant, publier un article signé de son nom dans un journal menchevique. Pour Trotsky, une telle publication était un motif de rupture avec Ciliga.

ROMM FRÉQUENTAIT LES ALLÉES SOMBRES DE PARIS¹

(15 février 1937)

Vladimir Romm, l'ancien correspondant à Washington du journal de Moscou *Izvestija*, a affirmé au cours du récent procès qu'il m'avait rencontré dans une allée d'un parc proche de Paris. Les agences d'information américaines n'ont pas donné de détails sur cette rencontre. Et les journaux de Moscou avec les comptes rendus du procès ne sont pas encore arrivés.

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends par une lettre de mon fils que ma prétendue rencontre avec Romm se serait produite, selon les comptes rendus de la *Pravda*, en juillet 1933. Cette date dévoile la falsification d'un seul coup.

Le 24 juillet 1933, je suis arrivé de Turquie avec ma femme et mes secrétaires à Marseille, où nous avons été reçus par des représentants de la police française qui nous a immédiatement dirigés non sur Paris, mais vers Royan, sur la côte atlantique, une station balnéaire proche de l'embouchure de la Gironde.

Le préfet du département de Charente-Inférieure² a été aussitôt informé de notre arrivée par un télégramme secret de Paris (nos passeports, pendant notre séjour en France, n'étaient tamponnés que par de hauts fonctionnaires de la Sûreté nationale à Paris).

Nous vivions à Royan, comme de façon générale en France, incognito. Ayant déjà été malade à bord du bateau, je suis resté à Royan deux mois environ dans un état de grande fai-

1. Article (T 4102) publié dans le *New York Times*, 16 février 1937. Traduit de l'anglais.

2. La Charente-Inférieure est devenue plus tard la Charente-Maritime.

blesse, sous la surveillance d'un médecin^{3 4}. A Royan, j'ai reçu plus d'une trentaine d'amis de différents pays, vingt environ de Paris, sept de Hollande, deux Belges, deux Allemands, trois Anglais, un Suisse', etc.

Tous sont venus à Royan parce que, du fait de mon état de santé autant que de l'opinion de la police, je ne pouvais me rendre à Paris. Le propriétaire pourra certainement confirmer que nous sommes restés dans cette maison du 25 juillet à la fin de septembre.

Je peux ajouter que le premier jour de notre arrivée à la maison de campagne, un incendie a éclaté qui a attiré l'attention des voisins sur nous. A la fin septembre, ma femme et moi, accompagnés de deux amis, et toujours avec l'autorisation de la police, sommes allés de Royan dans les Pyrénées, où nous avons vécu trois semaines à Bagnères, et, de là, fin octobre, nous sommes venus à Barbizon, à deux heures de Paris.

3. Il s'agissait d'un médecin de Reichenberg en Tchécoslovaquie, le Dr Franz BRETH (né en 1890), l'oncle du dirigeant trotskyste Jiri Kopp.

4. La liste établie par le secrétaire de Trotsky à Hflnefoss, Erwin Wolf, sur la base des archives, comporte 52 noms de militants. Ce sont : Bauer (cf. n. 4, p. 374), Barton (pseudonyme d'un homme d'affaires de Reichenberg), Jean BEAUSSIER (né en 1912), un jeune enseignant, l'Italien Pietro Tresso, dit BLASCO (1893-1944 ?), ancien dirigeant du P.C.I., puis la Nouvelle Opposition italienne (N.O.I.), René COURDAVAULT (né en 1896), un ostréiculteur voisin, Yvan CRAIPEAU (né en 1911), dirigeant des jeunesses léninistes, Feroci, alias l'Italien Alfonso LEONETTI (né en 1895), ancien du P.C.I., de la N.O.I. et membre du S.I., Gourbi!, Julian GUMPERZ (1899-1972), un ancien communiste allemand collaborateur de l'Ecole de Francfort, Jan Frankel cf. n. 6, p. 124), Walter Held (cf. n. 8, p. 28), un « ingénieur américain retour de l'U.R.S.S. » dont nous n'avons pu retrouver le nom, Jacques DE KADT (né en 1897), un ancien dirigeant du parti communiste néerlandais devenu dirigeant de l'O.S.P., Jean de Lastérale de Chavigny (cf. n. 8, p. 357), Raymond Leprince, (cf. n. 8, p. 357), Léon LESOIL (1892-1942), employé des mines, dirigeant de Charleroi et de la section belge, Véra Lanis, la compagne de Raymond Molinier, René LHUILIER (1909-1968), ouvrier coiffeur, Jeanne MARTIN DES PALLIERES (1897-1961), épouse de Raymond Molinier et compagne de Léon Sedov, Raymond Molinier (cf. n. 2, p. 320), Henri Molinier (cf. n. 2, p. 313), Jean Meichler (cf. n. 2, p. 320), Pierre Naville (cf. n. 8, p. 33), Walter Nelz (cf. n. 2, p. 333), Maurice Parijanine (Maurice DONZEL (1885-1937), traducteur de Trotsky), John Paton (cf. n. 7), Pierre RIMBERT, pseudonyme de Pietro Torielli (né en 1910), Rudolf KLEMENT (1910-1938), secrétaire de Trotsky depuis quelques mois, Willy SCHMUSZKOWITZ (né en 1910), dit Schmidt, militant allemand originaire de Danzig, Peter J. SCHMIDT (1896-1952), dirigeant de l'O.S.P. néerlandais, Charles Andrew SMITH (né en 1895), dirigeant de l'I.L.P. britannique et sa femme, un militant nommé Saval, Léon Sedov, Fritz STERNBERG (1895-1963), un économiste du S.A.P., Henk Sneevliet (cf. n. 6) et sa femme Mien ainsi que trois autres militants hollandais du R.S.P., Jean van Heijenoort (cf. n. 4, p. 124) Georges VEREEKEN (1896-1978) à l'époque dirigeant de la section belge et membre du S.I., Mitsos YOTOPOULOS (1901-1965) dit Vitte, dirigeant des archéomarxistes grecs et membre du S.I., le dirigeant du S.A.P. allemand, ancien dirigeant du K.P.D. Jakob WALCHER (1887-1970) Sara Weber (cf. n. 2, p. 228), Ségal, un collaborateur de Raymond Molinier, Hartmann — pseudonyme du Dr Breth (cf. n. 3), sans oublier André Malraux (cf. n. 5).

Ainsi, les rapports de police — ainsi' que le témoignage de nombreux témoins parmi lesquels des hommes aux noms très connus comme l'auteur français André Malraux \ le député hollandais Sneeveliet⁵ ⁶, l'ancien secrétaire de l'Independent Labour Party John Paton⁷, et d'autres — peuvent prouver avec une absolue précision que je suis resté malade dans le sud de la France de la fin de juillet au début d'octobre à un endroit situé à plusieurs centaines de kilomètres de Paris.

Cependant Vladimir Romm a déclaré qu'il m'avait rencontré en juillet dans le Bois de Boulogne, près de Paris. Comment expliquer cette nouvelle fatale erreur du G.P.U. ? Très simplement : le G.P.U. ne savait pas où j'étais et le prétendu conspirateur Romm ne le savait pas plus que le G.P.U.

Il faut rappeler qu'à cette époque, les relations entre les gouvernements français et soviétique n'étaient pas bonnes. A Moscou on ne me qualifiait pas autrement que d'agent de la Grande-Bretagne et de la France. La presse soviétique affirmait même que j'étais venu en France avec l'objectif d'aider le président du conseil d'alors, Edouard Daladier, à préparer une invasion armée de l'Union soviétique⁸.

Il ne pouvait par conséquent pas exister de relations étroites entre le G.P.U. et la police française. Le G.P.U. ne savait que ce qui était publié sur moi dans les journaux. De plus, je me suis rendu à Royan dans le plus grand secret, en sorte que la presse française a immédiatement perdu notre trace.

Le G.P.U. est parti de la supposition que j'étais allé tout de suite de Marseille à Paris et de là peut-être en province. Pour éviter de faire une erreur, le G.P.U. a choisi le premier jour de mon arrivée en France fin juillet, pour ma prétendue rencontre avec Romm dans le Bois de Boulogne.

Mais en faisant précisément cette supposition, le G.P.U. a commis une erreur parce que, comme je l'ai dit, j'allai directement à Royan et n'en bougeai pas de deux mois.

5. André MALRAUX (1901-1976) s'était révélé comme un grand romancier. Trotsky admirait son talent d'écrivain.

6. Henricus ou Henk SNEEVLIET (1883-1942), cheminot hollandais, militant pendant de nombreuses années dans les Indes néerlandaises, avait été l'envoyé spécial de l'I.C. en Chine (sous le nom de Maringj à l'époque de la fondation du P.C. chinois. Il avait rompu avec le P.C. néerlandais pour former le R.S.P. qui se préparait à rejoindre la L.C.I.

7. John PATON (1886-1977) était l'un des chefs de la gauche de l'Independent Labour Party britannique.

8. Trotsky devait présenter à la commission d'enquête des coupures de presse de *L'Humanité* des 24, 25, 26 juillet et du 29 août 1933 lesquelles expliquaient qu'il n'avait obtenu le visa français que pour lui permettre de mieux préparer l'invasion de l'U.R.S.S.

Il semble qu'un mauvais sort poursuive le G.P.U. chaque fois qu'il essaie de mettre sur pied une rencontre entre moi et ses victimes, ou, de façon générale, chaque fois qu'il tente d'introduire une parcelle de précision dans le courant informe des aveux

Holzman choisit l'hôtel Bristol à Copenhague, démoli quinze ans auparavant, comme lieu d'une rencontre avec mon fils, qui, exactement au même moment, novembre 1932, se trouvait à Berlin.

Piatakov est venu en avion à Oslo à une époque, décembre 1935, où pas un seul avion étranger n'a atterri à Oslo.

Finalement, Vladimir Romm m'a rencontré dans les allées du Bois de Boulogne à une époque où je gardais le lit à des centaines de kilomètres de Paris.

Toutes ces circonstances peuvent être vérifiées avec une précision totale devant n'importe quelle commission d'enquête.

Ces preuves sont plus convaincantes que les réflexions de M. Duranty sur l'âme slave

9. La répétition d'erreurs » de ce genre, parfois aisément décelables tout de même, peut suggérer l'hypothèse d'un sabotage discret délibéré, de la part de certains enquêteurs ou même d'accusés apparentement¹⁰ Duranty correspondant du *New York Times*, ne fut que le "rentier à invoquer une explication qui devait avoir un énorme et durable succès, celle de « l'âme slave » pour les procès de Moscou !

[IL FAUT DES TÉMOIGNAGES¹]

(16 février 1937)

Cher Camarade Henri^{2 3 4},

Je vous écris cette lettre pour une raison bien spéciale, mais extrêmement importante et urgente. Il s'agit des témoignages concernant mon séjour à Copenhague et à Royan. Vous savez que Holzman, Berman-Iourine et Fritz David ont affirmé m'avoir rencontré à Copenhague. D'autre part, Vladimir Romm a déclaré m'avoir rencontré en juillet 1933 au Bois de Boulogne. J'ai formulé il y a déjà quelques mois une série de questions bien précises concernant mon séjour à Copenhague *. Léon vous transmettra la copie de ces questions. La tâche des témoins est bien simple. Il faut expliquer qui a loué la maison et comment, l'ordre intérieur de celle-ci, comment les visiteurs pouvaient pénétrer, dans quelle chambre je travaillais, est-ce que je restais seul à la maison, est-ce que j'en sortais seul, etc. Il faut aussi préciser avec l'aide de la presse quand précisément la nouvelle de la mort de Zinoviev, qui s'est ensuite avérée fausse, nous est parvenue à Copenhague, et tous les faits qui sont liés à cet épisode : nos deux courts « discours » sur Zino-

1. Lettre à Henri Molinier (19650), avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Henri MOLINIER (1898-1944), ingénieur chimiste, avait été pendant des années un véritable « fondé de pouvoirs » de Trotsky et son homme de confiance dans les relations avec les autorités ou les éditeurs. Il avait suivi son frère Raymond dans l'affaire de *La Commune*, puis la scission qui avait donné naissance au P.C.I. Malgré leurs divergences politiques, Trotsky lui gardait confiance et amitié.

3. A la fin de novembre 1932, Trotsky était allé à Copenhague, à l'invitation des étudiants socialistes danois pour faire une conférence sur la révolution russe. Les trois hommes mentionnés ci-dessus, accusés au procès des seize, affirmaient l'y avoir rencontré.

4. *Œuvres*, 11, pp. 206-214.

viev⁵, etc., parce qu'il ne faut pas oublier qu'aucun des « conspirateurs » n'a mentionné que, pendant mon séjour à Copenhague, la nouvelle de la mort de Zinoviev, c'est-à-dire du chef du centre terroriste intérieur^{6 7}, nous est parvenue.

Quant à Royan, le problème est encore plus simple. Il s'agit de recueillir tous les témoignages des personnes qui nous ont visités à Royan où je suis resté malade depuis le premier jour de l'arrivée, le 25 juillet, jusqu'aux premiers jours d'octobre (il serait bien de préciser la date). Le témoignage sur notre voyage dans les Pyrénées et notre séjour là-bas est quasi nécessaire ainsi que notre voyage à Barbizon. Il s'agit d'établir définitivement que je suis allé directement de Marseille à Royan sans passer par Paris, que je suis resté à Royan sans me déplacer pendant plus de deux mois, et qu'ainsi l'entrevue au Bois de Boulogne au mois de juillet n'a pu avoir lieu '.

Je crois que les témoignages sur ces deux affaires pourraient bien être rassemblés dans les deux ou trois jours. Il est nécessaire de faire légaliser les signatures. Il serait très important d'avoir le texte du télégramme reçu par le préfet de Charente-Inférieure concernant notre arrivée à Saint-Palais près de Royan. Van ^{8 9} vous envoie sa déposition sur cette question. Je ne dois pas expliquer l'importance de ce témoignage, étant donné que j'espère pouvoir bientôt le présenter devant une commission d'enquête autorisée '.

Je serais bien heureux d'avoir des nouvelles sur votre santé. Nous respirons, avec Natalia, beaucoup mieux ici qu'en Norvège. La santé est satisfaisante. Seulement le sort de Serge pèse d'un grand poids sur la vie de Natalia. Quant aux procès de Moscou, je crois que c'est le commencement de la débâcle du stalinisme.

Mes saluts les plus chaleureux.

5.Des dépêches de presse ayant annoncé la mort de Zinoviev, Trotsky avait improvisé deux oraisons funèbres.

6.Au procès des « seize », Zinoviev avait été accusé d'être le chef du « centre ».

7.Il semble bien que le G.P.U. avait bel et bien perdu la trace de Trotsky à son arrivée à Marseille et que le gouvernement français ne lui avait donné aucune information. Mais il fallut aux amis de Trotsky reprendre la route avec son chauffeur pour reconstituer l'itinéraire et trouver les témoignages nécessaires.

8.Van Heijenoort, venant d'Europe par les Etats-Unis, était arrivé à Mexico en même temps que les Trotsky.

9.Trotsky pensait que toute l'activité devait être concentrée sur la commission d'enquête dont il espérait qu'elle allait être mise sur pied à New York.

[DES TÉMOIGNAGES SUR LA NORVÈGE]

(17 février 1937)

Mon cher Held,

Je vous prie d'organiser les témoignages sur le prétendu voyage de Piatakov à Oslo* ^{2 3} et tous les autres incidents qui se rapportent à la Norvège. Par témoignage, j'entends une déposition signée et légalisée par-devant notaire. Il s'agit de donner le tableau complet de notre vie à Weksal, la liaison intime avec la famille Knudsen. Tous nos hôtes passaient par leur appartement, tous étaient présentés aux membres de la famille, tous mangeaient à la même table. Tous nos visiteurs étaient ainsi connus par les membres de la famille. Soit de H0nefoss à Weksal, soit de Weksal à H0nefoss, tous les visiteurs étaient conduits dans la voiture de Knudsen ou dans un taxi qui était appelé par les membres de la famille Knudsen. Je ne me déplaçais jamais seul. La plupart du temps, c'était dans la voiture de Knudsen, conduite par lui-même, en compagnie de ses collaborateurs et des membres de la famille Knudsen, etc. Pourrait-on faire la même chose avec les autorités de l'aérodrome de Kjeller'? Il faudrait donner aussi la critique des dépositions du *Tidens Tegn* qui, comme je le supposais depuis longtemps, est soudové nar les staliniens

, L Lettre à W. HELD (8511), avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Trotsky ne savait pas encore que ce travail de « vérification » des « aveux » de Piatakov avait déjà largement été réalisé par Konrad Knudsen.

3. Le directeur de l'aéroport de Kjeller, M. Gulliksen refusa l'attestation que lui demandait l'avocat envoyé par Held, mais confirma en revanche ses déclarations publiques comme le désirait Trotsky

4. Le ^{j⁰¹¹¹??1} conservateur *Tidens Tegn* s'était déjà distingué en 1936 en publiant le 8 octobre une fausse interview de Pierre Na ville. Il venait d'émettre l'hypothèse selon laquelle l'avion de Piatakov aurait pu se poser sur un lac glacé dans les environs de la cabane où Trotsky avait passé quelques jours autour de Noël 1935

[MISSION DE CONFIANCE] ¹

(17 février 1937)

■ Mon cher ami^{2 3 4},

Je vous remercie chaleureusement pour votre voyage à Londres et pour votre action de sauvetage de mon livre. Le retard est naturellement irréparable, surtout politiquement, mais vous avez fait tout ce qu'on pouvait faire dans une situation compromise.

Je m'adresse maintenant à vous pour une autre affaire, encore plus importante. Depuis le mois de septembre, j'ai demandé par des lettres incessantes adressées surtout à Paris, qu'on formule par écrit les témoignages de Copenhague, et qu'on les légalise chez un notaire. Il s'agit pour le premier procès surtout de l'histoire de Copenhague. J'ai formulé un questionnaire que j'ai envoyé par l'intermédiaire de Puntervold. Léon doit en avoir un exemplaire, Held aussi, sûrement les camarades de Copenhague. Je n'ai jamais rien reçu, sinon des promesses vagues. Il y a quatre mois que j'ai voulu m'adresser à Henri', qui est, de beaucoup, plus sûr et plus sérieux. Léon m'a arrêté. Il m'a promis solennellement d'envoyer les témoignages immédiatement. J'ai reçu à l'époque une lettre de Naville 'abondant dans

1. Lettre à E. Wolf (10879) avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Erwin WOLF (1902-1937) était né en Tchécoslovaquie dans la minorité germanophone. Etudiant à Berlin, il avait rejoint l'Opposition de gauche, puis émigré en France en 1933. Coopté successivement à la direction du comité à l'étranger de la section allemande, puis au S.I., il avait été secrétaire de Trotsky d'octobre 1935 à juillet 1936. Revenu en septembre il avait été arrêté et brutalement expulsé. Il était membre du S.I. et fixé à Bruxelles mais avait effectué plusieurs ouvrages en Grande-Bretagne.

3. Henri Molinier.

4. Pierre Naville était à cette époque l'un des dirigeants du P.O.I. H était l'adversaire n° 1 de Raymond Molinier, le frère d'Henri, depuis des années.

le même sens. Quatre mois se sont passés. De nouveaux procès ont eu lieu. Pas de témoignages. On ne peut pas imaginer une attitude plus criminelle ! Je me suis adressé à Henri, mais il ne pourra rassembler que les témoignages de membres de son groupe. C'est important, mais ce n'est pas suffisant. Il faut faire la même chose pour les autres camarades. Je vous confie cette mission personnellement, à vous et à Held.

Outre la question de Copenhague, il y a celle de Royan, la prétendue rencontre avec Romm au Bois de Boulogne. Pourrait-on avoir sur cette question un témoignage de notre docteur ⁵ ? Je ne m'en servirai que devant la commission, sous condition de discrétion complète, pour ne pas le compromettre. Mais sa déposition est très importante. Il sait mieux que quiconque que je ne pouvais me déplacer, que même une promenade de quinze minutes me mettait en sueur, etc.

Les camarades italiens qui m'ont visité à Copenhague comme à Royan peuvent aussi donner leur témoignage sous la même condition : celle d'une discrétion absolue pour ne pas les compromettre. Mais il faut que tous ceux qui étaient à Copenhague ou à Royan fassent leur déposition. Van ajoutera à cette lettre la liste des camarades qui sont venus à Royan. Il faut agir avec l'extrême énergie. Ne pas perdre de temps, parce que j'attends d'une semaine à l'autre la création de la commission d'enquête. Il faut entrer personnellement en relations avec Henri. Il s'agit d'une question judiciaire. On peut être en lutte politique intransigeante, mais on ne peut à cause de cela éliminer des témoins précieux.

Je ne nomme que deux épisodes, Copenhague et Royan, mais il y en a d'autres, très importants. Il ne faut rien omettre. Il y a beaucoup de choses dans le dernier procès dont je n'ai pas encore le compte rendu dans la *Pravda*. Il faut envoyer ici toutes les dépositions des témoins, tous les documents en deux copies, l'une pour moi, l'autre pour le comité de New York. Il faut arrêter les procès en Suisse, Belgique, etc., puisque, sans direction sur place, ils ne peuvent finir que par un fiasco. Il faut concentrer tous les efforts pour l'instant sur l'Amérique. Après le succès, qui est sûr, on pourra peut-être fustiger un peu les canailles d'Europe.

En me demandant par télégramme 2 500 couronnes norvé-

⁵. Médecin à Reichenberg, en pleine zone dominée par les nazis le Dr Franz Breth souhaitait conserver l'anonymat et ne voulait pas que l'on sache qu'il donnait ses soins à Trotsky.

m'envoyait simultanément dépositions et documents. Je n'ai rien reçu. A-t il retenu des dépositions de témoins ? Mais c'est un crime. M'a-t-il trompé par télégramme ? Ce serait un autre crime. Il faut éclaircir cette question. Où sont les dépositions des témoins de Copenhague ? Est-ce que Falk a fait sa déposition ? (Ces questions sont adressées plutôt à Held qu'à vous. Je dois dire que la documentation que m'envoie Held est toujours exacte et abondante et je l'en remercie beaucoup.) Je voudrais proposer à Théodore⁶ une commission de contrôle pour les Français responsables de cette nonchalance criminelle. Je le ferai en son temps. Pour l'instant, je vous prie de ne rien confier à Paris, mais [de] vérifier tout personnellement jusqu'à l'envoi de la lettre recommandée par avion.

6. Théodore est depuis des années le nom de code du secrétariat international.

[CE QU'IL FAUT FAIRE]¹

(18 février 1937)

Cher Camarade Held,

J'inclus une copie de la lettre que m'a adressée le camarade Solow et une copie des treize questions précises que j'ai posées à Piatakov.

Je ne sais pas si Knudsen était absent ou s'il était embarrassé par sa position officielle dans le parti. En tout cas, il faut que toutes ces treize questions soient attentivement analysées par tous les gens concernés et nous aurons des témoignages corrects sous la forme d'attestations. Il faut étudier à la loupe les déclarations de Piatakov. Je vous rappelle à vous et aux autres que ni moi ni Natalia ne pouvions appeler qui que ce soit au téléphone parce que nous ne parlions pas norvégien. C'est pourquoi nos communications téléphoniques (pour un taxi pour Piatakov, par exemple) ne pouvaient être faites que par un membre de la famille Knudsen ou par Wolf.

La commission d'enquête pourra commencer à fonctionner prochainement et il nous faudra les attestations aussi tôt que possible.

• 1. Lettre à W. Held (8512), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[GARDER LE SENS DES PROPORTIONS^{1 2 3}]

(18 février 1937)

Cher Ami,

Je viens de recevoir de Léon (Sedov) un télégramme affirmant que les relations personnelles rendent impossible toute collaboration avec Henri [Molinier]. Je n'y comprends rien. S'il s'agissait d'un procès, l'invitation des frères Molinier et de Meichler¹ serait absolument indispensable et ils ne pourraient se récuser. Il ne s'agit pour l'instant que d'une commission d'enquête, mais c'est le prélude d'un procès éventuel. Il y a des circonstances que seuls les frères Molinier et Meichler peuvent préciser et confirmer : le voyage de Marseille à Royan², la location de la maison, la pression sur le propriétaire pour hâter la signature du contrat, le voyage de Royan dans les Pyrénées. etc. Et aussi la location de la maison de Copenhague³, le déplacement pour une nuit dans le pensionnat aux environs de

1. Lettre à Wolf (10880), avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Raymond MOLINIER (né en 1904) avait été un des fondateurs de *La Vérité* puis le dirigeant, très critiqué, mais soutenu par Trotsky, de la Ligue communiste, puis du G.B.L. En 1935, il avait lancé *La Commune*, ouvrant ainsi « la crise française ». Après une brève réunification au sein du P.O.I., exclu, il avait pris la tête du P.C.L. en 1936. Jean MEICHLER (1898-1941), représentant de commerce, avait toujours été proche de Molinier et était, de même qu'Henri Molinier, membre du P.C.I. Ces trois hommes étaient considérés par Léon Sedov comme des adversaires politiques, ce qui ne justifiait pas, aux yeux de Trotsky, son refus de les associer à la campagne contre le procès.....

3. Les trois militants en question avaient organisé les déplacements de Trotsky qui avait d'ailleurs toujours été accompagné de l'un d'eux.

4. Les frères Molinier avaient loué à Copenhague pour l'hébergement de Trotsky la maison d'une danseuse qui se trouvait en Argentine.

Copenhague ⁵ ⁶, etc. Comment pouvons-nous renoncer à ces témoignages absolument indispensables pour des raisons qui n'ont rien à faire avec le procès ? Vraiment, il faut avoir perdu toutes les perspectives et toutes les proportions pour vouloir écarter des témoignages extrêmement précieux. Ma lettre à Henri * garde toute sa valeur. Je vous prie d'entrer avec lui en relations officielles, en m'envoyant la copie de votre lettre. Je trouve nécessaire même une entrevue de la part de quelqu'un qui n'a pas eu de conflit personnel.

5. La presse ayant découvert l'adresse de Trotsky il avait fallu lui trouver un autre gîte.

6. Cf. p. 313.

[DISCUSSION PUBLIQUE SEULEMENT]¹

(18 février 1937)

Cher Camarade Solow,

Je reçois toutes vos lettres avec plaisir et gratitude. Je vous enverrai la série des questions concernant Romm quand j'aurai reçu les exemplaires de la *Pravda* avec le compte rendu du procès. Les seules copies du *Times* que je possède donnent des résumés vagues du témoignage de Romm sans mentionner les dates et lieux nécessaires. Si vous avez un matériel plus achevé, il me le faut tout de suite. Je ne peux pas comprendre pourquoi la *Pravda* met aussi longtemps à arriver ici. Ce serait bien d'envoyer les numéros concernant le procès par avion. Deuxièmement, j'envoie une lettre à Oslo sur les attestations. De même à Paris, etc.

Je n'ai pas envie de recevoir Freda Kirchwey². Je ne peux pas discuter personnellement avec un homme ou une femme qui a des doutes sur la question de savoir si je ne suis pas un allié de Hitler ou du Mikado. Je lui donne pleine autorisation de subir ces doutes chez elle, pas chez moi. Je regrette d'avoir reçu Waldo Frank³. J'ai le droit de me demander si ces gens

1. Lettre à H. Solow (10476), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Freda KIRCHWEY (1893-1976), journaliste depuis 1916, dirigeait depuis quelques mois le journal *The Nation*, avec lequel Trotsky avait voulu rompre le 10 février du fait de la position qu'il, avait exprimée au sujet du second procès de Moscou. Etant donné l'influence de ce journal dans la « gauche » américaine, Solow espérait convaincre Freda Kirchwey et souhaitait donc que Trotsky accepte de la recevoir.

3 Waldo FRANK (né en 1899), écrivain connu et proche du communisme avait également une position de doute sur les procès de Moscou et Trotsky sur les instances de ses camarades américains, l'avait reçu Il était revenu en déclarant que Trotsky était « fou », puisque, sur ce point il « croyait détenir la vérité ».

ne sont pas agents du G.P.U., mais ils n'ont pas le droit de se demander si je suis un agent de l'Allemagne ou du Japon, et quand ils persistent dans leur stupidité, ils n'ont pas le droit de me déranger dans ma propre maison. *Je* puis expliquer cette question publiquement, devant les masses : ce n'est pas là sacrifier ma dignité, parce que c'est mon travail et mon devoir d'éclairer les masses. Mais je ne peux pas considérer un bourgeois borné comme un super-arbitre sur mon travail et ma vie. A l'avenir, prenez en considération à l'avance ces questions, je vous prie.

[POUR L'AJOURNEMENT DES PROCÈS¹]

(18 février 1937)

ABSOLUMENT NECESSAIRE AJOURNER PROCES
TCHECOSLOVAQUIE SUISSE JUSQUE RESULTATS
COMMISSION ENQUETE AMERICAINE STOP AVOCATS
DOIVENT ATTENDRE MES DEPOSITIONS COMPLETES
STOP LETTRE SUIT.

¹ Télégramme, en français, à L. Sedov (10199), avec la permission de la Houghton Library.

[MERCİ POUR LES NOUVELLES^{1 2}]

(18 février 1937)

Ma chère Camarade Eleanor^a,

Merci de tout cœur de votre excellente lettre sur le grand meeting³. Je l'ai lue avec une véritable émotion et j'ai été largement consolé de n'avoir pas parlé par le succès du meeting. Je sens désormais, d'après toutes les lettres que je reçois de New York, que l'état d'esprit de nos camarades est ferme et optimiste et je suis très satisfait de cet heureux tournant général dans notre situation. De nouvelles réactions de la part de l'ennemi sont possibles et même inévitables, mais notre montée ultérieure est assurée. Mes salutations les plus chaleureuses à vous et à tous nos amis.

1. Lettre à Elinor Rice -(9787), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Elinor RICE compagne de George Novack, l'avait accompagné à Mexico lors de l'arrivée des Trotsky et avait passé quelques semaines auprès d'eux. La faute d'orthographe (Eleanor pour Elinor) est de Trotsky.

3. Il s'agit bien entendu du meeting du 9 février, à l'hippodrome

[LA REVOLUTION ESPAGNOLE PEUT SAUVER L'EUROPE]¹

(19 février 1937)

Ai-je ou non donné des «instructions » pour que le front républicain soit soutenu par des volontaires ? Je n'ai donné d'instructions à personne. De façon générale, je ne donne d'ailleurs pas d'instructions. J'exprime mon *opinion* dans des articles. *Seuls des lâches, des traîtres ou des agents du fascisme peuvent renoncer à aider les armées républicaines espagnoles.* Le devoir élémentaire de tout révolutionnaire est de lutter contre les bandes de Franco^{2,3}, de Mussolini et de Hitler.

Le P.O.U.M. se situe à la gauche de la coalition gouvernementale espagnole et en partie dans l'opposition. Ce parti n'est pas « trotskyste ». J'ai à maintes reprises critiqué sa politique, malgré la chaude sympathie que j'éprouve pour l'héroïsme avec lequel les membres de ce parti, surtout sa jeunesse, combattent au front. Le P.O.U.M. a commis l'erreur de participer à la combinaison électorale du Front « populaire », sous le couvert de laquelle le général Franco a hardiment préparé des mois durant l'insurrection qui ravage aujourd'hui l'Espagne. Un

1. Réponse (T 4104-2) aux questions du correspondant de l'agence Havas à propos de l'Espagne. Traduction française de 1937 revue et corrigée.

2. Francisco FRANCO y Bahamonde (1872-1975), officier de carrière dans l'armée espagnole, avait pris en 1936 la tête du soulèvement militaire qui avait cherché à prévenir la révolution. Il s'était déclaré prêt dans ce but à massacrer la moitié de l'Espagne et bénéficiait de l'aide militaire — soldats et matériel — des gouvernements de Rome et de Berlin.

3. Le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificacindn Marxista) était né en 1935 de la fusion de divers groupes dont le Bloc ouvrier et paysan de Joaquim Maurin et de la Izquierda comunista, jusque-là section espagnole de la L.C.I. Trotsky avait rompu avec lui lorsqu'il avait, en janvier 1936, signé l'accord électorale des Gauches. Dirigé depuis le début de la guerre civile par l'ancien trotskyste Nin, il était l'objet de violentes attaques de la part des partis de l'I.C. qui le qualifiaient de « trotskyste ».

parti révolutionnaire n'avait pas le droit d'assumer, directement ou indirectement, aucune responsabilité pour une politique d'aveuglement et de tolérance coupable. Il devait appeler les masses à la vigilance. La direction du P.O.U.M. a commis la deuxième erreur d'entrer dans le gouvernement de coalition catalan * : pour se battre sur le front aux côtés des autres partis, il n'est nul besoin d'endosser aucune responsabilité pour la politique gouvernementale fautive de ces partis. Sans affaiblir militairement le front un seul instant, il faut savoir comment rassembler politiquement les masses sous le drapeau de la révolution.

Dans une guerre civile, infiniment plus encore que dans une guerre ordinaire, *la politique domine la stratégie*. Robert Lee ⁵, en tant que chef d'armée, avait certainement plus de talent que Grant⁶, mais le programme de liquidation de l'esclavage a assuré à Grant la victoire. Au cours de nos trois années de guerre civile, la supériorité en art et en technique militaires s'est assez souvent trouvée du côté de l'ennemi, mais en fin de compte c'est le programme bolchevique qui l'a emporté. L'ouvrier savait très bien pourquoi il se battait. Le paysan a hésité longtemps, mais en comparant à l'expérience les deux régimes, il a finalement aidé le camp bolchevique.

En Espagne, les staliniens qui donnent le ton dans les sommets ont mis en avant la formule à laquelle Largo Caballero, le chef du gouvernement, s'est rallié : *d'abord* la victoire militaire, et *ensuite* la réforme sociale. Je considère que cette formule est fatale pour la révolution espagnole. Ne voyant pas dans la réalité les différences radicales entre les deux programmes, les masses laborieuses, les paysans surtout, tombent dans l'indifférence. Dans ces conditions, le fascisme vaincra inévitablement, parce que la supériorité purement militaire est de son côté. *D'audacieuses réformes sociales représentent l'arme la plus puissante dans la guerre civile et la condition fondamentale de la victoire sur le fascisme.*

4. Le 26 septembre 1936, Nin était entré comme conseiller à la Justice dans le conseil de la Généralité de Catalogne, une décision qui avait sonné le glas du « second pouvoir » révolutionnaire incarné par les « comités » et le comité central des milices antifascistes de Catalogne.

5. Robert Edward LEE (1807-1870) était le commandant en chef de l'armée sudiste pendant la guerre de Sécession.

6. Ulysses Simpson GRANT (1822-1885) avait commandé en chef les troupes du Nord pendant la guerre de Sécession.

7. Francisco LARGO CABAIXERO (1869-1946), en prenant le 4 septembre la présidence d'un gouvernement comptant les représentants des partis du Front populaire, s'était rallié à la formule défendue contre le P.C. et avait renoncé à celle qu'il préconisait jusque-là de « Jmms C.N.T.-U.G.T. ».

La politique de Staline, lequel s'est toujours révélé opportuniste dans les situations révolutionnaires, est dictée par la peur d'effrayer la bourgeoisie française et surtout les « deux cents familles » auxquelles le Front populaire, il y a bien longtemps, a déclaré la guerre — sur le papier. La politique de Staline en Espagne constitue une réédition non pas tellement de celle de Kerensky en 1917, mais de celle d'Ebert et Scheidemann⁸ dans la révolution allemande de 1918. La victoire de Hitler a été la punition pour la politique de Ebert-Scheidemann. En Allemagne, la punition a été reportée de quinze ans. *En Espagne, elle peut survenir en moins de quinze mois.*

Cependant, la victoire sociale et politique des ouvriers et des paysans espagnols ne signifierait-elle pas la guerre européenne ? De telles prophéties, dictées par une couardise réactionnaire, sont radicalement fausses. Si le fascisme l'emporte en Espagne, la France se trouvera prise dans un étau dont elle sera incapable de se dégager ? *La dictature de Franco signifierait l'accélération inévitable de la guerre européenne*, dans les conditions les plus difficiles pour la France. Inutile d'ajouter qu'une nouvelle guerre européenne saignerait à blanc le peuple français et le conduirait à son déclin, portant en même temps un coup terrible à l'humanité tout entière.

Par ailleurs, la victoire des ouvriers et des paysans espagnols ébranlerait sans aucun doute les régimes de Mussolini et de Hitler. Du fait de leur caractère hermétique et totalitaire, les régimes fascistes donnent l'impression d'une fermeté inébranlable. En réalité, *à la première épreuve sérieuse, ils seront victimes d'explosions internes. La révolution russe victorieuse a sapé le régime des Hohenzollern. La révolution espagnole victorieuse sapera les régimes de Hitler et de Mussolini. Pour cette seule raison, la victoire des ouvriers et des paysans espagnols se révélera d'emblée comme un puissant facteur de paix.*

La tâche des révolutionnaires espagnols authentiques consiste à affermir et renforcer le front des armées, briser la tutelle politique de la bureaucratie soviétique, donner aux masses un programme social audacieux, assurer ainsi la victoire de la révolution et, précisément de cette façon, défendre la cause de la paix. Le salut de l'Europe est à ce prix!

8. C'est en vain que l'avocat socialiste révolutionnaire Aleksandr F. Kerensky, qui était partisan d'une république bourgeoise et de l'alliance avec les partis bourgeois, avait frappé les bolcheviks en Russie en 1917. En revanche, le gouvernement socialiste dirigé par Friedrich EBERT (1871-1925) et Philip Scheidemann avait réussi à écraser la révolution allemande en faisant — ou laissant — assassiner ses dirigeants et son avant-garde.

[FAIRE TRAINER LE PROCÈS DE PRAGUE]

(19 février 1937)

Très honoré M. Jan Adler,

Je profite de l'arrivée de mon ami Jan F[rankel] pour vous adresser ma première lettre en allemand et, avant toute chose, vous exprimer de tout cœur^{1 2 3} mes sincères remerciements. Je sais avec quel courage et quelle détermination vous vous êtes chargé de l'affaire et quelles difficultés vous avez rencontrées à cette occasion. Votre unique satisfaction morale — et elle n'est pas mince —, c'est que vous n'embrassez pas la cause d'un individu, mais celle de la justice elle-même. Je suis certain que, dans peu de temps, la petite minorité de ceux qui se seront dressés contre le plus grand crime de l'histoire mondiale, jouiront de l'estime de tous les gens qui pensent et de toutes les personnes honnêtes.

En Amérique, aux Etats-Unis comme au Mexique, le revirement est extraordinaire. L'isolement des diffamateurs est chaque jour plus grand. Notre cause gagne toujours plus la compréhension et la sympathie des gens, même dans des couches qui n'ont rien à voir avec moi en politique et qui me sont même, au contraire, politiquement entièrement hostiles. Avec un retard inévitable, la même évolution se fera aussi en Tchécoslovaquie.

Or, dans la pratique, c'est précisément ce *retard* qu'il s'agit

1. Lettre à J.G. Adler (7282), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le terme allemand est presque illisible. On devine HERZEN (NdT).

3. Allusion à la défection du grand avocat Friedrich Bill (cf. n. 2 p. 286).

de considérer. Durant mon internement en Norvège, j'ai écrit aux amis tchécoslovaques d'engager le procès aussi vite que possible. Je ne me faisais pas à ce moment-là de grandes illusions sur l'issue juridique du procès, tout particulièrement en Tchécoslovaquie, où l'influence de Moscou est déterminante et où — à ce que je crois — celle du gouvernement sur la justice ne l'est pas moins. Mais je me disais que, étant donné les circonstances, le procès était l'unique possibilité de dévoiler concrètement la pourriture des procès de Moscou. Maintenant l'affaire se présente tout autrement sur les plans politique et juridique. Je suis libre. Le gouvernement mexicain me donne l'entière possibilité de me défendre publiquement contre les monstrueuses accusations dont je suis l'objet. Le retournement de l'opinion publique mexicaine est impressionnant. Les diffamateurs sont complètement isolés. Toute la presse quotidienne est entièrement de mon côté dans l'affaire du procès. Aux Etats-Unis, une évolution analogue est en cours. *L'American Committee for the Dejeance of Leon Trotsky* * fait de grands progrès et gagne chaque jour la sympathie et le soutien des gens. Le *New York Times*, le journal qui fait autorité en Amérique, a publié hier un éditorial entièrement dirigé contre les procès de Moscou. La constitution d'une commission d'enquête tout à fait compétente est envisagée pour les semaines qui viennent. J'aurai la possibilité de comparaître devant elle. Si ce n'est pas possible à New York, du moins ici à Mexico.

Dans ces conditions, je me demande s'il est opportun de laisser le procès en Tchécoslovaquie commencer avant le procès en Amérique. Cela me semble très mal à propos pour des raisons politiques autant que juridiques, car le verdict de la commission d'enquête ne fait d'ores et déjà aucun doute : elle sera en effet composée de personnes absolument indépendantes qui ne se prononceront que sur la base des faits, des témoignages, etc., sans se laisser guider ou plutôt égarer par des considérations *politiques*. Une fois acquis le verdict — dont les travaux se dérouleront sous le contrôle extrêmement attentif de la presse mondiale —, les procès en Tchécoslovaquie ou en Suisse prendront eux aussi une tout autre tournure. A l'inverse, si un jugement défavorable ou équivoque était prononcé en Tchécoslovaquie avant qu'ait commencé le travail de la commission, cela nuirait à notre affaire et ce de manière fort sensible. Je suis extrêmement préoccupé par cette question malgré les *

4 En anglais dans le texte : il s'agit du comité américain pour la défense de Léon Trotsky, parfois appelé par ses initiales, A.C.D.L.T.

excellentes et irréfutables pièces à conviction qui sont certainement déjà entre vos mains. Ma proposition pratique vise donc à retarder la procédure en Tchécoslovaquie autant que faire se pourra. Les raisons matérielles et juridiques de la chose sont évidentes : je suis désormais libre. Je suis en mesure de répondre à toutes vos questions. Il m'est possible — et il m'incombe — de vous procurer toutes les pièces nécessaires relatives non seulement au premier, mais aussi aux deux derniers procès (Novosibirsk et Moscou). Je suis justement en plein travail, je classe les documents, les témoignages, etc. Je couche sur le papier ma propre critique du procès. Ce travail absolument nécessaire me prendra forcément au moins quelques mois. Ce simple état de fait ne peut en aucun cas, à mon avis, laisser le tribunal insensible. Comme je connais bien, d'après les démarches que vous avez faites jusqu'ici et les déclarations de mes amis, votre sérieux et le sentiment de responsabilité avec lequel vous vous occupez de cette affaire, je suis convaincu que vous apprécierez tout le poids de ces arguments. Il ne s'agira alors que de formalités pratiques en vue de faire traîner en longueur la procédure en Tchécoslovaquie. Je suis sûr par avance que vous saurez trouver les moyens appropriés. Partie remise n'est pas abandonnée ⁵. La voie une fois ouverte par la commission d'enquête américaine, nous démolirons aussi Messieurs les diffamateurs en Tchécoslovaquie et j'espère bénéficier aujourd'hui comme hier⁶ de votre soutien si généreux.

Avec ma considération distinguée et mes salutations les plus chaleureuses.

5. Trotsky cite ici le proverbe allemand bien connu : *Aufgeschoben ist nicht aufgehoben* — dont il n'existe pas d'équivalent en français (NdT).

6. Ici un mot peu lisible. Le bon sens indique la formule retenue. Mais ce n'est pas le mot exact utilisé par Trotsky (NdT).

[LE PROCÈS EN SUISSE] ¹

(19 février 1938)

Très honoré Monsieur Strobel²,

Je n'ai pas besoin de vous dire combien me réjouit l'empressement avec lequel vous vous êtes chargé de mon affaire — laquelle n'est d'ailleurs pas seulement la mienne. Je sais d'autant mieux apprécier votre courage politique qu'il y a quelques semaines encore (à présent les choses commencent à changer), très nombreux étaient ceux qui, jugeant les procès de Moscou de manière tout à fait réaliste, ne s'esquivaient pas moins dans la crainte de s'exposer à des désagréments personnels. Vous faites partie de ceux qui, dès le début, ont eu une attitude sans équivoque. Je suis certain que la suite de l'affaire vous procurera la plus grande satisfaction morale. En ce qui concerne les procès en Suisse et en Tchécoslovaquie, je m'exprime en détail à leur sujet dans une lettre à M. J[an] Adler, à Prague, dont je vous envoie ci-joint une copie.

Bien entendu, la situation est différente en Suisse et les perspectives quant à l'issue du procès y sont plus favorables. Il ne s'agit toutefois que d'une différence quantitative. Aussi suis-je fermement convaincu que nous avons tout intérêt à retarder un certain temps le procès en Suisse. Les raisons en sont largement exposées dans ma lettre à M. Adler. On devrait, à mon avis, mettre [seulement] tout en train pour ne pas risquer d'être débordés par le côté formel du déroulement du procès. Là encore, il faut subordonner la tactique à la stratégie : or la stratégie dit que, pour les prochains mois, c'est New York qui est le champ de bataille décisif.

¹ Lettre à E. Strobel (10549) traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

² Erwin STROBEL, de Bâle, était un avocat libéral, qui allait bientôt lui aussi, prendre peur et se retirer.

[LE CONTRE-PROCÈS DE NEW YORK EST AU CENTRE¹]

(19 février 1937)

Chers Amis²,

Je vous adresse ci-joint une copie de ma lettre au Dr Jan Adler à Prague³. Tous les arguments que j'y développe concernent également, sous une forme un peu atténuée peut-être, le procès qui doit s'ouvrir prochainement en Suisse. *Dans la situation actuelle, qui nous est extrêmement favorable, nous n'avons aucunement le droit de nous exposer, aussi peu que ce soit, au danger de manquer notre affaire.* Nous avons à présent les meilleurs atouts en main. Nous ne devons plus être aussi impatients qu'à l'époque de mon internement en Norvège. Chaque semaine qui passe renforce nos positions (à condition, naturellement, que nous travaillions tous de toutes nos forces). Les

1. Lettre à W. NELZ (8513), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library. Une copie en a été connue avant l'ouverture des archives de Trotsky : il s'agit de celle qui avait été saisie chez Nelz par la police suisse en 1940 et qui fut découverte en 1979 dans les archives de cette police par le chercheur suisse David Vogelsanger.

2. La lettre est adressée « à Ost, Schwarz, Braun, Held, Sonka, Zeman, avec copie à New York ». Ost était le pseudonyme de Walter NELZ (né en 1909), professeur de géographie qui, avec le Polonais Ehrlich, avait fondé l'Opposition de gauche en Suisse et y dirigeait la Marxistische Aktion. Schwarz était le pseudonyme de Sedov, Braun d'Erwin Wolf et Held de Epe. Hugo SONNENSCHNEIDER, dit SONKA (1890-1953), poète et écrivain expressionniste, cofondateur du P.C. tchécoslovaque où il avait dirigé le groupe de langue allemande, délégué au 2^e congrès de l'I.C., avait été exclu du P.C. autrichien en 1927 et avait émigré en Tchécoslovaquie où il animait le comité international pour la justice et la liberté. Anton GRZYBOWSKI, dit ZEMAN (1885-1971), militant ouvrier de la gauche socialiste allemande dirigeant berlinois de l'U.S.P.D., puis dirigeant du K.P.D. et de sa gauche, exclu en 1927, était l'un des dirigeants de la section allemande et s'était réfugié à Prague en 1933.

3. Cf. p. 329.

crapules staliniennes de Suisse et d'ailleurs en prendront pour leur grade. Ces messieurs devront seulement patienter quelque peu. Nous allons démasquer les grands « chefs » dans toute leur infamie. Ensuite ce sera le tour des laquais. Une démarche inverse serait erronée du point de vue politique, tactique et juridique. Je suis sûr que notre avocat suisse, le Dr Strobel, sera d'accord avec mon estimation de la situation qui s'est nouvellement créée. Je lui écris d'ailleurs directement.

Chers amis, je me représente fort bien tous les efforts qui ont été accomplis jusqu'à présent pour mettre en train ce procès. Il est toujours difficile d'enrayer l'automatisme de son propre travail. Mais il faut s'orienter à partir des éléments principaux d'une situation d'ensemble et non à partir de considérations et d'impressions secondaires. *Grâce à la commission d'enquête américaine, nous avons la certitude absolue d'avoir gain de cause.* Ensuite nous pourrions tranquillement et tenacement continuer jusqu'à ce que nous ayons compromis l'ultime diffamateur dans l'ultime recoin de la planète. Mais cela signifie aujourd'hui qu'il faut freiner les procès en Europe, concentrer toute l'attention sur New York et Mexico, et adresser à moi-même et au comité new-yorkais tous les documents et témoignages sous une forme inattaquable et notariée. On peut dire avec certitude que nous remporterons prochainement sur le sol américain notre plus grande victoire politique. Il suffit d'être tenace, précis et rapide dans le travail ! Naturellement, cela ne veut pas dire qu'il faut renoncer à toute activité en Europe. Bien au contraire. Pour les futurs procès en Tchécoslovaquie, en Suisse, etc., il est de la plus grande importance de préparer l'opinion publique. Cela signifie en premier lieu publier les documents les plus importants dans les langues correspondantes. Par exemple, je me réjouirais beaucoup si l'on pouvait faire paraître très prochainement mon discours de New York (non tenu ou plutôt à moitié tenu) en français, allemand et tchèque.

Avec mes salutations les plus chaleureuses.

[REMERCIEMENTS] ¹

(19 février 1937)

Cher Camarade Spector²,

J'ai lu il y a un petit moment votre introduction à mes *Leçons d'Octobre*. Je félicite l'auteur, autant que moi-même, pour une aussi belle introduction. Je suis certain que vos notes explicatives seront aussi d'une grande valeur pour le lecteur.

1. Lettre à M. Spector (10499), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Maurice SPECTOR (1898-1968) était né en Ukraine et avait émigré enfant au Canada. Leader, à 20 ans, de l'aile gauche du parti social-démocrate, il avait été, à 24 ans, président du Workers Party du Canada, le P.C. légal. En 1928, il avait été gagné aux idées de l'Opposition de gauche en même temps que Cannon pendant le 6^e congrès de l'I.C., et, à son retour, avait fondé l'Opposition de gauche au Canada. Il avait rendu visite à Trotsky en Norvège au début de 1936. Fixé à New York, il travaillait avec la section américaine.

[INSTRUCTIONS IMPÉRATIVES¹]

(20 février 1937)

TRANSMETTRE IMMEDIATEMENT HENRI EN
MON NOM QUESTIONNAIRE ET LETTRES CONCER-
NANT COPENHAGUE POUR DEPOSITIONS MEMBRES
SON GROUPE DONNER PRESSE DEPOSITION COLLEC-
TIVE RO Y AN STOP JAN ICI.

1. Télégramme à L. Sedov (7540) en français, avec la permission de la Houghton Library.

[LA TRADUCTION]¹

(20 février 1937)

Cher Camarade Vanzler²,

Le camarade Novack m'écrit que vous êtes prêt à traduire mon nouveau livre, *The Crimes of Stalin* (Les Crimes de Staline). Du point de vue de l'intérêt que va soulever ce livre, je ne peux que me réjouir de cette proposition, parce que je suis certain que non seulement la traduction sera bonne, mais aussi qu'elle sera rapidement réalisée, ce qui est dans ce cas de la plus grande importance. Mais je sais que vous êtes très occupé, que vous consacrez tout votre temps à l'organisation, et je me demande si, dans une situation aussi chaude, il ne serait pas plus raisonnable d'employer un traducteur neutre, puisque Harpers doit payer, et bien payer.

Si, en dépit de cette considération, vous décidez d'entreprendre ce travail, je ne puis que répéter que je m'en félicite et vous assurer du paiement adéquat pour la traduction. Je joins une copie de ma lettre à Harpers.

1. Lettre à J. Vanzler (10899), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Joseph VANZLER (1904-1956), d'origine russe, étudiait la chimie à Harvard quand il avait rejoint en 1929 l'Opposition de gauche. Il avait traduit de nombreux articles de Trotsky et collaborait à la presse trotskyste sous le pseudonyme de John G. WRIGHT.

[DE L'INITIATIVE ! ']

(20 février 1937)

Cher Camarade Isaacs,

Wolfe est sorti. Je vous écris en français. Je vous prie de traduire cette lettre en anglais pour tous les camarades intéressés. Le journal norvégien *Tidens Tegn* (un journal jaune, qui sert à tout le monde et qui est pour le moment, je le suppose, soudoyé par le G.P.U.) affirme que, puisque j'ai eu des visites américaines en février 1936^a, il est prouvé que j'ai reçu en décembre 1935 Piatakov. C'est une logique abracadabrante. Mais les camarades américains qui nous ont rendu visite, à commencer par vous et par votre compagne', doivent immédiatement faire une déposition sur les conditions dans lesquelles nous vivions à Weksal, près de H0nefoss : était-il possible de venir de H0nefoss chez nous sans être remarqué par les habitants de la maison ; pouvait-on pénétrer dans nos deux chambres sans avoir passé par l'antichambre commune et par la salle à manger, c'est-à-dire sans être remarqué par les membres de la famille Knudsen ; quelles étaient les relations entre nous et la famille Knudsen ; est-ce que nos visiteurs ont fait la connaissance de la famille Knudsen ; est-ce qu'ils ont pris le café, les repas, en commun avec nous et la famille Knudsen dans la salle à manger ; était-il possible de s'entretenir avec moi sans

1. Lettre à H.R. Isaacs (8548), avec la permission de la Houghton Library Original en français.

2. Les * visites américaines » de février 1936 à Trotsky avaient été l'é Canadien Maurice Spector et l'Américain George Lyman Paine, (*Œuvres* 8, PP- 174 sq). Rappelons que *Tidens Tegn* avait publié, le « octobre 1936, une fausse interview de Naville.

° 3 Harold k Isaacs avait rendu visite à Trotsky à l'été 1935, en compagnie de Viola ROBINSON, sa compagne.

avoir passé par l'intermédiaire de mon secrétaire de l'époque, Jan Frankel ou Erwin Wolf ; où est-ce que nos visiteurs habitaient pendant leur séjour dans notre région (indiquer l'hôtel à H0nefoss ou ailleurs, le nom indiqué à cet hôtel) ?

Je trouve qu'il est nécessaire que vous vous adressiez aussi à Muste ' et à sa femme avec les mêmes questions, comme aussi aux deux camarades de Minneapolis, ouvriers des chemins de fer, je crois, père et fils, qui nous ont rendu visite quelques jours avant notre internement (ils nous ont même filmés)⁴⁵.

Toutes ces dépositions sont importantes, parce qu'elles démontrent le contraire de ce que voudrait démontrer le *Daily Worker*^{6 7} : que les visiteurs américains réels venaient par des bateaux et des chemins de fer réels, avec des documents, laissaient des noms dans les livres d'hôtel, entraient en contact, tous sans exception, avec la famille Knudsen, etc. Une copie des dépositions doit être remise au comité et l'autre envoyée à moi. Je ne vous communique pas la liste des Américains qui nous ont rendu visite en Norvège, car vous pouvez parfaitement l'établir vous-même.

Il est absolument inexplicable que les camarades ne fassent pas ces choses-là de leur propre initiative. *Erwin Wolf est la seule exception*¹. Sa déposition à Londres a fait le tour du monde. Les camarades qui étaient avec nous à Copenhague auraient dû il y a cinq mois déjà nous donner leur déclaration collective à la presse sur les conditions de mon séjour à Copenhague. On ne fait rien. On garde cela pour l'histoire. Je suis absolument incapable de comprendre cette mentalité. La même chose pour Royan. Le lendemain de la déposition de Vladimir Romm ou au moins de l'arrivée à Paris de la *Pravda*, on aurait dû donner à la presse une déclaration collective signée de

4. Abraham J. MUSTE (1896-1975), alors dirigeant du W.P.U.S., avait séjourné avec sa femme auprès de Trotsky à Htnefoss du 25 juin au 5 juillet 1936.

5. A la fin août ou au début de septembre, Trotsky avait reçu à Htnefoss la visite de deux cheminots de Minneapolis, Peter G. HEDLUND (1889- ?) et son fils George.

6. Le *Daily Worker* (organe du P.C.) du 30 janvier 1937 était revenu sur la question du voyage de Spector et de Paine pour démontrer que les visites étaient possibles à Hanefoss en hiver, ce que personne n'avait jamais contesté. En fait, à travers les « révélations » d'Arnold Johnson, un ancien « mustiste » passé du W.P.U.S. au P.C. il s'agissait d'affirmer que Trotsky s'était déclaré, devant Spector, partisan de la « contre-révolution en U.R.S.S. » et de faire un chantage sur Freda Kirchwey en expliquant qu'elle avait facilité le voyage.

7. Erwin Wolf avait en particulier, de sa propre initiative et dès l'annonce du deuxième procès, adressé à la presse son propre témoignage de secrétaire de Trotsky.

tous les témoins. On ne fait rien. *Quelle insouciance criminelle !* Toutes les dépositions doivent avoir une forme juridiquement légalisée. Mais la première copie, non légalisée, doit être envoyée immédiatement.

[LE NOUVEAU LIVRE] ¹

(20 février 1937)

Messieurs,

Je vous envoie ci-inclus une autre section du manuscrit afin de vous donner une idée générale du livre. Pendant ce temps, j'attends vos propositions définitives pour le contrat.

Naturellement, vous savez que Doubleday Doran & Co vont publier en mars mon livre *The Révolution Betrayed* [La Révolution trahie] qui est une introduction théorique au nouveau livre (Il s'appellera *The Crimes of Stalin* — [Les Crimes de Staline]). La question est de savoir si la parution de deux livres à la suite l'un de l'autre ne sera pas préjudiciable au second. J'espère pourtant que ce ne sera pas le cas. Autant que je puisse juger des questions de traduction, impression, etc., le nouveau livre ne pourra paraître qu'en mai, deux mois après la parution du premier. Pendant ce temps, Moscou préparera un nouveau procès et l'intérêt pour la question redeviendra très vif. En un certain sens, un livre soutiendra l'autre, à cette exception près que le nouveau livre est écrit pour un public incomparablement plus vaste.

Au cas où nous signerions le contrat, mes amis de New York proposent comme traducteur M. Llsick Vanzler². Dans le passé, il a traduit fort bien mes livres pour Pioneer Publishers. Je suis certain qu'il traduirait très bien le nouveau livre et dans le temps le plus court possible. Je vous propose sa candidature.

1. Lettre à Harper & Brothers (8449), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Trotsky continue les confusions sur les identités. Si Vanzler est bien le nom du traducteur, « Usick » est en revanche son surnom familial, pas son prénom.

THERMIDOR ET L'ANTISÉMITISME¹

(22 février 1937)

A l'époque du dernier procès de Moscou, j'ai fait remarquer dans une de mes déclarations que Staline, dans sa lutte contre l'Opposition, exploitait les tendances antisémites latentes dans le pays. J'ai reçu à ce sujet nombre de lettres et de questions très naïves — il n'y a pas de raison de cacher la vérité. « Comment peut-on accuser l'Union soviétique d'antisémitisme ? Si l'U.R.S.S. est un pays antisémite, c'est vraiment à désespérer. » Telle était la note dominante de ces lettres. Ceux qui les ont écrites poussent de hauts cris, et ne comprennent pas, parce qu'ils sont habitués à opposer l'antisémitisme des fascistes et l'émancipation des Juifs réalisée par la révolution d'Octobre. Ils ont l'impression que je les arrache à un envoûtement. Une telle façon de raisonner est caractéristique des gens qui vivent avec des idées reçues et d'une pensée non dialectique. Ils vivent dans un monde immuable d'abstractions. Ils n'y voient que ce qui leur convient : l'Allemagne est le royaume absolu de l'antisémitisme, tandis que l'U.R.S.S., au contraire, est celui de l'harmonie entre les nations. Les contradictions de la vie, les changements, les transitions d'une étape à l'autre, en un mot les véritables processus historiques échappent à leur attention superficielle.

On n'a pas encore oublié, je pense, que, du temps de la Russie tsariste, l'antisémitisme était monnaie courante chez les paysans, la petite bourgeoisie des villes, l'intelligentsia et les couches les plus arriérées de la classe ouvrière. La « Mère Russie » était célèbre non seulement par la répétition des pogroms contre les juifs, mais aussi pour l'existence d'une foule de pu-

¹ Article (T 4106) traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

blications antisémites qui bénéficiaient à l'époque d'une large diffusion. La révolution d'Octobre a aboli le statut de hors-la-loi qui stigmatisait les Juifs. Cela ne signifie cependant pas qu'il soit possible de balayer d'un seul coup l'antisémitisme. Une lutte longue et acharnée contre la religion n'a pas réussi à empêcher les fidèles de se presser en foule dans des milliers et des milliers d'églises, de mosquées et de synagogues. Il en est de même pour les préjugés nationaux. La législation à elle seule ne change pas les hommes. Leur mentalité, leur affectivité, sont conditionnées par la tradition, leur mode de vie, leur niveau culturel, etc. Le régime soviétique est âgé de vingt ans à peine. L'ancienne génération a été éduquée sous le régime tsariste. La nouvelle a beaucoup héritée de l'ancienne. Ces conditions historiques générales devraient faire comprendre à tous ceux qui réfléchissent qu'en dépit de la législation modèle de la révolution d'Octobre, il est impossible que les préjugés nationaux, le chauvinisme et surtout l'antisémitisme n'aient pas vigoureusement persisté dans les couches les plus arriérées de la population.

Mais ce n'est pas tout, il s'en faut. En réalité, le régime soviétique a déclenché toute une série de phénomènes nouveaux qui, du fait de la pauvreté et du bas niveau culturel de la population, étaient susceptibles de susciter à nouveau, et ont effectivement suscité des accès d'antisémitisme. Les juifs sont une population typiquement urbaine. Ils représentent un pourcentage important de la population des villes en Ukraine, Biélorussie et même en grande Russie. Les soviets, plus que tout autre régime au monde, ont besoin de beaucoup de fonctionnaires. On les recrute dans la fraction la plus instruite de la population des villes. Tout naturellement, les Juifs ont occupé une place disproportionnellement importante par rapport à leur propre nombre dans la bureaucratie, surtout aux échelons intermédiaires et inférieurs. On peut, bien sûr, fermer les yeux sur cette réalité et se contenter de vagues généralités sur l'égalité et la fraternité de toutes les races. Mais la politique de l'autruche ne nous fera pas avancer d'un pas. La haine des paysans et des ouvriers pour la bureaucratie est une réalité fondamentale de la vie soviétique. Le despotisme du régime, la persécution qui frappe toute critique, l'étouffement de toute pensée vivante, l'appareil judiciaire enfin, ne sont que le reflet de cette réalité fondamentale. Même en raisonnant *a priori*, il est impossible de ne pas arriver à la conclusion que la haine pour la bureaucratie se teinte d'antisémitisme, au moins dans les régions où les fonctionnaires juifs représentent un pourcentage élevé de la

population. En 1923, à la conférence du parti bolchevique ukrainien, j'ai suggéré que l'on exige des fonctionnaires la connaissance écrite et parlée de la langue de la population locale. Combien de remarques ironiques saluèrent cette proposition, surtout de la part de l'intelligentsia juive qui parlait et lisait couramment le russe et n'avait aucune envie d'apprendre l'ukrainien. Il faut reconnaître que la situation s'est beaucoup améliorée sur ce point. Mais la composition nationale de la bureaucratie a peu changé, et, fait infiniment plus important, l'antagonisme entre la population et la bureaucratie s'est monstrueusement exacerbé au cours des dix ou douze dernières années. Tous les observateurs honnêtes et sérieux, surtout ceux qui vivent parmi les masses laborieuses depuis longtemps, témoignent de l'existence, non seulement du vieil antisémitisme héréditaire, mais aussi de sa nouvelle variante soviétique ».

La bureaucratie soviétique se croit dans un camp retranché. Elle essaie de toutes ses forces de briser son isolement. La politique de Staline est dictée, à 50 % au moins, par ce besoin. Elle consiste :

a) en une démagogie pseudo-socialiste (« Le socialisme est déjà réalisé. Staline nous a donné, nous donne et nous donnera une vie heureuse »), etc. ;

b) en des mesures économiques et politiques visant à rassembler autour de la bureaucratie la large couche d'une nouvelle aristocratie (salaires disproportionnellement élevés des stakhanovistes, grades militaires, titres honorifiques, nouvelle « mobilité », etc.) ;

c) à encourager le chauvinisme et les préjugés des couches arriérées de la population.

Le bureaucrate ukrainien, • s'il est lui-même originaire d'Ukraine, essaiera inévitablement, au moment critique, de souligner qu'il est le frère du moujik et du paysan, et pas une espèce d'étranger, en tout cas pas un Juif. Bien entendu, il n'y a, hélas, pas une ombre de socialisme, ni même de démocratie élémentaire dans cette attitude-là. Mais c'est précisément le cœur de la question. La bureaucratie privilégiée, craignant pour ses privilèges et par conséquent complètement démoralisée, représente à présent la *couche la plus antisocialiste et la plus antidémocratique de la société soviétique*. Dans sa lutte pour survivre, elle exploite les préjugés les mieux ancrés et les instincts les plus sombres. Si Staline a organisé à Moscou des procès où l'on accuse les trotskystes de comploter pour empoisonner les travailleurs, il n'est pas difficile d'imaginer quelles

profondeurs immondes la bureaucratie peut atteindre dans les coins reculés d'Ukraine ou d'Asie centrale.

En suivant attentivement la vie soviétique, ne serait-ce qu'à travers les publications officielles, on verra de temps en temps révéler, ici ou là dans le pays, les abcès monstrueux de la bureaucratie : pots de vin, corruption, détournement de fonds, assassinat de personnes qui gênent la bureaucratie, viol de femmes et autres faits semblables. Si l'on pratiquait une incision verticale, on découvrirait que ces abcès ont poussé sur la couche bureaucratique. Moscou est parfois obligé d'avoir recours à des procès pour amuser la galerie. Dans tous les procès de ce genre, les Juifs sont inévitablement représentés dans une importante proportion, en partie parce que, comme nous l'avons déjà dit, ils constituent une fraction importante de la bureaucratie et sont marqués par la réprobation qui l'entoure, et en partie également parce que, poussés par l'instinct de conservation, les cadres dirigeants de la bureaucratie, dans le centre et dans les provinces, font de leur mieux pour détourner vers les Juifs l'indignation des travailleurs. Tout observateur critique de l'U.R.S.S. avait déjà connaissance de cette réalité, il y a dix ans, alors que le régime de Staline n'avait qu'à peine révélé encore ses traits fondamentaux.

La lutte contre l'Opposition était, pour la clique dirigeante, une question de vie ou de mort. Le programme, les principes, les liens avec les masses, tout fut jeté par-dessus bord, à cause de l'impatience de la clique dirigeante d'assurer sa préservation. Rien n'arrête ces gens-là quand il s'agit de conserver leurs privilèges et leur pouvoir. Récemment, le monde entier a été informé que mon fils cadet, Sergei Sedov, était inculpé d'avoir comploté l'empoisonnement en masse des travailleurs. Tout individu normal conclura : des gens capables de lancer pareille accusation ont atteint le dernier degré de la dégradation morale. Est-il possible dans ce cas de douter, ne serait-ce qu'un instant, que ces mêmes accusateurs sont capables d'encourager les préjugés antisémites des masses ? Précisément en ce qui concerne mon fils, ces deux perversions se trouvent conjuguées. Son cas vaut la peine d'être pris en considération. Depuis le jour de leur naissance, mes fils ont porté le nom de leur mère (Sedov). Ils n'ont jamais utilisé aucun autre nom — ni à l'école primaire, ni à l'université, ni plus tard. Quant à moi, depuis 34 ans, je porte le nom de Trotsky. Pendant la période des soviets, personne ne m'a jamais appelé du nom de mon père (Bronstein), de même que personne n'a jamais appelé Staline Djougachvili. Afin de ne pas obliger mes fils à changer de nom,

j'ai, pour me conformer aux exigences de la « citoyenneté », pris le nom de ma femme — ce qui, selon la loi soviétique, est rigoureusement légal. Et pourtant, lorsque mon fils Serge Sedov fut l'objet de l'incroyable accusation d'avoir comploté d'empoisonner des travailleurs, le G.P.U. a annoncé dans la presse soviétique et étrangère que le véritable nom de mon fils n'était pas Sedov, mais Bronstein. Si ces falsificateurs avaient voulu souligner les liens de l'accusé avec moi, ils l'auraient appelé Trotsky, puisque politiquement le nom de Bronstein ne dit rien à personne. Mais ils avaient en tête une autre idée : en fait, ils voulaient souligner mon origine juive, et celle, à demi-juive, de mon fils. Je me suis arrêté sur cet épisode parce qu'il a un caractère capital, et pourtant nullement exceptionnel. Toute la lutte contre l'Opposition est pleine d'épisodes de ce genre.

Entre 1923 et 1926, quand Staline était encore, avec Zinoviev et Kamenev, membre de la *troïka*, on jouait sur l'antisémitisme, discrètement et avec précaution. Les orateurs zélés en particulier — Staline combattait déjà ses alliés en sous-main — disaient que les partisans de Trotsky appartenaient à la petite bourgeoisie des « petites villes », sans préciser leur race. En fait, c'était faux. Le pourcentage d'intellectuels juifs n'était nullement plus élevé dans l'Opposition que dans la bureaucratie ou dans le parti. Il suffit de citer les dirigeants de l'Opposition au cours des années 1923-1925 : Smirnov, Sérébrakov, Rakovsky, Piatakov, Préobrajensky, Krestinsky, Mouralov, Beloborodov, Mratchkovsky, V. Iakovleva, Saprionov, V.M. Smirnov, Ichchenko² — tous russes de pure souche. A cette épo-

2. Pour I.N. Smirnov, cf. n. 11 p. 34 ; Sérébrakov, n. 5 p. 61 ; Rakovsky, n. 25 p. 147 ; Piatakov, n. 2 p. 130 ; Préobrajensky, n. 8, p. 120 ; Aleksandr A. BELOBORODOV (1891-1937), ouvrier, bolchevik en 1907, avait assumé en 1918 la responsabilité de l'exécution du tsar et de sa famille. Membre du C.C. en 1919-1920, il avait été commissaire du peuple à l'intérieur de la R.S.F.S.R. jusqu'à son exclusion du parti avec les autres membres de l'Opposition dont il était depuis 1923 un dirigeant. Il avait capitulé en 1929, avec I.N. Smirnov. Son nom avait été prononcé au deuxième procès, à un moment où il avait déjà été arrêté : il semble qu'il eut la « chance » de se suicider en prison peu après. Sur Mratchkovsky, cf. n. 13 p. 52. Timotei S. SAPRONOV (1887-1941), ouvrier, bolchevik en 1912, avait organisé l'insurrection d'Octobre à Moscou. Membre de l'opposition dite « centralisme démocratique » (déciste), il avait été exclu et déporté en 1928. Selon les nouvelles apportées par Victor Serge en 1936, il aurait tenté une manœuvre qui s'était retournée contre lui, celle d'une fausse capitulation. Vladimir M. SMIRNOV (1887-1938), bolchevik en 1906, très lié à Saprionov, avait également joué un grand rôle à Moscou en 1917. puis à la tête du groupe déciste. Plusieurs fois condamné après sa déportation en 1928, il était devenu aveugle Varvara N. IAKOVLEVA (1885-1944) avait milité depuis son Zdrpçrçnce et passé de nombreuses années en prison ou déportation ; dirigeante du parti à Moscou en 1917, elle avait fait partie du collège

que, Radek n'était encore qu'un demi-sympathisant. Mais, tout comme dans les procès de fonctionnaires véreux et autres coquins, la bureaucratie, au moment où l'Opposition fut exclue du parti, mit délibérément l'accent sur les noms de simples membres juifs de l'Opposition qui n'y jouaient qu'un rôle très secondaire. On discuta très ouvertement de cette attitude dans le parti et, dès 1925, l'Opposition vit dans cette situation le symptôme infaillible du déclin de la clique dirigeante.

Après le ralliement de Zinoviev et Kamenev à l'Opposition* ^{3 4}, la situation empira du tout au tout. Une excellente occasion s'offrait alors d'annoncer aux travailleurs qu'à la tête de l'Opposition se trouvaient trois « intellectuels juifs mécontents ». Sous la direction de Staline, Ouglanov ⁴ à Moscou et Kirov à Leningrad appliquèrent systématiquement et presque ouvertement cette ligne. Afin de démontrer plus clairement aux travailleurs les différences entre le cours « nouveau » et l'« ancien », on élimina les Juifs des postes de responsabilité dans le parti et dans les soviets, y compris ceux qui étaient dévoués à la ligne de la majorité. Non seulement dans les campagnes, mais aussi dans les usines de Moscou, le harcèlement de l'Opposition prit souvent, dès 1926, un caractère tout à fait ouvertement antisémite. Nombre d'agitateurs affirmaient effrontément que « les Juifs s'ameutaient ». Je reçus des centaines de lettres qui déploraient les méthodes antisémites utilisées dans la lutte contre l'Opposition. Lors d'une réunion du bureau politique, je fis passer un mot à Boukharine : « Vous n'êtes pas sans savoir que, même à Moscou, on utilise dans la lutte contre

de la Tchéka à partir de juillet 1918, puis, en 1920, du bureau sibérien du parti. « Communiste de gauche » en 1918, elle avait soutenu Trotsky dans la discussion syndicale en 1920-1921, signé en 1923 la « déclaration des 46 » et milité dans l'Opposition jusqu'en 1926 où elle rompit avec elle. Cela ne l'empêcha pas de disparaître ensuite après avoir été arrêtée. Sur Aleksandr G. ICHTCHENKO, nous savons seulement qu'il était devenu bolchevik en 1917. Au moment de son exclusion du parti en 1927, il était suppléant, à Moscou, du bureau exécutif de l'internationale syndicale rouge. En 1929, il joua un rôle important en entraînant Radek, Prékobrajensky et Smilga sur la voie de la capitulation.

3. Zinoviev et Kamenev qui, alliés à Staline dans la *troika*, avaient combattu Trotsky en 1923-1924, constituèrent en 1925 la « Nouvelle Opposition » contre Staline et Boukharine. Battus au début de 1926, ils associèrent alors leur groupe — essentiellement des militants de Leningrad — à l'Opposition de 1923, « trotskyste », pour constituer F < Opposition unifiée » que rallièrent d'autres groupes d'opposition. Il s'agissait d'une tentative de fusion.

4. Nikolai A. OUGLANOV (1886-1940), fils de paysans, avait commencé en 1921 une carrière d'*apparatchik*. C'est lui qui avait chassé les zinoïévistes de l'appareil du parti à Moscou en 1926, mais il avait été écarté comme « droitier » en 1929.

l'Opposition les méthodes démagogiques des Cent-Noirs ⁵, l'antisémitisme, etc. » J'écrivais encore : « Il ne s'agit pas de cas individuels, mais d'une agitation systématique parmi les secrétaires du parti dans les grandes entreprises de Moscou. Acceptez-vous d'aller enquêter avec moi sur un cas de ce genre à l'usine *Skorokhod* ? J'ai connaissance d'une multitude d'autres exemples de ce genre. » Boukharine répondit : « D'accord, allons-y. » C'est en vain que j'essayai de lui faire tenir sa promesse. Staline le lui interdit formellement. Au cours des mois où se préparait l'exclusion de l'Opposition de gauche des rangs du parti, les arrestations, les déportations (dans la seconde moitié de 1927), l'agitation antisémite prirent un rythme effréné. Le mot d'ordre « Il faut écraser l'Opposition » avait souvent la résonance de l'ancien mot d'ordre : « Il faut écraser les Juifs pour sauver la Russie. » L'affaire alla si loin que Staline fut obligé de prendre position dans une déclaration écrite et qui fut publiée, dans laquelle il disait : « Nous nous battons contre Trotsky, Zinoviev et Kamenev non parce qu'ils sont juifs, mais parce qu'ils sont dans l'opposition, etc. » Pour tout individu qui raisonnait politiquement, il était absolument clair que cette déclaration volontairement ambiguë dirigée contre les excès de l'antisémitisme était délibérément destinée à l'entretenir. « N'oubliez pas que les dirigeants de l'Opposition sont des Juifs » : tel était le sens de la déclaration de Staline publiée dans tous les journaux soviétiques. Lorsque l'Opposition, pour faire face à la répression, s'engagea dans une phase plus décisive, plus ouverte de la lutte, Staline, dans une boutade significative, dit à Piatakov et à Préobrajensky : « Vous au moins, vous vous battez à visage découvert. Cela prouve votre "orthodoxie". Trotsky, lui, travaille dans l'ombre et sans se découvrir. » Piatakov et Préobrajensky me rapportèrent ces propos avec un profond dégoût. Des dizaines de fois, Staline tenta de m'opposer le noyau « orthodoxe » de l'Opposition.

Le journaliste révolutionnaire allemand bien connu, l'ancien directeur de *Aktion*, Franz Pfemfert⁶, à présent en exil, m'écrivait en 1936 :

« Peut être vous souvenez-vous qu'il y a plusieurs années, dans *Aktion*, j'ai écrit que bien des actes de Staline peuvent s'expliquer par son antisémitisme. Le fait que, dans ce mons-

5. Nom donné au début du siècle aux bandes d'extrême-droite qui organisaient notamment les pogroms antisémites.

6. Franz Pfemfert, lettre à Trotsky du 25 août 1936 (4141). L'écrivain et ancien directeur de *Die Aktion* avait quitté la Tchécoslovaquie sous la pression des autorités et s'était réfugié en France.

trueux procès, il ait réussi, par l'intermédiaire de Tass, à "rec-tifier" les noms de Zinoviev et de Kamenev, représente en soi un geste dans le style typique de Streicher'. A sa manière Staline a donné le signal à tous les éléments antisémites sans scrupules. »

En fait, il était évident que les noms de Zinoviev et de Kamenev étaient plus connus que ceux de Radomylsky et Rosenfeld ⁷ ⁸. Quel autre motif poussait Staline à faire connaître les « vrais » noms de ses victimes, si ce n'est la volonté de jouer sur la corde antisémite ? On en fit de même, et sans la moindre justification légale, comme nous l'avons vu, pour le nom de mon fils. Mais le plus étonnant est que les quatre terroristes qu'on m'accusa d'avoir envoyés de l'étranger se révélèrent être des Juifs, et en même temps agents de la Gestapo antisémite. Comme je n'ai jamais vu aucun de ces malheureux, il est clair que le G.P.U. les a choisis à cause de leur origine raciale. Et le G.P.U. n'agit pas par la seule vertu de sa propre inspiration.

Encore une fois : si on pratique de pareilles méthodes au sommet — et là, la responsabilité personnelle de Staline ne fait aucun doute — il est facile d'imaginer ce qui transpire à la base, dans les usines et surtout les kolkhozes. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? L'extermination physique de la vieille garde bolchevique n'est, pour tout individu capable de réfléchir, que l'expression incontestable de la réaction thermidorienne à son stade le plus avancé. L'histoire n'a encore jamais connu l'exemple d'une réaction succédant à un soulèvement révolutionnaire qui ne donnât libre cours aux passions chauvines et, entre autres, à l'antisémitisme.

Selon certains « amis de l'U.R.S.S. », quand je parle de l'exploitation des tendances antisémites qui est le fait d'une grande partie de la bureaucratie, ce n'est de ma part qu'invention malveillante pour combattre Staline. Il est difficile de discuter avec les « amis » professionnels de la bureaucratie. Ces gens-là nient l'existence d'une réaction thermidorienne. Ils prennent même les procès de Moscou pour argent comptant. Certains « amis de l'U.R.S.S. » visitent ce pays avec l'intention bien arrêtée de rester sourds aux fausses notes dans le concert. Nombre d'entre eux sont payés pour leur bonne volonté à ne voir que ce que la bureaucratie leur montre du doigt. Mais malheur à ceux-là,

⁷Julius STREICHER (1885-1946), ancien instituteur devenu l'un des dirigeants du parti nazi, se distinguait par la violence et la grossièreté de ses attaques antisémites.

⁸Radomylsky était le nom de Zinoviev et Rosenfeld" celui de Kamenev, ce que la *Pravda* avait rappelé lors de leur procès..

à ces travailleurs, ces révolutionnaires, ces socialistes et ces démocrates qui, selon les paroles de Pouchkine', préfèrent une « illusion exaltante » à l'amère vérité. Un optimisme révolutionnaire sain n'a pas besoin d'illusions. Il faut voir les choses telles qu'elles sont. C'est dans la réalité même qu'il faut trouver la force de surmonter ses aspects barbares et réactionnaires. Voilà la leçon du marxisme.

De soi-disant « pontifes » m'ont même accusé de soulever, « tout d'un coup », la question « juive » et de chercher ainsi à créer pour les Juifs une sorte de ghetto. Je ne puis que hausser les épaules avec pitié. Toute ma vie j'ai vécu en dehors des milieux juifs. J'ai toujours travaillé au sein du mouvement ouvrier russe. Ma langue maternelle est la langue russe. Je n'ai malheureusement même pas appris à lire la langue juive. Par conséquent, la question juive n'a jamais été au centre de mon attention. Ce qui ne signifie d'ailleurs pas que j'aie le droit de rester aveugle devant le problème juif, qui existe et exige une solution. Les « amis de l'U.R.S.S. » se satisfont de la création du Birobidjan », Je ne m'arrêterai pas ici à considérer si on l'a établi sur des bases saines, ni quel type de régime on y trouve (le Birobidjan ne saurait éviter de refléter tous les vices du despotisme bureaucratique). Mais il n'est pas un seul progressiste doué d'entendement qui trouve à redire à l'attribution par l'U.R.S.S. d'un territoire particulier pour ceux de ses citoyens qui se considèrent comme juifs, qui utilisent la langue juive de préférence à toute autre, et qui souhaitent vivre ensemble. S'agit-il ou non d'un ghetto ? Pendant la période de la démocratie soviétique, quand les migrations étaient absolument *volontaires*, il n'était pas question de ghettos. Mais la question juive, par la façon même dont s'est réalisé l'établissement de colonies juives, prend une dimension internationale. N'est-il pas juste d'affirmer qu'une fédération socialiste mondiale se devrait de rendre possible la création d'un « Birobidjan » pour les Juifs qui souhaiteraient avoir leur propre république, pour théâtre de leur propre culture ? On peut présumer qu'une démocratie socialiste ne recourra pas à l'assimilation forcée. Il se peut très bien que, dans deux ou trois générations, les frontières d'une

9. Aleksandr S. POUCHKINE (1799-1837), certainement le plus grand poète de la littérature russe et l'un des plus grands de l'histoire mondiale, avait écrit ce vers que Trotsky se plaisait à citer : « L'illusion qui élève est plus précieuse que l'obscurité de l'amère vérité ».

10. En 1927, les dirigeants soviétiques avaient offert aux Juifs d'U.R.S.S. le territoire du Birobidjan, 36 000 km² et 1 192 habitants à l'époque, destiné à devenir, après un peuplement juif, une république juive.

république juive indépendante, tout comme celles de bien d'autres nations, seront abolies. Je n'ai ni le temps ni le désir de méditer sur un tel sujet. Nos descendants sauront mieux que nous ce qu'ils auront à faire. Ce qui me préoccupe, c'est la période de transition au cours de laquelle la question juive, en tant que telle, se posera encore de façon aiguë et exigera des mesures appropriées de la part d'une fédération mondiale des Etats ouvriers. Les méthodes utilisées pour résoudre la question juive, qui, sous le capitalisme à son déclin, ont un caractère utopique et réactionnaire (le sionisme), prendront sous un régime de fédération socialiste une signification pleine et salutaire. Voilà ce que je voulais souligner. Comment un marxiste ou même un démocrate cohérent peut-il y trouver à redire ?

[LA LUTTE CONTRE LES PROCÈS] ¹

(23 février 1937)

Cher Camarade Novack,

Merci pour votre lettre d'information. Je suis très heureux que le comité ait surmonté ses difficultés internes et développe maintenant une activité fructueuse. Jan [Frankel] est arrivé ici avec des impressions très optimistes sur votre comité.

Comme vous l'avez vu dans les copies de mes lettres en Europe, je veux à tout prix reporter les procès de Tchécoslovaquie et de Suisse jusqu'à ce que nous ayons les premiers résultats de la commission d'enquête américaine. J'espère que votre comité me soutiendra sur cette question très importante.

Il est absolument nécessaire d'adresser un rapport sur le travail de votre comité et tous les événements autour de la question générale, en Europe, au moins une fois par semaine, avec les coupures de presse les plus importantes. Les comités d'Europe travaillent dans une atmosphère très différente (danger de guerre, pression directe de la diplomatie soviétique, manque d'argent, etc.). Es ont besoin d'être encouragés par l'activité et les succès du comité américain. Il serait bien avisé de désigner à cet effet un secrétaire international.

C'est une pitié que je n'aie reçu les journaux de Moscou qu'après un terrible retard. Jusqu'à présent je n'ai toujours pas les numéros qui contiennent le compte rendu du dernier procès. Ce serait bien d'envoyer au moins les numéros les plus importants par avion. Je suis certain que, *Pravda* en mains, je pourrais donner des déclarations et des articles plus importants et plus concrets à la presse (p. ex., la « réunion » avec Vladimir Romm dans le Bois de Boulogne).

¹ Lettre à G. Novack (9426), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Une Société des juristes socialistes vient d'annoncer qu'elle va mettre sur pied une commission « impartiale » pour enquêter sur les procès de Moscou². C'est de toute évidence une manœuvre stalinienne combinée à travers les « Amis de l'U.R.S.S. ». Diego [Rivera] a déjà dénoncé leur plan par une déclaration à la presse à laquelle la société répond aujourd'hui³. Dès que les articles seront traduits, nous vous les enverrons. Ce n'est cependant pour l'instant que pour information : aucune intervention n'est nécessaire ni souhaitable encore.

2. Le journal mexicain *El Universal* du 21 février avait annoncé la décision prise par le Front des avocats socialistes de créer une commission d'enquête sur les procès de Moscou. Il indiquait les auteurs de cette proposition (Mario de Souza et Enrique Gonzalez Aparicio), également membres des « amis de l'U.R.S.S. », et la composition de la commission.

3. Un communiqué Rivera-Hidalgo avait demandé comment on pouvait enquêter avec sérieux sur les procès sans entendre Trotsky. Dans *El Universal* du 22 février, Luis B. Varela, au nom du « front » avait qualifié cette attaque de puérile, car, écrivait-il, ce n'est pas une preuve d'impartialité que de ne pas entendre Trotsky d'abord. La manœuvre était grosse puisque le monde entier avait entendu le procureur et les juges d'abord.

MAX EASTMAN EN TANT QU'INTERPRÈTE¹

(23 février 1937)

Le traducteur de mon livre, Max Eastman ^a, dans une interview publié par le *Sunday Times*, a dit, autant que je puisse m'en assurer, que ce livre identifie les régimes fasciste et stalinien. C'est peut-être l'opinion de M. Eastman, mais pas la mienne. Je ne porte aucune responsabilité pour les interprétations de Max Eastman. J'espère que mes lecteurs comprendront mieux mes idées que ne l'a fait mon traducteur.

1 Communiqué de presse (T 4107), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sur Eastman, cf. n. 4 p. 228. Ce texte marque une étape vers,,la rupture de liens amicaux nés au moment de la révolution russe.

[LA BATAILLE DES PROCÈS^{1 2}]

(24 février 1937)

1. Tu es sans doute très mécontent de ma dernière lettre, mais, après avoir reçu la tienne (n° 2 du 8 février), je ne peux malheureusement rien y changer. Je te rappelle encore une fois que, dès les premiers jours de mon internement, j'avais écrit qu'il ne fallait pas, à cause d'un ouvrage littéraire, oublier de préparer le procès, de rassembler des témoignages et qu'en fin de compte le problème ne se réglerait pas par des articles. Tu m'as reproché alors de «sous-estimer® la littérature. Je t'ai répondu que je reconnaissais son utilité, mais que j'exigeais des témoignages immédiats. J'avais en outre dressé une liste de questions concernant Copenhague. Je n'ai reçu que des promesses vagues. J'ai alors menacé de confier l'affaire à Henri. Tu m'as répondu : « Laisse-moi encore quelques semaines. Si nous ne redressons pas, tu pourras en charger Henri. » Il s'est écoulé non pas quelques semaines, mais plusieurs mois. Les témoignages commencent à me parvenir seulement aujourd'hui. Ils sont rédigés sans le moindre soin, si ce n'est, bien sûr, la déclaration de Naville qui m'a fait bonne impression. Cependant, les signatures qu'elle comporte n'ont aucune valeur. Celles des Français doivent être certifiées exactes par un notaire. La question des émigrés est plus compliquée. On peut, et c'est d'ailleurs nécessaire, expliquer dans un document spécial que les staliniens dénoncent ouvertement tout émigré qui n'est pas avec eux et réclament son expulsion. Les émigrés doivent signer de leurs initiales ou de noms convenus, mais il faudra joindre à ces signatures la déclaration écrite d'un avocat socialiste ou d'un

1. Lettre à L. Sedov (7537), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Henri Molinier était le frère de Raymond Molinier dirigeant du P.C.I., parti rival de la « section officielle », le P.O.I., dans laquelle travaillait évidemment Sedov.

homme politique connu certifiant qu'il connaît personnellement le signataire. De toute façon, de telles déclarations et témoignages doivent être envoyés en deux exemplaires : un au comité de New York, l'autre à moi.

Tu m'écris : « Naville t'a envoyé les témoignages¹ de Copenhague. Je le vois demain... je crains qu'ils ne soient pas complets ». C'est après six mois d'atermolements que tu envoies au Mexique des « craintes » sur des témoignages qui seraient incomplets. Ils sont cependant dix mille fois plus importants que tous vos articles et vos bulletins. Grâce à la date du rendez-vous avec Rom (juillet 1933) que tu m'as indiquée dans ta lettre, j'ai, par ma déclaration dans le *Times*³, provoqué un revirement réel de ce journal américain très influent. Si les témoignages avaient été rédigés en temps voulu et si on avait su les utiliser dans la presse, la situation actuelle serait bien meilleure. Le quatrième procès approche et nous n'avons même pas les témoignages sur le premier⁴ *. N'est-ce pas un scandale? Les déclarations de Schôler³ sont mal rédigées et signées à la machine. Qu'est-ce que c'est que cette négligence ? Vraiment, tout cela ressemble à un sabotage.

2. Ton mémorandum pour la Ligue des Droits de l'Homme est parfaitement écrit et m'a fait plaisir. L'article sur le procès de Novosibirsk⁶ n'est pas mal ; il est même bon par endroits, mais il ne laisse pas cependant l'impression de quelque chose d'« achevé ». En général, ton travail littéraire me plaît et je le salue. Mais il ne peut me faire accepter la négligence révoltante dont tu fais preuve pour les témoignages. Vos retards peuvent me placer ici dans une situation embarrassante vis-à-vis de la commission ; en outre on ne pourra pas rattraper le temps perdu en ce qui concerne l'impact sur l'opinion publique à travers la presse.

3. Van m'a informé qu'il t'avait transmis des extraits de *L'Humanité* de l'année 1933 se rapportant à mon arrivée en France (agent de l'impérialisme français, etc.). Je ne les ai pas encore reçus. J'en ai besoin cependant à tout prix pour mes articles comme pour mon livre.

³ Le *New York Times* du 16 février avait publié l'article de Trotsky reproduit ci-dessus pp. 309-312.

⁴ Trotsky inclut visiblement dans son décompte le procès de Novosibirsk qui est donc ici le second, entre le procès Zinoviev et ⁵ le procès Piatakov-Radek qui devient le troisième.
¹ V Il s'agit d'un militant allemand, Alfred SCHOLER.

A C'était Sedov qui avait rédigé l'article sur les procès de Novosibirsk dans le *Biulleten Opositsii et IV' Internationale*.

De toute façon, il faudrait étudier sans tarder la presse française datant de juillet-août 1933. Il serait possible d'établir sans peine que la presse avait perdu nos traces après Marseille pour les retrouver ensuite à différents endroits dont Royan. où je suis censé avoir eu des rendez-vous secrets avec Litvinov.

4. Nelz⁷ ⁸ t'a demandé si le G.P.U. savait où j'habitais en France. Tu lui as répliqué : « Quelle importance ? » Cette réponse est tout à fait incorrecte. Les témoignages de Romm et son erreur fatale découlent entièrement de ce que le G.P.U. ne savait pas où nous habitions. La question posée par Nelz est très importante. A cette époque, le G.P.U. n'avait aucun lien avec la police française : il se nourrissait de la presse de ce pays et de ses suppositions.

5. Il faut reconstituer l'itinéraire que nous avons suivi de Marseille à Royan. On ne peut le faire sans les frères Molinier. N'importe quel tribunal les aurait convoqués comme témoins, sans se renseigner sur leurs relations avec le P.O.I. La commission doit faire de même. Il faut lui faciliter la tâche en abandonnant toute autre considération.

Tu étais venu à notre rencontre à Marseille avec Raymond, en bateau à moteur, si ma mémoire est bonne. Dans le bateau, seuls sont montés Maman et moi. Deux automobiles nous attendaient dans un endroit isolé. Là se trouvaient trois Français, autant que je me souviens, Leprince (chauffeur), Lastérade et un troisième, Méditerranéen de petite taille, trapu, dont je ne me rappelle pas le nom Les témoignages de ces trois hommes ainsi que de Raymond sont décisifs puisqu'ils nous ont amenés décidément à Royan. Autant que je me souviens, Lastérade était resté là-bas depuis le début. Il pourra (comme d'autres) témoigner que j'étais malade avec une forte température qui ne m'a pas quitté. Je ne me suis à aucun moment éloigné de ce village près de Royan et la preuve, justement, c'est que des amis de Paris et d'autres pays ont été obligés de s'y rendre, pour me voir. Je joins à ma lettre la liste de mes visiteurs, d'après les souvenirs de Van. Je n'assure pas qu'elle soit

7. Walter Nelz (cf. n. 2, p. 333) avait pris la direction en Suisse des premières initiatives pour le procès contre la presse stalinienne.

8. Nous n'avons pas identifié le petit Méditerranéen trapu, qui ne fut pas du voyage de Royan auquel participèrent dans deux voitures, Trotsky et sa femme, Sedov, Raymond Molinier, Leprince et Lastérade. Raymond Leprince était un collaborateur de Molinier dans son entreprise. Jean LASTERADE DE CHAVIGNY (né en 1910), étudiant en médecine, était militant de la Ligue communiste.

complète. Elle peut, de toute façon, servir de base à un travail plus précis.

6. Je suis tout à fait d'accord quand tu dis qu'il ne peut actuellement être question de te présenter devant l'infâme commission de la Ligue des Droits de l'Homme. Tu ne dis rien à propos de mon article « Honte ! »⁹. Il faut le traduire en français et l'envoyer à la Ligue. Je veux espérer que cela est déjà fait. Tu m'écris, il est vrai : « Nous avons reproduit la lettre », mais tu ne dis pas en quelle langue.

7. J'ai été extrêmement effrayé par ton intention de vouloir mettre en annexe à l'édition anglaise de mon livre « un grand chapitre sur le nouveau procès ». S'il en est ainsi, mon livre ne sortira jamais. Les procès se suivent et je refuse de reporter, ne serait-ce que d'un seul jour, la publication du livre à cause d'un chapitre sur le nouveau procès.

8. Je t'ai envoyé 47 pages manuscrites du nouveau livre que je compte intituler *Les Crimes de Staline*. J'enverrai demain un chapitre (je ne respecte pas l'ordre) consacré au témoignage de Rome. Peut-être pourra-t-on le publier dans quelque revue ?

9. Tu me questionnes de nouveau sur l'édition russe et tu me demandes, en plus, une réponse télégraphique. Puisque la conjoncture change toutes les semaines, je refuse catégoriquement de m'en mêler du Mexique. Je n'écirai aucun chapitre spécial. Si quelque chose de déjà écrit convient, tu peux t'en servir.

9 Cf. *Œuvres*, 11, pp. 331-346.

[PROFOND DÉSACCORD]¹

(24 février 1937)

Cher Camarade Isaacs,

Je serai très heureux de voir ici Solow et les autres camarades et membres du comité. Je ne puis être d'accord avec vous sur la question de *The Nation*. C'est précisément parce que la rédaction traverse une crise que ma lettre brève et dure aurait une influence stimulante.

J'ai collaboré à cette revue qui maintenant laisse ouverte la question de savoir si je suis ou non fasciste. J'ai le droit et le devoir de dire d'eux : « Vous êtes des crapules et je ne puis rien avoir à faire avec vous. » Je ne peux pas entrer dans des explications politiques dans une telle lettre. Mes explications politiques, elles sont données ailleurs. Vous savez que j'ai refusé de recevoir la célèbre Freda Kirchwey et je suis un peu étonné que vous acceptiez la possibilité que je puisse discuter personnellement (et pas publiquement) avec des gens qui viendraient me voir pour m'exposer leurs doutes quant à mon honnêteté politique. Il me semble que vous êtes trop conciliateur à l'égard de ces messieurs et dames.

Je suis tout à fait certain que Hallgren² n'est entré dans

1. Lettre à H.R. Isaacs (8549), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Mauritz A. HALLCREN (1899-1956), journaliste, avait travaillé au *Daily News* de Chicago, puis à *The Nation* et était depuis 1934 le rédacteur en chef du *Sun* de Baltimore. Il avait été l'un des fondateurs du comité de défense de Trotsky et venait d'en démissionner par une longue lettre de quatorze pages datée du 27 janvier 1937 : il y déclarait que les accusations de Moscou étaient « substantielles et convaincantes » et la revendication de justice de la part de Trotsky * une manœuvre trotskyste contre l'Union soviétique et le socialisme » Le projet d'enquête du comité de défense prouvait selon lui que ce dernier n'était plus qu'un « instrument » trotskyste pour intervenir dans les affaires soviétiques, etc.

le comité qu'avec le plan prémédité d'y jeter le trouble. Je suis très heureux des succès du comité. Mon opinion est que nous devons plus souligner l'activité dans les syndicats et parmi les travailleurs en général et ne pas faire aux libéraux (même aux « bons » libéraux) des concessions qui gêneraient notre activité révolutionnaire dans les masses.

La position de certains membres du comité : « Nous ne sommes ni pour Trotsky, ni pour Staline, nous ne sommes que pour la vérité » ne peut avoir qu'une vie très brève et transitoire. La véritable alternative est simple : ou bien Trotsky est l'allié de Hitler et du Mikado, ou bien Staline est le plus grand criminel de l'histoire du monde. Demain, la vérité apparaîtra et chacun sera obligé de choisir. Nous devons préparer l'esprit des travailleurs à ce choix. Cependant que les libéraux essaient d'éterniser leur position de super-arbitre sur les deux camps.

Je vais essayer d'envoyer dans les jours qui viennent la préface *a. The Stalin School of Falsification* '.

Vous me suggérez de donner à Max Shachtman plein pouvoir pour engager des procès, etc. Je dois dire que j'apprécie énormément Max sur le plan politique et journalistique, mais pas sur les questions pratiques. J'ai peur qu'il ne perde mon pouvoir ou qu'il oublie de l'utiliser quand ce serait nécessaire.

Mon livre sur les procès va être terminé dans quelques semaines. J'espère que je ne gêne pas le traducteur avec ce retard. Demain j'enverrai un chapitre spécial sur les dépositions de Vladimir Romm (j'ai enfin reçu la *Pravda*). Je serais heureux si ce chapitre pouvait être publié immédiatement dans un journal ou une revue. De toute façon, c'est un article de 25 pages. Je me demande si le *Sunday Times* l'acceptera. J'espère qu'il produira une certaine impression. Il faut que le camarade Wright ' le traduise tout de suite et consulte Harpers sur la question de le placer dans un journal ou une revue dès que possible.

Pour éviter toute erreur, je vous explique à vous mon opinion sur *The Nation*, mais je vous laisse le soin de décider.

3 Ce volume, qui comprenait notamment quelques-uns des textes publiés en français dans *La Révolution défigurée*, allait paraître aux Etats-Unis aux éditions Pioneer Publishers.

4 John G. Wright était le pseudonyme de Joseph Vanzler (cf. n. 2, p. 337).

[MERCI POUR LE TRAVAIL] ¹

(25 février 1937)

Chère Camarade Viola ^{2 3 4},

Merci beaucoup pour votre amicale lettre. Natalia et moi nous souvenons avec une chaude sympathie de votre bref séjour à Weksal’.

J’apprécie beaucoup votre communication concernant l’intense travail de nos camarades, Cara, Winny, le « soviét du Bronx » et les autres camarades de l’appareil du comité *. Toute grande chose ne peut être accomplie qu’à la condition que le travail de détail soit fait avec la plus grande précision. On peut même dire que toute grande chose consiste en petits détails. Un mouvement qui est capable de provoquer des dévouements quotidiens sans vanité futile est un mouvement invincible. J’embrasse de tout mon cœur tous les camarades que vous nommez.

1. Lettre à Viola Robinson (9798), traduite de l’anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Viola ROBINSON (née en 1910), enseignante, assurait le secrétariat technique du comité de défense de Trotsky à New York.

3. Viola Robinson avait rejoint en Chine, en 1932, Harold R. Isaacs dont elle allait dès lors partager la vie. Elle l’avait accompagné dans sa visite à Trotsky à l’été 1935.

4. La lettre de Viola Robinson était une description enthousiaste du travail des volontaires qui travaillaient pour le comité de défense.

[POUR DÉMONTRER QUE ROMM EST UN FAUX TEMOIN]

(25 février 1937)

Cher Camarade Henri,

Vladimir Romm a déclaré m'avoir vu à Paris dans les derniers jours de juillet, alors que, débarqué à Marseille le 24 juillet, je suis allé directement à Royan, sans passer par Paris. Il faut établir toutes les circonstances du voyage, en particulier en ce qui concerne les passeports. Les passeports que nous avons, Natalia et moi, portent un premier cachet :

Commissariat Spécial - Ports
VU AU DEBARQUEMENT
Marseille 24 juillet 1933
P/ le Commissaire spécial
Signature illisible

avec un cachet circulaire : République française - Marseille -
Commissariat spécial - Ports.

Puis nos passeports nous furent enlevés et emportés à Paris. Là on mit sur les deux passeports ce qui suit:

Une inscription manuscrite :
Vu bon pour résider en France.
Paris le 25 juillet 1933

1 Lettre à Henri Molinier (9151). avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

puis un cachet droit :

Le Commissaire divisionnaire
Chef du Service central des Passeports,

puis une signature pas très lisible qui commence :

L. Lamb... et qui peut être Lambrun ou quelque chose dans ce genre.

Enfin un cachet circulaire : République française - Sûreté Générale - Service central des Passeports - Le commissaire divisionnaire.

Il importe d'établir comment nos passeports ont été transportés de Marseille à Paris (probablement par un policier venu de Paris à Marseille), à qui ils ont été remis à Paris, qui les a transportés de Paris à Royan.

Si toutes ces circonstances sont éclaircies, s'il est possible d'obtenir des témoignages personnels des personnes qui y -ont été mêlées, ce sera un coup décisif porté à la déclaration de Romm.

DEUX AVERTISSEMENTS¹

(25 février 1937)

I

Quelques mois après sa capitulation, Rakovsky fut envoyé au Japon comme représentant de l'U.R.S.S. à la conférence internationale de la Croix Rouge (la chose s'est passée, je crois, au commencement de 1935. C'est d'ailleurs bien facile de trouver la date exacte dans les journaux de l'époque). Il est clair qu'en envoyant Rakovsky au Japon, on a gardé à Moscou des membres de sa famille comme otages. Néanmoins, l'envoi de Rakovsky à l'étranger si peu de temps après sa capitulation produisit à l'époque une certaine surprise. Les « amis » de l'U.R.S.S. en Angleterre, inspirés naturellement par le G.P.U., se sont servis du voyage de Rakovsky pour démontrer la sincérité de son repentir. Maintenant, on peut avec une certaine certitude, émettre l'hypothèse que Rakovsky fut envoyé à l'étranger avec le seul objectif de le mieux prendre dans l'engrenage de l'amalgame en préparation. On peut être sûr que, dans le prochain procès avec la participation de Rakovsky comme accusé, il sera question de quelques entretiens conspiratifs de Rakovsky avec des diplomates ou militaires japonais (naturellement sous la direction de Trotsky).

II

Un an plus tard, on a envoyé Boukharine en Tchécoslovaquie et en France pour faire des conférences et, comme on l'a

¹ Communiqué (T 4110) dicté en français, reproduit avec la permission de la Houghton Library. Une note jointe précise : J[ean] v[an] Hreienoor] ■ « Envoyé dans une enveloppe cachetée à Shachtman pour être utilisé en cas de besoin. »

affirmé à l'époque, pour acheter des archives aux social-démocrates allemands. Le voyage de Boukharine a produit une certaine sensation, d'autant plus que les nuages s'amoncelaient déjà sur sa tête. On peut supposer que Boukharine fut envoyé à l'étranger spécialement pour créer le cadre technique pour l'amalgame judiciaire. Etant en Tchécoslovaquie et en France, il aurait pu se rencontrer avec mon fils ou avec mes amis tchécoslovaques et français. En tout cas, on peut être sûr que ce voyage sera utilisé lors du prochain procès, avec un but d'amalgame.

Ces deux voyages de Rakovsky et de Boukharine n'étaient pas accidentels. Ils entraient dans le grand plan de Staline conçu depuis plusieurs années.

2. L'historien menchevique Nikolaievsky a donné sur ce voyage et les longs entretiens qu'il eut alors avec Boukharine d'abondants renseignements, au cours d'une entrevue qu'il eut à New York le 30 janvier 1964 avec S. Bialer et J. Zagoria (Boris I. Nikolaievsky, *Les Dirigeants soviétiques et la Lutte pour le Pouvoir*, Paris, 1969).

OU EST SOSNOVSKY ? ’

(25 février 1937)

Sosnovsky était un vieux membre du parti, bien connu et bien influent en son temps^{1 2}. Il était le meilleur journaliste du parti. Exilé en Sibérie, il n’a fait son *mea culpa* qu’après Rakovsky, en 1934. Lors du procès Zinoviev, la *Pravda* a publié des articles infâmes signés (non pas écrits) par Radek, Piatakov, Rakovsky et Préobrajensky. On s’est demandé comment il se faisait que Sosnovsky avait pu ne pas signer un article du même genre dicté par le G.P.U.

Les quatre auteurs des articles contre Zinoviev et autres ont été, depuis, dénoncés comme traîtres. Deux sont déjà condamnés, l’un même fusillé ; les deux autres, Rakovsky et Préobrajensky, sont assurément sous les verrous en attendant le nouveau procès. Comment se fait-il que personne n’ait dénoncé Sosnovsky, malgré le fait qu’il n’ait signé aucune infâmie contre Zinoviev et autres ? La seule explication est que Sosnovsky est mort’.

Mais, s’il s’était agi d’une mort naturelle, on en aurait trouvé la mention dans la presse soviétique. Il ne reste qu’une

1. Communiqué de presse (T 4111), avec la permission de la Houghton Library. Original en français.

2. Lev S. SOSNOVSKY (1890-1936) avait commencé à militer en 1903 et s’était joint formellement aux bolcheviks en 1905. Il avait travaillé en usine puis émigré en France, et, revenu, connu prison et déportation Collaborateur de la *Pravda* dès 1913, un des dirigeants de la révolution dans l’Oural, membre de l’exécutif des soviets, il avait été un journaliste très populaire, toujours critique de la bureaucratie, membre du noyau de l’Opposition dès 1923. D’abord déporté, il fut l’un des premiers à connaître la rigueur de l’isolateur, à Tomsk, Tchéliabinsk notamment. Il avait capitulé, épuisé, en 1934.

3 Les autorités soviétiques ont indiqué — depuis la déstalinisation — Que Sosnovsky était « mort » en 1936. L’hypothèse de Trotsky était exacte.

explication. Sosnovsky a été fusillé pour avoir refusé de se solidariser avec les bourreaux de Zinoviev et autres.

Les « amis » de l'U.R.S.S. ont la pleine possibilité de vérifier cette hypothèse, dont l'importance se passe de commentaires.

[REMARQUES SUR L'ESPAGNE^{1 * 3}]

(25 février 1937)

Mon cher Naville,

Voici quelques considérations émises par mon oncle* dans des conversations que j'ai eues avec lui sur l'Espagne.

Quelques camarades, impressionnés par la lutte terrible qui se déroule en Espagne et surtout par la situation extrêmement difficile du P.O.U.M., sont enclins à s'adapter passivement à la ligne politique de la direction du P.O.U.M. Ils l'approuvent avec quelques réticences secondaires. Cette attitude me paraît fausse et même néfaste. On ne démontre pas son amitié pour une organisation révolutionnaire dans une situation difficile en fermant les yeux sur ses fautes et les dangers qui en découlent. La situation en Espagne ne peut être sauvée que par un revirement énergique, radical et héroïque de l'aile gauche du prolétariat et un regroupement immédiat est nécessaire. Il faut ouvrir une campagne implacable contre le bloc avec la bourgeoisie, pour le programme socialiste. Il faut dénoncer les chefs stalinistes, socialistes et anarchistes précisément à cause de leur bloc avec la bourgeoisie. Il ne s'agit pas d'articles plus ou moins enveloppés dans *La Batalla* Non. Il s'agit de dresser les masses contre leurs chefs qui mènent la révolution à la perdition complète.

La politique de la direction du P.O.U.M. est une politique d'adaptation, d'expectative, d'hésitation, c'est-à-dire la plus

1. Lettre à Pierre Naville (9354), signée Van, mais en réalité intégralement dictée à van Heijenoort en français par Trotsky lui-même. Reproduite avec la permission de la Houghton Library.

2 « Mon oncle » désigne Trotsky.

3. *La Batalla* était le quotidien du P.O.U.M. qui paraissait à Barcelone.

dangereuse de toutes les politiques dans la guerre civile, qui est implacable. Mieux avoir dans le P.O.U.M. 10 000 camarades prêts à mobiliser la masse contre la trahison que 40 000 qui subissent la politique des autres au lieu de faire la leur. Les 40 000 membres du P.O.U.M. (si le chiffre est exact) * ne peuvent pas assurer par eux-mêmes la victoire du prolétariat, si leur politique reste hésitante. Mais 20 000 ou même 10 000, avec une politique nette, décisive, agressive, peuvent gagner la masse pendant un court délai, comme les bolcheviks russes ont gagné la masse en huit mois. La politique actuelle de la direction du P.O.U.M. est celle de Martov ⁴ ⁵ et non celle de Lénine. Et, pour la victoire, il faut la politique de Lénine.

Je t'écris sur cette seule question aujourd'hui. Dans quelques jours, je le ferai sur d'autres sujets importants.

4. Le chiffre était donné par les dirigeants du P.O.U.M.

5. Iouli O. Cederbaum, dit MARTOV (1873-1923), coéditeur de *17s-kra* avec Lénine, leader menchevique ensuite, internationaliste pendant la guerre et coéditeur avec Trotsky de *Naché Slovo* à Paris avait combattu politiquement le régime bolchevique mais condamné la lutte armée et finalement émigré.

[A TOUTE VAPEUR ’]

(25 février 1937)

Chère camarade M[arie] Nielson^a,

Votre lettre m’est parvenue alors que j’étais encore interné en Norvège et je n’ai pas besoin de vous dire quel plaisir elle nous a fait, à ma femme et à moi-même. J’ai également reçu votre brochure avec sa si gentille dédicace et je vous en remercie.

Il s’agit maintenant d’aller à pleine vapeur pour préparer la commission internationale d’enquête et le Danemark a son mot à dire dans cette affaire. Malheureusement, il y a parmi les témoins un assez grand nombre d’émigrés dont on peut difficilement publier les noms, sous peine de les voir aussitôt ignominieusement dénoncés à la police — même fasciste — par les staliniens. Aussi nous paraît-il ici absolument nécessaire de créer au Danemark, tout comme dans les autres pays, une commission préparatoire plus restreinte, comprenant par exemple deux ou trois personnalités réputées qui puissent se porter garantes par leur nom de toutes les signatures. Il faudrait donc que cette commission ne se contente pas de découvrir les témoins nécessaires (bien entendu, de véritables témoins, pas des témoins à *la Staline* ’) et de recueillir aussitôt leurs déclarations mais fasse également office de *notaire* en authentifiant les signatures.

Je me réjouirai beaucoup de rester en relations avec vous.

1. Lettre à Marie Nielson (9414), traduite de l’Allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2 Marie Sophie Nielson (cf. n. 16, p. 104) avait rejoint la section danoise de la IV« Internationale.

[LE TRAVAIL DE DÉFENSE] ¹

(26 février 1937)

Cher Camarade Solow,

Après une lecture trop rapide de votre projet², je ne peux que formuler mes premières remarques. Dans la deuxième section, vous parlez de « graves crimes ». Ce n'est pas une expression adéquate pour de telles abominations. La fin de la deuxième section est inacceptable. Vous dites que, si les accusations s'avéraient exactes, il faudrait isoler les « trotskystes » de tous les mouvements progressistes. Mais vous ne dites pas ce qu'il faudra faire si les accusations se révèlent fausses. Vous êtes tenus de dire que, dans ce cas, les sources de ces fausses accusations doivent être dénoncées et éliminées de tous les mouvements progressistes.

Le premier paragraphe de la troisième section me paraît hypothétique, confus et superflu³. Vous pouvez commencer directement avec le second paragraphe, en ajoutant une phrase d'introduction.

Dans la quatrième section, vous tracez un parallèle avec

1. Lettre à H. Solow (10477) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit du projet de définition de la commission d'enquête (Draft Constitution of Commission of Inquiry, Houghton Library 15848) rédigé principalement par Solow et qui était daté du 22 février 1937 : un exemplaire annoté se trouve dans les papiers d'exil

3. Ce paragraphe était le suivant : « Trotsky nie être coupable met en cause l'impossibilité d'un procès équitable en U.R.S.S. et a ainsi clairement signifié par ses actions qu'il n'ira pas volontairement se rendre à un tribunal soviétique dans les circonstances actuelles. En vérité, il n'est pas clair si le gouvernement soviétique désire son entrée sur le sol soviétique laquelle seule rendrait possible l'application des mandats en vigueur. »

la commission sur le procès de l'incendie du Reichstag*. Cet exemple contredit le ton très, très, très conciliateur de votre document. Mieux vaut éliminer l'analogie.

Dans la section 5, il y a soit une omission soit une erreur. Le témoignage d'Olberg avait à voir seulement avec le passeport du Honduras, tandis que l'Hôtel Bristol et la présence de Sedov à Copenhague en 1932 ont été attestés par Holzman dont le nom n'apparaît pas dans le document⁵. Dans la section 6, il faut éliminer la mention du procès du Reichstag “.

La 7^e section est celle qui a le plus d'importance. Combien de « membres soussignés » y figureront ? Je ne le vois pas dans le document. Vous allez ajouter deux membres du G.P.U. En même temps, vous renoncez à inviter des représentants de moi-même ou de mon fils ou de la IV^e Internationale⁶. Pourquoi cette distinction ? Je ne comprends pas. Parce que nous sommes les accusés ? Mais j'accuse la bande Staline du plus grand crime de l'histoire. Je crois que la meilleure procédure serait d'inviter deux représentants de chaque organisation ouvrière internationale — la seconde, la troisième, la quatrième et l'internationale syndicale — et de ne pas mentionner ici le gouvernement soviétique, parce que c'est une affaire d'organisations politiques, pas d'Etats. Je considère ce point comme absolument décisif. C'est aussi l'unique moyen de donner à la commission un caractère international et pas simplement américain.

Vous devez aussi dans un paragraphe particulier exprimer l'espoir et le désir que toutes les commissions d'enquête ou préparatoires-à-l'enquête déjà créées dans les divers pays donnent à la commission américaine le mandat formel ou moral d'enquêter en leur nom. Les "diverses commissions nationales

4. Le paragraphe en question affirmait que la création de la commission d'enquête serait conforme à des précédents valables dont la dernière illustration était « la commission sur le procès de l'incendie du Reichstag. »

5. Il y a dans le texte la formule suivante : « le témoignage d'Olberg, concernant le passeport du Honduras, l'hôtel Bristol et la présence du fils de Trotsky à Copenhague en 1932 ».

6. La section 6 commençait ainsi : « Il n'est pas douteux que la tâche de la commission sera plus difficile que celle de la commission sur le procès de l'incendie du Reichstag. Elle aura non seulement à faire son travail sous le feu d'une opposition agressive, mais elle aura à traiter une question infiniment plus complexe que celle qui était posée dans l'accusation devant le tribunal de Leipzig. Son travail sera donc plus coûteux et plus complexe, prendra plus de temps. »⁷ précisait : « (A) La commission proprement dite consistera des soussignés, qui proposent d'ajouter à leur nombre deux personnes quelconques désignées par le gouvernement soviétique, par l'internationale communiste, par le parti communiste américain ou par tout organisme pouvant responsablement parler pour l'accusation. »

peuvent fonctionner en tant que telles pour des cas particuliers sous la direction de la commission internationale, c'est-à-dire de la vôtre.

Section 7, paragraphe (F) : « trois mois ®, c'est un délai trop long. Un mois suffit à notre époque de câbles et de radio. La section 8, la dernière, est tout à fait regrettable. Qui s'excuse s'accuse. En arrivant à la fin de votre important document, vous commencez à pleurnicher sur votre entreprise, votre faiblesse, le fait que vous vous êtes désignés vous-mêmes, etc. Cela donne une impression très défavorable à tous égards. Vous n'êtes pas obligés de répondre dans votre projet aux objections et accusations à venir. Vous répondrez dans vos documents ultérieurs, vos journaux, bulletins, etc. Le document constitutionnel doit proclamer fermement le droit de la commission à l'existence et son existence elle-même sans excuses ni hésitations superflues.

Le troisième paragraphe de la 8^e section est tout à fait inacceptable à mes yeux. Personne n'appréciera votre générosité vis-à-vis du gouvernement soviétique et de l'internationale communiste et elle ne peut être considérée que comme un signe de manque de confiance en vous-mêmes. Seule la dernière phrase de la 8^e section est acceptable ⁸.

Je le répète ; je ne vous donne qu'une première impression. Je me réserve le droit de faire des commentaires supplémentaires. Mon impression générale est que le projet est trop orienté vers les libéraux hésitants qui seraient heureux d'éterniser leur position en tant que super-arbitres, et pas vers les travailleurs qui souhaitent une réponse claire à la question : Trotsky est-il un allié du fascisme ou Staline est-il une crapule ?

Votre attitude à l'égard de ma lettre à *The Nation* est également fausse. Je ne suis pas un membre du Comité pour la défense de Trotsky, je suis Trotsky. Il n'est pas nécessaire pour moi d'employer votre langage diplomatique avec la misérable rédaction de *The Nation*. Je suis sûr que ma lettre brève et claire accélérerait la désintégration interne de l'équipe rédactionnelle, mais je renvoie cette question pour un temps.

Je me réjouis d'avance de votre visite et de celle des autres membres du comité. Il n'est pas nécessaire de prendre d'initiative pour ce voyage : prendre seulement des visas ordinaires de touristes, sans préciser pour le voyage de motifs particuliers

⁸. Nous n'avons pas les dernières pages du document qui contiennent notamment la section 8.

DÉCLARATION SUR SÉNINE ET WELL¹

(27 février 1937)

Le témoignage écrit du camarade Jan Frankel ² en date du 26 février sur sa rencontre inattendue et involontaire avec M. Sénine (Sobolevicius)^{3 4} et les efforts de ce dernier pour entraîner le camarade Frankel dans une conversation mystérieuse (bien que cette « cour » n'ait pas été fructueuse) coïncide avec l'arrivée d'une lettre de mon fils qui me communique des rumeurs concernant de sombres machinations des deux frères Sénine et Well *. L'affaire peut revêtir une certaine importance. Il est donc nécessaire de la clarifier d'avance.

1. Déclaration (T 4112), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jan Frankel (cf. n. 6 p. 124) venait d'arriver à Coyoacán, le 18 février, pour reprendre auprès de Trotsky les fonctions de secrétaire qu'il avait déjà occupées de 1930 à 1933 à Prinkipo et de juin à octobre 1935 à Hinefoss.

3. Lors de son voyage vers le Mexique, entre Nice et Naples, Jan Frankel avait été abordé sur le bateau par un voyageur monté à Nice et qui était pour lui une vieille connaissance. Il s'agissait de Abraham SOBOLEVICIUS (né en 1903), lithuanien originaire d'Allemagne, qui, de 1929 à 1933, avait été, sous le nom d'Adolf SENINE, un des principaux dirigeants de l'Opposition de gauche en Allemagne, et même membre du S.I. Il avait rendu visite à Trotsky à Prinkipo et l'avait rencontré de nouveau à Copenhague. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, traduit sous sa nouvelle identité de Jack SOBLE devant la commission sénatoriale d'activités anti-américaines du Sénat des Etats-Unis, l'homme devait reconnaître qu'il était au service du G.P.U. et raconter de son côté son infructueuse tentative pour faire basculer Frankel, lequel refusa d'engager la conversation avec un homme qu'il tenait pour gravement suspect.

4. Cette allusion peut se rapporter à deux événements distincts. D'abord une tentative du frère aîné de « Sénine », Ruvin SOBOLEVICIUS, dit Roman WELL (1901-1962), lui aussi ancien dirigeant de l'Opposition internationale de gauche et membre du S.I., rallié en janvier 1933 à la politique stalinienne, pour prendre contact avec son ancien camarade de l'Opposition allemande, son successeur au S.I., Erwin H. ACKERKNECHT dit E BAUER (né en 1906). Bauer avait rompu avec Trotsky en 1934 du fait de son opposition à l'entrée "dans la S.F.I.O. des trotskys-

français mais, en 1936, lors du procès de Moscou, il s'était mis à la disposition de Léon Sedov pour la dénonciation de ces procès. La

Quand, en août 1936, les premières dépêches concernant la visite que m'avait soi-disant faite à Copenhague Berman-Iourine * ⁵ furent publiées, j'ai supposé qu'il s'agissait en réalité de Sénine (Sobolevicius), puisque ce dernier était le seul homme parlant le russe qui m'avait réellement rendu visite à Copenhague — naturellement pas en secret, mais de façon tout à fait ouverte, c'est-à-dire avec la connaissance et l'accord de mes amis les plus proches et des camarades de la garde. Il est resté avec moi une heure à une heure et demie au cours des tous derniers moments avant mon départ pour Esbjerg. La conversation a tourné autour de l'attitude de son frère aîné Well qui était déjà à l'époque fortement soupçonné par moi-même et certains de mes amis. J'ai eu l'impression que Sénine, qui était toujours sous l'influence de son frère, m'avait été envoyé par lui pour dissiper mes soupçons et ceux de mes amis. Il n'y a réussi que dans une faible mesure. En outre le contenu de notre conversation est très amplement reflété dans ma correspondance avec les deux frères et mes articles. Elle concerna la question de la lutte contre le fascisme en Allemagne, de notre appréciation du système politique en Russie (Thermidor et Bonapartisme) et aussi de nos divergences dans l'appréciation des succès économiques de l'Union soviétique, etc.

Les frères Sénine et Well — le second surtout — ont joué un certain rôle dans l'organisation allemande de l'Opposition de gauche. Tous les deux, ainsi que la femme de Well, nous ont rendu visite en Turquie, à Kadikôy. Ils n'étaient pas venus en mission officielle, mais plutôt en riches touristes d'été capables de financer de tels voyages ⁶. Pour ma part, je ne pouvais que me féliciter de leur visite. A cette époque, des amis, des presque amis, parfois même des inconnus, venaient de différents endroits de Turquie, restant soit à Constantinople, soit à Prinkipo et Kadikôy (les plus proches des amis demeurant chez nous), et travaillaient avec nous, parfois pour plusieurs semaines, surtout en été.

Ce fut également le cas pour Sénine et Well. Ils habitaient une maison voisine, mais mangeaient et passaient avec nous la

deuxième « tentative » suspecte peut avoir été le fait qu'un trotskyste français chauffeur de taxi, Raymond Molinier, avait pris l'initiative de « filer » Roman Well, monté dans un autre taxi avec plusieurs compagnons d'allure inquiétante. La filature de Raymond Molinier l'avait conduit à un appartement contigu de celui de Léon Sedov rue Lacroix, où habitait l'un des individus en question. démasqué

5. Cf. n. 6 p. 71.

6. Le père des frères Sobolevicius était un riche industriel des cuirs et peaux avec des usines dans différents pays, Lithuanie et Allemagne.

plus grande partie de leur temps, à des discussions, toujours en présence de Frankel et d'autres visiteurs.

Nous eûmes aussi quelques petites discussions à propos des deux frères. Ma femme les trouvait tous les deux étranges et philistins. Je les défendais un peu, d'un point de vue purement politique. Peut-être pouvaient-ils devenir marxistes. Well, en tout cas, donnait l'impression d'être un arriviste impatient. Ainsi déclara-t-il de façon surprenante au cours d'une conversation privée avec Jan Frankel qu'il pourrait un jour aller en tant que médecin en Union soviétique⁷. A la question de savoir comment il pourrait le faire alors qu'il était un oppositionnel marqué, il répondit par des remarques confuses et embarrassées.

L'attitude de ces deux hommes en Allemagne fut toujours plus ou moins ambiguë : sur ce point la correspondance mentionnée plus haut donne un témoignage très clair. Ainsi que le camarade Frankel l'a déjà établi dans son témoignage, la visite de Sénine à Copenhague précédait de quelques semaines le petit coup d'Etat accompli par Well et Sénine (avec le renégat arriviste Gräf-Frank) dans l'organisation allemande⁸. De tels coups d'Etat étaient alors à l'ordre du jour. Le G.P.U. et le Comintem espéraient encore dans cette période pouvoir tuer l'Opposition de gauche par de petites scissions, des crises, etc. C'est ce qui explique le fait que le G.P.U. n'a pas laissé les frères Sobolevicius (et aussi Gräf-Frank, Olberg, Mill⁹ ¹⁰) rester dans nos organisations, mais les a impatiemment utilisés à des scissions et de petits coups d'Etat¹⁰. Il est clair par l'ensemble

7. Ruvin Sobolevicius poursuivait à l'époque à Berlin des études de médecine et devait se spécialiser ultérieurement en psychiatrie.

8. Jakob FRANK, dit Max GRAF, économiste letton qui travaillait à la mission commerciale soviétique de Vienne, avait été pendant quelques mois secrétaire de Trotsky à Prinkipo, avant de jouer, de ce fait, un rôle peu positif dans les rangs des groupes de l'Opposition de gauche en Autriche. C'est lui qui avait recommandé à Trotsky les frères Sobolevicius, et, fin 1932, R. Well proposait sa cooptation à la direction de l'Opposition allemande. Le « petit coup d'Etat » des deux frères consista en la fabrication d'un numéro de *Die Permanente Révolution* avec une « déclaration » qui reconnaissait que l'Opposition de gauche avait tort et la direction du K.P.D. raison.

9. Pavel OHKUN, dit MILL (1905-1937) avait été pendant quelque temps secrétaire administratif du S.I. et avait été démasqué par ses camarades alors qu'il était en train de négocier son retour en U.R.S.S. avec les services de l'ambassade en échange de documents de l'organisation internationale de l'Opposition. Il était retourné en U.R.S.S. peu après.

10. Pendant toute cette période en effet, il semble que sur la base d'une erreur d'appréciation du G.P.U. quant à la longévité des organisations de l'Opposition, ses agents s'y soient « grillés » de façon quelque peu inconsidérée : c'est ainsi que Valentin P. Olberg, par exemple avait suivi, lors de la scission de l'Opposition allemande, le groupe dirigé par Kurt Landau. A l'étape suivante, au moins à partir de 1935, elle s'efforce d'implanter ses agents de façon plus stable et plus durable.

de la situation que Sénine et Well étaient liés au G.P.U. dans l'organisation de leur coup d'Etat et, par voie de conséquence, dans d'autres entreprises également. Il semble que l'un comme l'autre soient aujourd'hui hors de Russie ¹. Il est tout à fait certain qu'ils n'accepteront pas désormais de se rendre en Russie comme Olberg, Fritz David " et autres. Mais, dans la mesure où Sénine, qui m'a réellement rendu visite à Copenhague, demeure obstinément silencieux, il est clair qu'il n'a pas abandonné ses relations avec ses maîtres, et que, comme le montre sa tentative dans le cas de Jan Frankel, il cherche à se rendre utile à l'extérieur de la Russie ².

Comme tous les deux ont réellement eu des relations avec moi, m'ont rendu visite en Turquie, l'un d'eux mène à Copenhague, ils peuvent être utilisés pour un amalgame meilleur que les Berman-Iourine, Fritz David et consorts, qui me sont inconnus ³.

C'est pourquoi je juge nécessaire de faire à temps cette déclaration.

11. Il semble en effet que les deux frères n'étaient plus en Russie.

12. Trotsky avait toujours envisagé l'hypothèse suivant laquelle il verrait réparaître sous les traits d'un accusé dans un procès de Moscou un de ces hommes qui avaient travaillé dans l'Opposition P.V.⁴ A? compte du G.P.U., non seulement ceux qu'il cite ici, mais Mill, Well, Graf, Sénine et ait examiné avec soin sous cet angle les photographies de presse des accusés.

13. Ruvin Sobolevicius, sous le nom de Robert Soblen, et Abraham, sous celui de Jack Soble, devaient connaître aux Etats-Unis après guerre la notoriété des grands espions internationaux. Il semble pour-
tant, qu'ils étaient dans l'intervalle retournés en U.R.S.S.

14. C était Sénine qui s'était, seul des deux frères, rendu à Copenhague. L'hypothèse de Trotsky était vraisemblable. En fait semne poursuivait sa carrière d'agent aux Etats-Unis et, pris, se montra très bavard.

ANNEXES

PRINCIPAUX ARTICLES ET OUVRAGES CITÉS OU CONSULTÉS

- ABOSCH Heinz. — *Trotsky-Chronik. Daten zu Leben und Werk.* — (Zusammengestellt von), Munich, Cari Hanser Verlag, 1973. — 156 p.
- ALEXANDER Robert. — *Trotskyism in Latin America.* — Hoover Institution Publications, Stanford University, 1973. — 304 p.
- ALLES Wolfgang. — *Zur Politik und Geschichte der deutschen Trozskisten ab 1930.* — Université de Mannheim, 1978. — 296 p.
- ANTONOV-OVSEYENKO Anton. — *The Time of Stalin. Portrait of a Tyranny.* — New York, Harper & Row, 1981. — 374 p.
- BROCKWAY Archibald Fenner. — *Inside the Left. Thirty years of platform, press, prison and Parliament.* — London, Allen and Unwin, 1942. — 352 p.
- BROUE Pierre. — *Les Procès de Moscou.* — Paris, « archives » Julliard, 1962. — 302 p.
- BROUE Pierre. — *L'Assassinat de Trotsky.* — Bruxelles, Complexe, 1980. — 188 p.
- BROUE Pierre. — « Trotsky et le bloc des oppositions de 1932 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5, 1980, pp. 5-37.
- BROUE Pierre. — « Les trotskystes en Union soviétique » (1929-1938), *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, 1980, pp. 5-66.
- CANNON James Patrick, — *History of American Trotskyism. Reports of a participant.* — New York, Pioneer Publishers, 1944. — 268 p.
- CILIGA Anton. — *Au pays du Mensonge déconcertant.* — 10/18, rééd. 1977. — 252 p.
- CORVISIERI Silverio. — *Trotsky e il comunismo italiano.* — Roma, Samona e Savelli, 1969. — 360 p.
- CRAIPEAU Yvan. — *Le mouvement trotskyste en France.* — Paris, Syros, 1972. — 288 p.
- DENIS Serge. — *Le Mouvement syndical américain et l'action politique.* — Thèse d'Etat de Science politique, Grenoble 1981 3 vol. — 960 p.

- DEUTSCHER Isaac. — *Trotsky. T. 3. Le prophète hors la loi (L'exil)*. Paris, Julliard, 1965. — 704 p.
- DOWSE Robert. — *Left in the Centre. The Independent Labour Parry (1893-1940)*. — London, Longmans, 1966. — 232 p.
- DRECHSLER Hanno. — *Die Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands (S.A.P.D.). Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung am Ende der Weimarer Republik*. — Meisenheim am Glan, A. Hain, 1965. — 406 p.
- DREYFUS Michel. — *Bureau de Londres ou IV^e Internationale ? Socialistes de gauche et trotskystes en Europe (1933-1940)*. — Thèse 3^e cycle, Université de Nanterre, Paris X, 1978. — VH-418 p.
- FATHEREE Ben H. — *Trotskyism in Spain (1931-1937)*. Thèse (Ph. D.). Ann Arbor. — 258 p.
- GUERIN Daniel. — *Front populaire, révolution manquée. Témoignage militant*. — Paris, Maspero, 1970. — 316 p.
- HEUENOORT Jean van. — *De Prinkipo à Coyoacdn. Sept ans auprès de Léon Trotsky*. — Paris, Maurice Nadeau, Les Lettres Nouvelles, 1978. — 240 p.
- JOUBERT Jean-Paul. — *Révolutionnaires de la S.F.I.O. Marceau Pivert et le pivertisme*. — Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1977. — 296 p.
- KASTRITIS Kostas. — *Istoria tou Mpolebikismou trotskysmou stèn Ellada*. — Ekdoseis « Ergatikès Protoporeias », s.l.n.d. — 160 p.
- KELLER Fritz. — *Gegen den Strom. Fraktionskämpfe in der K.P.O. Trotzkisten und andere Gruppen 1919-1945*. — Wien, Europa Verlag, 1978.
- MENDL (Stockfish) Herschl. — *Zichrones fun a yidischen revolutsioner*. — Tel Aviv, 1959. '.
- MYERS Constance Ashton. — *The Prophefs Army. Trotskyists in America*. — Westport (Conn.) Greenwood Press, 1977. — 282 p.
- PERTHUS Max (P.P. van't HART). — *Henk Sneevliet, Revolutionair-socialist in Europa en Azië*. — Nimègue, Sun, 1976. — 512 p.
- POOLE Thomas Ray. — « Counter-Trial ». *Leon Trotsky on the Soviet Purge*, Thèse (Ph. D). Université du Massachusetts, 1974. — 746 p.
- RABAUT Jean. — *Tout est possible! Les gauchistes français (1929-1944)*. — Paris, Denoël-Gonthier, 1974. — 416 p.
- ROCHE Gérard. — « Défense et contre-enquête en France », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979, pp. 61-108.
- ROSENTHAL Gérard. — *Avocat de Trotsky*. — Paris, Laffont, 1976. — 350 p.
- SERGE Victor. — *Vie et mort de Léon Trotsky*. — Paris, Maspero, 1973, t. TL — 150 p.
- SERGE Victor et TROTSKY Léon. — *La lutte contre le stalinisme, textes 1936-1939 présentés par Michel Dreyfus*. — Paris, François Maspero, 1977. — 272 p.
- SERGE Victor. — *Mémoires d'un Révolutionnaire. 1901-1941*. — Paris, Seuil, 1978.

- SINCLAIR Louis. — *Leon Trotsky : a bibliography*. — Stanford, Hoover Institution Press, 1972. — 1092 p.
- SINCLAIR Louis. — *Leon Trotsky : a bibliography*. — Abridged, amended and supplemented by L.S. — iL'auteur, 1978. — 724 p.
- STINAS A. — *Anamnis. [Soixante ans sous le drapeau de la révolution socialiste]*, 2 vol. 1977-1978. — 256 p., 268 p.
- STOBNICER Maurice. — *Le Mouvement trotskyste allemand sous la république de Weimar*. — Université de Paris VIII, 1980. — 357 p.
- THALMANN Clara & Paul. — *Revolution für die Freiheit. Stationen eines politischen Kampfes. Moskau/Madrid/Paris*. — Hamburg, Association Verlag, 2^e ed. 1977. — 398 p.
- TICHELMAN Fritjof. — *Henk Sneevliet, 1888-1942, een politieke biografie*. — Amsterdam, Van Gennep, 1974. — 136 p.
- TJADEN Karl-Hermann. — *Struktur und Funktion der « K.P.D.-Opposition » (K.P.O.). Eine organisationssoziologische Untersuchung zur a Rechts » - Opposition im Deutschen Kommunismus zur Zeit der Weimarer Republik*. — Meisenheim an Glan, Anton Hain, 1964. — 692 p.
- TROTSKY Léon. — *Le Mouvement communiste en France (1919-1939)*. Textes présentés et annotés par Pierre Broué. — Paris, Ed. de Minuit, 1967. — 724 p. (Arguments, 31.)
- TROTSKY Léon. — *The Crisis of the French Section (1935-1936)*. Edité par N. Allen et G. Breitman, New York, Pathfinder, 1977. — 286 p.
- TROTSKY Léon. — *Œuvres 1, mars-juillet 1933. — Œuvres 2, juillet-octobre 1933. — Œuvres 3, novembre 1933-avril 1934. — Œuvres 4, avril-décembre 1934. — Œuvres 5, janvier-juin 1935. — Œuvres 6, juillet-septembre 1935. — Œuvres 7, octobre-décembre 1935. — Œuvres 8, janvier-février 1936. — Œuvres 9, mars-mai 1936. — Œuvres 10, juin-août 1936. — Œuvres 11, septembre-décembre 1936*. Sous la direction de P. BROUÉ. — Paris, E.D.I., 1978, 1979, 1980, 1981, 312 p., 320 p., 358 p., 368 p., 392 p., 300 p., 280 p., 240 p., 312 p., 344 p., 384 p.
- TROTSKY Léon. — *La Révolution espagnole 1930-1940*. Textes recueillis, présentés et annotés par Pierre Broué. — Paris, Ed. de Minuit (Arguments), 1975. — 791 p.
- TROTSKY Léon. — *Writings*. — Edités par George Breitman et autres. — New York, Pathfinder Press, 12 volumes. — Vol 1935-1936 et 1936-1937, 1977. — 574 p.
- USTVEDT Yngvar. — *Verdensrevolusjonen på Hanefoss. En beretning om Léo Trotskij's opphold i N orge*. — Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 1974. — 248 p.
- VENKATARAMANI M.S. — « Leon Trotsky's Adventure in American Radical Politics 1935-7. » *International Review of Social History*, vol. IX — 1964 — Part. 1.
- VEREKEN Georges. — *La Guépéou dans le mouvement trotskyste*. — Paris, la Pensée universelle, 1975. — 380 p.
- VOGELSANCER David. — *Der Trotskismus in der Schweiz (1930-1942)*. — Université Zurich, 1979. — 190 p.

- WALD, Alan. — « La Commission Dewey ; quarante ans après », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979, pp. 43-60.
- WALD Alan. — *James T. Farrell. The Revolutionary Socialist Years*, New York, University Press, 1978. — 190 p.
- WALD Alan. — « Herbert Solow : Portrait of New York Intellectual », *Prospects* n° 3, 1977.
- WEBER Hermann. — *Die Wandlung des deutschen Kommunismus*. — Frankfurt/Main, Europäische Verlagsanstalt, 1969. — 2 vol. I, 466 p.» II, 228 p.
- ZELLER Fred. — *Trois points c'est tout*. — Paris, Laffont, 1976. — 316 p.
- Les Congrès de la Quatrième Internationale*. Paris, La Brèche, 1978. — 448 p.

INDEX DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

(les numéros des pages en italique correspondent aux titres de périodiques apparaissant dans les notes et commentaires. Lorsqu'un même titre apparaît dans une même page dans le texte de LDT et dans une note on ne signalera pas cette seconde mention)

- AFTENPOSTEN, 190, 216.
 AKTION (Die), 118, 348.
 ANNALES (Les), 295.
 ARBEIDERBLADET, 216.
 AVANTI, 252.
 BATALLA (La), 368.
 BIULLETEN OPPOSITSII, 34,
 41, 47, 48, 52, 104, 117, 157,
 176, 184, 195, 272, 308, 356.
 BULLETIN MENSUEL D'IN-
 FORMATION ET DE PRESSE
 DU COMITE POUR L'EN-
 QUETE SUR LES PROCES
 DE MOSCOU, 188.
 CLASS (The) STRUGGLE, 253.
 COMMUNE (La), 313, 320.
 4a INTERNACIONAL, 258.
 DAILY HERALD, 54, 114, 115.
 DAILY NEWS, 359.
 DAILY WORKER, 339.
 FREMTIDEN, 26.
 HUMANITE (L'), 215, 294, 295,
 311, 356.
 ILLUSTROWANY KURJER
 GODZIENNY, 134, 294.
 INTRANSIGEANT (L'), 295.
 ISKRA, 106, 108, 369.
 IZVESTIJA, 22, 62, 79, 154, 163,
 169, 177, 189, 207, 309.
 JEWISH DAILY FORWARD,
 116.
 JIVOIE SLOVO, 67.
 LABOR ACTION, 124.
 MANCHESTER GUARDIAN,
 105, 134, 161, 162, 165.
 MOT DAG, 263.
 NACHE SLOVO, 109, 262, 369.
 NACIONAL (El), 85, 150.
 NATION (The), 20, 23, 90, 98,
 244, 269, 289, 291, 322, 359,
 360, 373.
 NEW FREEMAN, 245.
 NEW YORK TIMES, 53, 79,
 92, 98, 153, 156, 163, 174,
 245, 304, 309, 312, 322, 330,
 356.
 NEW YORKER VOLKSZEL-
 TUNG, 230.
 ŒUVRE (L'), 295.
 ORGANIZER (The), 265.
 PARIS-MIDI, 293.
 PERMANENTE (Die) REVO-
 LUTION, 376.
 POPULAIRE (Le), 19.
 PRAVDA, 32, 50, 51, 60, 99,
 133, 134, 144, 177, 204, 281,
 282, 294, 295, 307, 309, 317,
 322, 339, 349, 352, 360, 366.
 PRAVDA (Vienne), 262.
 PRENSA (La), 77, 238.
 PROLETARSKAIA REVOLJU-
 CIJA, 106, 107, 110.
 IV« INTERNATIONALE, 356.
 ROTE FAHNE (Die), 32, 33, 72,
 73.
 SAINT-LOUIS POST DIS-
 PATCH, 93.
 SERVICE D'INFORMATION
 ET DE PRESSE. S.I.P., 111.
 SOCIAL-DEMOKRATEN, 154.
 SUN (The), 359.
 SUNDAY TIMES, 354, 360.
 TIDENS TEGN, 315, 338.
 UNIVERSAL (El), 168, 194.
 VERITE (La), 320.
 WEG (Der), 111.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms des personnes citées, mais pas aux noms des historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de romans et pièces de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et notes, les autres aux textes de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque renvoient aux pages où sont données des indications biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer de façon systématique soit au nom soit au pseudonyme, renvoyant à celui qui est le plus utilisé par Trotsky dans les textes de ce volume. Enfin nous renvoyons à des pages où la personne est clairement désignée, même quand elle n'est pas nommée (par exemple à « mon fils » pour L. Sedov, « ma femme » pour Sedova, « le ministre de la justice » pour Trygve Lie, etc.).

- | | |
|---|--|
| ABERN, Martin, 76. | BASCH, Victor, 80 *, 243. |
| ADLER, Friedrich, 118*, 133, 144. | BAUER, Eugen (Erwin H. Ackerknecht dit), 310, 374 *. |
| ADLER, Jan G., 286 *, 329, 332, 333. | BEAUSSIER, Jean, 310*. |
| ADLER, Victor, 118. | BEILIS, Ménahem, 116*, 161. |
| ALEXANDRE I ^{er} de Yougoslavie, 70 *. | BELOBORODOV, Aleksandr G., 346 *. |
| ALEXANDRE VI Borgia, 145*. | BELTRAN, Joaquin, 76. |
| ALLEN, Devere, 90. | BERMAN-IOURINE, Konon, 71 * |
| ANTONOV-OVSEENKO, Vladimir A., 203. | 74, 225 270, 313, 375, 377. |
| ARKUS, 176. | BILL, Friedrich, 286, 329. |
| ARNOLD, Valentin V., 236. | BISSENIKS, Georg, 71. |
| ASENSIO Torrado, José, 20. | BLASCO (Pietro Tresso dit), 310 *. |
| AULARD, Alphonse, 283 *. | BLUM, Léon, 20, 235 *, 294, 295. |
| BACH (Fritz Suizbachner, dit), 77 *. | BLUMENFELD, Iakov S., 106 *, 107. |
| BAKAIEV, Ivan P., 120 *. | BLUMKINE, Iakov G., 73 *, 175 176, 272. |
| BALABANOVA, Angelica, 252 *, 253. | BOGDAN, 281 *. |
| BARTHOU, Louis, 70 *. | BOGOUSLAVSKY, Mikhail S., 142 * |
| BARTON (Friedrich Bergel dit). | 152, 169, 182, 187, 212, 235' 237. |
| | BOOTHBY, Robert G., 294 ♦. |
| | BORGIA, Cesare, 145 *. 173. |

- BOUDIN, Louis B., 253 ♦.
 BOUKHARINE, Nikolai I., 19, 20, 30, 62*, 63, 121, 130, 138, 281, 347, 364.
 BOUKHARTSEV, Dimitri P., 22, 189*. 207.
 BOUTOV, Georgi V., 51 ♦, 281.
 BRANDLER, Heinrich, 139 *.
 BRAUN (voir Wolf).
 BRENNER, Anita, 77, 90 *.
 BRETH, Franz (dit Hartmann), 310*.
 BRONSTEIN, 221, 345, 346.
 CABRERA, Luis, 194*.
 CANNON, James P., 21, 76, 123 ♦, 126.
 CARDENAS, Lazare P., 76, 77 ♦, 87, 101, 222, 269.
 CHANGARNIER, Nicolas, 63 *.
 CHAROV, Ivan V., 176 *.
 CHATZKINE, Lazar P., 176*.
 CHER, 47.
 CHESTOV, Aleksei A., 169*, 191.
 CHKIRIATOV, Matvéi F., 34.
 CHURCHILL, Winston, 294 *.
 CILIGA, Ante, 52 ♦, 193, 307.
 COTY, François, 243.
 COURDAVAULT, René, 310*.
 CRAIPEAU, Yvan, 310*.
 CYRILLE, grand duc Vladimirovitch, 296 ♦.
 DALADIER, Edouard, 99 *, 133, 311.
 DANTON, Georges, 40 *.
 DAVID, Fritz (Uya Krougliansky dit), 71*. 74, 136, 270, 313, 377.
 DEBS, Eugene V., 98 *.
 DE KADT, Jacques, 310*.
 DELUBAC, Jacqueline, 243 *.
 DENIKINE, Anton I., 244 *.
 DEWEY, John, 90.
 DIMITROV, Georgi, 40, 78, 117, 284.
 DJOUGACHVILI, 22, 237.
 DOVGALEVSKY, Valerian V., 33 *.
 DREITSER, Efim A., 278.
 DREYFUS, Alfred, 116, 117*, 161.
 DROBNIS, Iakov G., 142*, 152, 169, 172, 212, 235, 237.
 DURANTY, Walter, 53 *, 80, 98, 174, 268, 274, 312.
 DZERJINSKY, Feliks E., 181 ♦.
 EASTMAN, Max, 90, 102 ♦, 228, 247, 250, 251, 354.
 EBERT, Friedrich, 27, 328 *.
 EHRLICH, Salomon, 333.
 EIFFEL (Paul Kirchhoff dit), 259 *.
 EIKHE, Robert, 169.
 EJOV, Nikolai E., 45, 120*, 270, 271.
 EMEL, Alexandre (voir M. Lou-rié).
 ENGELS, Friedrich, 64.
 ENOUKIDZE, Avelii S., 271.
 EPE, Heinz (voir Held).
 ERMOLENKO, 67, 68.
 ERNST, Morris L., 126*.
 EVDOKIMOV, Grigori E., 120 *.
 FALK, Erling, 263 *, 318.
 FARRELL, James T., 90, 227 *.
 FEDOROV, Grigori F., 176 *.
 FERNANDEZ Vilchis, Octavio, 75, 76.
 FISCHER, Louis, 98 *.
 FISCHER, Ruth, 72.
 FOSTER, William Z., 123.
 FRANCO y Bahamonde, Francisco, 325 *.
 FRANK, Jakob (dit Graf), 74, 376 *, 377.
 FRANK, Pierre, 377 *.
 FRANK, Waldo D., 322*.
 FRANKEL, Jan, 20, 23, 102, 124*, 249, 310, 329, 339, 352, 374-377.
 GAIEVSKY, Dimitri, 176 ♦.
 GAVEN, Iouri P., 34 *, 176.
 GIDE, André, 290*, 295.
 GINZBURG, 47.
 GLAZMAN, Mikhail S., 51 *, 281.
 GOGOL, Nikolai V., 244 *.
 GONZALEZ APARICIO, Enrique, 353.
 GOUBIL, J., 310.
 GOURSKY, Arian, 107.
 GRANT, Ulysses, 327 ♦.
 GRASSET, Bernard, 76.
 GRINKO, Fedor G., 282 *.
 GRYLEWICZ, Anton (dit Zeman), 333 *.
 GROMAN, Vassili G., 47 ♦, 235, 236.
 GUERTIK, Artem M., 176*.
 GUITRY, Sacha, 242.

- GULLIKSEN, 208, 216, 315.
GUMPERZ, Samuel, 310*.
- HALLGREN, Mauritz, 20, 359 ♦.
HARVEY, Edith, 102.
HEARST, William Randolph,
246 *, 265, 298.
HEDLUND, George, 339 *.
HEDLUND, Peter, 339.
HEIJENOORT, Jean van, 23, 85.
101, 102, 124*, 159, 165,
229, 238, 287, 310, 314, 317,
356, 358, 364, 368.
HELD, Walter (Heinz *Epe* dit),
23, 28 *, 104, 254, 256, 260,
263, 264, 310, 315-319.
HELVETIUS, Claude, 63 ♦.
HERRIOT, Edouard, 97 *, 179,
* 247, 276.
HESS, Rudolf, 168*.
HIDALGO, Antonio, 77 ♦, 353.
HITLER, Adolf, 44, 63, 68, 74,
77, 78, 131, 133, 151, 154,
159, 166, 168, 192, 197, 204,
229, 234, 241, 260, 267, 270-
273, 291, 295, 298, 325, 328,
360.
HOLZMAN, Eduard S., 34, 69 *,
72,
97, 146, 154, 179, 275-278,
312, 313, 372.
HOWARD, Roy, 245 ♦, 248.
- IAGODA, Henrikh G., 45 ♦, 46,
120*, 271 *.
IAKOUBOVITCH, M.S., 47.
IAKOVINE, Er. la, 148.
IAKOVLEVA, Rita, 101.
IAKOVLEVA, Varvara N., 347-
348 *.
IAROSLAVSKY (Minei Gubelman
dit Emelian), 34*, 138.
IBSEN, Henrik, 26.
ICHTCHENKO, Aleksandr G., 347
♦.
IKOV, 47.
IOUDINE, 58 *.
ISAACS, Harold R., 246, 265 *,
338, 359, 361.
- JAKUBOVIC, 19.
JDANOV, Andréi A., 270.
JOFFE, Adolf A., 281 *, 282.
JOHNSON, Arnold, 339.
- KAGANOVITCH, Lazar M., 232 ♦.
- KAHLO DE RIVERA, Frida, 21,
75*, 77.
KALLEN, Horace, 90.
KAMENEV, Lev B., 30 *-35, 39-46,
48, 49, 53, 54, 56, 58, 61,
63, 67, 68, 72, 96, 131, 136,
138, 141, 145, 148, 149, 154,
156, 157, 186, 200, 201, 204,
205, 209, 211, 221, 224, 242,
267, 270-272, 347-349.
KAMENEVA, Olga D., 46.
KARAKHANE, Lev M., 110*.
KAREV, N.A., 176.
KARSNER, Rose, 125*.
KERENSKY, Aleksandr F., 67 *,
68, 171, 296, 328 *.
KHINTCHOUK, Lev M., 50 ♦, 282.
KHROUCHTCHEV, Nikita S., 270.
KIRCHHOFF, voir EIFFEL.
KIRCHWEY, Freda, 23, 90, 322 ♦,
339, 359.
KIROV (Sergei M. Kostrikov
dit), 41 *-43, 49, 69, 71, 114,
132, 145, 147, 175, 202, 203,
211, 268, 269, 278, 347.
KISSIN, Siegfried F., 19.
KLEMENT, Rudolf, 310*.
KLUCKHOHN, Frank L., 79 *.
KLYMAN, Julius, 93 *.
KNUDSEN, Borgar, 128 *, 129,
254,
338.
KNUDSEN, Hilda, 128 * 129, 254,
338.
KNUDSEN, HjOrdis, 105, 128 *,
129, 254, 338.
KNUDSEN, Konrad, 21, 26 ♦, 28,
127, 129, 161, 190, 208, 216,
254, 264, 277, 315, 319, 338.
KOLTCHAK, Anton V., 282 *.
KOLTSOV (Mikhail Fridlyand dit),
50*, 282..
KONSTAD, Leif Ragnvald, 128 *,
216.
KOPP, Jin, 286.
KOSSIOR, Stanislas V., 240.
KOUIBYCHEV, Valentin V., 138*.
KOUKLINE, Aleksandr S., 120 *
176.
KRESTINSKY, Nikolai N., 65 ♦
282.
KROG, Helge, 28 *, 264.
KROKHMAL, V.N., 107 ♦.
KROUPSKAIA, Nadejda N 65 ♦
106, 131.
KROUSK, John Wood, 90

- LAFOLLETTE, Suzanne, 53, 245
 *.
 LANDAU, Kurt, 72, 376.
 LANIS, Véra, 310.
 LARGO CABALLERO, Francisco,
 20,
 327 *.
 LASSALLE, Ferdinand, 139*.
 LASTERADE de Chavigny, Jean,
 310, 357 *.
 LEE, Robert E., 327.
 LENINE, 24, 30, 31, 38, 54, 57,
 58, 61, 63-67, 86, 93-95, 98,
 99, 106-110, 117, 130, 139-
 141, 150, 153, 180, 181, 240,
 251, 262, 281, 297, 303, 369.
 LEONETTI, Alfonso (dit Feroci),
 310 *.
 LEPRINCE, Raymond, 310 *, 357.
 LESOIL, Léon, 310*.
 LEWIS, John L., 19.
 LHUILLIER, René, 310*.
 LIE, Jonas, 25 *, 75, 256.
 LIE, Trygve, 26, 46 *, 263, 264.
 LIEBER, Max, 24 *, 228-230,
 233,
 234.
 LIEBERMAN, Ben, 102*.
 LIEBKNECHT, Karl, 27 *, 98.
 LINCOLN, Abraham, 99 *.
 LITVINOV (Maksim M. Wallach
 dit), 70 *, 71, 106-110, 357.
 LOMBARDO TOLEDANO, Vicente,
 78 *.
 LOMINADZE, Vissarion V., 39,
 176.
 LORE, Ludwig, 230 *.
 LOURIE, Moisséi M., dit EMEL,
 72* 74.
 LOURIE, Nathan L., 72 *, 74.
 LUDWIG, Emil, 293 *, 294.
 LUXEMBURG, Rosa, 27 *, 98.

 MADERO, Francisco J., 194.
 MAISKY (Ivan M. Liakhovetsky
 dit), 50 *, 282.
 MALAMUTH, Charles, 106*.
 MALENKOV, Georgi V., 50 ♦.
 MALRAUX, André, 310, 311.
 MARTIN DES PALLIERES,
 Jeanne,
 ép. MOLLINIER, 310*.
 MARTOV (Iouli O. Cederbaum
 dit), 369 *.
 MARX, Karl, 70, 94, 94, 139.
 MAULF, Harry F. 250 * 303
- MEDVED, Filip D., 203.
 MEDVEDEV, S.P., 176.
 MEICHLER, Jean, 320 *.
 MEYER, Håkon, 28 *, 264.
 MIKADO (Hiro-Hito dit le), 166,
 197, 273, 291, 295, 322, 360.
 MILL (Pavel Ohkun dit), 376 *-
 377.
 MILLER, Evgenii K., 296*.
 MIRBACH Harff, Wilhelm von,
 73.
 MOLINIER, Henri, 23, 305-307,
 310, 313 *, 316, 320, 321,
 336, 355, 357, 361.
 MOLINIER, Raymond, 33, 310,
 313, 316, 317, 320 *, 355,
 357, 375.
 MOLOTOV (Viatcheslav M. Skria-
 bine dit), 164, 221, 271.
 MOONEY, Tom, 90.
 MOURALOV, Nikolai L., 22, 137,
 142*, 152, 169, 186, 200,
 212, 235, 237.
 MRATCHKOVSKY, Sergei V., 52 *,
 54, 120, 140, 200, 271, 272,
 278, 346.
 MÔGICA, Francisco J., 76 *, 77.
 MUSSOLINI, Benito, 63, 252,
 325,
 328.
 MUSTE Abraham J., 339 *.

 NAVACHINE, Dimitri, 171 *.
 NAVILLE, Pierre, 33 *, 104, 306,
 310, 315, 316, 355, 356, 368.
 NELZ, Walter (dit OST), 310,
 333 *, 357.
 NEVELSON, Man, 193*.
 NEVELSON, Nina, 193.
 NICOLAS II, 296.
 NIELSON, Marie Sophie, 104 ♦,
 370.
 NIKOLAIEV, Leonid V., 42, 71 *,
 147, 268.
 NIKOLAIEVSKY, Boris N., 364.
 NIN Pérez, Andrés, 326.
 NOSKE, Gustav, 27 ♦.
 NOVACK, George E., 76*. 102,
 124, 126, 228, 290, 325, 337,
 352.
 NYGARDSVOLD, Johann, 28 ♦.

 OLBORG, Valentin P., 72 ♦, 74,
 136, 225, 256, 270, 372, 376.

- OLMINSKY (Mikhail S. Aleksandrov dit), 110 *.
- ORDJONIKIDZE, Grigori K. dit SERGO, 20, 138 *, 180, 240.
- OST, voir Nelz.
- OUGLANOV, Nikolai A., 347 *.
- OURITSKY, Moisséi M., 262 *.
- PAINE, George Lyman, 338.
- PARIJANINE (Maurice Donzel dit), 310 *.
- PATON, John, 310, 311 ♦.
- PFEMFERT, Franz, 118 *, 348.
- PIATAKOV, Iouri L., 20, 22, 79, 104, 130 *, 131, 132-138, 140-144, 147-149, 152, 169, 171, 173, 175, 180, 184, 185, 187-191, 198-200, 204, 206-208, 212, 214, 215-217, 219, 223-226, 235, 237, 239, 261, 267, 270-275, 278, 312, 315, 319, 346, 348, 356, 366.
- PIKEL, Richard, 281.
- PILSUDSKI, Josef, 134*, 294.
- PIVERT, Marceau, 19.
- PLEKHANOV, Georgi V., 108*.
- POE, Edgar Allan, 96 *.
- PONCE PILATE (Pontius Pilatus dit), 194.
- POSKREBYTCHEV, Aleksandr N., 50 *.
- POSTHUMUS, Nicolaus W., 145*, 146.
- POUCHKINE, Aleksandr N., 350 ♦.
- POUTNA, Vitovt K., 176*.
- POZNANSKY, Igor M., 51 *.
- PREOBRAJENSKY, Evgenii A., 31, 120*, 346, 347, 348, 366.
- PRITT, Dennis Nowell, 53 *, 54, 74, 80, 102, 135, 144, 162, 200, 242, 243, 247, 268, 276, 277.
- PUNTERVOLD, Michael, 128 *, 225, 254-257, 263, 316, 317.
- QUISLING, Vidkun, 25.
- RADEK (Karl B. SOBELSOHN dit), 19, 20, 35 *, 79, 104, 109, 147 *, 172, 180, 236, 282, 346, 364, 366.
- REY (Daniel Rebull Cabré dit David), 77 *.
- RICE, Elinor, 102, 325*.
- RIMBERT (Pietro Torielli dit Pierre), 310*.
- RIOUTINE, Mikhail N., 39, 176*.
- RIVERA, Diego, 21, 75 *-77, 88, 124, 127, 290, 352.
- RIVERA, Frida, voir Kahlo de Rivera, Frida.
- ROBESPIERRE, Maximilien, 40 ♦, 283.
- ROBINSON, Viola, 338, 361 *.
- ROHM, Ernst, 241.
- ROMAINS, Jules (Louis Farigoule dit), 296 *.
- ROMM, Vladimir, 22, 79, 154, 161, 163, 169, 177, 178, 207, 216, 278, 307, 308, 311-313, 317, 322, 339, 352, 356, 360-362.
- ROOSEVELT, Franklin D., 126.
- ROSENDAHL JENSEN, Synndve, 264.
- ROSENFELD, Kurt, 253 *.
- ROSENMARK, Raymond, 53 ♦, 74, 80, 144, 200, 243, 247, 268, 276.
- ROSENTHAL, Gérard, 97.
- RUBINE, V.V., 47.
- RÜHLE, Otto, 77.
- RYKOV, Aleksei, I., 19, 20, 63 *
- SACCO, Nicola, 90.
- SAFONOVA, 52.
- SALOMON, G.V. (Issetsky), 108 *.
- SAPRONOV, Timotei V., 346 *.
- SAVAL, 310.
- SCHEFLO, Olav, 28 ♦, 264.
- SCHEIDEMANN, Philip, 27 ♦, 328.
- SCHMIDT, Peter J., 310*.
- SCHMUSZKOWITZ, Willy, 310*.
- SCHOLER, Alfred, 356.
- SCHWARZ (voir Sedov).
- SEDOV, Léon, 19, 21, 23, 34, 47, 69, 83 ♦, 96, 101, 105, 117, 132, 133, 137, 146, 171, 184, 221, 241, 247, 275, 276, 306-308, 316, 320, 324, 336, 355, 364, 372, 374, 375.
- SEDOV, Sergei, 192 *, 217, 221, 220, 241, 244, 295, 314, 345

- SEDOVA, Natalia L, 192*, 217, 221, 230, 241, 244, 295, 314, 345, 346.
- SEGAL, Maurice, 310.
- SENINE, Adolphe (Abraham So-bolevicius dit), 23, 74, 374 *-377.
- SEREBRIAKOV, Léonid P., 19, 61 *, 131, 137, 140, 147, 148, 152, 169, 189, 235, 237, 346, 366.
- SERGE, Victor (Victor L. Kibaltchich dit), 25, 117*, 249, 267, 295, 346.
- SERUKS, Nikolai I., 51 *.
- SHACHTMAN, Max, 75 *, 79, 90, 96, 117, 124, 128, 133, 228, 360.
- SHAKESPEARE, William, 173.
- SKOBELEV, Matvéi L, 60 *.
- SLEPKOV, Aleksandr N., 39 *, 176.
- SMILGA, Ivar T., 347.
- SMIRNOV, Ivan N., 31, 34 *, 46, 52, 53, 68, 140, 142, 154, 204, 270-272, 278, 346.
- SMIRNOV, Vladimir M., 346 ♦.
- SMITH, Charles Andrew, 310*.
- SNEEVLIET, Henk, 310, 311 *.
- SNEEVLIET, Mien, 310.
- SOKOLNIKOV (Griogori la Bril-liant dit), 19, 20, 61 *, 131, 137, 140, 141, 147, 148, 152, 169, 176, 211, 235-237, 282.
- SOLNTSEV, Eleazar B., 148.
- SOLOW, Herbert, 23, 90, 265, 266, 322, 359, 371.
- SONKA (Hugo Sonnenschein dit), 333 *.
- SONNENSCHN, Hugo, voir Sonka.
- SOSNOVSKAIA, Olga D., 57.
- SOSNOVSKY, Lev S., 57, 366-367.
- SOUKHANOV (Nikolai N. Himmer dit), 47 *, 235, 236.
- SOURITZ, Iakov Z., 50 *, 282.
- SOUZA, Mario de, 353.
- SPECTOR, Maurice, 335 *, 338.
- SPINASSE, Charles, 777.
- SPINOZA, Baruch, 281 *.
- STAKHANOV, Aleksei A., 187*.
- STALINE (Iossif Djougachvili dit), 24, 30-37, 39-42, 45, 48, 51, 52, 54, 58-65, 67, 71-74, 77, 79, 80, 84, 94, 100, 104-109, 117, 121, 125, 126, 140, 141, 158, 161, 162, 165, 166, 171, 174, 175, 181, 193, 195, 199, 200, 203, 205, 208, 211, 212, 217, 219, 221, 230, 232, 234, 236, 237, 240, 248, 260-262, 269-275, 278-280, 290-295, 298-300, 328, 341, 342, 345, 348, 349, 360, 373.
- STEN, Jan E., 39, 176.
- STERNBERG, Fritz, 310*.
- STICKLING, 136.
- STIRNER, Gustav, 189.
- STOLBERG, Benjamin, 243 ♦.
- STOYLEN, Andréas, 254 *.
- STREICHER, Julius, 349 *.
- STROBEL, Erwin, 332 *, 334.
- STROILOV, Mikhail S., 236.
- STRONG, Anna Louise, 98 *.
- SULTAN-GALIEV, Mirza, 32 *.
- SVERDLOV, Iakov M., 61 *.
- SYRTSOV, Sergei L, 176.
- TAMADA (voir Knudsen, Konrad).
- TCHITCHERINE, Georgi V., 109 ♦.
- TCHOUBAR, Vlas L, 240.
- THALHEIMER, August, 139*.
- THOMAS, Norman, 89 *.
- TITAYNA, 293.
- TOMSKY (Mikhail P. Efremov dit), 62 *, 104.
- TORGLER, Ernst, 40 *.
- TOUKALEVSKY, Vladimir, 272.
- TROIANOVSKY, Aleksandr A., 50 ♦, 51, 260, 282.
- TSERETELLI, Iraklii G., 296 *.
- TSINTSADZE, Alipi M. dit Koté, 59 *.
- TURKUL, Anton V., 32 *, 73.
- VANZETTI, Bartolomeo, 90.
- VANZLER, Joseph (dit John G. Wright), 337 *, 341, 360.
- VARELA, Luis B., 353.
- VEREKEN, Georges, 910*.
- VERLINE, Aleksandr, 108.
- VIVIANI, René, 242.
- VOLKOV, Platon L, 193.
- VOLKOVA, Zinaïda L., 193.
- VOLODARSKY, V.V. (Moïseï Goldstein dit), 262 *.
- VOLTAIRE (François Marie Arouet dit), 273 *.

VYCHINSKY, Andréi I., 44 *, 46, 51, 56, 60, 69, 74, 135, 140, 143, 146, 162, 171, 206, 208, 210, 220, 261, 266, 274, 275, 278, 279, 281.	WRIGHT, John G., voir Vanzler.
WALCHER, Jakob, 310*.	YOTOPOULOS, Mitsos, dit
WEBER, Jack (Louis Jacobs dit), 228.	VITTE, 310*.
WEBER, Sara (Sara Jacobs dite), 228 *, 292, 303, 310.	ZAPATA, Emiliano, 77 *.
WELL, Roman (Ruvn Sobolevi- cius dit), 23, 74, 374 *-377.	ZAPOROJETS, Ivan Z., 203.
WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc de), 64 *.	ZASLAVSKY, David I., 50*, 281.
WOLF, Erwin, dit BRAUN, 23, 105, 277, 310, 316 *, 319, 333, 339.	ZASSOULITCH, Véra I., 107 *.
WOLFE, Bernard, 102, 124 *, 229, 249, 266, 338.	ZEMAN, voir Grylewicz.
	ZEMLIATCHKA (Rosalija S. Samoy- lova dite), 108 *.
	ZINOVIEV (Grigori E. Rado- mysky, dit), 30 *-35, 37-46, 48, 49, 53, 54, 56, 58, 61, 63, 68, 96, 104, 117, 135-138, 140, 141, 145, 148, 149, 151, 154, 156, 157, 177, 186, 199, 200, 203-205, 208, 211, 224, 236, 239, 242, 252, 261, 267,

INDEX DES ORGANISATIONS, PARTIS, INSTITUTIONS, ETC. DES INSTANCES, CONGRÈS, RÉUNIONS, ETC.

- AMERICAN CIVIL LIBERTIES UNION, cf. Union américaine pour les libertés civiles.
- AMERICAN COMMITTEE FOR THE DEFENCE OF LEON TROTSKY, A.C.D.L.T., cf. Comité américain de défense de Léon Trotsky.
- AMERICAN TELEPHONE COMPANY, 290.
- AMIS DE L'U.R.S.S., 227, 236, 268, 350, 353.
- ARCHEIOMARXISTES, ARCHEIOMARXISTI ORGANOSI, cf. Opposition de gauche, sections de l'Opposition internationale ou groupes d'Opposition de gauche, grecque.
- BALGARSKA KOMMUNISTICHESKA PARTIJA, cf. Parti communiste de Bulgarie.
- BALGARSKA RABOTNICHESKA SOCIAL-DEMOKRATICHESKA PARTIJA (TESNJAKI), cf. Parti ouvrier social-démocrate de Bulgarie (étroits).
- BANQUE D'ETAT (soviétique), 47, 176. 198.
- BLOC OBRER I CAMPEROL, cf. Bloc ouvrier et paysan (Catalogne).
- BLOC OUVRIER ET PAYSAN, Bloc obrer i camperol, Bloc obrero y campesino (Catalogne), 326.
- BLOQUE OBRERO Y CAMPESINO, cf. Bloc ouvrier et paysan (Catalogne).
- BUND, cf. Union générale des travailleurs juifs de Russie, de Lithuanie et de Pologne, Bund.
- BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL, B.S.I., 252.
- CENT-NOIRS, 348.
- CLUB DES JACOBINS, 40, 283.
- COMINTERN, cf. Internationales : Troisième Internationale.
- COMITE AMERICAIN DE DEFENSE DE LEON TROTSKY, American Committee for the Defence of Leon Trotsky, A.C.D.L.T., 20, 23, 76, 90, 102, 103, 104, 124, 227, 244, 245, 247, 249, 265, 266.
— de Chicago, 20, 298
- COMITE CENTRAL DES MILICES (Catalogne), 327
- COMITE FRANÇAIS (ou PARISIEN) DE DEFENSE DE LEON TROTSKY, 103, 249
- COMITE INTERNATIONAL POUR LA JUSTICE ET LA LIBERTE (Prague), 333.

COMITE POUR L'ORGANISATION DES SYNDICATS D'INDUSTRIE, Committee for Industrial Organization, CIO., 19.	FEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL, Confederaçion nacional del trabajo, C.N.T., 327.
COMMISSION D'ENQUETE AMERICAINE SUR LES PROCES DE MOSCOU, 324, 331.	CONFEDERATION REGIONALE OUVRIERE DU MEXIQUE, Confédération régionale obrera mexicana, C.R.O.M., 78.
COMMISSION D'ENQUETE INTERNATIONALE SUR LES PROCES DE MOSCOU. 22, 84, 102, 158, 223, 241, 243, 265, 269, 299, 300, 314, 317, 319, 320, 330, 370, 371, 372.	CORPS-FRANCS, 27.
COMMISSION SUR LE PROCES DE L'INCENDIE DU REICHSTAG, 372.	CROIX-ROUGE, Conférence internationale, 364.
COMMITTEE FOR INDUSTRIAL ORGANIZATION, C.I.O., cf. Comité pour l'organisation des syndicats d'industrie.	DET NORSKE ARBEIDERPARTI, D.N.A., cf. Parti ouvrier norvégien.
COMMUNIST LEAGUE OF AMERICA, C.L.A., Opposition et Ligue communiste internationale, section américaine.	EMANCIPATION DU TRAVAIL (L') > 108.
COMMUNIST PARTY OF AMERICA, C.P.A., cf. Parti communiste d'Amérique.	ETUDIANTS COMMUNISTES (France), 33.
COMMUNISTISCHE PARTIJ VAN NEDERLAND, cf. Parti communiste des Pays-Bas.	FEDERATION SYNDICALE INTERNATIONALE, F.S.I., 268, 372.
CONFEDERACION DE TRABAJADORES DE MEXICO, cf. Confédération des travailleurs du Mexique.	FRANC-MAÇONNERIE, 243.
CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO, cf. Confédération nationale du travail.	GAUCHE DE ZIMMERWALD, cf. Mouvement de Zimmerwald.
CONFEDERACION REGIONAL OBRERA MEXICANA, cf. Confédération régionale ouvrière du Mexique.	GESTAPO, Geheime Staatspolizei (police secrète d'état), 22, 67, 68, 69, 72, 74, 112, 134, 136, 137, 139, 148, 156, 162, 179, 185, 197, 200, 204, 215, 223, 239, 268, 270, 272, 349.
CONFEDERATION DES TRAVAILLEURS DU MEXIQUE, Confederaçion de trabajadores de Mexico, C.T.M., 78.	G.P.U., Gosoudarstvennoïe politicheskoié Oupravlenié (Administration politique d'Etat), 19, 24, 29, 32, 37, 40, 45, 47, 48, 50, 51, 52, 63, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 78, 79, 80, 96, 105, 109, 110, 117, 118, 120, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 151, 152, 155, 156, 158, 161, 162, 164, 171, 172, 175, 178, 179, 182, 187, 192, 193, 195, 196, 197, 200, 201, 203, 204, 205, 207, 208, 213, 215, 216, 217, 219, 220, 223, 224, 225, 226, 228, 231, 232, 234, 236, 237, 239, 242, 243, 261, 268, 269, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 280, 281, 299, 307, 311, 312, 314, 323, 338,

- 346, 349, 357, 364, 366, 372, 374, 375, 376, 377..
— de Leningrad, 203.
GROUPE LANDAU, 376.
GROUPE MENORAH, 265.
GROUPE SPARTACUS, cf. Ligue Spartacus.
GRUPA OSVOBOZDENIJA TRUVA, cf. Emancipation du travail (F).
HEBERTISTES, 40.
INDEPENDENT LABOUR PARTY, I.L.P., cf. Parti ouvrier indépendant (Grande-Bretagne).
INDUSTRIAL WORKERS OF THE WORLD, I.W.W., cf. Travailleurs industriels du monde.
INSTITUT INTERNATIONAL D'HISTOIRE SOCIALE, 132, 145, 146.
INTERNATIONALES :
DEUXIEME INTERNATIONALE, ou INTERNATIONALE SOCIALISTE ou INTERNATIONALE OUVRIERE 1889-1923, INTERNATIONALE OUVRIERE SOCIALISTE après 1923, 94, 118, 133, 144, 235, 268, -372.
INTERNATIONALE DEUX ET DEMI, cf. Union, des partis socialistes pour l'action internationale, U.P.S.
TROISIEME INTERNATIONALE ou INTERNATIONALE COMMUNISTE ou COMINTERN, 28, 30, 32, 35, 36, 40, 56, 57, 60, 71, 72, 73, 74, 78, 89, 92, 94, 95, 99, 134, 136, 139, 143, 146, 155, 184, 281, 286, 294, 295, 296, 299, 300, 311, 326, 370, 372, 373, 376.
— deuxième congrès, 333.
— sixième congrès, 123, 335.
— septième congrès, 78.
— secrétariat, 252.
QUATRIEME INTERNATIONALE, cf. Mouvement pour la IV^e Internationale.
INTERNATIONALE KOMMUNISTEN DEUTSCHLANDS, I.K.D., cf. Opposition de gauche ou Ligue communiste internationaliste, section allemande.
INTERNATIONALE SYNDICALE, cf. Fédération syndicale internationale, F.S.I..
INTERNATIONALE SYNDICALE ROUGE ou PROFINTERN, I.S.R. — Bureau exécutif, 347.
INTERNATIONALE VEREINIGUNG DER KOMMUNISTISCHEN OPPOSITION, I.V.K.O., cf. Union internationale-d'opposition communiste.
IZQUIERDA ~ COMUNISTA DE ESPANA, cf. Opposition de gauche, sections de l'Opposition internationale ou groupes d'Opposition de gauche, espagnole.
JEUNESSES COMMUNISTES :
— américaines, 76.
— russes, 83, 147, 176, 192.
— de Leningrad, 71.
— tchécoslovaques, 124.
JEUNESSES LENINISTES (France), 310.
JEUNESSES SOCIALISTES :
— allemandes, 27.
— suisses, 77.
KOMMUNISTISCHE ARBEITERPARTEI DEUTSCHLANDS, K.A.P.D., cf. Parti ouvrier communiste d'Allemagne.
KOMMUNISTISCHE PARTEI DEUTSCHLANDS, K.P.D., cf. Parti communiste d'Allemagne.
KOMMUNISTISCHE PARTEI OSTERREICHS, K.P.Ö., cf. Parti communiste d'Autriche.
KOMMUNISTISCHE PARTEI OPPOSITION, K.P.O., cf. Parti communiste d'Allemagne, opposition de droite
LABOUR PARTY, cf. Parti travailliste (Grande-Bretagne).

- LIGA COMUNISTA INTER-
NACIONALISTA, L.C.I.,
cf. Mouvement pour la
IV^e Internationale, section
mexicaine.
- LIGUE COMMUNISTE IN-
TERNATIONALE (B.L.)
ou INTERNATIONALIS-
TE, L.C.I. (nom de l'Oppo-
sition communiste de gauche
internationale, du 21 août
1933 au 31 juillet 1936),
cf. aussi à l'Opposition de
gauche internationale et
Mouvement pour la IV^e In-
ternationale, 74.
- LIGUE COMMUNISTE IN-
TERNATIONALE ou IN-
TERNATIONALISTE
(B.L.), sections, cf. aussi
Opposition de gauche, sec-
tions et Mouvement pour
la IV^e Internationale, sec-
tions.
— allemande, Internationale
Kommunisten Deutsch-
lands, I.K.D., 259.
— comité des I.K.D. à
l'étranger, Ausland-
Komitee, 316.
— française, ou Ligue
communiste internatio-
naliste, L.C.I. 320, 357.
— groupe bolchevik-lé-
niniste de la S.F.I.O.,
G.B.L. (septembre
1934-mai 1936), 320.
- LIGUE FRANÇAISE DES
DROITS DE L'HOMME,
19 54, 80, 243, 356, 358.
- LIGUE INTERNATIONALE
DES DROITS DE L'HOM-
ME, 236, 286.
- LIGUE POUR L'EMANCIPA-
TION DE LA CLASSE
OUVRIERE, 65.
- LIGUE SOCIALISTE, Socialist
League (Grande-Bretagne),
20.
- LIGUE SPARTACUS, Spar-
takusbund (Allemagne), 27.
- MARXISTISCHE ^{AKJON}_C
DER SCHWEIZ, M.A.S.,
cf. Ligue communiste inter-
nationale, section suisse et
Mouvement pour la IV^e In-
ternationale, section suisse.
MEXICANA, 287, 288, 290.
MONTAGNARDS, 40.
MOUVEMENT DE ZIMMER-
WALD, gauche, 35.
MOUVEMENT POUR LA
IV^e INTERNATIONALE
(nouvelle appellation de la
Ligue communiste interna-
tionale depuis le 31 juillet
1936), 372.
— bureau élargi, 19.
— secrétariat international,
S.I., dit aussi Théodore,
310, 316. 318.
- MOUVEMENT POUR LA
IV^e INTERNATIONALE,
SECTIONS, cf. aussi Oppo-
sition de gauche, sections et
Ligue communiste interna-
tionale, sections.
— allemande, Internationale
Kommunisten Deutsch-
lands, I.K.D., 333.
— belge, 310.
— danoise, 370.
— mexicaine, Liga comu-
nista internacionalista,
L.C.I., 21, 75, 79, 258.
— suisse, Marxistische Ak-
tion der Schweiz, M.A.S.,
333, 357.
- MOUVEMENT STAKHANO-
VISTE, 187.
- NARODNAJA VOLJA, cf. Vo-
lonté du peuple (la).
- NARODNY KOMMISSARIAT
VNOUTRENNIKH DEL,
cf. N.K.V.D.
- NASJONAL SAMLING, cf.
Rassemblement national
(Norvège).
- NATIONALSOZIALISTISCHE
DEUTSCHE ARBEITER-
PARTEI, N.S.D.A.P., cf.
Parti national-socialiste al-
lemand des travailleurs
(Parti nazi).
- N.K.V.D., Narodny Kommissa-
riat Vnoutrennikh Del, 45.
236.
- NOUVELLE OPPOSITION, cf.

- soviétique, opposition de Leningrad.
- NUOVA OPPOSIZIONE ITALIANA, N.O.I., cf. Opposition de gauche, sections de l'Opposition internationale, italienne.
- ONAFHANKELIJKE SOCIALISTISCHE PARTIJ, O.S.P., cf. Parti socialiste indépendant (Pays-Bas).
- OPPOSITION DE GAUCHE INTERNATIONALE (1930-1933), cf. aussi Ligue communiste internationale (1933-1936), Mouvement pour la IV^e Internationale et Parti communiste de l'Union soviétique, 74, 376.
— secrétariat international, S.I., 23, 374, 376.
- OPPOSITION DE GAUCHE, SECTIONS DE L'OPPOSITION INTERNATIONALE ou GROUPES DE L'OPPOSITION DE GAUCHE.
— allemande, 23, 72, 136, 316, 374, 375, 376.
— autrichienne, 376.
— canadienne, 335.
— chinoise, 265.
— espagnole, Izquierda comunista de Espana, 326.
— française, 33.
— grecque, Archeiomarxisti organosi, 310.
— italienne, Nuova opposizione italiana, 310.
— suisse, 333.
- OPPOSITION DE LENINGRAD, cf. Parti communiste de l'Union soviétique, opposition de Leningrad.
- OPPOSITION UNIFIEE, cf. Parti communiste de l'Union soviétique, opposition de gauche unifiée.
- OUSTACHIS (Croatie), 70.
- PARTI COMMUNISTE D'ALLEMAGNE, Kommunistische Partei Deutschlands, K.P.D., 27, 32, 40, 71, 72, 73, 139, 310, 332, 476, 74, 179, 310, 333, 376.
— opposition zinoviéviste, 72.
— opposition de droite, 139.
- PARTI COMMUNISTE D'AMERIQUE, Communist Party of America, C.P.A., 76, 123, 125, 227, 230, 253, 265, 339.
— fraction Foster-Cannon, 76, 123.
— opposition de droite, 75, 77.
- PARTI COMMUNISTE D'AUTRICHE, Kommunistische Partei Österreichs, K.P.Ö., 333.
- PARTI COMMUNISTE DE BULGARIE, Balgarska Kommunističeska Partija, 40.
- PARTI COMMUNISTE CHINOIS, 265, 311.
- PARTI COMMUNISTE DU DANEMARK, 105, 370.
- PARTI COMMUNISTE D'ESPAGNE, Partido Comunista de Espana, P.C.E., 20, 327.
- PARTI COMMUNISTE, SECTION FRANÇAISE DE L'I.C., P-C," S.F.I.C., 99, '235.
— comité central, 33.
- PARTI COMMUNISTE ITALIEN, Partito Comunista Italiano, P.C.I., 310.
- PARTI COMMUNISTE MEXICAIN, Partido Comunista de México, P.C.M., 75, 76, 78.
— comité central, 75.
- PARTI COMMUNISTE DES PAYS-BAS, Communistische Partij van Nederland, 310, 311.
- PARTI COMMUNISTE SUISSE, 77.
- PARTI COMMUNISTE DE TC H ECOS LO V A Q UIE, 124, 286, 333.
— groupe communiste de langue allemande, 333.
- PARTI COMMUNISTE D'UKRAINE, 344.
- PARTI COMMUNISTE DE

- L'UNION SOVIETIQUE, 342, 345, 346, 347, 348, 366, 376, 377.
P.C.U.S., ou PARTI
COMMUNISTE RUSSE,
Rossijskaja Kommunisti-
ceskaja partija (b) R.K.P.,
de 1918 à 1925, Vséros-
sijskaja Kommunisticeskaja
partija, V.K.P., après 1925,
30, 49, 56, 57, 58, 110, 141,
147, 166, 193, 201, 202, 252,
260, 262, 271, 273, 282, 328,
347.
— bureau politique, 30, 31,
32, 109, 117, 131, 138,
139, 232, 240, 271.
— comité central, 25, 30,
33, 34, 38, 56, 61, 62,
106, 117, 130, 131, 138,
140, 141, 147, 151, 176,
217, 240, 262, 271,
282,
346.
— commission centrale de
contrôle, 34.
— secrétariat, 30, 117, 131,
151, 271.
— septième congrès, 139,
153.
— dixième congrès, 30, 31.
— quinzième congrès, 138.
— troïka, 62, 63, 346.
— communistes de gauche,
62, 130, 138, 347.
— opposition ouvrière, 176.
— opposition « centralisme
démocratique » (décistes),
142, 346.
— opposition de Leningrad,
30, 56, 61, 120, 131, 140,
347.
— opposition de droite, 39,
139.
— opposition de gauche
unifiée, 30, 34, 35, 65,
72, 140, 141, 142, 347.
— opposition de gauche,
33, 34, 35, 38, 39, 42, 48,
49, 54, 57, 58, 59, 65, 69,
71, 73, 74, 83, 117, 118,
120, 131, 133, 136, 137,
139, 140, 141, 142, 143,
147, 148, 151, 152, 157
- opposition trotskyste,
bolchevik-léniniste, 39,
56, 138, 144, 184.
PARTI COMMUNISTE YOU-
GOSLAVE, 52.
PARTI COMMUNISTE IN-
TERNATIONALISTE,
P.C.I. (ancien groupe « la
Commune »), 33, 313, 320,
336, 355.
PARTI CONSERVATEUR
(Grande-Bretagne), 294.
PARTI DEMOCRATE (Tché-
coslovaquie), 286.
PARTI DES TRAVAILLEURS
DES ETATS-UNIS, Wor-
kers Party of the United
States, W.P.U.S., section
américaine de la L.C.I. et
du Mouvement pour la
IV^e Internationale, 123, 230,
265, 339.
— groupe Oehler, 259.
PARTI DES TRAVAILLEURS
DU CANADA, Workers
Party of Canada, 335.
PARTI NATIONAL-SOCIA-
LISTE ALLEMAND DES
TRAVAILLEURS, Natio-
nal-Sozialistische Deutsche
Arbeiterpartei, N.S.D.A.P.
(parti nazi), 117, 349.
PARTI OUVRIER COMMU-
NISTE D'ALLEMAGNE,
Kommunistische Arbeiter
Partei Deutschlands,
K.A.P.D., 77.
PARTI OUVRIER D'UNIFI-
CATION MARXISTE, Par-
tido Obrero de Unificaciôn
marxista, P.O.U.M., 19, 77,
326, 327, 368, 369.
PARTI OUVRIER INDEPEN-
DANT (Grande-Bretagne),
Independent Labour Party,
I.L.P., 310, 311.
PARTI OUVRIER INTERNA-
TIONALISTE, P.O.I., sec-
tion française de la L.C.I.
(1^{er} juillet 1936), 33, 316,
320, 355, 357.
PARTI OUVRIER NORVE-
GIEN, Det Norske Arbeid-

- derparti, D.N.A., 26, 28, 46, 263, 319.
 — comité central, 28.
- PARTI OUVRIER SOCIAL-DEMOCRATE D'AUTRICHE, Sozialdemokratische beiter Partei Qsterreichs, S.D.A.P.O., 118.
- PARTI OUVRIER SOCIAL-DEMOCRATE DE . BULGARIE (étroits), Balgarska Rabotniceska Social-demokraticeska Partija (tesnjaki), 40.
- PARTI OUVRIER SOCIAL-DEMOCRATE DE RUSSIE, P.O.S.D.R., Rossijskaja social-démokraticeskaja Rabocaja Partija, 47, 62, 64, 70, 106, 108, 109, 180, 366.
 — fraction bolchevique, 30, 33, 34, 35, 41, 44, 45, 46, 50, 51, 52, 59, 60, 61, 62, 65, 67, 68, 69, 106, 109, 110, 117, 120, 130, 138, 142, 147, 151, 152, 176, 182, 199, 210, 212, 217, 232, 240, 245, 278, 281, 346, 366, 369.
 — bolcheviks géorgiens, 180, 181.
 — comité central, 67.
 — fraction menchevique, 39, 44, 47, 48, 50, 60, 62, 69, 78, 106, 107, 108, 109, 143, 210, 235, 260, 261, 262, 281, 282, 296, 308, 365, 369.
 — comité central, 107, 280.
 — internationalistes, 369.
 — liquidateurs, 47, 50.
 — ligue étrangère, 107.
 — deuxième congrès, 107.
 — quatrième congrès, 107.
 — cinquième congrès, 107, 108, 109.
- PARTI RADICAL ET RADICAL-SOCIALISTE, 97.
- PARTI REPUBLICAIN, Republican Party (Etats-Unis), 99.
- PARTI SOCIAL-DEMOCRATE D'ALLEMAGNE, Sozialdemokratische Partei Deutsch-
- lands, S.P.D., 27, 35, 139, 230, 318, 364.
- PARTI SOCIAL-DEMOCRATE DE POLOGNE ET DE LITHUANIE, Socialdemokracija Krosletswa Polskiego i Litwy, S.D.K.P.i. L., 27, 35, 64.
- PARTI SOCIAL-DEMOCRATE DU CANADA, gauche, 335.
- PARTI SOCIAL-DEMOCRATE INDEPENDANT D'ALLEMAGNE, Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands, U.S.P.D., 253, 333.
- PARTI SOCIALISTE D'AMÉRIQUE, Socialist Party of America, 76, 90, 98, 123, 124, 262, 265.
 — aile révolutionnaire, 124.
- PARTI SOCIALISTE DANOIS, cf. Union démocratique socialiste du Danemark.
- PARTI SOCIALISTE, SECTION FRANÇAISE DE L'INTERNATIONALE OUVRIERE, S.F.I.O., 235, 374.
- PARTI SOCIALISTE INDEPENDANT (Pays-Bas), Onafhankelijke Socialistische Partij, O.S.P., 310.
- PARTI SOCIALISTE ITALIEN, Partito Socialista Italiano, P.S.I., 252.
- PARTI SOCIALISTE OUVRIER D'ALLEMAGNE, Sozialistische Arbeiter Partei (Deutschland), S.A.P., 253, 310.
- PARTI SOCIALISTE-REVOLUTIONNAIRE (Pays-Bas), Revolutionnair Socialistische Partij, R.S.P., 310, 311.
- PARTI SOCIALISTE-REVOLUTIONNAIRE (Russie), Partija socialistov revoljucionerov Rossii, S.R., 43 67 261, 262, 282, 296, 328.
 — de gauche, 73.
- PARTI TRAVAILLISTE, Labour Party, 28, 53.

- PARTI TRAVAILLISTE (Russie), Trudoviks, 67.
- PARTIDO COMUNISTA DE ESPANA, cf. Parti communiste d'Espagne, P.C.E.
- PARTIDO COMUNISTA DE MEXICO, cf. Parti communiste mexicain, P.C.M.
- PARTIDO OBRERO DE UNIFICACION MARXISTA, cf. Parti ouvrier d'unification marxiste, P.O.U.M.
- PARTIJA SOCIALISTOV REVOLUCIONEROV ROSII, S.R., cf. Parti socialiste-révolutionnaire (Russie).
- PARTITO COMUNISTA ITALIANO, cf. Parti communiste italien, P.C.I.
- PARTITO SOCIALISTA ITALIANO, cf. Parti socialiste italien, P.S.I.
- PROFINTERN, cf. Internationale syndicale rouge, I.S.R.
- RASSEMBLEMENT NATIONAL, Nasjonal Samling (Parti nazi norvégien), 25.
- REPUBLICAN PARTY, cf. Parti républicain (Etats-Unis).
- REVOLUTIONNAIR SOCIALISTISCHE PARTI), cf. Parti socialiste-révolutionnaire (Pays-Bas), R.S.P.
- ROSSIJSKAJA SOCIAL-DEMOKRATICESKAJA RABOČAJA PARTIJA, cf. Parti ouvrier social démocrate de Russie, P.O.S.D.R.
- SCHUTZTAFFELN, S.S., 241.
— S.S. germaniques de Norvège, 25.
- SOCIALDEMOKRACIJA KROSLETSWA POLSKIEGO i LITWY, cf. Parti social-démocrate de Pologne et de Lituanie, S.D.K.P.i.L.
- SOCIALDEMOCRATISCHE FORBUND I DANEMARK, cf. Union démocratique socialiste du Danemark.
- SOCIALIST LEAGUE, cf. Ligue socialiste (Grande-Bretagne).
- SOCIALIST PARTY OF AMERICA, cf. Parti socialiste d'Amérique.
- SOCIETE DES JURISTES SOCIALISTES, 353.
- SOCIETE DES NATIONS, S.D.N., 25, 70, 71, 72.
- SOVIET DE PETROGRAD, 30.
— comité militaire révolutionnaire, 61.
- SOVIET DE POLTAVA, 142.
- SOVIET DE VORONEJ, 142.
- SOVIETS, 49, 92, 262, 284, 343.
— comité exécutif des soviets, V.Ts.K., 61, 114, 166, 366.
- SOZIALDEMOKRATISCHE ARBEITER PARTEI ÖSTERREICHS, cf. Parti ouvrier social-démocrate d'Autriche, S.D.A.P.O.
- SOZIALDEMOKRATISCHE PARTEI DEUTSCHLANDS, cf. Parti social-démocrate d'Allemagne, S.P.D.
- SOZIALISTISCHE ARBEITERPARTEI (Deutschland), cf. Parti socialiste ouvrier, S.A.P.
- SPARTAKUSBUND, cf. Ligue Spartakus.
- STURMABTEILUNG, S.A., 241.
- SURETE GENERALE (France), 178, 309.
- SYNDICATS SOVIETIQUES, 62.
- TCHEKA, 45, 59, 64, 73, 120, 271, 347.
— de Petrograd, 262.
- TRAVAILLEURS INDUSTRIELS DU MONDE, Industrial Workers of the World, I.W.W., 123, 263.
- TRUDOVIKS, cf. Parti travailliste (Russie).
- UNABHÄNGIGE SOZIALDEMOKRATISCHE PARTEI DEUTSCHLANDS, cf. Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne, U.S.P.D.

UNION AMERICAINE POUR LES LIBERTES CIVILES, American civil liberties union, 126.	DE RUSSIE, DE LI- THUANIE ET DE PO- LOGNE, Bund, 50.
UNION DEMOCRATIQUE SOCIALISTE DU DANE- MARK, Socialdemokratische Forbund I Danemark, 104, 105, 370.	UNION INTERNATIONALE D'OPPOSITION COMMU- NISTE, Internationale Ve- reinigung der kommunisti- schen Opposition, I.V.K.O., 139.
UNION DES PARTIS SOCIA- LISTES POUR L'ACTION INTERNATIONALE, U.P.S. ou Internationale Deux et demi, 118.	UNION NATIONALE DES ANCIENS COMBAT- TANTS, 32.
UNION GENERAL DE LOS TRABAJADORES, cf. Union générale des travail- leurs, U.G.T.	VOLONTE DU PEUPLE (la), Narodnaja Volja, 43, 110.
UNION GENERALE DES TRAVAILLEURS, Union general de los trabajadores, U.G.T., 327.	VSEROSSIJKAJA KOMMU- NISTICESKAJA PARTIJA, cf. Parti communiste de l'Union soviétique.
UNION GENERALE DES TRAVAILLEURS JUIFS	WORKERS PARTY OF CANA- DA, cf. Parti des travail- leurs du Canada.
	WORKERS PARTY OF THE UNITED-STATES, cf. Par- ti des travailleurs des Etats- Unis, W.P.U.S.

INDEX MATIÈRES

- ALLEMAGNE/U.R.S.S., cf.
U.R.S.S./Allemagne.
ANTISEMITISME, 116, 342.
- BUREAUCRATIE, 60, 93, 116,
135, 159, 161, 195, 238, 239,
252, 267, 298, 342.
- CALOMNIE (STALINIENNE),
67, 93, 130, 153.
- CAPITULATIONS, CAPITU-
LARDS, 30, 37, 46, 56.
- CONTRE-PROCES, 101.
« *LES CRIMES DE STALINE* »,
101, 123, 161, 228, 247, 250,
290, 292, 301, 303, 337, 341.
- DANEMARK, LUTTE
CONTRE LES PROCES
DE MOSCOU, 370.
- ESPAGNE, REVOLUTION,
326, 368.
- ESPAGNE, REVOLUTION/
STALINISME, 92.
- ETATS-UNIS, LIBERAUX, 289,
290, 322, 359, 371.
- ETATS-UNIS, LUTTE
CONTRE LES PROCES
DE MOSCOU, 245, 247,
290, 325, 333, 338, 352, 361,
371.
- FASCISME, 92.
- FASCISME/STALINISME, cf.
Stalinisme/Fascisme.
- FRANCE, LUTTE CONTRE
LES PROCES DE MOS-
COU, 305, 306, 313, 316,
320, 336, 355, 362.
- GEORGIE, 180.
- GROUPE HEARST, 246, 265.
- GUERRE MONDIALE, 92, 293.
- JUIVE (QUESTION), 111, 116.
« *LES LEÇONS D'OCTOBRE* ».
Préface, 335.
- MEXIQUE, GOUVERNE-
MENT, 75, 85, 101.
- MOUVEMENT POUR LA
IV» INTERNATIONALE,
FINANCES, 184.
- NATIONALE (QUESTION)/
PERIODE DE TRANSI-
TION, 111, 342.
- NORVEGE, GOUVERNE-
MENT, 25, 82, 127.
- NORVEGE, LUTTE CONTRE
LES PROCES DE MOS-
COU, 315, 316.
- PETITE-BOURGEOISIE JUI-
VE/G.P.U., 70.
- PROCES DE MOSCOU, 30, 37,
46, 70, 75, 82, 90, 93, 101,
114, 116, 127, 130, 135, 150,
153, 156, 161, 163, 165, 168,
173, 186, 188, 194, 195, 199,
206, 209, 211, 214, 219, 222,
224, 232, 235, 237, 239, 267,
293, 298, 309, 371.
- PROCES DE MOSCOU,
AVEUX, 37, 46, 93, 116
153, 173, 182, 188, 199, 267.

- PROCES DE NOVOSIBIRSK, 135.
 PROCES DES MENCHEVIKS, 1931, 46, 235.
 PROVOCATIONS, PROVOCA-
 TEURS STALINIENS, 30,
 46, 67, 135, 364, 374.
 REVOLUTION MONDIALE,
 93.
 « LA REVOLUTION TRA-
 HIE », 123, 247, 250, 307.
 SIONISME, 111, 116, 342.
 STALINE, 60.
 STALINE/TROTSKY, 60.
 STALINIENS (ORIGINE POLI-
 TIQUE), 46, 210, 260, 267.
 STALINISME, 30, 46, 56, 60,
 93, 135, 165, 173, 234, 260.
 STALINISME/FASCISME, 354.
 STALINISME, LUTTE
 CONTRE LE STALINIS-
 ME, 75, 82, 90, 156, 252.
 cf. aussi : Procès de Moscou.
 SUISSE, LUTTE CONTRE
 LES PROCES DE MOS-
 COU, 306, 324, 332.
 TCHECOSLOVAQUIE, LUTTE
 CONTRE LES PROCES
 DE MOSCOU, 286, 324,
 329.
 TERRORISME, 37, 70, 85, 150,
 168, 260.
 TERRORISME, LEGISLA-
 TION CONTRE LE TER-
 RORISME, 70.
 TROTSKY, ARCHIVES, PA-
 RIS, 130, 135.
 TROTSKY, DISCOURS DE
 NEW YORK, 287, 290.
 TROTSKY/MEXIQUE, 258.
 TROTSKY, REPRESSION
 CONTRE SA FAMILLE,
 192, 230.
 TROTSKY, SANTE, 101, 123,
 127.
 TROTSKY, SITUATION FI-
 NANCIERE, 254, 263.
 TROTSKY/STALINE, cf. Sta-
 line/Trotsky.
 TROTSKY, VIE (décembre
 1936-janvier 1937), 25, 30,
 75.
 U.R.S.S./ALLEMAGNE, 135,
 165, 293.
 U.R.S.S./ANTISEMITISME,
 111, 116, 221, 342.
 U.R.S.S., DEFENSE DE
 L'U.R.S.S., 159, 195, 298.
 U.R.S.S./FRANCE, 293.
 U.R.S.S., NATURE DE
 L'U.R.S.S., 195, 239.
 U.R.S.S./NORVEGE, 224.
 U.R.S.S., ORGANISATION DU
 TRAVAIL, 187.
 URSS., QUESTION JUIVE,
 111, 116, 342.
 U.R.S.S., SABOTAGE, 187.
 U.R.S.S., SITUATION ECONO-
 MIQUE 93 211